



AVERTISSEMENT

Ce document est le fruit d'un long travail approuvé par le jury de soutenance et mis à disposition de l'ensemble de la communauté universitaire élargie.

Il est soumis à la propriété intellectuelle de l'auteur. Ceci implique une obligation de citation et de référencement lors de l'utilisation de ce document.

D'autre part, toute contrefaçon, plagiat, reproduction illicite encourt une poursuite pénale.

Contact : ddoc-theses-contact@univ-lorraine.fr

LIENS

Code de la Propriété Intellectuelle. articles L 122. 4

Code de la Propriété Intellectuelle. articles L 335.2- L 335.10

http://www.cfcopies.com/V2/leg/leg_droi.php

<http://www.culture.gouv.fr/culture/infos-pratiques/droits/protection.htm>

LIV 000 / 33-2

UNIVERSITE DE NANCY 2

ANNEE 2005

LANGUE ET LITTERATURE ANCIENNES

GREC ANCIEN

PATRICK JOUIN



LUCIEN ET LES LANGUES
(Volume II)

THESE PRESENTEE EN VUE DU DOCTORAT

REPRODUCTION INTERDITE

MEMOIRE PREPARE SOUS LA DIRECTION DE
MONSIEUR LE PROFESSEUR RENE HODOT

Troisième Partie

Langue et culture

III. A

Paideia

La compréhension de ce que représentent les langues dans l'œuvre de Lucien de Samosate s'entend d'autant plus en relation avec la recherche de la définition de ce qu'est cette dimension de la culture, et la culture elle-même, à l'époque de Lucien, et de la manière dont elle est représentée dans son œuvre.

Il faut sans cesse intégrer cette dimension culturelle dans le contexte plus vaste de l'hellénisme, ce que nous ferons et que nous expliciterons ici, comme y invite le constat de Saïd 1989. "Dans les trente dernières années, l'intérêt accru des historiens pour les phénomènes d'acculturation⁶²⁵ et la multiplication des contacts entre les hellénistes et les spécialistes des civilisations du Proche-Orient ancien ont modifié, souvent de manière radicale, la problématique de l'hellénisme et de son antonyme, la barbarie."⁶²⁶

⁶²⁵ Cf. Desideri 2003, *passim*.

⁶²⁶ Saïd 1989, introduction des *Actes de Strasbourg*, 3.

1. Le mot

Παιδεία est un nom verbal se rattachant à παιδεύω (“élever, former, éduquer”), qui est lui-même un verbe dérivé du substantif παῖς. Ainsi le champ sémantique auquel se rattache le substantif abstrait παιδεία s'éloigne-t-il de la notion d'enfant, d'enfance ou de petit esclave. On se tourne davantage vers le sens de “culture”, et pour le verbe παιδεύω on pourra traduire par “donner une culture” (ion-att.), d'où οἱ πεπαιδευμένοι, participe parfait substantivé et employé sous la forme d'un pluriel collectif, “les gens cultivés, qui possèdent une éducation accomplie”; ἄ-παιδευτος est formé sur l'adjectif verbal, au sens de “sans éducation” (att.); παιδεία signifie proprement “éducation, formation, culture” (ion.att.), mais peut se dire du fait de nourrir un enfant (Æsch. *Sept.* 18). L'idée de l'enfance et de ce qu'elle implique n'est d'ailleurs pas étrangère à Lucien. Il l'évoque dans ses rapports avec le langage aussi bien sur le plan du mythe, pour l'enfance des dieux et des héros, que dans l'évocation, en particulier de l'éducation. L'enfant dans l'œuvre de Lucien conduit d'ailleurs à poser des questions clés en terme de sociolinguistique⁶²⁷.

Au sens de culture, selon Jaeger, le mot s'oppose à τέχνη⁶²⁸. Mais ce dernier se fonde sur une analyse de la παιδεία suivant exclusivement ou presque le modèle platonicien qu'il ne dépasse pas. Il s'en tient à la culture de l'époque dite classique. Implicitement, le message est clair : après le moment classique de la culture, il n'y a plus de culture. C'est une sorte de *fin de l'Histoire culturelle* indépassable. Toute la culture grecque postérieure, dans cette logique, ne pourra être que la même culture que celle des V^e, IV^e, III^e s. a.C. La *paideia* est pour Jaeger une formation donnée à la fois par la cité et par un enseignement formel qui est lui-même en harmonie avec ce qu'enseigne la cité de façon informelle : on imagine un philosophe grec expliquant l'idée d'harmonie à ses disciples devant un temple qui est lui-même une incarnation de cette idée. On pourrait résumer ainsi la *paideia* (et particulièrement dans l'optique de Jaeger) : nous ne pouvons *former* (au sens de concevoir) que les idées par lesquelles nous avons été *formés* (au sens de modeler)... et inversement⁶²⁹.

D'autres noms d'action existent dans ce contexte de classicisme : παιδευσις, “éducation, fait d'instruire”, παιδευμα, nom neutre, où le suffixe présente un sens d'état, désigne “la matière enseignée” (Platon, Xénophon, Aristote), ou “celui qui est formé”. Le nom d'agent est παιδευτής que l'on trouve chez Platon⁶³⁰.

⁶²⁷ Auger 1995, 229-240.

⁶²⁸ Jaeger 1989, 517 *sqq.*

⁶²⁹ Il n'est donc pas étonnant que pour le sens de “culture, civilisation” le relais ait été pris (vraisemblablement au XIX^e s.) par un dérivé de *politis* (πολίτης, masc.), πολιτισμός. Le terme a en fait hérité des valeurs d'emploi de *paideia* et cumule les deux sens de “civilisation” et de “culture”. On peut le considérer comme une re-création, par emprunt sémantique.

⁶³⁰ Chantraine 1968, 848-850.

En outre, d'après *LSJ*, Lucien est le seul à utiliser le mot dans un sens collectif en *Am.6*, au sens de "jeunesse"⁶³¹. *Les amours* est à cet égard un ouvrage particulier, car il présente le terme dans une acception singulière. Il se trouve également être un opuscule dont l'authenticité est discutée. Chambry 1933 le signale dès sa traduction du titre : "Le plus grand nombre des commentateurs s'accorde à douter que ce traité soit de Lucien. Le style dont il est écrit paraît, en effet, très éloigné de notre auteur ; on y remarque une affectation sophistique dans le langage et dans les pensées, une foule de locutions extraordinaires, de termes recherchés, de métaphores outrées et de mauvais goût..." (Belin de Ballu).⁶³²

Rappelons la situation. Dans *Les Amours* le personnage de Lykinos joue un rôle non négligeable. Ce masque auto-fictionnel apostrophe d'emblée un certain Théomnestos, sorte de Don Juan qui collectionnerait les amours, pour ainsi dire un spécialiste ès amours. Lykinos lui demande de le délasser en l'entretenant de quelques récits amoureux, afin de lui faire oublier les autres entretiens qu'il a et qui concernent sa vie professionnelle.

Alors que Lycinos a demandé à Théomnestos de faire le récit de son "périple amoureux" [3], le dialogue va retourner la situation. L'auteur va mettre son double en mesure de narrer un périple amoureux et Théomnestos va devenir auditeur [4; 5]. La question posée par Théomnestos et qui va retourner les rôles est de savoir qui on juge les meilleurs, ceux qui aiment les garçons ou ceux qui se contentent des femmes.

A cette question Lykinos répond par un récit enchâssé dans le dialogue, débutant en [6], et qui le met en scène dans un départ de voyage avec deux tenants de l'un et l'autre amour, Chariclès qui aime les femmes, et Callicratidas, qui préfère les jeunes garçons. Le thème du voyage se retrouve ici à l'instar des *Histoires vraies*. Le cheminement, périple au sens étymologique du terme, va permettre la découverte et l'analyse des types d'amours, renvoyant au titre de l'opuscule⁶³³.

C'est alors précisément en [6] que Lucien-Lykinos utilise le mot παιδεία dans une acception intéressante. Lykinos narrant son départ pour l'Italie évoque un entourage qui exprime son regret de le voir partir. Cet entourage est précisément désigné dans la proposition :

ἡκολούθει δὲ παιδείας λιπαρῆς ὄχλος

"une foule tenace de **jeunes gens** [m'] accompagnait".

Chambry 1933 traduit l'expression avec le sens "classique" de παιδεία : "j'étais escorté d'une foule de gens attachés à la science". Cette traduction plaque sur le personnage de Lycinos l'image de l'intellectuel qui se fait fort de séduire par le brillant de son intelligence et sa culture. En réalité, Lycinos, se sentant placé en concurrence, répond sur le même mode que Théomnestos. Or ce dernier, depuis le début de leur conversation, n'a de cesse de vanter qu'il traîne tous les cœurs après soi: "Je ne sais quel charme langoureux réside dans mes yeux et ravit à soi toute espèce de beauté, sans pouvoir jamais se rassasier."⁶³⁴ Lykinos doit donc démontrer que *lui aussi* est séduisant.

⁶³¹ Le mot est donné avec comme deuxième sens : "youth, childhood", avec la précision " 2 . in collect. sense, body of youths, παιδείας λιπαρῆς ὄχλος, Luc.Am.6 ."

⁶³² Chambry, 1933, 405, n.323.

⁶³³ A ce titre, *Les Amours*, que l'on classera comme récit de voyage, pourrait aussi bien se concevoir comme roman, au même titre que les *Histoires véritables* éditées et traduites par Pierre Grimal (Grimal 1958, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade), lequel inclut également dans son ouvrage, par exemple, *Les aventures de Chéréas et de Callirhoé* de Chariton d'Aphrodise, ou la *Vie d'Apollonios de Tyane* de Philostrate.

⁶³⁴ *Les amours*, 2.

Le scripteur de l'opuscule fait ainsi dériver le sens du mot παιδεία par une métonymie (la jeunesse, c'est -de- la culture) qui démultiplie son sens dans le contexte. Il souligne ainsi le sens du mot (qui est un hapax de sens en cette acception) et l'importance que ce sens a pu prendre pour une couche de la société au moment de l'écriture du texte; et cela même si cette écriture succède de peu à l'époque de la vie de Lucien.

Mais l'enseignement principal que l'on peut tirer de ce passage est que l'évolution du sens du mot, qui aboutira en partie à l'emprunt sémantique évoqué plus haut, est lancée. En outre, le scripteur a pris soin de placer le terme dans la bouche du personnage de Lykinos, dont nous avons vu par ailleurs déjà toute l'importance comme double et/ou autofiction de Lucien, c'est-à-dire aussi comme indicateur discret mais répétitif des évolutions de la langue grecque et des autres langues. Ainsi, que l'opuscule soit apocryphe ou non ne joue pas de rôle particulier dans notre perspective : s'il est de Lucien, il constitue une preuve supplémentaire de son intérêt marqué pour les langues; s'il n'est pas de lui, même si son scripteur a par ailleurs commis des démarcations de ton qui peuvent être jugées rédhitoires et s'il l'a produit à une période postérieure⁶³⁵, l'opuscule et ce passage en particulier témoignent de ce que le scripteur, dans sa lecture de Lucien, a retenu au premier plan son intérêt pour les langues et la manifestation de cet intérêt dans son style.

Mais la *paideia* est surtout une notion globale. Jaeger 1964 donne tous les éléments pour la comprendre à propos de la formation de l'individu au temps de la grèce classique. Il nous faut examiner à notre tour comment la critique lucianesque au sens large a rapporté cette notion au II^e s. de notre ère et à l'œuvre de Lucien en particulier.

2. Théories sur la *paideia* au II^e s.d.n.è. et sur la *paideia* de Lucien en particulier

Pour Bompaire 1958, la question de la *paideia* de et chez Lucien ne se pose pas. Ainsi, il évacue la notion dans un bref chapitre intitulé "Mimésis et culture". Dans sa conception, toute forme de culture est évidemment subordonnée au type d'éducation-dressage répétitif auquel l'homme grec serait soumis, et qu'il appelle "Mimésis", tout en prenant soin de présenter cette dernière comme elle-même soumise à la culture: "La Mimésis n'est qu'un cas particulier de la culture."⁶³⁶ Le renvoi à la notion de "culture générale" se fait paradoxalement par les notions la-tines d'*humanitas* et d'*urbanitas*, et cette dernière serait même l'équivalent de l'Atticisme⁶³⁷. La définition est complétée par la mention explicite des domaines que la Mimésis va englober : histoire, droit, science politique et philosophie, auxquels peuvent s'ajouter d'autres disciplines comme la géographie ou la médecine⁶³⁸. Bompaire concède en outre qu'"il n'y a pas de culture complète sans connaissance des beaux-arts.", et classe sous cette rubrique les productions

⁶³⁵ C'est-à-dire au moment de la date possible : cf. e.g. Macleod, Loeb viii [1967], 148 : "The most possible date for the dialogue, therefore, is the early fourth century A.D."

⁶³⁶ Bompaire 1958, 94.

⁶³⁷ Quint. VI, 107 : *Nam meo quidem iudicio illa est urbanitas, in qua nihil absonum, nihil agreste, nihil inconditum, nihil peregrinum neque sensu neque verbis neque ore gestu possit deprendi, ut non tam sit in singulis dictis quam in toto colore dicendi, qualis apud Graecos atticismos ille reddens Athenarum proprium saporem.* Pour le même mot associé à *elegantia* v. aussi I, 8, 8. Quintilien utilise également beaucoup *Attice* : cf. VIII, 1, 2; XII, 10, 18, 22 et 26.

⁶³⁸ Bompaire 1958, 94-96.

d'*ecphrasis* des "Anciens qui ont senti qu'un lien unit l'œuvre des mots et l'œuvre plastique."⁶³⁹

Dès lors Bompaire a le champ libre pour poser :

1) qu'il est inutile de parler de culture chez "les Anciens" (donc chez Lucien) puisque chez lui tout est Mimésis et que la Mimésis est déjà culture en soi : "La culture est une Mimésis prolongée, agrandie. Dès lors celle-ci n'est pas un contresens qui arrête l'histoire, elle est la forme visible sur le plan littéraire du sens de la civilisation. Ennemis de la réclame tapageuse, les Anciens ont moins proclamé que nous leur amour de la "culture", ils l'ont exprimé en particulier sous cette forme discrète et presque ingrate qu'est la doctrine de la Mimésis."⁶⁴⁰

2) que les écrivains sont justifiés à préférer "au jugement de la foule les éloges d'un cercle restreint de connaisseurs, le public cultivé. (...) Seuls les initiés saisiront les finesses d'un art qui jongle avec les emprunts, les allusions, les reflets. Ils sont à l'intérieur du système ou, si l'on veut, dans le "climat" qui explique et justifie la Mimésis."⁶⁴¹

Il est possible de constater immédiatement les limites de la conception bompairienne et à quoi elles tiennent.

Il s'agit d'une conception marquée par l'époque de production de son étude. Une forme de culture réagit alors face à une conception nouvelle de la culture dans la société française. Depuis l'immédiat après-seconde guerre mondiale, en France, le contexte de la culture a pour point central politique Malraux et sa personnalité : "C'est le 24 Juillet 1959 qu'André Malraux, ministre d'Etat chargé des Affaires culturelles depuis la constitution du cabinet Debré six mois plus tôt, était enfin doté de l'organisme administratif qui devait lui permettre de mettre en œuvre une politique de la culture."⁶⁴² On sait quelles étaient les idées forces de ce qui précéda ce ministère puis de ce qui le caractérisa : rendre accessibles les œuvres capitales de l'humanité au plus grand nombre de Français ; assurer la plus vaste audience du patrimoine culturel et favoriser la création. Une culture de masse s'annonce en France, qui ne sera pas le reflet de la culture de la Grèce classique, et qui ne pratiquera pas de "Mimésis" au sens où Bompaire 1958 la conçoit.

En ce sens, Bompaire, qui a certainement vécu les turbulences de cette époque "en première ligne" transpose, dans sa thèse et dans ses articles ultérieurs, le débat, à rebours, et de façon anachronique, chez les Anciens. Alors qu'il vit dans une époque où les valeurs de la *paideia* classique commencent à ne plus être reconnues, lui-même étudie un auteur d'une époque dans laquelle selon lui on n'avait d'autre choix que d'imiter la *paideia* éternelle.

Cela confirme en fin de compte ce que l'on pressentait : une conception monopolistique et élitiste de l'évolution de la *paideia* et du concept de culture. Tout ce qui n'est pas *culture-dans-la-Mimésis* n'est pas culture; tout ce qui est *culture-dans-la-Mimésis* est réservé à une élite et en même temps inaccessible à la masse. Les écrivains de la Mimésis, dans sa logique et selon ses arguments, ne cherchent pas à être accessibles ou à rendre compte de la réalité de leur temps. Ils produisent de la culture qui n'a d'autre but qu'elle-même. Mais Bompaire 1958 n'applique au fond jamais directement sa conception aux textes de Lucien ou d'autres auteurs du II^e s.d.n.è. En d'autres termes, il s'intéresse d'abord à ce qui chez Lucien est *culture-dans-*

⁶³⁹Bompaire 1958, 96 ; v. en outre Dubel 1994a, *passim*.

⁶⁴⁰Bompaire 1958, 97.

⁶⁴¹*Ibid.*

⁶⁴²Lacouture 1973, 382.

la-Mimésis en considérant le reste comme accessoire. Rappelons-le donc ici : notre travail dans cette étude cherche à montrer que ce qui n'entre pas dans le schéma bompairien fournit une part de vérité importante de l'œuvre de Lucien.

Jones 1986 est le premier à dépasser très clairement la vision bompairienne⁶⁴³. Il remarque d'emblée que le terme même de παιδεία et des mots de sa famille sont souvent utilisés par Lucien, notamment pour désigner les gens cultivés, groupe de *happy few* parmi lesquels Jones fait entrer les empereurs, Arrien ou Hérode Atticus, comme l'avait déjà fait Bompaire 1958. Mais il va plus loin en montrant que le goût de la culture touche également des auteurs comme Galien⁶⁴⁴ ou qu'il est évoqué dans des inscriptions de Myconos, Boubon ou Ancyre⁶⁴⁵.

Egalement comme Bompaire 1958, Jones 1986 place la culture dans "an acquaintance with the literary and artistic achievement of the past."⁶⁴⁶ Il dégage les mêmes références pour Lucien que Bompaire ; en résumé Homère, Hésiode, les Tragiques, la poésie d'Archiloque; Thucydide et Hérodote ; Démosthène, Eschine et Lysias ; Platon enfin.

Mais cette sélection ne s'entend pas comme déduite d'une théorie de la "Mimésis". Jones fonde ses affirmations sur la comparaison entre les allusions à la culture littéraire qu'on peut trouver chez lui et celles qu'on peut dégager pour l'époque dans la ville égyptienne d'Oxyrhynchos : "He draws on a stock very similar to that available in a town like Oxyrhynchos, and where he differs in his selection the reason can almost always be found in his own personality."⁶⁴⁷ Ces conclusions issues d'une démarche positiviste rejoignent celles de Bompaire mais insinuent que le raisonnement par une "Mimésis" n'est pas le bon.

Jones 1986 poursuit donc son étude pour les arts plastiques, l'architecture, le spectacle. L'accès à la littérature, à la musique, à la peinture, est possible dans une certaine mesure pour tous ceux qui ont reçu un minimum d'éducation. La *paideia* est ainsi présente partout comme un système de références communes, qui ont certes pu se banaliser, mais se sont répandues au-delà des cercles des éduqués. Et comme le confirment des travaux récents, il existe une forme de politique culturelle dans l'Empire au II^e s.d.n.è., c'est-à-dire une volonté d'étendre la *paideia*. Puech 2002 par exemple montre bien comment certains orateurs et sophistes à l'époque impériale ont des postes ἐπὶ τῆς παιδείας, c'est-à-dire "a *studiis*", un département de l'administration impériale, que l'on peut par exemple rapprocher de celui que tint Lucien en Egypte, *ab epistulis*⁶⁴⁸.

La principale conclusion de Jones 1989 est la suivante : "Lucian's culture therefore

⁶⁴³Jones 1986, 149 *sqq.* (chap.13).

⁶⁴⁴*De praecog.*, 2.25.

⁶⁴⁵Jones 1986, 150 note 8 : " *Bull.*1971.463 (Myconos), 1973.455 (Boubon), 1939.438 n° 2 (Ancyra : all these appear to be of the late first or second century). Cf. Robert, *Hellenica* 13.47-54 on cultural aspirations expressed in inscriptions of the central Anatolian plateau."

⁶⁴⁶Jones 1986, 150 : la suite de sa remarque implique que la culture de Lucien se fonde sur ses lectures : "Though he has evident biases, they suggest a personal selection from a range of authors, and not the random emphases of one whose culture is at second hand. Just as he agrees with his contemporaries in the high value he assigns to culture, so the range of his reading resembles that of his age." Cela était déjà la position de Helm, *RE* 13 (1927), 1766 : "Lukianos ist zweifellos zu seiner Zeit einer der gebildetsten Persönlichkeiten gewesen." En revanche Anderson 1976, 59-68 et 1978, 97-100 soutient la thèse que la culture de Lucien était superficielle.

⁶⁴⁷*Ibid.*

⁶⁴⁸ Cf. Puech 2002, 467, index des mots grecs, παιδεία.

resembles that of his contemporaries, even when they lived in a town like Oxyrhynchos.”⁶⁴⁹ Cela lui permet donc d’aller plus loin et de remettre fortement en cause la conception de Bompaire 1958 : “There is no evidence that imitation is for Lucian some kind of programme or doctrine, still less that it was a general law governing all forms of expression, literary and otherwise.”⁶⁵⁰

Dans cette logique, Jones 1986 défend l’idée que les textes de Lucien ne sont pas détournés de l’actualité ni gouvernés par des éléments rhétoriques fossilisés. Certes l’impression de première lecture peut être celle d’un regard permanent vers le passé, comme en ce qui concerne le groupe de ce qu’on a appelé les écrits ménippéens de Lucien. Cependant il est également possible de considérer que l’actualité se présente chez Lucien sous diverses modalités.

On a beaucoup étudié par exemple les citations littéraires chez Lucien, de même que les notations réalistes dans divers opuscules : *Dialogues des dieux* ; *Dialogues marins* ; *Zeus tragédien* ; *Dialogues des courtisanes* ; *Dialogues des morts* ; *Le navire* ; *Les portraits*, e.g.⁶⁵¹. Cependant il apparaît que la compréhension de la modernité de Lucien est aussi ailleurs : “The Roman Empire had created the conditions whereby Greek art and literature had expanded over an area scarcely less than that conquered by Alexander.(...) the Roman Empire seemed by its stability to promise the Greek achievement an indefinite extension in time. (...) Greek culture expressed the cohesion of the educated elite of the empire; and for those not born into that elite, like Lucian and certain of the sophists, it offered unimagined avenues to social and economic advancement. A Commagenian settled and accepted in Athens might feel that he had penetrated the citadel of civilized society.”⁶⁵²

Les travaux de Jones ont donc grandement fait progresser la compréhension de la notion de παιδεία chez et à propos de Lucien.

Cependant il est un point sur lequel le critique anglais passe rapidement en acceptant et en reprenant les jugements de ses prédécesseurs, l’atticisme de Lucien, dont nous avons déjà parlé. Pour Jones 1986, pas de remise en cause de l’atticisme de Lucien, on l’a vu⁶⁵³. En outre, cet atticisme (re)plaqué lui sert de levier de conclusion : “His society consisted not only of those within his acquaintance but all those Greeks and Romans who shared a love of classical literature and of Attic refinement.”⁶⁵⁴

Or nous venons de comprendre en quoi l’atticisme de Lucien méritait d’être repensé en terme d’*atticité*, notion que nous avons définie comme une utilisation de tout ce qui dans le matériel linguistique ou culturel de l’Attique des V^e et IV^e s.a.C. pouvait se voir réutilisé dans les aires hellénophones et helléniques du II^e s.d.n.è., sans exclure d’autres apports quels qu’ils fussent, à condition qu’ils se fissent sans démesure.

Il faut donc examiner comment dans la langue de Lucien, dans les situations de communications que présentent les opuscules quand il est question de *paideia*, la langue grecque et les langues en contact avec le grec sont un enjeu fondamental de la culture à son époque, comment il apparaît que la maîtrise d’une langue, *a fortiori* celle de la langue grecque, est le premier signe de culture avant même toute forme de référence.

⁶⁴⁹ Jones 1986, 154-55.

⁶⁵⁰ Jones 1986, 156.

⁶⁵¹ Cf. Jones 1986, 158, pour une discussion précise et des références.

⁶⁵² Jones 1986, 158-59.

⁶⁵³ Jones 1986, 153.

⁶⁵⁴ Jones 1986, 159.

Jusqu'ici les conceptions de la culture pour l'époque de Lucien se sont fondées sur les connaissances fondamentales et le cercle qu'elles impliquaient ou entraînaient ensuite. Bompaigne 1958 et Jones 1986 décrivent un concept de *paideia* de l'époque impériale qui ne diffère pas de ce que Jaeger et Marrou décrivent à propos de la formation de l'homme grec à époque dite classique.

Mais le monde classique n'a pas la dimension du monde impérial. Dans ce dernier, de nombreuses nouvelles langues entrent en contact, et l'influence de(s) (la) koiné(s) et de la cohabitation avec le latin est non négligeable. Il faut garder à l'esprit que dans l'empire romain le rôle de la langue ou des langues que l'on maîtrise est fondamental (comme aujourd'hui pour l'anglais), sans que l'on doive forcément s'exprimer continûment en ces langues non maternelles, et que les œuvres de Lucien évoquent cette modernité passivement, en utilisant notamment du vocabulaire moderne ; ou activement; par la mise en valeur de certaines situations de communications.

La prise en considération par la critique lucianesque des présentations de communication dans les opuscules est relativement récente. Matteuzzi 1975 explique par exemple comment certains traits de vocabulaire particuliers sont utilisés par Lucien dans les *Histoires vraies* de façon à structurer le récit. Sa thèse est que la langue de Lucien signale d'une part la malléabilité de la langue grecque, d'autre part la faculté structurante de cette langue en regard du genre pratiqué. Il s'agit déjà de la compréhension du fait que l'atticisme de Lucien est autre, et que cette atticité est structurelle et structurante, et s'intègre donc dans la *paideia* : "L'originalità consiste nella trasformazione operata da Luciano di quella lingua che di norma costituisce uno strumento espressivo abbastanza accademico o tutt'al più, — specie tra i contemporanei autori della seconda Sofistica —, un elemento prevalentemente decorativo, in un elemento strutturale (...)." ⁶⁵⁵ Matteuzzi explique particulièrement bien comment la structuration de la narration repose sur le travail sur la langue grecque : "Lo sfruttamento di uno spunto linguistico a fini narrativi avviene sostanzialmente sotto due forme : da una parte si hanno episodi che nascono dalla reinterpretazione dell'etimo o dal doppio senso di un vocabolo; dal'altra si hanno episodi desunti da metafore del linguaggio sia poetico che colloquiale "ridotte" al loro significato letterale." ⁶⁵⁶ Il en déduit que l'impression de "fantaisie" ⁶⁵⁷ (j'utilise à dessein le terme employé par Bompaigne) est surtout le fruit d'un travail extrêmement précis de l'auteur sur la langue, et que ce travail met en œuvre une *paideia*, que nous devons "déconstruire" pour comprendre ses effets sur le lecteur ⁶⁵⁸.

Cette *paideia* nouvelle d'homme du II^e s.d.n.è. repose donc sur l'actualité de la langue, au sens où la langue rend présent et fonctionnel un processus culturel. Bélis 1998 montre comment cette *paideia* s'exprime par la précision de Lucien au début de l'*Harmonidès* (§1), à propos de l'identification de Thimothee de Thèbes ⁶⁵⁹. Elle en déduit que le texte de Lucien

⁶⁵⁵ Matteuzzi 1975, 225.

⁶⁵⁶ Matteuzzi 1975, 226-227 ; elle mentionne entre autres termes *κινωβάλοι* et *γαστροκινημία*. Campanile 2003, 256-257, montre, à la suite de Jones 1986 et Billault 1994, comment ce procédé d'écriture s'applique également à des personnes : Adrien de Tyr (cf. *Pseudol.*18, 20-22; 27-28) ou Favorinus (cf. *Vie de Démonax*, 12-13).

⁶⁵⁷ Matteuzzi 1975, 227 : "...assoluta libertà fantastica..."

⁶⁵⁸ Matteuzzi 1975, 229 : Lucien fait "della 'parola', in tutte le sue possibili sfumature, addirittura una delle strutture portanti dell'architettura di questa sua opera."

⁶⁵⁹ Bélis 1998, 91-93.

signale sa propre information aux meilleures sources⁶⁶⁰. La *paideia* apparaît à nouveau comme un enjeu en situation de communication. Dans cette logique, en fondant son raisonnement sur une comparaison entre le banquet d'Agathon chez Platon et celui de Lycinos chez Lucien, Romeri 2002 explique le renversement cohérent qui s'opère de la présentation d'un banquet à l'autre. Celui de Platon a pour enjeu la parole philosophique; dans celui de Lucien, la parole des philosophes leur sert à se disputer la nourriture du banquet. De cela se dégage un comportement conforme à la *paideia* de la part de Lycinos : distance et mesure⁶⁶¹. Le *Banquet* de Lucien apparaît donc comme un opuscule fondamental dans la définition du πεπαιδευμένος, désigné par le terme ἰδιώτης dans ce cas, en référence au terme que Socrate utilise plusieurs fois pour se définir chez Platon⁶⁶². Les comportements sociaux qui sont mis en scène représentent une dimension de la *paideia* chez Lucien⁶⁶³. Ils témoignent en même temps de sa propre *paideia*, en filigrane.

Une étude récente synthétise bien l'importance de la *paideia* dans le processus de communication au II^e s.d.n.è. dans les cercles dans lesquels on peut supposer que Lucien évolua. Whitmarsh 2004 pose en premier lieu le cadre de compréhension : l'Empire, son bilinguisme et sa biculturalité. Selon lui, l'opposition interculturelle est plus complexe que ne le laisse penser le premier abord. Pour la partie de l'Empire de culture romaine, la culture se mesure selon le rang que l'on occupe dans le système institutionnel (système consulaire, ordres, etc...). L'évaluation peut être faite par tous, selon un instrument préétabli. Pour la partie de culture grecque, l'évaluation est individuelle, ne ressortit pas d'un ancien système institutionnel. L'intégration dans le système institutionnel romain de l'individu permettra certes une évaluation de sa culture, mais dans ce qu'elle a de romaine seulement, alors que "Greeks routinely distinguished between individuals on the basis of their *paideia*."⁶⁶⁴

Ainsi le banquet, pour la *paideia* grecque, est-il lieu d'évaluation de la culture des individus en présence. Or Lucien écrit un *Banquet*. De même, l'utilisation de la langue grecque est un critère de culture dont Lucien ne cesse de souligner la valeur en la plaçant dans la bouche de ses étrangers⁶⁶⁵. Par ces critères, Lucien est amené à diviser les individus qu'il présente en deux groupes : les éduqués et les non éduqués, les gens cultivés et ceux qui ne le sont pas. Mais ces divisions ne correspondent pas forcément, dans l'univers de la *paideia* grecque, à ce qui est mis en honneur par les catégories de l'empire romain. Cela explique chez Lucien la production de textes comme *L'Apologie* ou, à l'inverse, *Contre un bibliomane ignorant*, par exemple. Cela explique encore qu'il prépare ses textes comme des *tests culturels* (il s'agit là du point central de la thèse de Whitmarsh) à destination de ses lecteurs et de ses auditeurs. En reprenant certaines idées de Matteuzzi 1975 et en les dépassant, Whitmarsh 2004 explique ainsi en quoi les Histoires vraies de Lucien sont des textes destinés à tester l'identité culturelle et littéraire de ses lecteurs et auditeurs, c'est-à-dire leur *paideia*.

Toutes ces virtualités, et d'autres, de la *paideia* chez Lucien, se dégagent donc naturellement aussi d'autres occurrences du terme παιδεία et de sa famille dans les opuscules.

⁶⁶⁰ Bélis 1998, 95.

⁶⁶¹ Cf. Romeri 2002, 647-652.

⁶⁶² Romeri 2002, 654-655.

⁶⁶³ V. aussi Campanile 2003, 256, qui rappelle que le pseudologue est attaqué par Lucien sur des comportements sociaux.

⁶⁶⁴ Whitmarsh 2004.

⁶⁶⁵ Cf. *supra*, I, 3, *passim*.

3. Occurrences de παιδεία chez Lucien

Un relevé des références grâce au *TLG* donne 52 occurrences pour le mot παιδεία à différents cas dans les opuscules de Lucien. Nous reproduisons ci-après une liste correspondant à cette recherche :

Phalaris, 1, 2: παιδεία

Demonax, 12: παιδείας; 31: παιδεία

De domo, 2: παιδείας;

Patriae encomium, 6: παιδείαν; 8: παιδείας

Macrobiani, 2: παιδείαν, 18: παιδείαν

Symposium, 10: παιδείας

Vitarum auctio, 1: παιδείας

Reviviscentes sive piscator, 16: Παιδεία; 19: παιδεία

Adversus indoctum et libros multos ementem, 1: παιδεία; 4: παιδείαν, παιδείας, παιδείαν; 22: παιδείαν; 26: παιδεία

Somnium sive vita Luciani, 1: παιδεία ; 9 : Παιδεία ; 14: Παιδείαν; 18: παιδείας; 18: παιδείας

Philopseudes sive incredulus, 33: παιδείας; 34: παιδείαν

De mercede conductis potentium familiaribus, 4: παιδείας; 13: παιδεία; 25: παιδείαν

Anacharsis, 20: παιδείας

Rhetorum praeceptor, 14: προπαιδεία; 17: παιδείαν

Alexander, 2: παιδεία ; 33: παιδείας

Imagines, 11: παιδείαν; 16: παιδείαν; παιδείας

De morte Peregrini, 1: παιδεία

Toxaris vel amicitia, 57: παιδείας

De saltatione, 2: παιδεία ; 23: παιδείαν; 81: παιδείαν

Pseudologista, 3: παιδείας

Quomodo historia conscribenda sit, 16: παιδείας

Harmonides, 3: παιδεία; 4: παιδείαν

Scytha, 1: παιδείας; 10: παιδεία

Dialogi mortuorum, Dialogue 13, 5: παιδείαν; Dialogue 25, 3: παιδείας

Soloecista, 3: παιδείας

On remarquera immédiatement, dans ce relevé, les opuscules qui offrent le plus d'occurrences. Il s'agit de *Contre un bibliomane ignorant* (6 occurrences); *Sur ceux qui sont aux gages des grands* (3); *Le Songe* (5); *Les Portraits* (3); *Sur la danse* (3). Il s'agit là pour ainsi dire d'un condensé des masques de Lucien ainsi que des différents aspects du terme en question. Il est possible de classer et d'examiner une grande partie des occurrences que nous venons de signaler.

4. De divers sens de *paideia* chez Lucien.

4.1. *Paideia* = enfance

Le sens de *paideia* qui se rapporte au plus près du mot *παῖς* se trouve en *Vie de Démonax*, 12 :

ἐγκειμένου δὲ τοῦ σοφιστοῦ καὶ ἐρωτῶντος, τίνα δὲ καὶ ἐφόδια ἔχων, ὦ Δημόναξ, ἐκ παιδείας εἰς φιλοσοφίαν ἦκεις; Ὅρχεις, ἔφη.

“Le sophiste insistant et lui demandant: “Avec quels bagages, Démonax, es-tu passé de l'enfance à la philosophie?” Mes couilles, répondit-il.”

Il s'agit ici d'une des premières anecdotes que le scripteur de l'opuscule, première personne que l'on peut admettre comme Lucien, présente. Le mot *παιδεία* y désigne le temps de l'enfance du philosophe, décisif pour son engagement dans la philosophie, comme Lucien le rappelle :

*“Il s'était nourri des poètes et les savait presque tous par cœur; il s'était exercé à la parole ; il connaissait les écoles de philosophie pour les avoir longuement étudiées (...)”*⁶⁶⁶

Le temps d'enfance décrit est aussi celui d'une formation complète aux humanités grecques, et nul doute que Lucien joue ici sur ce sens du mot *παιδεία*. Cette occurrence est enfin particulièrement intéressante car elle se trouve dans une perspective de modernité clairement affirmée dès le début de l'opuscule. Une des motivations de l'écriture est la volonté de fournir un *exemplum* moderne aux jeunes gens qui se destinent à la carrière de philosophe. Lucien dit écrire *“pour que les jeunes gens les mieux doués, qui tournent les yeux vers la philosophie, ne soient plus réduits à se régler sur les seuls modèles anciens, mais qu'ils puissent se proposer un modèle de notre siècle et imiter ce philosophe, le meilleur de ceux que j'ai connus.”*⁶⁶⁷

Démonax est une figure moderne dans l'œuvre de Lucien. Déjà porte-parole de la manifestation d'un atticisme en prise avec la réalité de son temps⁶⁶⁸, le personnage est également utilisé par Lucien pour plaider en faveur d'une évolution et d'une adaptation de l'ancienne *παιδεία*.

Notation supplémentaire et significative, *paideia* est le terme mis dans la bouche du barbare venu à Athènes pour elle, quand il parle de la prime éducation dans sa patrie :

⁶⁶⁶ Dém.4

⁶⁶⁷ Dém.2

⁶⁶⁸ Dém.6 et 26

Τὴν μὲν δὴ πρώτην ἀνατροφὴν αὐτῶν μητράσι καὶ τίτθαις καὶ παιδαγωγοῖς ἐπιτρέπομεν ὑπὸ παιδείαις ἐλευθερίοις ἄγειν τε καὶ τρέφειν αὐτούς (...)

“Pour la première éducation, nous nous en remettons aux mères, aux nourrices, aux pédagogues, du soin de les diriger et de les former par les leçons infantiles qui conviennent à des hommes libres.” (Anacharsis, 20)

4.2. *Paideia* = instruction-éducation

La *paideia* comme instruction apparaît en premier lieu comme une allégorie à laquelle Lucien a souvent recours. Dans *Le pêcheur ou les ressuscités*, 16, ΦΙΛΟΣΟΦΙΑ, masque de Lucien, la place entre d'autres qualités :

Ἄρετή μὲν ἡ ἀνδρώδης αὐτή, Σωφροσύνη δὲ ἐκείνη καὶ Δικαιοσύνη ἡ παρ' αὐτῆν. ἡ προηγουμένη δὲ Παιδεία, ἡ ἀμυδρὰ δὲ καὶ ἀσαφὴς τὸ χρῶμα ἡ Ἀλήθειά ἐστιν.

“Cette femme virile est la Vertu; celle-là, la Tempérance; près d'elle, la Justice. Celle qui est en tête est l'Instruction, et celle qui se distingue à peine et dont la couleur est indécise, est la Vérité.”

Dans *Le songe*, l'allégorie est toute proche de Lucien, et conditionne son entrée dans la vie sociale. La *paideia* est ce qui parle à Lucien :

Ἐγὼ δέ, ὦ τέκνον, Παιδεία εἰμι ἤδη συνήθης σοι καὶ γνωρίμη, εἰ καὶ μηδέπω εἰς τέλος μου πεπεύρασαι.⁶⁶⁹

“Moi, mon enfant, je suis l'Instruction; je te suis déjà connue et familière, bien que tu ne m'aies pas pratiquée jusqu'au bout.”

Et c'est d'ailleurs de son côté qu'il passera :

μετέβαινον πρὸς τὴν Παιδείαν μάλα γεγηθῶς⁶⁷⁰

“je passai du côté de l'Instruction, le cœur en joie”

Le sens du symbolisme est très rapidement expliqué par la suite; le meilleur ne peut que choisir la meilleure voie, celle de la culture :

Καὶ τοίνυν κἀγὼ τοῦτον τὸν ὄνειρον ὑμῖν διηγησάμην ἐκείνου ἔνεκα, ὅπως οἱ νέοι πρὸς τὰ βελτίω τρέπωνται καὶ παιδείας ἔχωνται, καὶ μάλιστα εἴ τις αὐτῶν ὑπὸ πείνας ἐθελοκακεῖ καὶ πρὸς τὴν ἥττω ἀποκλίνει, φύσιν οὐκ ἀγεννή διαφθείρων.⁶⁷¹

“Moi aussi, voyez-vous, je vous ai également raconté mon songe pour que les jeunes gens se tournent vers ce qu'il y a de meilleur et participent de l'étude, surtout ceux que la pauvreté inspire mal et incline vers le pire et qui sont prêts à gâter un naturel qui n'est pas sans noblesse.”

Et sans apparaître forcément comme une allégorie dans chaque opuscule, la *paideia* revient sans cesse comme valeur fondamentale des apprentissages et en particulier de la langue grecque. Ainsi, dans *Les portraits*, 11, elle redevient un concept moral :

καὶ γάρ, ὡς οἴσθα καὶ αὐτός, τὸ ἡμερον καὶ φιλόανθρωπον καὶ τὸ μεγαλόφρον καὶ σωφροσύνην καὶ παιδείαν πρὸ τοῦ κάλλους ἐπαίνω·

⁶⁶⁹ *Somnium sive vita Luciani*, 9

⁶⁷⁰ *Somnium sive vita Luciani*, 14

⁶⁷¹ *Somnium sive vita Luciani*, 18

“Tu le sais toi-même, au-dessus de la beauté, je place la douceur, l’humanité, la grandeur d’âme, la tempérance et l’instruction.”

Dans *Alexandre ou le faux prophète*, texte fortement en prise avec l’actualité du II^e s.d.n.è., Lucien met en scène une demande concernant la *paideia*. Elle apparaît effectivement, à l’image d’aujourd’hui, comme le souci des familles. La réponse d’Alexandre est éloquente. Rutilianus avait placé la question sur le plan de l’efficacité immédiate, en d’autres termes, il cherchait un maître à son enfant dans le cadre d’une éducation grecque. L’oracle lui répond dans la logique de l’*hellénismos*. C’est là un point d’accord entre Lucien et le personnage d’Alexandre. Il n’y a pas d’ailleurs de commentaire négatif après cette anecdote, qui peut s’apparenter à celles que l’on retrouve dans les textes de collection de Lucien (*Vie de Démonax, Les longues vies, etc...*) :

Βούλομαι δέ σοι καὶ τῶν Ῥουτιλιανῶ δοθέντων χρησμῶν ἐνίους εἶπειν. πυνθανομένῳ γὰρ αὐτῷ ὑπὲρ τοῦ παιδὸς ἐκ προτέρας γυναικός, παιδείας ὥραν ἔχοντος, ὄντινα προστήσεται διδάσκαλον τῶν μαθημάτων αὐτοῦ

“Je veux te rapporter aussi quelques uns des oracles rendus à Rutilianus. Il demandait, au sujet du fils qu’il avait eu de sa première femme et qui était en âge de commencer son éducation, quel maître il devait préposer aux études de l’enfant (...)” (*Alexandre, 33*)

Le personnage de Polystrate dans *Les portraits* attribue, dans une logique parfaitement conforme à l’*hellénismos*, la première place à la *paideia* et signale ses différents aspects par avance :

Οὐκοῦν ἐπειδὴ πάντων καλῶν παιδείαν ἡγεῖσθαι ἀνάγκη, καὶ μάλιστα τούτων ὅποσα μελετητά, φέρε καὶ ταύτην ἤδη συστησώμεθα, ποικίλην μέντοι καὶ πολύμορφον, ὡς μηδὲ κατὰ τοῦτο ἀπολιποῖμεθα τῆς σῆς πλαστικῆς.

“Puisque donc de toutes les belles choses, et surtout de celles qui s’acquièrent par l’étude, l’instruction est nécessairement la première, composons-en l’image à présent, image assurément variée et multiple en ses aspects, afin que même en ceci, je ne reste pas au-dessous de toi dans l’art plastique.” (*Imagines, 16*)

La *paideia* fait partie du *vade mecum* de l’homme du monde grec du II^e s.d.n.è.. Lucien la fait évoquer aussi bien par des figures philosophiques sur lesquelles il fait en sorte que le temps n’ait pas de prise :

ΔΙΟΓΕΝΗΣ — Ἄλλὰ ῥᾶστά γε, ὦ οὔτος, καὶ πᾶσιν εὐχερῆ μετελθεῖν· οὐ γάρ σοι δεήσει παιδείας καὶ λόγων καὶ λήρων, ἀλλ’ ἐπίτομος αὕτη σοι πρὸς δόξαν ἢ ὁδός·

“Diogène : Elle est du moins, l’ami, très facile à apprendre et accessible à tout le monde. Tu n’auras besoin ni d’instruction, ni de leçons, ni d’autres sornettes, c’est un raccourci pour aller à la renommée.” (*Les sectes à l’encan, 11*)

Ou bien il la place dans la bouche de l’une de ses figures autofictionnelles, en faisant allusion à la place de la langue dans la culture, avec une référence à Soles, et au-delà aux connotations du solécisme :

ΠΑΡΗΣΙΑΔΗΣ ὁ τρόπος δὲ καὶ ἡ παιδεία οὐ κατὰ Σολέας ἢ Κυπρίου ἢ Βαβυλωνίου ἢ Σταγειρίτας.

“Mais le caractère et l’instruction ne dépendent pas du fait d’être né à Soles, à Chypre, à Babylone ou

à Stagire.”⁶⁷² (*Le pêcheur*, 19)

Lucien confirme enfin sa conception élargie de la *paideia*. De même que dans *La danse* il avait évoqué le solécisme culturel, de la même manière, il y évoque une *paideia* qui intègre l’art de la danse :

“Ὡστε, ὦ θαυμάσιε, ὄρα μὴ ἀνόσιον ἢ κατηγορεῖν ἐπιτηδεύματος θείου τε ἅμα καὶ μυστικοῦ καὶ τοσοῦτοις θεοῖς ἐσπουδασμένου καὶ ἐπὶ τιμῇ αὐτῶν δρωμένου καὶ τοσαύτην τέρψιν ἅμα καὶ παιδείαν ὠφέλιμον παρεχομένου.

“S’il en est ainsi, mon admirable ami, prends garde qu’il n’y ait à toi de l’impiété à blâmer un art à la fois divin et mystique, qui tient à cœur à tant de dieux, qui se pratique en leur honneur et qui offre tant de plaisir en même temps qu’une instruction utile.” (*Sur la danse*, 23)

C’est ainsi que de nombreuses figures qui peuplent les opuscules mettent également en avant leur παιδεία, ou que, à leur propos, on signale cette culture, comme correspondant à l’instruction qu’ils ont reçue ou désirent. Elles vont contribuer à l’idée générale de culture chez Lucien. Phalaris dresse ainsi, d’emblée, un tableau précis de ce à quoi s’associe la παιδεία, et de ce qu’elle n’est pas :

Ἐγὼ γὰρ οὐ τῶν ἀφανῶν ἐν Ἀκράγαντι ὦν, ἀλλ’ εἰ καὶ τις ἄλλος εὖ γεγωνῶς καὶ τραφεὶς ἐλευθερίως καὶ παιδείᾳ προσεσχηκῶς, ἀεὶ διετέλουν τῇ μὲν πόλει δημοτικὸν ἑμαυτὸν παρέχων, τοῖς δὲ συμπολιτευομένοις ἐπιεικῆ καὶ μέτριον, βίαιον δὲ ἢ σκαλὸν ἢ ὑβριστικὸν ἢ αὐθέκαστον οὐδεὶς οὐδὲν ἐπεκάλει μου τῷ προτέρῳ ἐκείνῳ βίῳ.⁶⁷³

“Issu dans Agrigente de parents illustres, je ne le cède en noblesse à personne. Mon éducation a été celle d’un homme libre et j’ai mis toute mon application à m’instruire. Je me suis toujours montré dévoué au peuple, et doux et modéré envers ceux qui partageaient avec moi le gouvernement. Personne dans cette première période de ma vie ne m’a reproché le moindre trait de violence, de dureté, d’insolence ou d’égoïsme.”

Le scripteur de l’*Eloge de la patrie*, sous une forme impersonnelle qui laisse deviner la personnalité de Lucien lui-même, nous signale deux traits culturels importants : la langue est considérée comme un élément de culture fondamental (παιδεία est associée à παιδεύμα) appartenant au terroir, voire au territoire. Mais cette forme fondamentale de culture est naturellement appelée à s’élargir, à l’exemple de ce que l’on peut supposer que Lucien fit lui-même : apprendre une (ou d’) autre(s) langue(s). Le concept de culture est alors fondé sur la connaissance de la langue :

καὶ φωνῆς ἐνταῦθα ἤρξάτο ἐπιχώρια πρῶτα λαλεῖν μανθάνων καὶ θεοὺς ἐγνώρισεν. εἰ δὲ τις τοιαύτης ἔλαχε πατρίδος, ὡς ἑτέρας δεηθῆναι πρὸς τὴν τῶν μειζόνων παιδείαν, ἀλλ’ οὖν ἐχέτω καὶ τούτων τῶν παιδευμάτων τῇ πατρίδι τὴν χάριν· οὐ γὰρ ἂν ἐγνώρισεν οὐδὲ πόλεως ὄνομα μὴ διὰ τὴν πατρίδα πόλιν εἶναι μαθῶν. Πάντα δέ, οἶμαι, παιδεύματα καὶ μαθήματα συλλέγουσιν ἄνθρωποι χρησιμωτέρους αὐτοὺς ἀπὸ τούτων ταῖς πατρίσι παρασκευάζοντες·

“C’est là aussi qu’il a commencé à parler, qu’il a appris les éléments de la langue nationale et connu les

⁶⁷² “Chryssippe était de Soles, en Cilicie, Aristote de Stagire, ville de Macédoine. En parlant de Chypre et de Babylone, peut-être Lucien pensait-il à Zénon, né à Citium (dans l’île de Chypre), et à Poséidonios, né à Séleucie, sur le Tigre.” Note de Chambry 1934.

⁶⁷³ Phalaris, I,2

dieux. Et si le sort a donné à un homme une patrie telle qu'il ait besoin d'une autre pour compléter sa science, il doit encore savoir gré à sa patrie de cette instruction supplémentaire, car il n'aurait même pas connu le nom de cette ville, s'il n'avait appris par sa propre patrie qu'elle existait. D'ailleurs toutes ces sciences, toutes ces connaissances, j'imagine qu'on les amasse pour se rendre par ce moyen très utile à sa patrie." (L'éloge de la patrie, 6)

Enfin l'instruction correspond à différentes formes de culture qui servent à mesurer les implications de telle ou telle personne dans une situation. Lucien utilise plusieurs fois cette dimension de la *paideia* dans son œuvre.

L'empereur, comme un orateur, sophiste ou philosophe, a lui aussi le désir de la *paideia*. On l'aperçoit au détour d'une des anecdotes au sujet de Démonax :

Καὶ Ἀπολλώνιον δέ ποτε τὸν φιλόσοφον ἰδὼν μετὰ πολλῶν τῶν μαθητῶν ἐξελαύνοντα — ἤδη δὲ ἀπήει μετὰ πεμπτος ὡς ἐπὶ παιδείᾳ τῷ βασιλεῖ συνεσόμενος — Προσέρχεται, ἔφη, Ἀπολλώνιος καὶ οἱ Ἀργοναῦται αὐτοῦ.⁶⁷⁴

"Le philosophe Apollonios partait avec un grand nombre de ses disciples, appelé par l'empereur qui voulait s'instruire en sa société. En le voyant passer, Démonax dit: "Voici venir Apollonios avec ses Argonautes."⁶⁷⁵

L'absence de culture est ce qui va poser problème au collectionneur de livres. Ne considérant que l'objet de culture et sa valeur marchande dans la sphère économique, l'inculte va prendre beaucoup de soin à ménager l'image de son vernis culturel. Le terme de *paideia* revient fréquemment dans l'opuscule qui lui est consacré, pour souligner que l'instruction n'est pas une des valeurs constituantes du personnage. Il ne cherche que le renom, la δόξα dans tout ce que l'on peut lui reprocher de sophistique :

Καὶ μὴν ἐναντίον ἐστὶν οὗ ἐθέλεις ὁ νῦν ποιεῖς. οἷμαι μὲν γὰρ ἐν παιδείᾳ καὶ αὐτὸς εἶναι τις δόξειν σπουδῆ συνωνούμενος τὰ κάλλιστα τῶν βιβλίων.

"Ce que tu fais à présent va à l'encontre du résultat que tu cherches. Tu t'imagines que tu vas, toi aussi, gagner le renom d'un homme instruit en t'empressant d'acheter les plus beaux livres." (Contre un bibliomane ignorant, 1)

Dans une métaphore vestimentaire, Lucien dénonce les vellétés de culture matérialisées par des achats de livres :

τί ἂν πλέον ἐκ τούτου εἰς παιδείαν κτήσαιο, κἂν ὑποβαλόμενος αὐτὰ ἐπικαθεύδης ἢ συγκολλήσας καὶ περιβαλόμενος περινοστής; πίθηκος γὰρ ὁ πίθηκος, ἢ παροιμία φησί, κἂν χρύσεια ἔχη σύμβολα.

"Qu'en aurais-tu en plus pour ton instruction, quand tu t'en [des livres de Démosthène et Thucydide] ferais un oreiller pour dormir dessus, quand tu les collerais à ton corps et t'en ferais un vêtement que tu porterais partout. Un singe est toujours un singe, dit le proverbe, portât-il des signes de reconnaissance en or." (Contre un bibliomane ignorant, 4)⁶⁷⁶

⁶⁷⁴ Vie de Démonax, 31

⁶⁷⁵ Note de Chambry 1933 : "Allusion à Apollonios de Rhodes, auteur des Argonautiques. Le jeu de mots porte sur la conformité de nom du philosophe et du poète, et implique que le philosophe et ses disciples allaient à la conquête d'une autre toison d'or."

⁶⁷⁶ Note de Chambry 1934 : "Quand on exposait un enfant, on mettait dans ses langes quelques bijoux, pour le faire reconnaître plus tard."

Mais dans cet opuscule, c'est surtout l'absence de maîtrise de la langue grecque qui signale le déficit de culture. Dans le même passage, Lucien nous donne des éléments supplémentaires de définition de ce que la culture n'est pas. Les marchands de livres comme son interlocuteur sont mis sur le même plan par une insulte qui est certes un stéréotype, mais également le signal chez Lucien d'une préoccupation constante : il ne faut pas passer pour quelqu'un qui ne maîtrise pas le grec. Car dans le cas contraire, on est taxé, comme ici, d'étroitesse d'esprit :

τίς δὲ τοῖς ἐμπόροις καὶ τοῖς βιβλιοκαπήλοις ἤρισην ἂν περὶ παιδείας τοσαῦτα βιβλία ἔχουσι καὶ πωλοῦσιν, ἀλλ' εἴ γε διελέγχειν ἐθέλεις, ὅψει μὴδ' ἐκείνους πολὺ σου τὰ εἰς παιδείαν ἀμείνους, ἀλλὰ βαρβάρους μὲν τὴν φωνὴν ὥσπερ σύ, ἀξυνέτους δὲ τῇ γνώσει, οἷους εἰκὸς εἶναι τοὺς μὴδὲν τῶν καλῶν καὶ αἰσχρῶν καθεωρακότας.

“Mais qui aurait pu lutter pour l'instruction avec les marchands et les libraires qui possèdent et vendent tant de livres? Cependant si tu veux y regarder de plus près, tu verras qu'ils ne sont guère plus instruits que toi à cet égard. Leur langage est barbare comme le tien, ils ont l'esprit obtus, comme on peut s'y attendre de gens qui n'ont jamais réfléchi sur ce qui est honnête et sur ce qui est honteux.” (Contre un bibliomane ignorant, 4)

L'opuscule qui traite de l'*indoctum* fait appel sans cesse à la notion de *paideia*. De même, l'opuscule qui donne la parole à un professionnel de la parole, *Le maître de rhétorique*, nécessite le recours au terme. Il s'y présente cependant sous une forme composée précédé d'un préfixe qui insiste dans le contexte sur la valeur de formation initiale :

μᾶλλον δὲ ἤδη προχώρει μὴδὲν ὀκνήσας μὴδὲ πτοηθείς, εἰ μὴ προετελέσθης ἐκεῖνα τὰ πρὸ τῆς ῥητορικῆς, ὅποσα ἢ ἄλλη προπαιδεία τοῖς ἀνοήτοις καὶ ματαίοις μετὰ πολλοῦ καμάτου ὁδοποιεῖ.

“Ou plutôt avance dès ce moment sans hésiter et sans t'effrayer si tu n'as pas été d'abord initié aux disciplines qui précèdent la rhétorique et par lesquelles tout l'enseignement élémentaire fait d'abord passer les sots et les simples aux prix de grandes fatigues.” (Le maître de rhétorique, 14)

A défaut, cette culture peut être simulée⁶⁷⁷ ou achetée, fabriquée⁶⁷⁸, se signaler par des biens matériels ou ...humains. Le portrait en creux du non éduqué est poussé jusqu'à l'absurde. Il a fortement besoin de la *paideia*, mais les textes laissent entendre qu'elle ne lui sera jamais accessible.

Le scripteur du *Soléciste* se place dans cette logique d'inaccessibilité de la culture pour les non éduqués qui voudraient se faire passer pour ce qu'ils ne sont pas. Il pousse à l'extrême la conception que nous voulons démontrer à propos de Lucien : la compétition culturelle est avant tout celle de la langue, et en la matière peut varier d'un cercle à l'autre :

ΛΟΥΚΙΑΝΟΣ — Σὺ δὲ ὑπὸ τῆς ἄγαν παιδείας διέφθορας, ὥστε μὴδ' αὐτὸ τοῦτο σολοικίζοντας κατανοῆσαι.

“Mais toi, par ton excès d'érudition tu t'es... perdu⁶⁷⁹, et tu ne remarques pas non plus qu'on fait en

⁶⁷⁷ *Comment il faut écrire l'histoire*, 24

⁶⁷⁸ *Maître de rhétorique*, 17

⁶⁷⁹ Note de Bompaire 1998, 245 : “Διέφθορας est seulement transitif en attique classique, et l'emploi intransitif, attesté dès Homère et courant dans la prose récente (cf. *Nigr.* 15), est blâmé par Phrynichos. Dans la plupart des mss, on trouve à la fin de cette réplique une glose (selon Gesner) indiquant que le complément d'objet manque après le verbe.”

ce moment même un solécisme.” (Le soléciste, 3) ⁶⁸⁰

L'étranger, en revanche, n'est pas automatiquement exclu de la *paideia*. Anacharsis est l'image idéale du barbare qui va se fondre dans la culture grecque. Chez Lucien, nous l'avons montré, les étrangers ne sont jamais dénoncés pour leur barbarie en tant que telle. Ils sont souvent signalés comme hellénisés avec une certaine réussite. ⁶⁸¹ En revanche, d'autres Grecs impériaux et des Romains subissent l'injure de la barbarie, plus souvent pour des questions de maniement de la langue grecque que pour des questions de culture générale. Anacharsis lui ne subira pas cette dénonciation car il est animé par un “désir” de culture, ce qui instantanément légitime sa future *paideia* :

Οὐ πρῶτος Ἀνάχαρσις ἀφίκετο ἐκ Σκυθίας Ἀθήναζε παιδείας ἐπιθυμία τῆς Ἑλληνικῆς

“Anacharsis ne fut pas le premier à venir de Scythie à Athènes dans le désir de l'instruction grecque.”
(Le Scythe, 1)

La *paideia* chez Lucien est donc une *instruction* en rapport avec l'apprentissage de la langue grecque. Par cet apprentissage de la langue passeront les apports culturels ultérieurs. Le niveau supérieur de maîtrise de la langue dans la sphère culturelle est celui qui donne accès à la littérature. C'est un des autres sens du terme *paideia* chez Lucien.

4.3 *paideia* = les lettres

Cette dimension de la *paideia* se retrouve principalement dans trois opuscules. A la base tout d'abord de la connaissance stylisée que Lucien nous donne de lui, il y a *Le songe*. Dès le début, il est question d'instruction littéraire, pour signaler une réalité économique. La *paideia*, cela coûte cher :

τοῖς πλείστοις οὖν ἔδοξεν παιδεία μὲν καὶ πόνου πολλοῦ καὶ χρόνου μακροῦ καὶ δαπάνης οὐ μικρᾶς καὶ τύχης δεῖσθαι λαμπρᾶς, τὰ δ' ἡμέτερα μικρὰ τε εἶναι καὶ ταχεῖάν τινα τὴν ἐπικουρίαν ἀπαιτεῖν·

“La plupart furent d'avis que l'enseignement des lettres demandait beaucoup de peine et beaucoup de temps, des dépenses considérables et une fortune brillante, or la nôtre était médiocre et réclamait un prompt secours.” (Le songe, 1)

Lucien prend donc beaucoup de soin dans le début des deux autres opuscules pour mettre en avant cette sorte de *paideia* afin de se définir et de définir son travail. L'implicite de ces remarques initiales est clair : Lucien fait partie des éduqués qui possèdent la langue grecque et participent ainsi de la continuité de sa littérature. Dans *Les longues vies*, cela le place au même niveau que les hommes qu'il va évoquer :

σκεπτόμενος δὲ κατ' ἑμαυτὸν εἰς ἔννοιαν ἦλθον, εἰκὸς εἶναι τοὺς θεοὺς ἀνδρὶ περὶ παιδείαν ἔχοντι ταῦτα προστάσσοντας κελεύειν προσφέρειν σοὶ τῶν ἀπὸ τῆς τέχνης.

“En réfléchissant à part moi, je vins à penser que les dieux, en donnant un pareil homme à un homme de lettres, me prescrivaient apparemment de t'apporter un essai de mon art.” (Les longues vies, 2)

L'intérêt est d'autant plus grand que les lettres permettraient de vivre vieux :

⁶⁸⁰ Note de Chambry 1934 : “En dialecte attique, δειφθορα s'emploie au sens transitif, dans la langue postérieure, au sens intransitif comme ici.”

⁶⁸¹ Cf. notre *Première Partie*, et également *Héraclès*, 1 ; *Le navire*, *passim*, etc...

ἐπεὶ δὲ καὶ φιλόσοφοι καὶ πάντες οἱ περὶ παιδείαν ἔχοντες, ἐπιμέλειάν πως καὶ οὗτοι ποιούμενοι ἑαυτῶν, εἰς μακρὸν γῆρας ἦλθον

"Il y a eu aussi des philosophes et des hommes de lettres en général qui, en prenant soin, eux aussi, de leur santé, sont arrivés à une grande vieillesse" (Les longues vies, 18)

Toute l'importance d'être reconnu dans ce domaine se mesure au soin oratoire que Lucien prend au début du long opuscule *Harmonidès*. Deux paragraphes insistent sur sa volonté de reconnaissance parmi les hommes de lettres à travers le jugement du dédicataire du discours. Il place d'abord cette reconnaissance dans un contexte formel en employant une métaphore institutionnelle par l'intermédiaire de noms de charges :

οἱ μὲν γε τῶν Λακεδαιμονίων βασιλεῖς, τῶν ἄλλων ἐκάστου μίαν ψῆφον φερόντων, ἐκείνοι μόνι ἐκάτερος αὐτῶν δύο ἔφερον, σὺ δὲ καὶ τὰς τῶν ἐφόρων καὶ τὰς τῶν γερόντων προσέτι, καὶ ὅλως ἀπάντων ὁ πολυψηφότατος ἐν παιδείᾳ σὺ γε, καὶ μάλιστα ὅσῳ τὴν λευκὴν ἀεὶ καὶ σώζουσας φέρεις

"Les rois de Lacédémone avaient chacun le droit de porter deux suffrages, tandis que les autres citoyens n'en portaient qu'un seul; toi, tu ajoutes à ceux des rois ceux des éphores et même ceux des sénateurs, en un mot ton suffrage à toi en vaut mille en matière de belles lettres, d'autant plus que tu apportes toujours le caillou blanc, gage de salut." (Harmonidès, 3)

Dans un second temps, il s'adresse plus directement à son interlocuteur afin de bien assurer la compréhension de sa demande. Il n'y a plus de métaphore. La sollicitation s'effectue au premier degré :

οὗτος ἀκριβῆς ὅρος τῶν ἐμῶν, οὐδὲν ἀμφίδοξον ἔτι οὐδ' ὡς ἂν τις ἐνδοιάσειεν, ἀλλ' ἢ ἄριστον κατὰ παιδείαν δεήσει νομίζεσθαι, σοὶ γε δόξαν, ἢ πάντων εὐφημεῖν δὲ χρὴ πρὸς οὕτω μέγαν ἀγῶνα χωροῦντα.

"On va juger exactement de ma valeur, sans laisser place à la contestation ni au doute; je passerai désormais pour un grand homme de lettres, si tu en juges ainsi, autrement... Mais il ne faut prononcer que des paroles de bon augure, quand on affronte une lutte si importante." (Harmonidès, 4)

Cependant la frontière n'est jamais très aisée à déterminer entre un sens ou l'autre à attribuer à παιδεία chez Lucien. Dans les exemples que nous venons d'étudier, le rapport entre culture et langue grecque est assez souvent évoqué. Mais d'autres occurrences du terme, si elles peuvent sous-entendre le rapport à la langue, n'en font pas toujours de mention explicite.

Paideia peut ainsi selon les contextes prendre d'autres sens.

4.4. *paideia* = science

Posséder des livres permet à l'*indoctum* de se faire passer faussement pour savant auprès de l'empereur, qui est σοφὸς ἀνὴρ καὶ παιδείαν μάλιστα τιμῶν⁶⁸², *"un savant, et qui tient la science en très haute estime"* ;

Lucien raille cette science qui repose sur la possession :

πάνσοφόν τι χρῆμα καὶ ἄκρον ἐν παιδείᾳ γεγένησαι διὰ τὸ πλῆθος τῶν βιβλίων.

"Tu es devenu, grâce au nombre de tes livres, une remarquable créature de sagesse totale, et tu es à la pointe de la science." (Contre un bibliomane ignorant, 26)

⁶⁸² *Adversus indoctum et libros multos ementem*, 22

Comme pour les autres groupes d'occurrences, la notion présente deux acceptions chez Lucien: vrai et fausse *paideia*, qui s'opposent en permanence. C'est encore le cas pour Pérégrinus :

Οὕτω δὴ ἐπὶ τὴν Ἑλλάδα ἐλθὼν ἄρτι μὲν Ἑλλείους ἐλοιδορεῖτο, ἄρτι δὲ τοὺς Ἑλληνας ἔπειθεν ἀντάρασθαι ὄπλα Ῥωμαίοις, ἄρτι δὲ ἄνδρα παιδεία καὶ ἀξιώματι προὔχοντα

"Il retourna ainsi en Grèce. Là, tantôt il injuriait les Eléens, tantôt il essayait de persuader aux Grecs de prendre les armes contre les Romains, tantôt il invectivait un homme éminent en savoir et en dignité..." (Sur la mort de Pérégrinos, 19)

En revanche, dès qu'il s'agit de se comparer ou de se situer au niveau d'autres intellectuels de son temps ou de figures intellectuelles du passé, Lucien réutilise le terme dans une acception laudative. Arrien est ainsi loué :

καὶ Ἀρριανὸς γὰρ ὁ τοῦ Ἐπικτήτου μαθητῆς, ἀνὴρ Ῥωμαίων ἐν τοῖς πρώτοις καὶ παιδεία παρ' ὅλον τὸν βίον συγγενόμενος, ὁμοίον τι παθῶν ἀπολογήσαιτ' ἂν καὶ ὑπὲρ ἡμῶν·

"Arrien, le disciple d'Epictète, homme distingué parmi les Romains et dont la vie entière fut consacrée à la science, a été dans le même cas que nous et son exemple peut nous servir de justification." (Alexandre, 2)

On loue également la science idéale que la maîtresse de l'empereur Vérus peut incarner, dans *Les portraits* :

οὐ γὰρ ἔσθ' ὃ τι τοιοῦτον ἐν τοῖς πάλαι παιδείας πέρι μνημονεύεται.

"Car on ne cite point d'exemple de science si complète chez les anciens." (Les portraits, 16)

Enfin *Sur la danse* est l'occasion d'un échange courtois dans lequel la science se présente comme une qualité :

ΚΡΑΤΩΝ — Ἀνὴρ δὲ τίς ὢν ὅλως, καὶ ταῦτα παιδεία σύντροφος καὶ φιλοσοφία τὰ μέτρια ὠμληκῶς

"Tu es un homme, mon excellent ami, et un homme nourri dans la science et passablement versé dans la philosophie..." (Sur la danse, 2)

4.5. *paideia* = érudition

Paideia peut également se comprendre comme "érudition".

Le danseur doit posséder une *paideia* complète : *Sur la danse*, 81 : τὴν παιδείαν βαθύν, "une profonde érudition", nous explique Lucien en conclusion de son opuscule.

L'écrivain de l'Histoire de *Comment il faut écrire l'Histoire* aimerait également mettre en avant une telle érudition :

οἰκεῖον εἶναι ἰατρῶ ἱστορίαν συγγράφειν, εἴ γε ὁ Ἀσκληπιὸς μὲν Ἀπόλλωνος υἱός, Ἀπόλλων δὲ Μουσηγέτης καὶ πάσης παιδείας ἄρχων·

"[Callimorphos, qui a écrit une histoire parthique, pense qu'] il appartient à un médecin [scil.: ce qu'il est] d'écrire l'histoire, attendu qu'Asclépios est fils d'Apollon, et qu'Apollon est le conducteur des Muses et le maître de toutes les sciences." (Comment il faut écrire l'Histoire, 16)

Mais Lucien dénonce son coup de force culturel, en reprenant au style indirect sa justification intellectuelle. Pour ce médecin, la culture passe par l'écriture de l'histoire, alors à la mode. La langue grecque écrite est le support de la démonstration de culture, comme le montre la

suite du paragraphe : “*ayant commencé à écrire en ionien, il a, je ne sais par quel caprice, aussitôt passé au dialecte commun. Il dit ἰητρικήν (médecine), πείρην (épreuve), ὅκσσα (tout ce qui), νοῦσοι (maladies); partout ailleurs il parle comme tout le monde et le plus souvent le langage des carrefours.*”

Cette dimension de la *paideia*, au sens d’érudition, présente elle aussi un exemple de mise en avant de la maîtrise de la langue et ses manipulations éventuelles :

ὦ ξένε, πολλοὶ μὲν καὶ ἄλλοι χρηστοὶ καὶ δεξιοὶ ἀνὰ τὴν πόλιν, καὶ οὐκ ἂν ἀλλαχόθι τοσούτους εὖροις ἄνδρας ἀγαθοὺς, δύο δὲ μάλιστα ἔστων ἡμῖν ἄνδρες ἀρίστω, γένει μὲν καὶ ἀξιώματι πολὺ προὔχοντε ἀπάντων, παιδείᾳ δὲ καὶ λόγων δυνάμει τῇ Ἀττικῇ δεκάδι παραβάλλοις ἄν.

“*Il y a dans notre ville, étranger, beaucoup de gens serviables, et distingués par leur talent, et tu ne trouveras nulle part autant d’hommes de valeur, mais nous avons surtout deux hommes éminents, qui par la naissance et la dignité, l’emportent de beaucoup sur les autres et que, pour la science, et la puissance oratoire, tu peux mettre à côté des dix orateurs attiques.*” (Le Scythe, 10)

Lucien recrée le même souci dans l’abstraction, chez certains personnages de ses *Dialogues des Morts*. Hannibal en ce sens pourrait représenter une des dimensions de l’écrivain. Le personnage explique comment, bien que n’ayant pas été élevé dans la *paideia* grecque, il en a eu l’intuition, et s’est comporté comme si elle l’avait formé. Implicitement, Lucien soutient que la *paideia* irrigue tout, au point que les noms d’Homère et d’Aristote, phares de la *paideia*, sont connus du locuteur comme de toute éternité :

καὶ ταῦτα ἔπραξα βάρβαρος ὢν καὶ ἀπαίδευτος παιδείας τῆς Ἑλληνικῆς καὶ οὔτε Ὅμηρον ὥσπερ οὗτος ῥαψωδῶν οὔτε ὑπ’ Ἀριστοτέλει τῷ σοφιστῇ παιδευθεὶς, μόνη δὲ τῇ φύσει ἀγαθῇ χρῆσάμενος.

“*Voilà ce que j’ai fait et pourtant je n’étais qu’un barbare, ignorant de la science hellénique, je ne récitais pas comme lui les vers d’Homère et je n’avais pas eu pour maître le savant Aristote, mais je ne faisais qu’user de mes bonnes dispositions naturelles.*” (Dialogues des morts, 25, 3 [dial. xii in Chambry 1933])

Le jeu sur les mots est dans ce passage très important en ce qui concerne la conception lucianesque de la *paideia*. Le βάρβαρος est clairement défini : il est celui qui est ἀπαίδευτος παιδείας τῆς Ἑλληνικῆς et οὔτε (...) παιδευθεὶς, donc totalement privé de la *paideia*. En revanche, il est peut-être détenteur de ce que les Grecs ne cultivent plus : τῇ φύσει ἀγαθῇ.

Lucien fait encore mettre en avant à Alexandre son souci de la science :

ΑΛΕΞΑΝΔΡΟΣ Ὁ σοφὸς ἐκεῖνος ἀπάντων κολάκων ἐπιτριπτότατος ὢν; ἐμὲ μόνον ἔασον τὰ Ἀριστοτέλους εἰδέναι, ὅσα μὲν ἤτησεν παρ’ ἐμοῦ, οἷα δὲ ἐπέστελλεν, ὡς δὲ κατεχρητό μου τῇ περὶ παιδείαν φιλοτιμίᾳ θωπεύων καὶ ἐπαινῶν ἄρτι μὲν πρὸς τὸ κάλλος, ὡς καὶ τοῦτο μέρος ὄν τάγαθού, ἄρτι δὲ ἐς τὰς πράξεις καὶ τὸν πλοῦτον.

“*Le maître, lui, le plus roué de tous les flatteurs! Ne cherche pas à savoir, c’est un secret que je suis seul à connaître— toutes les demandes qu’Aristote m’a faites, les lettres qu’il m’adressait, la façon dont il abusait de mon zèle pour la science, me flattant, me louant tantôt pour ma beauté, car il tenait la beauté pour un bien, tantôt pour mes actions et ma richesse.*” (Dialogues des morts, 13, 5)

4.6. *Paideia* = culture

Le terme se retrouve également dans des acceptions plus larges. La culture en fait partie.

La culture au sens moderne du mot et telle qu'on la retrouve chez Lucien se caractérise par le bon goût et la mesure pour ce qui est de sa manifestation générale. Cette mesure se manifeste toujours dans des situations de communication où la parole en langue grecque est engagée, en bonne ou en mauvaise part.

L'homme cultivé est celui qui *sait voir*, dans *La salle*, dans le lieu de déclamations :

ὄστις δὲ μετὰ παιδείας ὄρᾳ τὰ καλά

"L'homme qui, par sa culture, voit les belles choses." (*La salle*, 2)

Sa culture le rend célèbre hors de sa patrie, certainement comme orateur ou sophiste, à l'image de Lucien :

καὶ τοὺς κατὰ τὸν τῆς ἀποδημίας χρόνον λαμπροὺς γενομένους ἢ διὰ χρημάτων κτῆσιν ἢ διὰ τιμῆς δόξαν ἢ διὰ παιδείας μαρτυρίαν ἢ δι' ἀνδρείας ἔπαινον ἔστιν ἰδεῖν εἰς τὴν πατρίδα πάντας ἐπειγομένους, ὡς οὐκ ἂν ἐν ἄλλοις βελτίοισιν ἐπιδειξαμένους τὰ αὐτῶν καλά.

"Même ceux qui sont devenus illustres pendant qu'ils étaient hors de leur pays, soit en acquérant des richesses, soit en remplissant une charge qui les a mis en réputation, soit en montrant leur culture, ou en faisant louer leur courage, laissent voir la hâte qu'ils ont tous de retourner dans leur patrie, comme s'ils ne pouvaient trouver ailleurs de meilleurs juges pour étaler leur bonheur." (*L'éloge de la patrie*, 8)

Pour être riche et avoir bon goût, il faut être reconnu pour sa culture. Lykinos reconnaît cela à Aristénéto dans :

ΛΥΚΙΝΟΣ Ἔστι γάρ, ὦ ἐταῖρε, οὐχὶ τῶν πολλῶν τούτων πλουσίων, ἀλλὰ καὶ παιδείας μέλει αὐτῷ καὶ τὸ πλεῖστον τοῦ βίου τούτοις ξύνεστιν.

"C'est qu'aussi, camarade, Aristénéto n'est pas un riche vulgaire : il aime la culture et il passe la plus grande partie de son temps avec ces philosophes." (*Le Banquet*, 10)

Le Pseudologiste est l'occasion pour Lucien de signaler qu'il saurait mettre en œuvre cette forme d'urbanité mais qu'elle n'est pas au niveau de son interlocuteur :

Καίτοι μάταιον ἴσως καὶ περιττὸν ἐν παιδείας νόμῳ παρρησιάζεσθαι πρὸς σέ.

"Au reste, il serait sans doute vain et superflu de garder dans ma franchise envers toi la discrétion dont les gens cultivés se font une loi." (*Le pseudologiste*, 3)

Pour les incultes, mal éduqués et ne maîtrisant pas les codes sociaux des lieux de production du langage à l'époque, ou les dépravant, il n'y a pas de pitié. Une nouvelle fois Lucien dénonce l'usage de la langue grecque et de la culture grecque dans des situations d'arrivisme outrées, et humiliantes pour tous les hommes de lettres par ailleurs :

σκέψαι δὲ αὐτὸς ἐξῆς ἀκούων, εἴ τις ἂν αὐτὰ ὑπομείναι δύναιτο παιδείᾳ κἂν ἐπ' ἐλάχιστον ὠμληκῶς.

"Ecoutez-en le détail [scil. des humiliations] et considère toi-même si on peut les supporter, pour peu qu'on soit cultivé." (*Sur ceux qui sont aux gages des grands*, 13)

Le résultat en est clair: la mauvaise éducation, définie par un chapelet de défauts :

τὸ καταλειπόμενον ἐστι τῦφος καὶ μαλακία καὶ ἡδυπάθεια καὶ ἀσέλγεια καὶ ὕβρις καὶ ἀπαιδευσία.

"Ce qui reste [scil. dans les cervelles des pauvres] est seulement l'orgueil, la molesse, le plaisir, la débauche, l'insolence et l'inculture." (*Sur ceux qui sont aux gages des grands*, 25)

Pour les étrangers, la *paideia* reste une valeur sûre, et Lucien se complaît à présenter des barbares qui la recherchent. C'est le cas de Toxaris, dans la bouche duquel on trouve les paroles suivantes :

“Ὅτε γὰρ Ἀθήναζε ἀπήειν οἴκοθεν ἐπιθυμία παιδείας τῆς Ἑλληνικῆς, κατέπλευσα ἐς Ἀμαστριν τὴν Ποντικὴν·

“*J'avais quitté ma patrie pour aller à Athènes par désir de culture grecque, et j'avais relâché à Amastris sur le Pont.*” (Toxaris, 57)

Mais ce sens de culture générale qui s'attache également à *paideia* engage comme les autres l'usage de la langue grecque. Dans *Le Maître de rhétorique*, les mots qui sont conseillés dénoncent ironiquement la recherche d'un vernis d'atticisme qui devait caractériser les professionnels de la parole :

οὕτω γὰρ σε ὁ λεῶς ὁ πολὺς ἀποβλέφονται καὶ θαυμαστὸν ὑπολήφονται καὶ τὴν παιδείαν ὑπὲρ αὐτούς, εἰ “ἀποστλεγγίσασθαι” τὸ ἀποξύσασθαι λέγοις, τὸ δὲ ἠλίῳ θέρεσθαι “εἰληθερεῖσθαι,” τὸν ἀρραβῶνα δὲ “προνόμιον,” τὸν ὄρθρον δὲ “ἀκροκνεφές”.

“*C'est comme cela que le bon peuple lèvera les yeux vers toi et te regardera comme un homme admirable et d'une culture supérieure. Dis par exemple ἀποστλεγγίσασθαι (s'étriller) pour ἀποξύσασθαι (se brosser), εἰληθερεῖσθαι (s'ensoleiller) pour ἠλίῳ θέρεσθαι (se chauffer au soleil), προνόμιον (avance d'argent) pour ἀρραβῶνα (arrhes), ἀκροκνεφές (crépuscule) pour ὄρθρον (point du jour).*” (Le Maître de rhétorique, 17)

Evidemment, il faut comprendre que, pour Lucien, ce n'est pas cet usage du langage qui correspond à la définition d'une culture générale.

4.7. *paideia* = les études

En ce qui concerne le mot lorsqu'il se rapporte aux études, on ne trouve pas de rapport direct à l'usage de la langue grecque. Cependant, les études, comme on vient de le voir plus haut en ce qui concerne le mot au sens d'*instruction*, impliquent cette maîtrise du grec qui est si souvent en question dans les textes de Lucien.

Cet usage chez Lucien confirme que l'aire d'influence du grec est très vaste. Le locuteur du *Philopseuds* déclare très naturellement qu'il va compléter ses études en Egypte :

Ὅποτε γὰρ ἐν Αἰγύπτῳ διηγῶν ἔτι νέος ὢν, ὑπὸ τοῦ πατρὸς ἐπὶ παιδείας προφάσει ἀποσταλείς, ἐπεθύμησα εἰς Κοπτὸν ἀναπλεύσας ἐκεῖθεν ἐπὶ τὸν Μέμνονα ἐλθὼν ἀκούσαι τὸ θαυμαστὸν ἐκεῖνο ἠχοῦντα πρὸς ἀνίσχοντα τὸν ἥλιον. ἐκείνου μὲν οὖν ἤκουσα οὐ κατὰ τὸ κοινὸν τοῖς πολλοῖς ἄσημόν τινα φωνήν, ἀλλὰ μοι καὶ ἔχρησεν ὁ Μέμνων αὐτὸς ἀνοίξας γε τὸ στόμα ἐν ἔπεσιν ἑπτὰ, καὶ εἴ γε μὴ περιττὸν ἦν, αὐτὰ ἂν ὑμῖν εἶπον τὰ ἔπη.

“*Quand je séjournais, étant encore jeune, en Egypte, où mon père m'avait envoyé pour compléter mes études, me prit un jour envie de remonter le Nil jusqu'à Coptos et d'aller de là voir la statue de Memnon et entendre ce son merveilleux qu'elle rend au soleil levant. Je l'entendis alors, non pas comme le commun des hommes émettre un son inarticulé; mais Memnon lui-même ouvrit la bouche et me rendit un oracle en sept vers, que je pourrais vous réciter, si cela n'était pas hors de propos.*” (Les amis du mensonge, 33)

Enfin la culture moderne, c'est-à-dire de l'époque de Lucien, se monnaie bien. Il le reproche implicitement à ceux qui en font commerce. Mais les études sont un enjeu social qui

est l'occasion certainement de gagner un argent facile pour les Grecs qui se mettent au service de personnes riches qui achètent cette culture. C'est ce qu'il exprime le plus souvent dans *Sur ceux qui sont aux gages des grands* et particulièrement au § 4 :

Ῥηθήσεται δὲ ὁ πᾶς λόγος τὸ μὲν ὅλον ἴσως διὰ σέ, πλὴν ἀλλ' οὐ γὰρ περὶ τῶν φιλοσοφούντων ὑμῶν μόνον, οὐδὲ ὅποσοι σπουδαιοτέραν τὴν προαίρεσιν προείλοντο ἐν τῷ βίῳ, ἀλλὰ καὶ περὶ γραμματιστῶν καὶ ῥητόρων καὶ μουσικῶν καὶ ὅλως τῶν ἐπὶ παιδείαις συνείναι καὶ μισθοφορεῖν ἀξιουμένων.

“Je puis dire que c'est à toi en somme que s'adresse tout cet écrit, mais il n'est pas fait uniquement pour vous, les philosophes, et pour ceux qui ont choisi une position sérieuse dans la vie, il vise aussi les grammairiens, les rhéteurs, les musiciens, et en général ceux qui croient devoir s'engager dans une maison pour y donner des *leçons* moyennant salaire.”

4.8. *paideia* = doctrine

Un dernier sens reconnaît bien l'universalité du terme et sous-entend la connaissance d'une autre langue dans ce monde impérial, l'usage de *paideia* au sens de *doctrine* :

κατὰ δὲ τὸν ἀνάπλου ἔτυχεν ἡμῖν συμπλέων Μεμφίτης ἀνὴρ τῶν ἱερῶν γραμματέων, θαυμάσιος τὴν σοφίαν καὶ τὴν παιδείαν πᾶσαν εἰδὼς τὴν Αἰγύπτιον·

“En remontant le fleuve, il se trouva qu'il y avait parmi les passagers un citoyen de Memphis, un des scribes sacrés, homme admirable par son savoir et versé dans toute la *doctrine* des Egyptiens.” (*Les amis du mensonge*, 34)

5. Les occurrences des mots de la famille de *paideia* chez Lucien

Afin de bien comprendre comment la notion est mise en œuvre, nous avons également recherché les occurrences en situation du mot πεπαιδευμένος. En les classant, et sans être exhaustif, nous nous sommes arrêté sur certaines des notations qui mettaient clairement en relation la notion d'homme cultivé et éduqué avec celle de la connaissance d'une langue ou de plusieurs langues.

Nous sommes parti de “πεπαιδ-” entré dans le CD-ROM *TLG*. Cette recherche porte sur le *corpus* de Lucien, du pseudo-Lucien, et des scolies.

Les πεπαιδευμένοι sont des gens qui ont à leur disposition un enseignement poussé en rhétorique et en philosophie, deux disciplines pour eux complémentaires et qui constituent le socle de leur formation. Le mot apparaît avec différentes nuances chez Lucien.

Ces nuances prises par le participe parfait passif correspondent à celles du substantif, avec d'inévitables chevauchement et ambiguïtés, comme pour le substantif lui-même. En outre, le premier sens de *paideia*, *état d'enfance*, ne revient évidemment pas au participe parfait passif.

5.1. *pepaideumenoï* = gens cultivés

Πεπαιδευμένοι fait d'abord référence aux gens cultivés (en analogie avec *paideia* 7).

Evidemment, en premier lieu, il leur est fait beaucoup allusion dans des situations de parole. Dans *La salle*, le locuteur rappelle des règles essentielles de la culture en des formules à portées générale :

οὐχ ὁ αὐτὸς περὶ τὰ θεάματα νόμος ἰδιώταις τε καὶ πεπαιδευμένοις ἀνδράσιν

"Pour juger de ce qui frappe les yeux, les ignorants n'obéissent pas à la même loi que les gens cultivés." (*La salle*, 2),

ou encore :

τῆς γὰρ τέχνης τὸ ἀκριβὲς καὶ τῆς ἱστορίας μετὰ τοῦ ἀρχαίου τὸ ὠφέλιμον ἐπαγωγὸν ὡς ἀληθῶς καὶ πεπαιδευμένων θεατῶν δεόμενον.

"La perfection de l'art, l'intérêt de l'histoire joint à l'intérêt archaïque sont des choses vraiment séduisantes et qui réclament des spectateurs instruits." (*La salle*, 21)

Les gens cultivés forment une compagnie éternelle, c'est un des arguments du *Songe* :

καὶ γὰρ ἦν αὐτὸς ἐκ τοῦ βίου ἀπέλθῃς, οὔποτε παύσῃ συνῶν τοῖς πεπαιδευμένοις καὶ προσομιλῶν τοῖς ἀρίστοις.

"Car lors même que tu auras quitté la vie, tu ne cesseras point de vivre avec les gens cultivés et de t'entretenir avec les beaux esprits." (*Le songe ou la vie de Lucien*, 12)

Mais outre ces allusions à portée générale, les *gens cultivés* sont également à rattacher aux groupes de ceux qui maîtrisent assez la langue grecque pour avoir affaire à la littérature. Il existe comme une misère sociale de ces personnes, intellectuels condamnés à un dilemme affreux: s'enfermer dans un orgueil stérile (c'est le cas, du moins en apparence, de Lucien, si l'on s'en tient à la lettre des paroles de la plupart de ses masques autofictionnels), ou se vendre, même à des femmes, dans un schéma retourné de prostitution, comme il y est fait allusion en *Sur ceux qui sont aux gages des grands*, 36 :

καὶ γὰρ αὖ καὶ τόδε ὑπὸ τῶν γυναικῶν σπουδάζεται, τὸ εἶναι τινὰς αὐταῖς πεπαιδευμένους μισθοῦ ὑποτελεῖς συνόντας καὶ τῷ φορεῖω ἐπομένους·

"Or les femmes aussi affectent d'avoir chez elles des gens de lettres⁶⁸³ à leurs gages, qui suivent leur litière."

Et à part vendre sa culture, sa *paideia* et son grec, l'intellectuel n'a d'autre choix, semble-t-il, que de sacrifier à devenir un faiseur littéraire, écrivain, on a vu comment, des atticismes de surface⁶⁸⁴ :

Ὡς οὖν ἔν, φασίν, ἐνὶ παραβαλεῖν, τὸ Ἀβδηρικὸν ἐκεῖνο πάθος καὶ νῦν τοὺς πολλοὺς τῶν πεπαιδευμένων περιελήλυθεν

"Si donc on peut comparer, comme dit le proverbe, une chose à une autre, cette maladie des Abdéritains [scil. déblatérer de la tragédie] a gagné aujourd'hui la plupart des personnes érudites⁶⁸⁵ [qui écrivent de l'histoire, car c'est une mode et une manie du temps]." (*Comment il faut écrire l'Histoire*, 2)

⁶⁸³ Cf. supra, *paideia* 3.

⁶⁸⁴ Lucien appelle clairement par ailleurs à leur sauvetage: *De mercede conductis potentium familiaribus*, 4 :

ὧν προεῖπον τῶν πεπαιδευμένων ἄξιον ἀγανακτεῖν καὶ πειρᾶσθαι ὡς ἔν μάλιστα μετὰγειν αὐτοὺς καὶ πρὸς ἐλευθερίαν ἀφαιρεῖσθαι.

"A propos des gens instruits dont je parlais tout à l'heure, il faut se laisser aller à son indignation et faire tous ses efforts pour les ramener et les rendre à la liberté."

⁶⁸⁵ Cf. supra *paideia* 6.

5.2. *pepaideumenoi* = les gens instruits

Au sens de “gens instruits”, les πεπαιδευμένοι apparaissent plus clairement comme des censeurs et des juges de la langue. Lucien fait souvent allusion à eux en ce sens. Les gens instruits se moquent de l'*indoctum*, qui s'achetant des livres ne parvient pas à s'acheter une culture même quand il les lit :

ἀναγιγνώσκης δὲ αὐτὸ βαρβαρίζων καὶ καταισχύνων καὶ διαστρέφων, ὑπὸ μὲν τῶν πεπαιδευμένων καταγελάμενος, ὑπὸ δὲ τῶν συνόντων σοὶ κολάκων ἐπαινούμενος, οἷ καὶ αὐτοὶ πρὸς ἀλλήλους ἐπιστρεφόμενοι γελῶσι

“Tu le [scil. un livre] lis en le déshonorant et l'estropiant comme un barbare? Les gens instruits font de toi des gorges chaudes, et si les flatteurs qui t'entourent t'applaudissent, ils ne laissent pas de se tourner les uns vers les autres et de rire souvent de toi.” (Contre un bibliomane ignorant, 7)

La notation se répète par d'autres mots un peu plus loin dans l'opuscule :

σὺ γὰρ ὠνήση καὶ χρῆση εἰς οὐδὲν καὶ καταγελασθήση πρὸς τῶν πεπαιδευμένων, οἷς ἀπόχρη ὠφελείσθαι οὐκ ἐκ τοῦ κάλλους τῶν βιβλίων οὐδ' ἐκ τῆς πολυτελείας αὐτῶν

“Toi tu continueras d'acheter des livres, de n'en faire aucun usage, et d'être la risée des gens instruits, qui se contentent de faire leur profit non de la beauté des livres ni de leur cherté, [mais du langage et de la pensée des écrivains].” (Contre un bibliomane ignorant, 28)

Et si l'*indoctum* devient instruit, ce n'est qu'ironiquement, le locuteur marquant ainsi son exclusion définitive de la sphère culturelle :

ἱκανῶς πεπαίδευσαι, ἄλις σοὶ τῆς σοφίας. μόνον οὐκ ἐπ' ἄκρου τοῦ χείλους ἔχεις τὰ παλαιὰ πάντα.

“Tu as été maintenant assez instruit, tu as de la science à revendre; peu s'en faut que tu n'aies sur le bord des lèvres toute l'Antiquité.” (Contre un bibliomane ignorant, 26)

De même, ce sont les *gens instruits* que l'on oppose au “montreur de mots”, Lexiphane. Dans ce cas, la langue grecque qu'il utilise est clairement mise en cause, et seuls les *gens instruits* sont capables d'en voir les travers :

καὶ ὑπὸ μὲν τῶν ἀνοήτων ἐπαινούμενον ἀγνοούντων ἃ πάσχεις, ὑπὸ δὲ τῶν πεπαιδευμένων εἰκότως ἐλεούμενον.

“Et tu es loué par les sots qui ignorent ton état et plaint avec raison par les gens instruits.” (Lexiphanès, 17)

ou encore :

καὶ οἱ μὲν ἰδιῶται πάντες ἐτεθήπεσαν ὑπὸ τοῦ ξένου πληγέντες τὰ ὦτα, οἱ πεπαιδευμένοι δὲ ἐπ' ἀμφοτέροις, καὶ σοὶ καὶ τοῖς ἐπαινοῦσιν; ἐγέλων.

“Tous les ignorants furent ravis de ce mot qui venait de frapper leurs oreilles, mais les gens instruits se moquèrent à la fois de toi et de tes admirateurs.” (Lexiphanès, 24)

Le locuteur de *Comment il faut écrire l'Histoire* recommande donc d'adapter son grec écrit au jugement de ces censeurs :

ἀπορρήτοις καὶ ἔξω πάτου ὀνόμασι μήτε τοῖς ἀγοραίοις τούτοις καὶ καπηλικοῖς, ἀλλ' ὡς μὲν τοὺς πολλοὺς συνεῖναι, τοὺς δὲ πεπαιδευμένους ἐπαινέσαι.

“[l'historien doit éviter] les expressions inintelligibles et inusitées ou qui sentent le marché ou la

taverne, en employant au contraire des termes qui soient compris par tout le monde et loués par les *gens instruits*.” (Comment il faut écrire l’Histoire, 44)

Les gens instruits sont donc promus au rang de véritables lecteurs auxquels les textes s’adressent, et relater la vie d’un homme vil équivaut à les insulter :

ποιουμένου ἐπὶ τοιαύτῃ ἱστορίᾳ καὶ πράξεσιν ἀνθρώπου, ὃν οὐκ ἀναγιγνώσκεσθαι πρὸς τῶν πεπαιδευμένων ἦν ἄξιον, ἀλλ’ ἐν πανδήμῳ τινὶ μεγίστῳ θεάτρῳ ὄρασθαι ὑπὸ πιθήκων ἢ ἀλωπέκων σπαραττόμενον.

“[relater] les histoires et les actions d’un pareil homme, qui mériterait, ma foi, non pas d’être connu des *hommes instruits*, mais d’être montré sur un vaste théâtre rempli de monde pour y être déchiré par des singes et des renards.” (Alexandre, 2)

Mais le statut d’*instruit* est également précaire, rapporte au fond peu d’argent. La plainte, quelle que soit la nuance de sens attribuée au mot, revient comme un *leitmotiv* de la réalité. Ces intellectuels sont pauvres. Cronosolon, dans les *Saturnales*, se plaint de sa pauvreté au moment des fêtes : *Saturnalia*, 11 :

αὐτὸς δὲ καὶ ἄλλοι συχνοὶ τῶν πεπαιδευμένων ἀπορία καὶ ἀμηχανία σύνεσμεν.

“Moi et beaucoup de *gens instruits*, nous sommes pas dans l’indigence et sans ressources.”

Toutefois le même texte prévoit que les gens instruits dans les lettres ne soient pas négligés sur un plan institutionnel et religieux, comme le disposent ces extraits d’une loi régissant les présents que l’on fait à ses amis au moment des fêtes :

Τοῖς πεπαιδευμένοις διπλάσια πάντα πεμπέσθω· ἄξιον γὰρ διμοιρίτας εἶναι.

“Pour les *gens de lettres*⁶⁸⁶, tous les envois seront doublés, car ils méritent double part.”

(*Saturnales*, 15)

De même en : *Saturnales*, 16 :

Ἀντιπεμπέτω δὲ ὁ πένης τῷ πλουσίῳ ὁ μὲν πεπαιδευμένος βιβλίον τῶν παλαιῶν, εἴ τι εὖφημον καὶ συμποτικόν, ἢ αὐτοῦ σύγγραμμα

“Au cadeau du riche, le pauvre répondra par un cadeau de sa part; si c’est un *homme de lettres*, il enverra un livre antique, qui soit de bon augure et convienne à la gaieté d’un festin, ou quelque ouvrage de sa composition.”

Mais dans l’absolu, les *lettrés* sont de peu de poids face aux pouvoirs de toutes sortes. Dans le monde des morts de Lucien, miroir de la réalité, les *gens instruits* ne pèsent parfois pas très lourds et on les aperçoit de manière fugace juste avant leur disparition :

ἐὼ γὰρ λέγειν ὅσα ἄλλα ἔπραξας, λέουσι συγκατακλείων πεπαιδευμένους ἀνδρας καὶ τοσοῦτους γαμῶν γάμους καὶ Ἡφαιστίωνα ὑπεραγαπῶν.

“[Philippe parle à Alexandre] je ne parle pas de tes autres prouesses, comme d’enfermer avec des lions de *savants philosophes*^{687 688}, de contracter tant de mariages⁶⁸⁹, et d’aimer Hephestion plus que de raison.”

(*Dialogi mortuorum*, 14, 4) (numérotation de Chambry)

⁶⁸⁶ Cf. supra *Paideia* 3.

⁶⁸⁷ Note de Chambry 1934 : “Lucien confond ici le cas du philosophe Callisthène enfermé pendant sept mois dans une cage de fer, puis mis à mort, avec celui du général Lysimaque qu’Alexandre fit exposer à un lion furieux.”

⁶⁸⁸ Cf. supra *paideia* 5 et 6.

⁶⁸⁹ Alexandre avait épousé Roxane, fille du chef bactrien Oxyartès, et Barsine, fille aînée de Darius.

Lucien organise un réseau d'échos dans ses œuvres, réseau qui tisse des mises en garde répétées sur l'instruction par les lettres et les dangers de sa professionnalisation trop poussée :

καὶ, τὸ μέγιστον, ὅτι χρήσιμα πᾶσιν ἦν καὶ μάλιστα τοῖς πεπαιδευμένοις, ὡς μὴ ὑπ' ἀγνοίας σφᾶς αὐτοὺς εἰς δουλείαν ὑπάγοιεν.

"Et, chose importante entre toutes, l'utilité [scil. de l'ouvrage de Lucien sur les gens qui sont aux gages des grands] en est grande pour tout le monde, mais particulièrement pour les gens de lettres que l'inexpérience pourrait jeter dans la servitude." (Apologie, 3)

5.3. *pepaideumenos* = savant

Le terme πεπαιδευμένος peut également faire référence à la science (c'est une des acceptions de *paideia*) et aux savants, à propos desquels on retrouve dans les opuscules la même tonalité de notations: les savants sont des hommes supérieurs mais dont le statut social n'est pas vraiment celui de solides notables.

Les noms des hommes des *Longues vies* sont entre autres ceux de savants :

Τοσοῦτους ἐδυνήθημεν βασιλέας καὶ πεπαιδευμένους ἀθροῖσαι·

"Tels sont les rois et savants dont j'ai pu rassembler les noms." (Les longues vies, 28)

Le locuteur du *Banquet* s'interroge sur ce qui le définit :

ἔπειτα δὲ εἰσήει με, μὴ ἄρα τὸ ὑπὸ τῶν πολλῶν λεγόμενον ἀληθὲς ἦ καὶ τὸ πεπαιδευῆσθαι ἀπάγη τῶν ὀρθῶν λογισμῶν τοὺς ἐς μόνον τὰ βιβλία καὶ τὰς ἐν ἐκείνοις φροντίδας ἀτενὲς ἀφορῶντας·

"Puis je me demandais si le vulgaire n'a pas raison de dire que la science empêche de raisonner juste les hommes qui fixent exclusivement leur attention sur les livres et les réflexions qu'ils contiennent." (Le banquet, 34)

Le savant est d'ailleurs inadapté au monde de l'argent. Il ne sait pas demander son dû, ou bien encore "se vendre" :

καὶ πρὸς ἐκεῖνα τοίνυν ἀποβλέπων μετριώτερον δῆλον ὅτι ἐπιβαλεῖς ἡμῖν τὸν μισθόν. ἄλλως τε καὶ πρόπον ἂν εἶη τοῖς πεπαιδευμένοις ὑμῖν κρείττοσιν εἶναι χρημάτων.

"Si tu veux bien en tenir compte, tu exigeras évidemment un salaire plus modéré, d'autant plus qu'il sied à des philosophes comme vous d'être supérieurs à l'intérêt." (Sur ceux qui sont aux gages des grands, 19)

Le savant est présenté, particulièrement dans un univers romain, comme une parure supplémentaire, notamment pour les femmes qui se piquent de culture :

ἔν γάρ τι καὶ τοῦτο τῶν ἄλλων καλλωπισμάτων αὐταῖς δοκεῖ, ἦν λέγεται ὡς πεπαιδευμέναι τέ εἰσιν καὶ φιλόσοφοι καὶ ποιοῦσιν ἄσματα οὐ πολὺ τῆς Σαπφούς ἀποδέοντα

"Elles qui considèrent que parmi les ornements dont elles se parent, c'en est un que la réputation d'être savantes et philosophes et de composer des chants qui ne le cèdent guère à ceux de Sappho." (Sur ceux qui sont aux gages des grands, 36)

Mais il n'y a pas d'acquisition possible de la science de n'importe quelle manière. Elle demande une conversion. C'est ce qui est sans cesse martelé à l'*indoctum* :

— *Contre un bibliomane ignorant, 4 :*

Ὡς εἶ γε τὸ κεκτηῖσθαι τὰ βιβλία καὶ πεπαιδευμένον ἀπέφαινε τὸν ἔχοντα, πολλοῦ ἂν ὡς ἀληθῶς τὸ κτῆμα ἦν ἄξιον

*“Si la possession des livres suffisait pour rendre **savant** celui auquel ils appartiennent, cette possession serait vraiment d’un prix inestimable.”*

— *Contre un bibliomane ignorant, 5 :*

τίνος οὖν ἀγαθοῦ ὦν ἡ ταῦτα, εἰ μὴ καὶ τὰς ἀποθήκας αὐτὰς τῶν βιβλίων ἡγῆ πεπαιδεῦσθαι τοσαῦτα περιεχούσας παλαιῶν ἀνδρῶν συγγράμματα;

*“A quoi te sert-il donc de les acheter, à moins que tu ne t’imagines que les bibliothèques mêmes sont **savantes**, parce qu’elles contiennent un si grand nombre d’ouvrages d’auteurs anciens.”*

— *Contre un bibliomane ignorant, 22 :*

οὐκ οὐκ θαυμαστόν, εἰ ἀπίθανος οὕτως ζωγράφος ὦν καὶ τοῖς πεπαιδευμένοις ἐξομοιοῦσθαι ἐθέλεις, πιστεύων τοῖς τὰ τοιαῦτά σε ἐπαινοῦσι.

*“Il n’est donc pas étonnant qu’être un peintre aussi peu fidèle, tu prétendes être assimilé aux **savants** et que tu en croies là-dessus tes flagorneurs.”*

— *Contre un bibliomane ignorant, 24 :*

δέον ἔτι νῦν σωφρονήσαντα ἀποδόσθαι μὲν τινι τῶν πεπαιδευμένων τὰ βιβλία ταῦτα καὶ σὺν αὐτοῖς τὴν νεόκτιστον ταύτην οἰκίαν

*“Tu devrais, si tu étais sage, vendre dès ce moment tes livres à quelqu’un de **nos savants**, et, avec tes livres, cette maison nouvellement construite.”*

Ainsi, dans le début de la réponse de Sabinus, à qui est dédié l’opuscule *L’Apologie*, à propos de la réception que connut le traité de Lucien sur *Les gagés*, Lucien, maître de l’émonciation, convoque Sabinus et le fait parler en une sorte de prosopopée qui sert également de caution à l’écrit, et dans laquelle il mentionne les juges de la langue comme savants :

σοι τουτὶ τὸ σύγγραμμα καὶ ἐν πολλῷ πλήθει δειχθέν, ὡς οἱ τότε ἀκροασάμενοι διηγούντο, καὶ ἰδίᾳ παρὰ τοῖς πεπαιδευμένοις ὅποσοι ὁμιλεῖν αὐτῷ καὶ διὰ χειρὸς ἔχειν ἠξίωσαν.

*“Ton ouvrage t’a fait tout l’honneur que tu pouvais en attendre, soit dans la nombreuse assemblée où il fut récité, comme j’en ai reçu l’assurance de ceux qui l’ont entendu, soit dans le privé parmi les **savants** qui ont voulu le connaître et le pratiquer.”* (*Apologie*, 3)

Il n’y a guère que dans le monde imaginaire des mythes utilisé dans *La Nékymancie* que le statut de savant sauve :

μικροῦ δεῖν τῇ Χιμαίρᾳ προσδεθέντα παρέλυσε τῆς καταδίκης λέγων πολλοῖς αὐτὸν τῶν πεπαιδευμένων πρὸς ἀργύριον γενέσθαι δεξιόν.

*“Il [Aristippe de Cyrène, influent aux enfers] s’avança pour le défendre et l’arracha à la condamnation, au moment où il allait être livré à la Chimère, en disant qu’il avait obligé financièrement beaucoup de **savants**.”* (*La nékymancie ou Ménippe*, 13)

5.4. *pepaideumenos* = éduqué à +infinitif

Certains sens du mot font allusion aux habitudes reçues de l’éducation⁶⁹⁰. Il peut s’agir d’une dimension morale comme en *Nigrinos*, 14 :

ἀπέφαινε γοῦν φιλοσοφία συνωδὸν τὴν παρὰ τοῖς τοιούτοις διατριβὴν καὶ

⁶⁹⁰ Cf. *supra* *paideia* 2.

καθαρόν ἦθος φυλάξαι δυναμένην, σπουδαίω τε ἀνδρὶ καὶ πλούτου καταφρονεῖν πεπαιδευμένω καὶ τῷ πρὸς τὰ φύσει καλὰ ζῆν προαιρουμένω τὸν ἐκεῖ βίον ὡς μάλιστα ἡρμοσμένον.

"Il faisait voir que la vie qu'on mène chez de telles gens est conforme à la philosophie et propre à conserver la pureté des mœurs, et que, pour un homme vertueux, instruit à mépriser les richesses et déterminer à régler sa conduite sur la beauté des lois naturelles, la vie qu'on mène à Athènes est la mieux appropriée."

Le sens moral peut s'étendre à celui de la leçon donnée ou reçue. Les πεπαιδευμένοι sont les gens que l'on a remis à leur place. Le savoir-vivre, c'est ce que reçoit une riche personne dans la ville de la culture grecque :

ὥστε κατὰ μικρὸν ἐσωφρονίσθη καὶ παρὰ πολὺ βελτίων ἀπῆλθε δημοσίᾳ πεπαιδευμένος.

"[Les Athéniens raillèrent si bien un homme richissime venu à Athènes et qui incommodait tout le monde par la lourdeur de son luxe] que peu à peu il s'assagit et s'en alla bien meilleur, grâce à l'éducation⁶⁹¹ que lui fit le public." (Nigrinos, 13)⁶⁹²

5.5. pepaideumenos/-oi = philosophe(s)

Le sens concerne les philosophes ou savants de profession. Il peut s'agir de leurs habitudes de comportement en société, quand, comme ici, ils sont dénoncés comme faux savants, qui se contentent de l'habit :

μαντείας καὶ φαρμακείας ὑπέσχοντο καὶ χάριτας ἐπὶ τοῖς ἐρωτικοῖς καὶ ἐπαγωγὰς τοῖς ἐχθροῖς, καὶ ταῦτα πεπαιδεῦσθαι λέγοντες καὶ τρίβωνας ἀμπεχόμενοι καὶ πώγωνας οὐκ εὐκαταφρονήτους καθειμένοι.

"Ils promettent des moyens de se faire aimer et des incantations contre leurs ennemis; en même temps ils font profession d'être philosophes⁶⁹³, revêtent le manteau et portent une barbe qui inspire le respect." (Sur ceux qui sont aux gages des grands, 40)

Craton, s'adressant à Lykinos à qui il reproche de se plaire au spectacle de la danse, lui oppose par avance les philosophes face auxquels il faudra prendre la parole :

Πολλῆς οὖν, ὦ γενναῖε, τῆς ἀπολογίας σοι δεήσει πρὸς τοὺς πεπαιδευμένους, εἰ βούλει μὴ παντάπασιν ἐκκεκρίσθαι καὶ τῆς τῶν σπουδαίων ἀγέλης ἐξεληλάσθαι.

"Tu auras donc besoin, mon brave, d'une longue apologie, si tu veux te justifier auprès des philosophes et n'être pas absolument exclu et chassé de la compagnie des gens sérieux." (Sur la danse, 3)

5.6. Le contraire des précédents : apaideut-

L'antonyme du πεπαιδευμένος est l'ἀπαίδευτος. Il est possible d'étudier sa

⁶⁹¹ Cf. supra, *paideia* 2

⁶⁹² Timon est instruit par une expérience physique pénible. Le changement de verbe, tout en demeurant dans le même champ lexical, montre qu'il ne s'agit plus d'études supérieures, mais d'un apprentissage élémentaire, une "bonne leçon" : *Timon*, 13 : ΖΕΥΣ Οὐδὲν ἔτι τοιοῦτον ὁ Τίμων ἐργάσεται περὶ σέ· πάνυ γὰρ αὐτὸν ἡ δίκηλα πεπαιδαγώγηκεν, εἰ μὴ παντάπασιν ἀνάληγτός ἐστι τὴν ὀσφῦν, ὡς χρῆν σέ ἀντὶ τῆς πενίας προαιρεῖσθαι, "Timon ne te fera plus rien de pareil ; son hoya lui a bien appris, à moins qu'il n'ait les reins complètement insensibles, qu'il devait te préférer à la pauvreté [Zeus s'adresse à Ploutos]."

⁶⁹³ Cf. supra, *paideia* 5 et 9.

représentation chez Lucien, et notamment en rapport avec la langue grecque, en partant d'une recherche sur le CD-ROM *TLG* à partir de "απαιδευτ". Cette recherche est effectuée dans le *corpus* de Lucien, du pseudo-Lucien, et dans les scolies.

5.6.1 *apaideut-* avec la négation οὐκ = doté d'une certaine culture

Sur quatre occurrences, on trouve trois exemples d'une litote qui semble toute faite.

Ces exemples concernent d'abord un étranger. Le Celte de l'*Héraclès*, dont Lucien signale la maîtrise de la langue :

Κελτὸς δέ τις παρεστῶς οὐκ ἀπαίδευτος τὰ ἡμέτερα, ὡς ἔδειξεν ἀκριβῶς Ἑλλάδα φωνῆν ἀφίεις, φιλόσοφος, οἶμαι, τὰ ἐπιχώρια

"Un Celte, se trouvant là, **non ignorant** de notre culture, comme il le montre en s'exprimant en un grec précis, philosophe, je pense, en son pays." (*Héraclès*, 4)

C'est ensuite un sophiste qui prend la parole dans *Le coq* :

Τὸ μὲν ὅλον, ὦ Μίκυλλε, σοφιστῆς ἄνθρωπος ἦν· χρὴ γάρ, οἶμαι, τάληθῆ λέγειν· ἄλλως δὲ οὐκ ἀπαίδευτος οὐδὲ ἀμελέτητος τῶν καλλίστων μαθημάτων·

"Pour tout dire, en un mot, Micylle, j'étais un sophiste; car il faut, ce me semble, dire la vérité; au reste je ne manquais pas d'instruction et j'étais versé dans les plus nobles sciences." (*Le coq*, 18)

De même, c'est un rhéteur dont on évoque également l'utilisation de la langue grecque :

οἶδα δ' ἐγὼ καὶ ῥήτορα τῶν καρχάρων ἐπὶ τῷ δείπνῳ κελευσθέντα μελετήσαντα μὰ τὸν Δί' οὐκ ἀπαιδευτῶς, ἀλλὰ πάνυ τορῶς καὶ συγκεκροτημένως·

"Je connais un rhéteur, un de ceux qui ont la langue acérée, à qui l'on ordonna de déclamer pendant le dîner. Il le fit, par Zeus, **non pas en ignorant**, mais avec pénétration⁶⁹⁴ et en style serré." (*Sur ceux qui sont aux gages des grands*, 35)

L'adjectif utilisé sans la négation apparaît une fois sans dimension péjorative, quand il s'agit de situer un personnage par rapport à la *paideia* grecque. Hannibal se situe lui-même comme :

ἀπαίδευτος παιδείας τῆς Ἑλληνικῆς

"**ignorant** de la science hellénique." (*Dialogues des morts*, 25, 3)

Mais cela ne l'empêche pas dans la même phrase de souligner tout ce qu'il a accompli sans elle, voire grâce au fait de ne pas en être imprégné. Au-delà de la situation plaisante, la provocation implicite et idéologique est nette.

5.6.2 *apaideut-* = inculte

Le terme revient évidemment beaucoup dans les opuscules les plus sensibles par rapport à l'usage des langues et de la langue grecque. Il est fréquemment associé avec un autre composé privatif ou un adjectif péjoratif.

Le terme peut concerner des individus. *Contre un bibliomane ignorant* concentre bon nombre des occurrences de l'adjectif, à commencer par le titre : ΠΡΟΣ ΤΟΝ ΑΠΑΙΔΕΥΤΟΝ

⁶⁹⁴ Cf. pour cette traduction *LSJ* à τὸρῶς : "(...) II. of persons, sharp, ready, smart (...) Adv. (...) Lucian *Anach.* 21, *Merc. cond.* 35.

ΚΑΙ ΠΟΛΛΑ ΒΙΒΛΙΑ ΩΝΟΥΜΕΝΟΝ.

L'opuscule tout entier ressasse ensuite l'accusation. L'*indoctum* est ignorant et inculte car il comprend le savoir comme une marchandise :

εἴ τις ὥσπερ σὺ ἀπαίδευτος ὦν ὠνοίτο πολλὰ βιβλία, οὐσκώμματα οὗτος εἰς ἀπαιδευσίαν καθ' ἑαυτοῦ ἐκφέρει;

"Si un ignorant comme toi achète beaucoup de livres, il ne saurait manquer de susciter les brocards contre son ignorance." (Contre un bibliomane ignorant, 5)

Le bien culturel acheté est cependant hors de portée intellectuelle de celui qui le détient :

Δημήτριος δὲ ὁ Κυνικός ἰδὼν ἐν Κορίνθῳ ἀπαίδευτόν τινα βιβλίον κάλλιστον ἀναγιγνώσκοντα τὰς Βάκχας οἶμαι τοῦ Εὐριπίδου

"Démétrios le cynique vit un jour à Corinthe un ignorant qui lisait un livre magnifique, Les Bacchantes d'Euripide, je crois." (Contre un bibliomane ignorant, 19)

Le terme est aussi synonyme de ridicule et de manque d'intelligence :

καὶ τί θαυμαστόν εἰ τοῦτο ἔπαθες, ἀνόητος καὶ ἀπαίδευτος ἄνθρωπος, καὶ προήεις ἐξυπτιάζων

"Qu'y a-t-il d'étonnant à ce qu'un ignorant, un sot comme toi, soit affecté de cette manie, que tu marches en te rengorgeant." (Contre un bibliomane ignorant, 21)

Dans le monde intemporel qui est celui des morts, le personnage évoque sa propre réputation d'ignorance. Pollux adresse la parole à Diogène et lui recommande de faire savoir aux Philosophes, sur terre, qu'ils cessent leurs niaiseries, car c'est au tour de Pollux de remonter sur terre :

ΠΟΛΥΔΕΥΚΗΣ Ἄλλὰ ἐμέ ἀμαθῆ καὶ ἀπαίδευτον εἶναι φάσκουσι κατηγοροῦντα τῆς σοφίας αὐτῶν;

"Mais s'ils [ne tiennent pas compte de ma recommandation et] disent que je suis trop ignorant, trop étranger à la philosophie, pour attaquer leur science?" (Dialogues des morts, 1, 2)

Le terme peut aussi prendre une valeur collective. Dans *le Cynique*, il désigne une masse informe de second plan :

τῶν γὰρ ἀμαθῶν ἀνθρώπων καὶ ἀπαιδευτῶν οὐδεὶς ἂν ἐθέλοι μοι προσιέναι διὰ τὸ σχῆμα, οἱ δὲ μαλακοὶ καὶ πάνυ πόρρωθεν ἐκτρέπονται·

"De la foule des ignorants et des gens sans culture, aucun ne voudrait approcher de moi, à cause de ma tenue, et nos efféminés me fuient du plus loin qu'ils me voient." (Le Cynique, 19)

En revanche, dans *Alexandre*, c'est un peuple qui est désigné :

Ἐνταῦθα, ὦ φίλε Κέλσε, εἰ δεῖ τἀληθῆ λέγειν, συγγνώμην χρῆ ἀπονέμειν τοῖς Παφλαγόσι καὶ Ποντικοῖς ἐκείνοις, παχέσι καὶ ἀπαιδευτοῖς ἀνθρώποις

"Cependant, cher Celsus, s'il faut dire la vérité, on doit être indulgent à ces Paphlagoniens et à ces habitants du Pont, gens épais et sans instruction." (Alexandre, 17)⁶⁹⁵

Enfin il existe deux occurrences dans *Le Soléciste* qui mettent le terme en rapport avec une utilisation erronée de la langue grecque, le solécisme, dont nous avons déjà parlé par ailleurs. La première définit l'ignorance comme une forme de sagesse en rapport avec l'âge :

ΣΟΦΙΣΤΗΣ — Ἀπαίδευτος γὰρ ἂν εἶην, εἰ σολοικίζοιμι τηλικούτος ὦν.

⁶⁹⁵ (de s'être laissé tromper en touchant le serpent d'Alexandre).

“En effet je serais un ignorant si je solécisais à mon âge.” (Le soléciste,1)

L'autre occurrence touche à un fait de vocabulaire :

Σὲ δὲ ἀγνοοῦντα τὸν κόπτοντα ἢ ψοφοῦντα οὐδὲν ὄλως πεπονηθέναι δόξομεν ἀπαίδευτον ὄντα;

“Eh bien si tu ne fais pas de différence entre frapper à la porte et la faire grincer et si cette interversion des termes ne te dit rien, n'en attribuerons-nous pas la cause à ton ignorance?” (Le soléciste,9)

Les commentateurs de Lucien ont également bien compris l'importance de la notion. Les scolies glosent le terme dans le détail. Une scolie du *Soléciste* identifie les travers de l'ignorance impudente :

Ψευδοσοφιστῆς ἢ Σολοικιστῆς. [Σοφιστὴν τινα εἰσάγει ἀπαίδευτον μεγάλα φρονοῦντα καὶ ἐπαγγελλόμενον ἅπαντα εἰδέναι τὰ σόλοικα. ὁ οὖν Λουκιανὸς βουλόμ[ενος αὐτὸν] ἐλέγξ[αι] μηδὲν εἰδότα ἑαυτὸν].

“Le pseudosophe ou le soléciste. Il [scil. Lucien] met en cause un sophiste inculte, prétentieux, et qui proclame connaître tous les solécismes. Lucien veut donc le réfuter en montrant qu'il ne se connaît pas lui-même.” (Scolie au *Soléciste*, titre)

L'ignorance est également mise en évidence et commentée dès le titre de *Contre un bibliomane* :

Πρὸς τὸν ἀπαίδευτον καὶ πολλὰ βιβλία ὠνούμενον.

Ὡς οὕτως εἰκάσαι βιβλίον αἰτήσας τινά, Λουκιανέ.

“Contre l'inculte qui acquiert des livres.

Autant qu'on peut le conjecturer, tu as demandé un livre à quelqu'un, Lucien.” (Scolie à *Contre un bibliomane ignorant*, titre)

Une main de l'*Alexandre* reproche à Lucien de faire des amalgames en pratiquant l'invective :

Ἀλέξανδρος ὁ προφήτης] οὐχὶ καὶ οὗτος, ὦ Λουκιανέ, Παφλαγῶν ἦν. πῶς οὖν παχεῖς καὶ ἀπαιδευτοὺς τοὺς Παφλαγῶνας ὀνομάζεις.

“Le prophète Alexandre, lui, Lucien, n'était pas Paphlagonien. Comment donc désignes-tu les Paphlagoniens comme des gens grossiers et incultes?” (Scolie à *Alexandre*, 22)

Enfin une scolie à *Comment il faut écrire l'histoire*, 11 utilise le terme pour une synonymie, le définissant davantage par la même occasion :

ἀνάρμοστον] ἀπαίδευτον, ἀνόητον.

“inepte] inculte, insensé”

5.6.3 *apaidout-* = complètement inculte

La même expression, κομιδῆ ἀπαίδευτος, revient quatre fois de manière quasiment identique.

Sur ces quatre occurrences, deux chez Lucien concernent la culture en relation avec la maîtrise de la langue grecque. Les deux autres concernent la culture au sens large.

La première utilisation du syntagme qui concerne la langue se trouve dans la *Vie de Démonax*. La référence à la maîtrise de la langue grecque est dans ce cas apportée par

l'association à l'adjectif σολόικου. D'emblée on aperçoit la saveur de l'anecdote. Le nom de l'homme incriminé renvoie à un maître de la langue grecque. Lucien dénonce une double usurpation: celle d'une identité et celle d'une maîtrise de la langue littéraire:

Πολυβίου δέ τινος, κομιδῆ ἀπαιδευτοῦ ἀνθρώπου καὶ σολόικου, εἰπόντος, Ὁ βασιλεὺς με τῆ Ῥωμαίων πολιτεία τετίμηκεν·

“Un certain Polybios, homme fort ignorant, et qui parlait un grec incorrect, dit : ‘L’empereur m’a honoré de la citoyenneté romaine...’” (Vie de Démonax, 40)

La deuxième utilisation du syntagme se rapporte à la langue en faisant référence à la littérature et à son apprentissage par les textes homériques. La situation ironique de l'animal donnant une leçon à son maître inculte permet à Lucien de rappeler qu'une grande partie de la population hellénophone n'avait certainement pas connu la *paideia* littéraire. Lui étaient certainement accessibles différentes formes artistiques publiques (peintures, vases, légendes etc...), mais pas la lecture. Le cordonnier est quelqu'un à qui il faut donner une leçon au sens noble du terme. Le coq Alectryon, parle à son maître Micylle, cordonnier :

ΑΛΕΚΤΡΥΩΝ — Σὺ μοι δοκεῖς, ὦ Μίκυλλε, κομιδῆ ἀπαίδευτος εἶναι μηδὲ ἀνεγνωκέναι τὰ Ὁμήρου ποιήματα

“Je vois, Micylle, que tu es totalement ignorant et que tu n'as même pas lu les poèmes d'Homère.”
(Le coq, 2)⁶⁹⁶

Une autre occurrence du syntagme rappelle que l'utilisation d'un cliché est toujours possible. Dans le cas de cet exemple, il s'agit du cliché de l'étranger inculte et particulièrement des Scythes. Cela est curieux, car par ailleurs les Scythes sont chez Lucien toujours individuellement présentés comme désireux d'acquérir la culture grecque ou l'ayant acquise (s'étant assimilés). Le locuteur de l'opuscule ne peut certainement pas résister à un peu de “xénophobie ordinaire”:

ὡς αὐτὸς μὲν Σκυθῶν καταφανέστερος γένοιο κομιδῆ ἀπαίδευτος ὢν καὶ τὰ κοινὰ ταῦτα καὶ τὰ ἐν ποσὶν ἀγνωῶν

“Pour mieux faire voir que tu surpasses les Scythes par ta crasseuse ignorance et que tu ne connais pas les choses les plus communes et les plus usuelles”,

dit le locuteur du Pseudologiste à celui qui s'est moqué de lui. (Le pseudologiste, 2)

Le dernier cas est celui d'un adverbe dérivé de l'adjectif et associé au même adverbe :

Ἴδων δέ ποτε δύο τινὰς φιλοσόφους κομιδῆ ἀπαιδευτῶς ἐν ζητήσει ἐρίζοντας καὶ τὸν μὲν ἄτοπα ἐρωτῶντα

“Il vit un jour deux philosophes s'échauffer en toute ignorance dans une controverse, et l'un d'eux ne posait que des questions absurdes...” (Vie de Démonax, 28)

5.7. *apaidusia*

Existe en outre un substantif formé sur l'adjectif que nous venons d'étudier. L'utilisation de ce nom sert souvent l'accusation du défaut correspondant. Le terme se retrouve dans tous les ouvrages “sensibles” en ce qui concerne la maîtrise de la langue grecque et la culture en général.

⁶⁹⁶ Paroles du coq Alectryon à son maître Micylle, cordonnier. Le coq déroule ensuite toute une série de références culturelles d'animaux ou d'inanimés qui prennent la parole : Xanthos, le cheval d'Achille, la quille du navire Argos, le chêne de Dodone.

Evidemment, le personnage qui, chez Lucien, assume de plein fouet et le plus la critique est l'*Indoctum*. Il compte à lui seul quatre occurrences du terme, toutes reliées à la possession et à l'achat de livres qu'il est accusé de ne pouvoir lire. L'*Indoctum* est d'emblée défini par ce terme:

τὸ δέ σοι περὶ τὰ κάτω χωρεῖ, καὶ ἔλεγχος γίγνεται τῆς ἀπαιδευσίας πῶς τοῦτο.

"C'est tout le contraire qui t'arrive [scil. que d'acquérir le renom d'un homme instruit] et cela ne sert guère qu'à prouver ton ignorance." (Contre un bibliomane ignorant, 1)

Le mot est utilisé pour obtenir un effet paronomastique et emphatique sur le défaut :

εἶ τις ὥσπερ σὺ ἀπαιδευτος ὦν ὠνοῖτο πολλὰ βιβλία, οὐ σκώμματα οὗτος εἰς ἀπαιδευσίαν καθ' ἑαυτοῦ ἐκφέρου;

"Si un ignorant comme toi achète beaucoup de livres, il ne saurait manquer de susciter les brocards contre son ignorance." (Contre un bibliomane ignorant, 5)

Nouvelle emphase quand il s'agit de redéfinir l'inculture de la victime :

αὐτὸς δὲ ὁ τοῦ θαυμαστοῦ κτήματος δεσπότης καὶ αὐτὸν σὲ τῇ ἀπαιδευσίᾳ καὶ βδελυρίᾳ ὑπερηκόντισεν.

"Le maître de cette merveilleuse relique t'a dépassé toi-même en ignorance et en indécence." (Contre un bibliomane ignorant, 14)

Enfin l'inculture des lettres se caractérise par la dissimulation et les faux-semblants :

σὺ δὲ οἶει θεραπεύσειν τὴν ἀπαιδευσίαν καὶ ἐπικαλύψειν τῇ δόξῃ ταύτῃ καὶ ἐκπλήξειν τῷ πλήθει τῶν βιβλίων

"Tu penses remédier à ton ignorance et la cacher sous ta réputation de bibliophile et en imposer aux gens par le nombre de tes livres." (Contre un bibliomane ignorant, 29)

Deux autres opuscules présentent deux occurrences, *Nigrinos* et *Sur ceux qui sont aux gages des grands*.

Dans *Sur ceux qui sont aux gages des grands*, on trouve une première fois le terme parmi une série de dénominations possibles de l'ignorance :

τοῦτο οἱ μὲν χρηστοὶ αἰδῶ ἐκάλεσαν, οἱ δὲ τολμηροὶ δειλίαν, οἱ δὲ κακοῦθεις ἀπαιδευσίαν.

"Les braves gens appellent cela⁶⁹⁷ de la pudeur, les audacieux, de la timidité, et les méchants, de l'ignorance." (Sur ceux qui sont aux gages des grands, 11)

De même le locuteur place le mot dans une énumération pour sa deuxième occurrence :

τὸ καταλειπόμενόν ἐστι τῦφος καὶ μαλακία καὶ ἡδυπάθεια καὶ ἀσέλγεια καὶ ὕβρις καὶ ἀπαιδευσία.

"Ce qui reste [scil. dans les cervelles des pauvres] est seulement l'orgueil, la mollesse, le plaisir, la débauche, l'insolence et la mauvaise éducation." (Sur ceux qui sont aux gages des grands, 25)

Dans cet opuscule, le mot sert donc clairement à parfaire la définition de ce en quoi consiste l'inculture des gens "aisés" de la société romaine.

⁶⁹⁷ scil. répondre, au lieu du roi des Achéens, qu'ils avaient mille vaisseaux.

En revanche, le terme recouvre une réalité plus abstraite, car il est relié à un contexte de culture philosophique, dans le *Nigrinos*. Dans un cas, il s'agit de signaler un groupe :

Καὶ τὸ μὲν ἄνδρας ἰδιώτας καὶ ἀναφανδὸν τὴν ἀπαιδευσίαν ὁμολογοῦντας τὰ τοιαῦτα ποιεῖν, μετριώτερον ἂν εἰκότως νομισθεῖη·

“Que des non spécialistes, qui confessent ouvertement leur manque d'instruction, se conduisent de la sorte, on pourrait, ce semble, le tolérer.” (*Nigrinos*, 24)

Dans l'autre cas, c'est une cause du non accès de la masse à la philosophie :

εἰκότα δὲ πάσχειν ἔλεγεν αὐτοὺς ὑπ' ἀπαιδευσίας τὰς ἀληθεστέρας ἡδονὰς ἀγνοοῦντας, ὧν ἀπασῶν φιλοσοφία χορηγός ἐστιν τοῖς πονεῖν προαιρουμένοις.

“Et leur folie, ajoutait-il, n'a rien d'étonnant; car, manquant d'instruction, ils ignorent les vrais plaisirs, que la philosophie amène tous à la suite, quand on veut prendre de la peine.” (*Nigrinos*, 33)

On trouve ensuite une série d'utilisations individuelles, toujours en rapport avec le manque d'éducation fondamentale, et qui pour certaines marquent un placement clair de la culture dans la maîtrise de la langue grecque.

Le cynique de *L'arrivée aux enfers ou le tyran* relie clairement πονηρός et manque de culture, nous signalant ainsi les différents pôles des jugements de valeurs sur les individus :

ΚΥΝΙΣΚΟΣ — Ἐγὼ σοι φράσω· πάλαι πονηρὸς δι' ἀπαιδευσίαν γενόμενος καὶ πολλὰ διὰ τοῦτο ἐμπολήσας στίγματα

“Je vais te le dire; jadis j'étais devenu mauvais, faute d'éducation, et j'avais ainsi contracté beaucoup de taches.” (*L'arrivée aux enfers ou le tyran*, 24)

Dans *Comment il faut écrire l'Histoire*, c'est un manque de culture qui ressortit à la culture générale. La *paideia* est ainsi à l'inverse la condition *sine qua non* de l'écriture de l'Histoire :

Τοιαῦτα πολλὰ ὑπὸ ἀπαιδευσίας ληροῦσι, τὰ μὲν ἀξιόρατα οὔτε ὀρῶντες οὔτ' εἰ βλέποεν κατ' ἀξίαν εἰπεῖν δυνάμενοι

“Telles sont les niaiseries sans nombre que l'ignorance leur fait débiter. Quant à ce qui mérite d'être vu, ils ne le voient pas, et, le verraient-ils, ils sont incapables de l'exprimer comme il faut.” (*Comment il faut écrire l'Histoire*, 32)

Avec le personnage de Lexiphanès, on passe à une acception plus sociolinguistique du terme. Le reproche concerne clairement la non maîtrise de la langue. Voilà ensuite les conditions que Lycinos pose pour être respecté :

Ἐὰν ταῦτα ποιῆς, πρὸς ὀλίγον τὸν ἐπὶ τῇ ἀπαιδευσίᾳ ἔλεγχον ὑπομείνας καὶ μὴ αἰδεσθεῖς μεταμανθάνων

“Si tu fais ce que je te dis, si tu te résignes pour quelques temps à être traité d'ignorant, et si tu n'as pas honte de retourner à l'école...” (*Lexiphanès*, 23)

La situation est la même dans *Le pseudologiste*, où il s'agit cette fois de l'homme qui a ri à l'audition du mot ἀποφράς :

ἐλελήθει δὲ κατ' αὐτοῦ τὸ ὕστατον τεκμήριον ἀπαιδευσίας ἐκφέρων.

“Il ne s'apercevait pas qu'il fournissait, contre lui-même, la preuve la plus convaincante de son ignorance.” (*Le pseudologiste*, 9)

La raison est la même également dans *Sur une faute commise en saluant*, 17 :

σύ δ' εὖ οἶδ' ὅτι καὶ οἱ ἄλλοι εἰς ἄνοιαν ἢ ἀπαιδευσίαν ἢ παραφροσύνην ἀναφέρωσιν τὸ πρᾶγμα

“Toi tu sais bien que, même si les autres attribuent mon erreur à la sottise, à la *rusticité* ou au *radotage*, ...”

L'*apaideusia* correspond donc en grande partie à un manque de connaissance de la langue, qu'il s'agisse d'éléments du lexique, de la langue constituée en littérature, ou de ce qui permet son utilisation non erronée, la culture générale.

6. Conclusions sur *paideia* et sa famille chez Lucien

6.1. Définitions de la culture chez Lucien

Paideia est donc un mot récurrent chez Lucien⁶⁹⁸. Il désigne en premier lieu la culture grecque. Il signifie⁶⁹⁹ principalement la connaissance des classiques^{700 701}, un comportement d'“honnête homme”, mais aussi et surtout, comme nous venons de le montrer, la maîtrise d'un certain niveau de langue grecque. Acquérir cette culture, qui passe par la maîtrise de la langue, est générateur de promotion sociale⁷⁰². Au fond, ce que disent, en le critiquant, donc en l'admettant implicitement, les exemples tirés des opuscules, notamment de ceux que l'on pourrait dénommer “sensibles” en matière de langue, c'est que la langue grecque possède une grande faculté d'absorption, d'adaptation et de création, et que donc tout ou presque peut être dit à condition que ce soit en un grec conforme aux canons culturels du moment, dont nous avons vu jusqu'ici divers aspects de définition.

A l'époque de Lucien, cette culture de la langue grecque est partagée par d'autres dans

⁶⁹⁸ Jones, 1986, 149: “For all the variety of his writings, there's one word to which Lucian constantly resorts when discussing himself and his acquaintance: “culture” (*paideia*), with its related verb usually in the participle, “cultured” (*pepaideumenos*). The class to which he refers as the arbiter of correctness in taste or manner is the cultured, the “best-people”, “those interested in literature (*logoi*).” cf. *Pisc.* 26 (ἄριστοι); *V.H.* 1.1 (οἱ περὶ τοὺς λόγους ἐσπουδακότες). This class includes the emperors and also literary men conspicuous in public life, such as Arrian and Herodes Atticus (cf. *Lex.* 17, 24; *Ind.* 28; *Hist. conscr.* 44). To lack culture implies ignorance not only of classics such as Homer, but of the behavior expected of civilized beings, and makes a Greek no better than a Paphlagonian (cf. *Gall.* 2; *Merc. cond.* 4 -civilized behavior-; *Alex.* 17 (Paphlagonians uncultured).” Cependant, il est à noter que Jones n'envisage pas tous les mots de la famille de *paideia* employés dans les opuscules.

⁶⁹⁹ Jones, 1986, (V): “(...) the view which I argue here is that Lucian is a keen observer of the society and culture of his time [Je souligne. P.J.] (...) I assume that Lucian “observes” if his observations accord either with those of other writers of his day, or with contemporary documents such as inscriptions or papyri. By “culture” I mean both the condition of being “cultured” and what was required to attain that condition, especially the literary taste and knowledge.”

⁷⁰⁰ En faveur de la maîtrise des classiques par Lucien, Jones 1986, 150; avis opposé d'Anderson 1976, 59-68 et 1978, 97-100.

⁷⁰¹ Jones, 1986, 159.

⁷⁰² Jones 1986, 158 : “Greek culture expressed the cohesion of the educated elite of the empire; and for those not born into that elite, like Lucian and certain of the sophists, it offered unimagined avenues to social and economic advancement. A Commagenian settled and accepted in Athens might feel that he had penetrated the citadel of civilized society.”

tout l'Empire Romain⁷⁰³. Le présupposé de Jones 1986 est donc que la culture grecque jouit d'une reconnaissance incontestée dans la société romaine. Nous pensons que cette reconnaissance passe avant tout par une culture de la langue grecque. Au-delà, on pourrait voir dans les textes de Lucien un présupposé latent d'une idée de politique culturelle : il n'y aurait pas de culture latine indépendante et aux hellénophones serait dévolu le haut rôle civilisateur de l'entretien d'une culture⁷⁰⁴.

Les modalités d'acquisition de cette culture sont reprises plusieurs fois dans les textes de Lucien.

Cette culture est d'abord *logos*. Il s'agit clairement à plusieurs reprises d'une exigence critique à l'égard de la langue. Elle repose surtout sur une éducation littéraire. L'opposition est bien marquée entre *pepaideumenos* et *apaideutos*. *Pepaideumenoï* concerne à plusieurs reprises les hommes maîtrisant le grec. Inversement *apaideutos* et *apaideusia* se rapportent souvent à la non maîtrise de la langue. L'objectif de ce niveau culturel en regard de la langue est donc clair : il s'agit d'être capable d'énoncer clairement et sans contresens, de choisir le mot juste, en le prononçant correctement. Mais cela n'est pas toujours évident pour la galerie de "barbares" qui peuple les opuscules. Ce que martèlent les passages contenant des occurrences du mot *paideia* et des mots de sa famille, c'est qu'une prononciation correcte exige du temps et de l'exercice. Lucien lui-même n'est pas à l'abri d'un *lapsus* (*Sur une faute commise en saluant*). Le point le plus haut de la maîtrise résidera dans la musicalité de la voix prononçant le grec et de son adaptation au lieu (*La salle*).

Le cœur de cette culture apparaît comme étant l'Attique, mais ce dernier n'existe plus comme tel, noyé dans les vastes dimensions de l'Empire. Il devient un horizon de référence abstrait, vers lequel Lucien ne revient pas systématiquement.

En ce sens la langue elle-même utilisée par Lucien pour évoquer les questions de langue grecque adopte cette attitude moderne. On l'a vu dans un chapitre précédent, son lexique est en grande partie attique, évite trop de préciosités hellénistiques, réutilise les nuances des systèmes potentiels et irréels. Cette forme de *paideia* correspond à l'utilisation d'un grec académique maîtrisé, qui servira à présenter des enrichissements du lexique et de la syntaxe, avec humour parfois, comme nous le verrons à propos des étymologies qu'il avance.

Mais les dimensions du II^e s. de notre ère sont telles que la *paideia* ne peut se réduire à la maîtrise de la langue apprise à l'école et à son utilisation. Ce qui était possible dans le cadre politique, culturel et physique de la cité ne l'est plus dans les dimensions de l'Empire.

Les *pepaideumenoï* s'opposent non seulement aux *apaideutoï* mais encore aux *barbaroï*. Au premier rang de ceux-ci se trouvent les Romains. Leur suprématie politique est admise à l'époque de Lucien, qui lui-même entrera dans le système. L'intégration des mots romains n'est pas critiquée comme telle, mais à travers elle c'est l'incapacité de leur utilisateur à les adapter à la langue grecque qui est critiquée. La maîtresse de l'empereur est célébrée pour son atticisme⁷⁰⁵.

⁷⁰³ Jones 1986, 159 : "His society consisted not only of those within his acquaintance but all those Greeks and Romans who shared a love of classical literature and of Attic refinement." Cf. *VH* I,1 ; *Harmonidès* 4 ; *Héraclès* 4 (sur des interlocuteurs étrangers maîtrisant la culture hellénique). Cf. également Sirinelli 1993, 315-319.

⁷⁰⁴ Desbordes 1989, 33 *sqq.*

⁷⁰⁵ Cf. *Les portraits*, *passim*.

L'autre opposition concerne les barbares. Lucien montre à plusieurs reprises que la langue grecque comme facteur d'hellénisme s'est répandue au-delà du monde originellement hellénophone, c'est-à-dire qu'il existe des *pepaideumenoï* aux lisières de l'empire romain et même au-delà. Lucien nous fait rencontrer des figures, images de lui-même au fond, qui parlent grec et honorent la culture grecque. La barbarie n'est plus une étiquette automatiquement accolée aux peuples extérieurs à l'empire, mais une notion de plus en plus interne. L'*indoctum* est plus barbare que les Scythes chez Lucien, car il ne maîtrise pas l'usage du bien culturel que représente le livre, ni la langue grecque pour en parler avec goût. La littérature représente sous forme fictionnelle la barbarophonie sous toutes ses formes (étrangers et incultes parlant grec) pour en donner le spectacle à ses intellectuels qui eux-mêmes repoussent ce type de personnes hors de leurs cercles. Lucien évoque encore la représentation d'un Hercule gaulois aussi bien que la barbarie des riches femmes qui s'ornent de *pepaideumenoï* comme on se pare de bijoux. Toxaris parle un grec pur, mais ni Alexandre ni Lexiphanès. Une forme de culture utile est la connaissance de plusieurs langues.

Dans cette deuxième dimension de la *paideia* qui se dégage des occurrences chez Lucien, il n'y a pas non plus d'exigence de raffinement extrême de la part de l'écrivain. Pas de plainte qui reviendrait à signifier que "le niveau baisse" en ce qui concerne la maîtrise de la langue grecque, mais plutôt le rappel constant que la formation de base de la *paideia* devrait permettre à chacun de se tenir dans une saine mesure culturelle. Après avoir été formé à l'écriture (et la formation est la même dans tout le monde hellénophone), les enfants apprennent surtout ce qui concerne la mythologie, lisent des fables ésopiques et de la poésie homérique. Cette première "éducation" (c'est un des sens dégagés pour *paideia* dans les opuscules) contribue à la consolidation d'une culture commune, avant d'aborder rhétorique et philosophie. Et grâce aux autres modalités de la culture (peinture, théâtre, danse, musique, activités physiques aux gymnase, activités publiques et fréquentation des lieux publics), il y a là matière à exercer les beautés de la langue grecque. Cette dernière est donc, pour ceux qui ont reçu un minimum d'éducation, la garantie de pouvoir faire fonctionner un système de références communes, sans commettre de fautes comme un des "salariés des grands".

Enfin la maîtrise de la langue grecque conduit à la plus haute dimension de la culture grecque : la sagesse.

C'est la maîtrise de cette *paideia* qui permet d'affirmer sa liberté, comme le Lucien du *Songe*, ou comme le font les figures de philosophes comme Nigrinos. L'homme éduqué est libre car il maîtrise sa conscience et son corps, ses passions. La liste des valeurs est souvent répétée dans les opuscules et *paideia* figure parmi elles. En revanche, les non éduqués, qui parlent mal le grec ou le gauchissent à outrance, ne sont pas des hommes libres, mais esclaves de la société dans laquelle ils vivent. L'homme grec demeure libre dans le cadre de l'Empire romain, avant tout par la maîtrise et le maniement de la langue grecque. Lucien insiste dans un de ses opuscules sur les sources possibles de la sagesse en regard de la *paideia*. Il s'agit de l'*Hermotimos*. Ce n'est pas un hasard qu'il choisisse un de ses travaux les plus longs, et celui qui se place certainement le plus en "philosophie première", pour employer une optique et un vocabulaire philosophiques. Parler grec et le parler correctement est l'indice d'une aptitude naturelle à philosopher : c'est le cas de Toxaris.

Lucien se range implicitement, par ses critiques, parmi les gens cultivés. La *paideia* a pour lui la dimension de l'apprentissage de base de la langue grecque, du grec utilisé dans

l'Empire comme autre langue et langue de culture, de la langue grecque comme condition d'accès à la philosophie. Ses notations lui permettent de se classer parmi les *cultivés* conscients de leur culture.

6.2. Le vocabulaire annexe à *paideia*

Paideia draine en outre avec lui dans les opuscules tout un champ lexical de la culture et de l'absence de culture.

Une partie de ce vocabulaire de la culture concerne, chez Lucien, le langage⁷⁰⁶. Solécisme, barbarisme, et les mots de leur famille, mais pas seulement ces termes, sont des mots qui servent à situer un individu, son niveau culturel, selon son degré de conformité à la norme dans l'utilisation du langage⁷⁰⁷, voire des arts⁷⁰⁸. Mais il est également intéressant d'étudier comment le sentiment de culture est plus largement présenté dans les opuscules. Il implique toujours plus ou moins la maîtrise de la langue grecque.

Dans les occurrences que nous avons étudiées, il faut reprendre précisément les expressions où la notion de culture est mise en jeu, dans une logique d'une part favorable, défavorable de l'autre.

La culture, quand elle est louée, se voit en premier lieu représentée chez Lucien par une série d'images. Elle est une provision de route (ἐφόδια, *Demonax*, 12) ou une route elle-même (ὁδός, *Vitarum auctio*, 11); une première nourriture (πρώτην ἀνατροφήν, *Anacharsis*, 20); elle représente pour les gens cultivés une perfection utile (τὸ ἀκριβὲς καὶ ...τὸ ὠφέλιμον, *De domo*, 21), qui se matérialise dans un objet, le livre ancien ou l'écrit (βιβλίον τῶν παλαιῶν...ἢ σύγγραμμα ὁποῖον, *Saturnalia*, 16); les hommes cultivés valent les rois (βασιλέας καὶ πεπαιδευμένους, *Macrobii*, 28) et sont en même temps au-dessus des richesses (τοῖς πεπαιδευμένοις ὑμῖν κρείττοσιν εἶναι χρημάτων, *De mercede conductis potentium familiaribus*, 19).

Outre ces images, la culture est régulièrement assimilée à la philosophie (φιλοσοφίαν, *Demonax*, 12); elle est une des caractéristiques de l'homme sage (σοφὸς ἀνὴρ, *Adversus indoctum et libros multos ementem*, 22), qui la recherche (τὴν σοφίαν καὶ τὴν παιδείαν, *Philopseudes sive incredulus*, 34; τῆς σοφίας...τὰ παλαιὰ πάντα, *Adversus indoctum et libros multos ementem*, 26); les femmes qui se piquent de culture et prennent à gages des *pepaideumenoi* désirent cette réputation de philosophie cultivée (ὡς πεπαιδευμένοι τέ εἰσιν καὶ φιλόσοφοι καὶ ποιούσιν ἄσματα, *De mercede conductis potentium familiaribus*, 36); un des effets de la *paideia* est la réflexion (ἐσωφρονίσθη, *Nigrinus*, 13).

Les contours de la *paideia* qui a de la valeur sont donc souvent définis par différentes qualifications. La *paideia* est ce qui prime (ἢ προηγούμενη δὲ Παιδεία, *Reviviscentes sive piscator*, 16), connue pour ainsi dire de toute éternité (Παιδεία εἰμὶ ἤδη συνήθης σοι καὶ γνωρίμη, *Somnium*, 9), mais son apparence est multiple (ποικίλην μέντοι καὶ πολύμορφον,

⁷⁰⁶ Branham 1991, 230, n.53 pour une mise au point sur le sujet.

⁷⁰⁷ Jouin 1994, *passim*.

⁷⁰⁸ Cf. *Sur la danse*, 80; *Le maître de rhétorique*, 23 : solécismes et barbarismes de la langue annoncent une impudeur nocturne.

Imagines, 16).

Ces qualifications sont poursuivies chez Lucien par une série plus importante de doublets qui incluent le terme de *paideia* et le font définir en miroir par un autre terme associé.

La culture, dans cette logique, est ce qu'il y a de meilleur (ὅπως οἱ νέοι πρὸς τὰ βελτίω τρέπωνται καὶ παιδείας ἔχωνται, *Somnium*, 14) et s'associe au caractère de la personne (ὁ τρόπος, *Reviventes sive piscator*, 19); elle combine plaisir, enseignements, dignité (τέρψιν ἅμα καὶ παιδείαν, *De saltatione*, 23; παιδεύματα καὶ μαθήματα, *Eloge de la patrie*; παιδεία καὶ ἀξιώματι; *De morte Peregrini*, 19), ainsi que le sérieux (σπουδαίω τε ἀνδρὶ καὶ πλούτου καταφρονεῖν πεπαιδευμένῳ, *Nigrinus*, 14; τῆς τῶν σπουδαίων ἀγέλης *De saltatione*, 3); elle est sur le même plan que les plus nobles sciences (σοφιστῆς ἄνθρωπος ἦν· χρή γάρ, οἶμαι, τάληθῆ λέγειν· ἄλλως δὲ οὐκ ἀπαίδευτος οὐδὲ ἀμελέτητος τῶν καλλίστων μαθημάτων; *Gallus*, 18).

Des énumérations de synonymes servent à désigner l'univers de la *paideia*: qualités d'humanité et hommes de savoir constituent son entourage (τὸ ἡμερον καὶ φιλόανθρωπον καὶ τὸ μεγαλόφρον καὶ σωφροσύνην; *Imagines*, 11; περὶ γραμματιστῶν καὶ ῥητόρων καὶ μουσικῶν καὶ ὅλως τῶν ἐπὶ παιδείαις συνεῖναι καὶ μισθοφορεῖν ἀξιουμένων; *De mercede conductis potentium familiaribus*, 4).

Enfin, la culture signifie surtout la maîtrise de la langue grecque, dans l'art oratoire pour quelqu'un qui est déjà hellénophone, au niveau de la langue soutenue pour les autres, particulièrement pour les barbares (παιδεία δὲ καὶ λόγων δυνάμει τῆ Ἀττικῆ, *Scytha*, 10; οὐκ ἀπαιδέυτως, ἀλλὰ πάνυ τορῶς καὶ συγκεκροτημένως· *De mercede conductis potentium familiaribus*, 35 — à propos du style de déclamation—; ἀκριβῶς Ἑλλάδα φωνῆν ἀφίεις, φιλόσοφος, *Hercules*, 4; βάρβαρος ὢν καὶ ἀπαίδευτος παιδείας τῆς Ἑλληνικῆς καὶ οὔτε Ὅμηρον ὥσπερ οὗτος ῥαψῶδων, *Dialogi mortuorum*, Dialogue 25, 3).

Mais les opuscules contiennent également toute une série de termes ou d'expressions qui s'opposent directement ou non à *paideia* et définissent ce qu'elle n'est pas.

Des énumérations forment une claire synthèse de ce que ne représente pas la culture : tous les défauts sociaux et les comportements moralement réprimables (βίαιον δὲ ἢ σκαιὸν ἢ ὑβριστικὸν ἢ αὐθέκαστον; *Phalaris*, I,2; τῦφος καὶ μαλακία καὶ ἡδυπάθεια καὶ ἀσέλγεια καὶ ὕβρις καὶ ἀπαιδευσία; *De mercede conductis potentium familiaribus*, 25).

Quelques attitudes grossières ou désabusées sont dénoncées comme un manque de culture (σπουδῆ, *Adversus indoctum et libros multos ementem*, 1; ἀπορία καὶ ἀμηχανία *Saturnalia*, 11). Ce manque de culture est aussi souligné par des images de désarroi, de moquerie ou de décalage ironique face à la culture (ἐκεῖνο πάθος, *Quomodo historia conscribenda sit*, 2; καταγελασθήση πρὸς τῶν πεπαιδευμένων, *Adversus indoctum et libros multos ementem*, 2; ὑπ' ἀγνοίας...εἰς δουλείαν, *Apologia*, 3; τὸ πεπαιδεῦσθαι ἀπάγη τῶν ὀρθῶν λογισμῶν τοὺς ἐς μόνον τὰ βιβλία καὶ τὰς ἐν ἐκείνοις φροντίδας ἀτενὲς ἀφορῶντας· *Symposium*, 34; ἀπαίδευτος ὢν ὠνοῖτο πολλὰ βιβλία, οὐσκώμματα οὗτος εἰς ἀπαιδευσίαν, *Adversus indoctum et libros multos ementem*, 5).

Les doublets et les expressions triples soulignent quant à eux le manque de bon sens initial — la sottise, le plus souvent — auquel correspondent la non culture ou l'absence de culture: ἰδιώταις τε καὶ πεπαιδευμένοις ἀνδράσιν; *De domo*, 2 : οἱ μὲν ἰδιῶται οἱ πεπαιδευμένοι δε ἐγέλων; *Lexiphanes*, 24 : ἀνόητος καὶ ἀπαίδευτος ἄνθρωπος; *Adversus indoctum et libros multos ementem*, 21 : ἀμαθῆ καὶ ἀπαίδευτον; *Dialogi mortuorum*, Dialogue 1, 2: ἀμαθῶν ἀνθρώπων καὶ ἀπαιδευτῶν; *Cynicus*, 19: παχέσι καὶ ἀπαιδευτοῖς ἀνθρώποις; *Alexander*, 17, Scholia in Lucianum (scholia vetera et recentiora Arethae), *Alexander*, 22 : Ἀλέξανδρος ὁ προφήτης] οὐχὶ καὶ οὗτος, ὦ Λουκιανέ, Παφλαγῶν ἦν; πῶς οὖν παχεῖς καὶ ἀπαιδευτοὺς τοὺς Παφλαγῶνας ὀνομάζεις; Scholia in Lucianum (scholia vetera et recentiora Arethae), scolie en *Amours*, 11 : ἀνάρμοστον] ἀπαίδευτον, ἀνόητον; *Pseudologista*, 2 : ὡς αὐτὸς μὲν Σκυθῶν καταφανέστερος γένοιο κομιδῆ ἀπαίδευτος ὢν καὶ τὰ κοινὰ ταῦτα καὶ τὰ ἐν ποσὶν ἀγνοῶν; *Demonax*, 28 : κομιδῆ ἀπαιδευτῶς ἐν ζητήσῃ ἐρίζοντας καὶ τὸν μὲν ἄτοπα ἐρωτῶντα; *De mercede conductis potentium familiaribus*, 11 : τοῦτο οἱ μὲν χρηστοὶ αἰδῶ ἐκάλεσαν, οἱ δὲ τολμηροὶ δειλίαν, οἱ δὲ κακοθήεις ἀπαιδευσίαν; *De mercede conductis potentium familiaribus*, 2 : τὸ καταλειπόμενον ἐστὶ τῦφος καὶ μαλακία καὶ ἡδυπάθεια καὶ ἀσέλγεια καὶ ὕβρις καὶ ἀπαιδευσία. ἄνδρας ἰδιώτας καὶ ἀναφανδὸν τὴν ἀπαιδευσίαν ὁμολογοῦντας; *Pro lapsu inter salutandum*, 17 : σὺ δ' εὖ οἶδ' ὅτι κἂν οἱ ἄλλοι εἰς ἄνοιαν ἢ ἀπαιδευσίαν ἢ παραφροσύνην.

Enfin et encore, dans ce domaine de l'absence de culture, ce qui est signalé avec le plus de force dans les opuscules est l'inculture en regard de la langue grecque, de sa maîtrise, et partant de la maîtrise de la littérature grecque fondatrice. Comme on l'a vu déjà à plusieurs reprises, ce sont des hellénophones qui, paradoxalement, dans ces cas, seront taxés de barbarie langagière sous toutes ses formes : *Adversus indoctum et libros multos ementem*, 4 : βαρβάρους μὲν τὴν φωνὴν ὥσπερ σύ, ἀξυνέτους δὲ τῇ γνώσει, οἴους εἰκὸς εἶναι τοὺς μηδὲν τῶν καλῶν καὶ αἰσχρῶν καθεωρακότας; *Soloecista*, 1 : Ἀπαίδευτος εἰ σολοικίζοιμι; *Soloecista*, 3 σολοικίζοντας; *Dialogi mortuorum*, Dialogue 25, section 3, ligne 14, dial. xii pour Chambry : βάρβαρος ὢν καὶ ἀπαίδευτος; *Adversus indoctum et libros multos ementem*, 7: βαρβαρίζων καὶ καταισχύων καὶ διαστρέφων; *Quomodo historia conscribenda sit*, 44 : ἀπορρήτοις καὶ ἔξω πάτου ὀνόμασι μήτε τοῖς ἀγοραίοις τούτοις καὶ καπηλικοῖς; *Demonax*, 40 : Πολυβίου δέ τινος, κομιδῆ ἀπαιδευτοῦ ἀνθρώπου καὶ σολοίκου; *Gallus*, 2 : ΑΛΕΚΤΡΥΩΝ — Σὺ μοι δοκεῖς, ὦ Μίκυλλε, κομιδῆ ἀπαίδευτος εἶναι μηδὲ ἀνεγνωκέναι τὰ Ὀμήρου ποιήματα.

Les expressions ou “combinaisons ou couples”⁷⁰⁹ de mots que nous venons de classer rapportent la *paideia* à d'autres notions chez Lucien et permettent de mieux la comprendre. Ces expressions définissent la pensée de la *paideia* par Lucien et signalent les caractéristiques qu'il lui associe intrinsèquement. Nous pouvons aussi observer combien le style est stéréotypé quand il s'agit d'évoquer la notion de culture.

Mais ce que montrent ces expressions, c'est que culture et inculture ne constituent pas

⁷⁰⁹ Romilly 1979, 278.

deux blocs distincts. Tout ce qui concerne l'inculture ou le déficit de culture sert de moyen de contraste pour faire ressortir les vertus de l'autre groupe (les *pepaideumenoï*).

Un des équivalents les plus remarquables de la culture est la maîtrise de la langue grecque. C'est un des traits fréquemment associé à la culture. On a vu que, dans les expressions où ce rapport était mis en jeu, l'idée de langue grecque et la culture présentent un lien étroit. Ce qui n'est pas tolérable pour Lucien, c'est que des incultes prétendent maîtriser la langue grecque. Lucien illustre en cela l'importance que la langue grecque revêt dans la conscience nationale des intellectuels hellénisant du II^e s.d.n.è. Ceux qui possèdent mal la langue grecque tout en voulant montrer ou démontrer le contraire sont chez Lucien pire que les barbares, d'autant que ces derniers ne cessent de démontrer leur hellénisation. Et les *pepaideumenoï* évitent les querelles intestines en concentrant leurs attaques sur les *apaideutoï*. C'est le moyen de défense et d'illustration de la langue grecque qui se trouve à la base de la pensée de Lucien.

6.3 Le langage d'un sujet révèle son milieu et sa culture. L'enjeu de la culture sur le plan du langage: le sens.

Les *apaideutoï* ont les moyens de "bluffer" la compréhension du langage et donc la culture, en imposant une modification du sens des mots selon leur nécessité. Ce type de mensonge est ce que conseille le maître de rhétorique (*Maître de rhétorique*, 20 et 22), brochant en creux le portrait des véritables *pepaideumenoï*.

Selon certains critiques, Lucien succomberait parfois à une telle attitude de "communicant", c'est-à-dire de sophiste tel que la philosophie platonicienne le met en cause. Dans *Sur une faute commise en saluant*, par exemple, il chercherait à masquer une erreur, somme toute en soi vénielle, mais socialement marquante, par un flot d'érudition⁷¹⁰ plus ou moins ordonné. Il adopterait ainsi l'attitude de ceux qu'il semble dénoncer en son temps⁷¹¹.

Certes, mais il n'empêche que Lucien fait également la satire de cette attitude. Parfois le bluff de la compréhension échoue, ce qui lui donne l'occasion d'une notation burlesque, comme dans *Sur ceux qui sont aux gages des grands*, 11 : "(...) il arrive qu'au lieu de répondre qui était le roi des Achéens, tu réponds qu'ils avaient mille vaisseaux."

L'acquisition de la culture est d'abord aussi l'acquisition du sens exact des mots et de leurs connotations ou de leurs charges culturelles dans la société où le locuteur évolue. Ce thème est récurrent chez Lucien comme le montre tout un groupe d'exemples qui font de la maîtrise du langage un enjeu social. De la part de Lucien ce sont des démonstrations de sens, qui l'engagent comme écrivain mais aussi comme individu social.

Cependant, l'autofiction n'est pas tout et n'explique pas à elle seule la publication d'opuscules sur de tels sujets sociolinguistiques. Le problème du sens dans le grec de ce milieu au II^e s.d.n.è. est posé principalement par trois opuscules très étudiés par la critique:

-*Le pseudologue ou sur le mot ἀποφράς*, qui est en un sens une réaction à une irritation culturelle⁷¹² ;

-*Sur une faute commise en saluant*, opuscule dans lequel, au lever d'un notable romain, ⁷¹⁰Anderson 1976, 130 : "When Lucian has made a mistake he gives less space to literary ornament and more to sheer erudition. In *Pro lapsu* he presents his patron with a score of examples by way of an apology for just one faux-pas - and he flippantly adds that he might just have made his mistake as an excuse for his essay."

⁷¹¹Anderson, 1976a, 113, voit Lucien comme "one cultural opportunist among many".

⁷¹²Anderson, 1982, 68-69.

on voit le locuteur “lâcher”, au lieu de χαῖρε , un ὑγίαινε susceptible de faire décroître son prestige culturel. La langue grecque est ainsi représentée comme fait social. La méprise est-elle causée par l’influence du latin? La question est largement récurrente chez les commentateurs. Quoi qu’il en soit, dans tout l’opuscule, Lucien sera commentateur, sur le mode de la justification, de sa propre parole;

-enfin *Le Soléciste*, opuscule clairement consacré à la langue grecque, doit aussi être classé comme un de ceux qui engagent Lucien sur le terrain du sens.

Au-delà de l’autofiction donc, c’est à un public déjà informé des questions qui y sont traitées que ces opuscules s’adressent. La langue grecque et les questions de sens qu’elle soulève dans son utilisation soutenue à l’époque de production de ces textes est un *Erwartungshorizont* du public cultivé de l’époque. Ce que ces textes de Lucien font clairement voir, c’est que la mise en question du sens n’est plus seulement un exercice de grammairien ou de rhéteur. Les sophistes ne sont plus des antiphilosophes mais des intellectuels du temps et leur parole comme celle des rhéteurs s’est professionnalisée, ce qui dans la sphère du langage modifie le rapport au sens.

6.4. La professionnalisation de la parole

Ce que Lucien signale en mettant en avant le langage comme critère fondamental de la maîtrise de la culture, c’est une professionnalisation de la parole, aux dépens de la parole vraie que les classiques représenteraient.

Nous venons de voir comment les normes des acteurs du langage peuvent être respectées ou non, ou gauchies selon l’intérêt de l’utilisateur. C’est la raison pour laquelle ces normes sont rappelées, à intervalles réguliers, par Lucien, par ses figures autofictionnelles.

La norme de référence demeure pour Lucien, dans le domaine du rapport entre langue grecque, langue en général et *paideia*, celle des atticismes (voir notre *Première Partie*). Il est en cela à nouveau un homme de son temps.

Par rapport à cette norme, il y a la correction et l’incorrection, frontières mouvantes, mais elles aussi signalées. Lucien fait parler Socrate de Mopse⁷¹³ comme un garant qui faisait des “remarques (...) sans blesser ni confondre ceux qui parlaient incorrectement.”⁷¹⁴

En cas de litige linguistique, on convoque, en réalité ou comme garants littéraires, des censeurs et contrôleurs de la langue. Lucien se fait alors juge des juges de la langue, tout en les prenant pour cible en même temps.

Dans les milieux où Lucien exerce ou dans ceux auxquels il fait allusion, on peut penser qu’il existait forcément une sorte de veille linguistique, une instance officieuse de vérification de la langue, qui mesurait ce qu’elle lisait ou entendait à l’aune des normes qu’elle avait fixées.

Lucien fait allusion à ces contrôleurs du langage, montrant leur intransigeance avec une métaphore monétaire filée dans *Comment il faut écrire l’histoire*, 10 :

“Il n’est pas inutile d’ajouter que ce n’est pas un agrément de rencontrer dans un ouvrage d’histoire des récits entièrement fabuleux et des éloges qui, vrai ou faux, soulèvent le dégoût des auditeurs, si l’on entend par ce mot, non pas la populace et le vulgaire, mais ces hommes qui, comme des juges, je dirais même, par Zeus, comme des accusateurs, écoutent sans rien laisser échapper, qui ont la vue plus perçante qu’Argus et voient de

⁷¹³ n. 408 de Chambry, grammairien cité dans le *Etymologicum Maximum*, p.528.

⁷¹⁴ Cf. *Soléciste*, 5-7.

tous les points de leur corps, qui pèsent chaque expression comme des changeurs de monnaie, afin de rejeter aussitôt ce qui est de mauvais aloi et de n'admettre que ce qui est éprouvé, légal et frappé au bon coin.”

Ces juges du langage sont critiqués pour leurs attitudes hautaines : *HV*, II, 20 :

“Ensuite, envoyé en otage chez les Grecs, j'ai changé de nom. Je lui demandai encore si les vers notés comme apocryphes étaient bien de sa main, il me répondit qu'ils étaient tous de lui, sur quoi je ne pus m'empêcher de réprocher l'extrême pédanterie des grammairiens Zénodote et Aristarque (...)”

Mais en même temps, ces juges sont en partie des employés des familles romaines qui recherchent la culture grecque : *Sur ceux qui sont aux gages des grands*, 4 :

“Grammairiens, rhéteurs, musiciens (...) ceux qui croient devoir s'engager dans une maison pour y donner des leçons moyennant salaire.”

Lucien en fait une cible⁷¹⁵ de ses écrits⁷¹⁶. Ils occupent pour ainsi dire des fonctions d'ornementation.

La langue grecque est alors mise en scène comme jeu de $\pi\alpha\iota\delta\epsilon\iota\alpha$. Il y a ainsi parmi les solécismes des horizons d'attente : *Soléciste*, 8 :

“Revenons, s'il te plaît, à notre premier débat. Je vais te citer les solécismes les plus notables et bien conditionnés. Toi, tâche de les reconnaître.”⁷¹⁷

Ce qui est alors un jeu et un enjeu, c'est bien l'évolution de la langue, donc son registre oral soutenu.

Pourtant il semble que Lucien lui-même, à travers une de ses voix, corrobore les critères des juges qu'il dénonce : *Contre un bibliomane ignorant*, 2 :

“Sans doute tu regardes tes livres avec des yeux grands ouverts (...) tu en lis même quelques uns à toute vitesse, les yeux en avance sur les lèvres; mais cela ne suffit pas encore, si tu ne connais pas le mérite ou le défaut de chaque détail et si tu ne te rends pas compte du sens général de l'ouvrage, de l'ordonnance des mots, des expressions de l'écrivain qui sont scrupuleusement conformes au bon usage et de celles qui sont de mauvais aloi, bâtardes et mal frappées.”

Le lecteur de Lucien aboutit donc une nouvelle fois à une aporie. Ce constat d'ambiguïté, qu'il faut tenter de démêler autant que possible, fait reposer sur lui une intéressante responsabilité. Elle conduit à déduire que Lucien nous fait bien percevoir, dans sa transcription de la *paideia* et de tout ce qui l'entoure en ce qui concerne la maîtrise de la langue qu'on cultive dans ces milieux, une mise en scène de la prise de parole. Le grec est la langue de l'intellectuel et sa maîtrise le signale immédiatement comme *pepaideumenos*. Il est donc important de prendre la pose comme tel, d'en avoir les *habitus*, de rapporter implicitement l'image qu'on donne de soi à la référence idéalisée du sophiste que véhicule la *paideia*. La maîtrise de la langue grecque est la compétence technique et le signe d'une culture véritablement exhaustive.

⁷¹⁵Bompaire 1958, 491.

⁷¹⁶Jones 1986, 79 : “Lucian claims to direct his work not at all Greeks who enter the service of rich Romans, but only at an educated minority. Timocles is represented as a philosopher, and the long-suffering Thesopolis as a Stoic ; but Lucian also includes “teachers of literature (grammatistai), rhetors, musicians”, by whom he must mean teachers or theorists rather than players, “and generally those who expect to be paid as teachers of cultured subjects (paideiai) ; cf. *Merc. cond.* 4 ; cf. Bowersocks, 1969, 14-15”.

⁷¹⁷Cf., *mutatis mutandis*, en comparaison, les *quizz* sur la langue française, ou les championnats d'orthographe : les producteurs y sont amenés à rechercher les bizarreries, de peu d'intérêt pour le fonctionnement courant de la langue. Ainsi on peut se demander si les exemples proposés chez Lucien sont vraiment “les plus notables”, c'est-à-dire les plus usuels?

6.5. Les professionnels de la parole: mauvais et bons sophistes

Lucien nous rappelle en fin de compte l'importance du phénomène linguistique, au-delà du phénomène culturel, que constitue la "Seconde Sophistique" pour l'histoire de la langue grecque à l'époque impériale.

La "Seconde Sophistique" a remis au goût du jour le titre de sophiste et donné au titre d'orateur un prestige accru. Ainsi Lucien utilise aussi bien les deux. Ces hommes sont souvent célébrés pour leur attachement à la *paideia* dans les inscriptions d'époque impériale, mais peuvent aussi bien avoir enseigné la philosophie ou la poésie autant que la rhétorique⁷¹⁸. Lucien le montre comme on l'a vu par les différentes acceptions qu'il confère au terme *paideia*. Il manie bien également la réutilisation des termes *rhéteur* et *sophiste* selon les connotations qu'ils entraînent. Le *rhéteur* est l'homme d'Etat dans la cité grecque depuis l'époque classique; c'est un professionnel de la parole qui grâce à elle prend part à la vie politique. Le mot "*sophiste*", lui, est plus tardivement utilisé, sous le règne de Trajan, pour désigner approximativement la même notion. Dans les deux cas, l'implicite en toile de fond est le même, il s'agit de l'équivalence entre la gloire littéraire et la puissance politique, l'une devant mener à l'autre.

La sophistique s'enseigne donc comme le rappelle *le Maître de rhétorique*, et il y a des écoles de sophistes qui visent à enseigner cette maîtrise de la langue grecque. On arrive dans ces écoles entre douze et vingt ans car elles sont ouvertes aux *paidés* comme aux *meirakia*⁷¹⁹. Les anciens étudiants ou les rhéteurs déjà aguerris y trouvent aussi les *gnôrimoi* du maître, un entraînement poussé, réservé à l'élite. Des assistants encadrent les jeunes étudiants, soulageant ainsi les maîtres qui de leur côté partent en tournée.

En ce qui concerne les appellations, Lucien utilise aussi bien les termes de *rhêtor* que de *sophistês* et tient finalement assez peu compte des nuances. Il faut cependant rappeler que le sophiste est un orateur qui se consacre à l'enseignement en même temps qu'à l'éloquence d'apparat. En ce sens il peut être titulaire de charges officielles et les grandes cités disposaient de chaires municipales, parfois de chaires impériales. C'est à ces orateurs, professionnels de la parole reconnus sur le plan public, que s'adresse le titre de sophiste.

Les autres orateurs n'en sont pas moins reconnus et le titre de sophiste n'est pas plus valorisé que celui d'orateur. Mais on pouvait aussi être sophiste et orateur en même temps. Ce fut certainement le cas de Lucien, comme on peut légitimement le penser à ce stade de notre étude. Il fut certainement aussi davantage "orateur" à certaines périodes, davantage "sophiste" à d'autres. Mais en général, comme le déduit Pernot 2002 des travaux de Puech 2002 à propos d'Hadrien de Tyr : "la distinction a dû rester un peu floue dans l'esprit de la plupart de ses contemporains."⁷²⁰ Finalement on peut encore conclure avec l'aide de Pernot 2002 : "Un familier de l'univers rhétorique, Iulius Pollux, explicite la distinction entre les deux termes, mais il la durcit sensiblement : en gros, comme le dit l'*Onomasticon*, le *sophiste* est plutôt un professeur, un éducateur, un guide, et l'*orateur* plutôt un homme politique, un conseiller ou un panégyriste. Aelius Aristide (II, 190) complète, avec talent, la définition de Pollux : "Gouvernant, patron, professeur, tous titres qui reviennent à l'orateur. Ce que les professeurs sont aux enfants, les orateurs le sont aux peuples: ils montrent ce qui doit être fait, ils éduquent par leurs avis et

⁷¹⁸ Pernot 2002, 3 *sqq.*

⁷¹⁹ Pernot 2002, 8.

⁷²⁰ Pernot 2002, 11.

leurs décrets”.

Les termes “sophiste” et “orateur” peuvent donc prendre des nuances différentes chez le même auteur, se compléter et s’opposer, comme c’est le cas chez Lucien. Il y a bien les mauvais sophistes: *Dialogue des Morts*, 10, 10 : “Et toi, le rhéteur, dépose tes interminables enfilades de mots, tes antithèses, tes constructions symétriques, tes périodes, tes barbarismes et tout ce qui surcharge tes discours”. On trouve également les bons sophistes : Lucien définit finalement en creux un idéal langagier de l’honnête homme, qui se nourrit de la tradition littéraire, et fuit les langues techniques et les styles trop marqués, comme il se méfie des “spécialistes” (cf. les diverses attaques de Lucien contre les philosophes) : *Les sectes à l’encan*, 23 : Chrysippe: “[avant de jouir] mais auparavant il faut se donner beaucoup de peine, aiguïser sa vue sur des livres d’une écriture très fine, entasser les commentaires, se farcir de solécismes, et de mots étranges.”⁷²¹

Dans tous les cas, ce qui ressort de cela est que Lucien dépose également une partie de sa conscience linguistique dans la *paideia*, et dans la *paideia* qui consiste en la maîtrise de la langue grecque dans son registre littéraire supérieur, aussi bien écrit que parlé. Ce que Lucien rappelle indirectement est que la maîtrise du grec est de tous temps instrument de pouvoir dans le monde grec, car la prise de la parole dans la cité grecque, même devenue une cellule du monde romain, est une forme de prise du pouvoir. Fondant leur parole dans des institutions romaines, par cette même parole professionnelle, les Grecs gardaient leur liberté. La *paideia* comme instrument politique est certainement une notion que Lucien cherche à faire comprendre en permanence. Parler et maîtriser le grec équivaut bien à rester Grec. Ce postulat simple en apparence correspond en fait à un long détour culturel qu’il faut sans cesse expliquer et rappeler. Nous nous ferons donc à nouveau accompagner de Pernot 2002 pour l’expliquer: “Que la langue grecque ait regroupé sous un terme unique [Pernot 2002 parle ici de *rhêtôr*] des activités qui nous paraissent si différentes n’est pas un hasard: le mot rassemble les différentes façons d’agir par la parole, les différents rôles sociaux auxquels donne accès la maîtrise du verbe et entre lesquels il n’est pas nécessaire de choisir.”⁷²²

Donc, orateur ou sophiste, celui qui rédige un traité sur la langue attique, celui qui y fait allusion, celui qui écrit des *mélétai*, aussi bien que celui qui est un virtuose de la langue, celui qui donne à un public le spectacle de l’excellence d’une *paideia* relayée par la parole, permet de rehausser l’usage de la langue grecque et d’en faire un instrument sociolinguistique à visée politique.

Lucien finalement ne décide pas. On ne trouve pas chez lui de réponse définitive et normée sur la culture. Mais Lucien nous fait clairement comprendre une donnée fondamentale de son époque: la *paideia*, matériau des sophistes, est mise en œuvre avant tout par et pour la langue grecque. Maîtriser imparfaitement le grec signifie ne pas pouvoir s’adresser comme il le faudrait à un public dont les horizons d’attente ont changé depuis l’époque classique. *Lucien martèle toujours la même idée : la langue grecque est l’enjeu et la condition de la paideia.*

⁷²¹ Ne s’agit-il pas des éditions commentées et autres oeuvres de grammairiens? Si tel est le cas, solécismes et “mots étranges” pourraient faire référence au “jargon des philosophes”.

⁷²² Pernot 2002, 14.

III.B

° Ελληνισμός chez Lucien

“Dans les trente dernières années, l’intérêt accru des historiens pour les phénomènes d’acculturation et la multiplication des contacts entre les hellénistes et les spécialistes des civilisations du Proche-Orient ancien ont modifié, souvent de manière radicale, la problématique de l’hellénisme et de son antonyme, la barbarie.”⁷²²

1. La question de l’*Hellénismos* au II^e s.d.n.è.

Will-Orrieux 1986 permettent par leur étude de donner une première définition de l’hellénisme : il s’agit de l’expression d’une civilisation ou d’une culture “hellénique”, que l’on appelle également “grécity”, celle des “Hellènes”, et de ses modes de diffusions dans une aire élargie⁷²³.

D’autres définitions et d’autres précisions, applicables au terme ελληνισμός au regard des perspectives nouvelles et modernes offertes par le contact entre les études grecques et les spécialistes du Proche-Orient antique, se trouvent rassemblées dans les travaux du *Colloque de Strasbourg 1989*. Ces travaux partent des mots qui expriment l’hellénisme : ελληνίζω, ελληνισμός, ελληνιστής⁷²⁴.

Czevitz s’y est attaché à préciser le sens de ces deux termes en les insérant dans la série des verbes en -ίζω et des noms en -ισμός et en -ιστής formés à partir d’anthroponymes et d’ethnonymes. Il rappelle ainsi comment la conscience que les Grecs ont prise d’eux-mêmes est doublement liée à la confrontation avec les autres. Les Grecs n’ont pris conscience des spécificités de leur langue que parce qu’il existait à côté d’elle, d’autres langues (μηδίζω, σκυθίζω, etc...) et le grec “commun”, qui est d’abord le bon usage des gens cultivés, s’est défini de même par opposition aux divers dialectes (βοιωτιάζω, αττικίζω, etc...). Il en va de même pour les particularités de leur comportement. L’étude des mots montre que l’image que l’on se fait de soi dépend étroitement de la représentation qu’en donne l’autre, quand il tente de se l’approprier. Έλληνίζω s’est d’abord appliqué aux non-Grecs qui ont adopté la langue ou les mœurs des Grecs. Les premières occurrences d’ ελληνισμός (*Macc.* 4. 13) et d’ελληνιστής (*Act. Ap.*) renvoient à l’hellénisme des Juifs de Palestine qui avaient adopté la langue et les

⁷²² Saïd 1989, introduction des *Actes de Strasbourg*, 3.

⁷²³ Cf. Will-Orrieux 1986, 9-11.

⁷²⁴ Cf. Will-Orrieux 1986, 11: “Qu’il soit donc fermement rappelé que *hellênizein*, *hellênis- tês*, *hellênismos* et, finalement “hellénistique” (qui, pour être d’invention moderne, n’en complète pas moins correctement la série), sont des mots qui ne devraient s’appliquer qu’à des sujets d’origine non-grecque mis en présence de la civilisation ‘hellénique’, celle des ‘Hellènes’(…)”

mœurs grecques⁷²⁵.

Ἑλληνισμός est aussi un terme technique qui renvoie, chez les grammairiens qui lui consacrent des traités, au “bon grec”. Dalimier 1989 s’attache à partir de la critique de Sextus Empiricus (II^e, III^e s.d.n.è.) à définir ce que signifie exactement ce “bon grec”, langue idéale conforme aux règles de l’analogie ou du bon usage⁷²⁶.

Au-delà des mots, il est possible d’analyser les composantes de l’hellénisme (ethniques, géographiques, religieuses, politiques, ou culturelles) et leur évolution. Il faut dans notre cas particulièrement s’attacher à l’étude des définitions sous l’Empire romain. Frézouls 1989 fait une synthèse de l’hellénisme à l’époque impériale dans les provinces d’Asie⁷²⁷. Bowie 1989 dessine le spectre de l’hellénisme à l’époque de la Seconde Sophistique, de l’indifférence du philosophe Epictète aux hésitations de Dion, tiraillé entre la rhétorique qui valorise la *paideia* grecque et la philosophie qui la fait passer au second plan; de la définition culturelle de la grécité de Favorinus et de Chariton à la définition morale de Xénophon d’Ephèse et de Jamblique, tandis qu’avec Apollonius de Tyane l’opposition grec/barbare passe au second plan⁷²⁸.

Il faut finalement comprendre l’hellénisme comme toutes les formes d’hellénisation en marche à travers les époques, et partant comme producteur d’une grécité telle qu’on la rencontre dans certaines situations chez certains personnages de Lucien, par exemples chez ses Scythes. L’opposition fondamentale (entre Grecs et barbares) qui se trouve à la base du concept étant d’ordre linguistique, il faut considérer qu’elle guide toute la réflexion sur ce concept. De “parler grec” au départ, il faut concevoir qu’on puisse arriver rapidement à “bien s’exprimer en grec”, dans le contexte de l’Empire, où la dimension véhiculaire du grec dans l’hellénisme est indéniable, sans pour autant qu’elle implique une maîtrise égale pour tous.

Tout est linguistique au départ mais tout n’évolue pas seulement par la langue. Les textes de Lucien témoignent du fait que les nouveaux Grecs ont bien connu l’hellénisme au sens politique et culturel tel qu’il a été mis à jour rétrospectivement, et qu’il a existé un sentiment positif d’unité qui s’est manifesté autrement que par les seuls mots sortis de leur contexte. Enfin si les Romains ne furent pas créateurs du concept, ils eurent certainement conscience d’en être les révélateurs, comme le signalent encore bon nombre de situations rendues par Lucien sous l’angle sociolinguistique.

2. Des expressions se rapportant à l’*Hellénismos*

Il s’agit ici pour nous d’examiner et de commenter certaines occurrences significatives de mots de la famille de *hellénismos* chez Lucien.

2.1 ἐλληνίζω

La première recherche concerne le verbe ἐλληνίζω. Les utilisations du verbe sont curieusement peu nombreuses chez Lucien et à chaque fois demandent une traduction précise et différente. L’idée de base de traduction est toujours identique : il faut prendre en compte les

⁷²⁵ Cazevitz 1989, 9-16.

⁷²⁶ Dalimier 1989, 17-32.

⁷²⁷ Frézouls 1989, 125-148.

⁷²⁸ Bowie 1989, 183-204.

précisions du contexte, notamment des expressions ou adverbes qui entourent le verbe. Par exemple pour οὐδὲ ἐλληνίζων τῆ φωνῆ, le syntagme τῆ φωνῆ pourra conduire à une traduction d'ensemble telle que “*qui ne maîtrise pas le grec*”, ce qui n'exclut pas dans la réalité une utilisation du grec comme *pidgin*, ou bien une grécité se manifestant par d'autres attributs comme le vêtement ou tel ou tel soin, ou attitude, du corps.

2.1.1 La première occurrence concerne *Les amis du mensonge ou l'incrédule*

Les amis du mensonge ou l'incrédule est un dialogue entre Tychiades et Philoclès. Son authenticité est discutée. Les deux personnages débattent du thème du mensonge. Tychiadès excuse le mensonge pour les poètes et les villes, prenant discrètement le contrepied des idées platoniciennes, et rapporte ensuite sa visite chez un certain Eucratès, figure de menteur [5], chez lequel il trouve comme interlocuteur Cléodémos, péripatéticien, Deinomachos, stoïcien, et Ion un platonicien. Dans l'extrait suivant, la langue grecque est mise en scène pendant une crise d'épilepsie. Le récit de l'anecdote, relativement invraisemblable, est fait par Ion, le platonicien, ce qui donne au fait rapporté une certaine saveur ironique :

ὁ μὲν νοσῶν αὐτὸς σιωπᾷ, ὁ δαίμων δὲ ἀποκρίνεται, ἐλληνίζων ἢ βαρβαρίζων ὁπόθεν ἂν αὐτὸς ᾗ, ὅπως τε καὶ ὅθεν εἰσῆλθεν εἰς τὸν ἄνθρωπον·

“*Le malade lui-même garde le silence, mais le démon répond, en parlant grec, ou bien la langue étrangère du pays d'où il est, sur la manière et l'origine dont il est entré dans l'homme.*” (*Les amis du mensonge ou l'incrédule*, 16)

La crise ainsi mise en scène est évidemment traitée d'un point de vue qui n'est pas scientifique. On peut aussi s'interroger sur sa véracité. Pour un jugement médical contemporain, en neuropsychiatrie, elle relèverait de “l'hystérie”. Les acteurs de cette mise en scène, et Lucien, font oublier la dimension organique de l'épilepsie, déjà mise en évidence par Hippocrate⁷²⁹. *En revanche la langue de la crise est mise en avant.* Cette précision linguistique est le reflet du monde dans lequel Lucien vit. Il faut la comprendre non comme la répétition du lieu commun qui oppose grécité et barbarie, mais comme l'expression d'une synthèse du monde méditerranéen du deuxième siècle de notre ère : on y parle grec, mais aussi d'autres langues, qui ne sont pas à mépriser.

2.1.2 La deuxième occurrence concerne aussi *Les amis du mensonge ou l'incrédule*

Eucratès donne ensuite lui-même un récit de l'apparition d'un fantôme nocturne qui veille sur une maison. Il narre enfin une autre aventure où il est question d'un voyage sur le Nil, d'un bateau où se trouve un scribe qui parle le grec, homme admirable par son savoir et versé dans la doctrine des Egyptiens. Ce scribe se révèle être une sorte de magicien, auteur de prodiges divers, comme faire se mouvoir un balai [34, 35]⁷³⁰ :

“Παγκράτην,” ἔφη ὁ Ἀρίγνωτος, “λέγεις ἐμὸν διδάσκαλον, ἄνδρα ἱερόν, ἐξυρημένον, ἐν ὀθονίοις, ἀεὶ νοήμονα, οὐ καθαρῶς ἐλληνίζοντα, ἐπιμήκη, σιμόν,

⁷²⁹ Cf. Genton-Rémy 1996, *passim*, et notamment 7-15 pour les idées reçues à propos de l'épilepsie.

⁷³⁰ Cf. Bernard, 1994, 19-37 et 135-155 notamment.

πρόχειλον, ὑπόλεπτον τὰ σκέλη."

"C'est Pancratès dont tu parles, dit Arignotos, c'est mon maître, un homme sacré, rasé, vêtu de lin, toujours pensif, parlant grec mais incorrectement, grand, camus, aux lèvres proéminentes, aux jambes grêles." (Les amis du mensonge ou l'incrédule, 34)

Cette deuxième occurrence (la deuxième sur trois en tout pour ce verbe dans le *corpus* lucianesque) dans le même opuscule a le mérite de souligner un des usages de la langue grecque. C'est une langue d'intellectuel qui sert aux échanges intellectuels. Cette dimension véhiculaire est fondamentale en regard de "la diffusion des choses grecques en milieu étranger, qui est d'abord celle de la langue grecque, car ἐλληνίζειν, c'est d'abord "parler grec" — de la part s'entend, de sujets dont ce n'était pas la langue maternelle ou ancestrale : qu'un Grec parlât grec, il n'était nul besoin de le préciser, au contraire d'un barbare pratiquant ou maîtrisant cette langue."⁷³¹ Dans le portrait qu'Arignotos fait de Pancratès, il signale sa compétence linguistique entre autres qualités, mais en la nuancant d'une litote. La situation ici donnée est un bon résumé de toute l'ambiguïté de l'hellénisme à l'époque de Lucien.

Autre *mage*, Alexandre le faux prophète *hellénise* dans le monde hellénophone. C'est un Pancratès sous un plus mauvais jour, exploitant la crédulité des gens en utilisant la maîtrise de la langue à son avantage, n'hésitant pas à *barbariser* quand la situation le réclame⁷³². La notion d'hellénisme correspond alors à un critère de correction linguistique, mais qui n'est pas précisément défini. Cela fait que la notion ne s'érige pas en idéologie structurée de pureté linguistique, mais que l'idée de pureté dans la maîtrise de la langue est sous-entendue et s'impose⁷³³.

C'est la nuance qu'il faut donner à οὐ καθαρῶς. L'adjectif qui sert de base à l'adverbe de cette locution est utilisé dans une acception linguistique au sens de "pure" en parlant de la langue par exemple, chez des auteurs classiques aussi bien que chez des contemporains de Lucien⁷³⁴. L'adverbe, lui, n'est recensé que chez Plutarque et Lucien pour le sens linguistique. Cela confirme l'inflexion de sens qu'il prend au II^e s.d.n.è. en ce qui concerne la langue grecque⁷³⁵.

Dans le cas du portrait dressé par Lucien, il peut donc s'agir de l'accent (il s'agit d'un Egyptien, et Lucien signale par ailleurs sa sensibilité à l'accent de cette nationalité⁷³⁶), ou de la maîtrise de certaines tournures, ou de couleurs dialectales reproduites par le locuteur en fonction du contexte dans lequel il a appris la langue grecque. La situation peut se transposer, pour être illustrée et comprise, dans une des actualités de la diffusion de la langue française en France : les jeunes français d'origine algérienne des ZEP de Moselle Est parlent un français aux accents et expressions mosellans — franciques⁷³⁷ — mélangés aux accents et tournures de l'arabophonie de

⁷³¹ Cf. Will-Orrieux, 1986, 9.

⁷³² Cf. *Alexandre, passim*, et plus particulièrement 5, 6, 13, 22, 26, 51.

⁷³³ Dalimier 1989, 17.

⁷³⁴ Cf. *LSJ* s.v. : "5. of language, *pure*, ὀνόματα, λέξεις, D.H.Comp.1, 3; διάλεκτος Id.Dem.5 ; so of writers, [Λυσίας] κ. τὴν ἐρμηνείαν Id.Lys.2 ; [Ξενοφῶν] κ. τοῖς ὀνόμασι Id.Pomp.4 ; also, *clear, simple*, σεμνὸς καὶ κ. Jul.Or.2.77a.

b. Gramm., *preceded by a vowel, pure*, D.T. 635.10, 639.5, Hdn.Gr.2.930, al.; *containing a 'pure' syllable*, ib. 928."

⁷³⁵ Cf. *LSJ* s.v. : "5. of language, *purely, correctly*, ὡς ἄλλοι διαλεγέσθαι Plu.2.1116e, cf. Luc.Im.15."

⁷³⁶ Cf. *Hermotimos*, 44; *Banquet*, 18; *Ami du mensonge*, 31; v. également Jones 1986, 107.

⁷³⁷ v. Scherer 2001, *passim*, pour la détermination dialectologique du francique en regard du français et de l'allemand.

la cellule familiale; tous accents qui peuvent disparaître à partir du moment où le professeur de français leur indique une prononciation “neutre” qu’ils répéteront, dans le contexte de la classe au moins et pour la durée du cours.

2.1.3. La troisième occurrence

La troisième occurrence concerne un monde hors du monde, situation détachée du temps, absolue au sens étymologique, que Lucien affectionne particulièrement. En effet il est alors en mesure de réintroduire dans l’intemporalité des éléments du réel afin de les mettre en valeur.

Dans l’*Assemblée des dieux*, Zeus fait une proclamation qui autorise à parler les “vrais” dieux, mécontents de ce que de nouveaux dieux “métèques et étrangers” prennent place à leur table. Momos demande immédiatement la parole [1]. Savoureuse ironie de la part de Lucien si l’on songe que Momos était la personnification de la moquerie, du reproche, de la ridiculisation, de la raillerie et de la critique, et que ce dieu fut exclu par ses pairs à cause de ses moqueries et de ses critiques envers eux. Lucien présente par la suite une galerie d’étrangers dans le monde des dieux et évoque un Mède qui ne parle pas grec :

πόθεν ἡμῖν ἐπεισεκυκλήθησαν οὔτοι, ἢ ὁ Μίθρης ἐκεῖνος, ὁ Μῆδος, ὁ τὸν κάन्दυν καὶ τὴν τιάραν, οὐδὲ ἐλληνίζων τῇ φωνῇ, ὥστε οὐδ’ ἦν προπίη τις ξυνίησι;

“ D’où les nous a-t-on fait venir, ceux-là? Et quel est ce Mède, Mithras, avec sa robe persanne et sa tiare, il ne parle même pas la langue grecque, de sorte que, si on lui porte un toast, il ne comprend pas?”
(*Assemblée des dieux*, 9)

Lucien joue habilement du comportement de Momos dans cet opuscule qui est mis en scène dans le monde des dieux, donc sorti de la temporalité humaine. Il plaque sur la figure divine un comportement de maître dogmatique. C’est assurément une manière de faire écho à un débat linguistique de son temps. L’emprise des grammairiens sur la société s’exerce dès l’école et leur vision du monde est conditionnée par l’obsession de la scolarité. Momos incarne ironiquement une catégorie d’intellectuels qui laisse tomber ses avis de manière dogmatique. Mais cet hellénisme rigoriste des professionnels des apprentissages de la langue n’est pas totalement à rejeter dans la conception de Lucien. Il n’est peut-être simplement pas conçu comme la condition *sine qua non* de la communication entre Grecs et barbares. Le Celte de l’*Héraclès*, par exemple, signale que l’hellénisme de l’acculturation générale, complément de l’hellénisme linguistique, est bien plutôt la voie prônée par Lucien. La définition de l’hellénisme à comprendre ici s’apparenterait à une sorte de “main invisible” linguistique chargée de la régulation des évolutions de la langue. Comme l’a compris Bompaire 1958 et 1998, pas de dogmatisme en matière de langue chez Lucien; bien plus, une réelle volonté de la laisser s’épanouir en la guidant par endroit et par intermittence.

2.1.4 Utilisation de ἐλληνίζω dans des scolies

Les scolies des textes de Lucien qui contiennent le verbe ἐλληνίζω ne renvoient pas forcément à l’utilisation même du verbe. Le scoliaste se charge alors d’éclairer une certaine situation linguistique. Ainsi, cette scolie se rapportant à *Vie de Démonax*, 40 souligne-t-elle que l’hellénisme sous son angle de grécité visible passe d’abord par la maîtrise de la langue grecque

τὸ γὰρ αὐτὸ καὶ ἐκ τούτου παρεδηλοῦτο, ὃ καὶ αὐτὸς ὁ Δημῶναξ ὑπέθετο διορθούμενος, ἅμα δὲ καὶ σκώπτων ὡς μὴ καθαρώς ἐλληνίζοντα Ἑλληνα βουλόμενον εἶναι.

“La même chose était aussi sous-entendue dans ce que le fameux Démonax enseignait par la correction en même temps que par la raillerie du fait qu’il [i.e. “un certain Polybios, homme complètement inculte et parlant le grec de Soles”⁷³⁸] voulait être Grec alors qu’il ne parlait pas un grec pur.” (Scolie in *Démonax*, 40)

Le scoliaste reprend ici l’adverbe καθαρώς utilisé par Lucien lui-même par ailleurs. Si l’adverbe était utilisé sans négation, il désignerait l’usage de la langue qui confère la qualité de Ἑλλην. La langue grecque est comprise par Lucien et par le scoliaste dans un ensemble qui inclut des faits culturels dont le locuteur s’est pénétré ou non. Le verbe et l’adverbe s’appliquent à un sujet non grec, ou *autrement grec*, qui entre en contact avec la civilisation “hellénique”, ou ce qui la représente à l’époque de production du texte.

C’est encore un adverbe que le scoliaste de *Histoires vraies* II, 23 met en évidence. Il commente un mot utilisé par Lucien et le situe par rapport au ἐλληνίζειν comme norme linguistique :

παράδεισος*] τινὲς τῶν ἄκρως βουλομένων ἐλληνίζειν εἰς τὸ νόθον τῆς Ἑλληνίδος φωνῆς ἀποπέμπουσι τὸ παράδεισος ὄνομα.”

“ ‘jardin’ : certains des gens qui veulent parler parfaitement grec refusent comme une altération de la langue grecque le mot ‘jardin’.”⁷³⁹ (Scolie in *Histoires Vraies* II, 23)

L’utilisation de ἄκρως, qui signifie “*au plus haut point, parfaitement*” complète celle de καθαρώς. Elle confirme que des degrés sont distingués dans le ἐλληνίζειν du point de vue linguistique. Il est possible de maîtriser *parfaitement* la langue grecque, ce qui n’engage pas forcément la maîtrise de la *paideia* complémentaire.

La troisième scolie qui fait référence au ἐλληνίζειν concerne *Le Pseudologue* et se comprend également du point de vue linguistique. Le raisonnement de cette scolie se fonde sur l’usage :

τὸ δὲ τοι ἐκχύνειν καὶ ἀδιόρθωτον, ἐπεὶ χέω μὲν ἐπίσταται ἢ ἐλληνίζουσα χρῆσις, χύνω δὲ οὐδέπω ἐγκέκριται τῇ Ἑλλάδι γλώσση, ὥσπερ οὐδὲ τὸ πέταμαι· οὐ γὰρ ἔστι πέτημι ἀλλὰ πέτω, βαρύτονον, ἀφ’ οὗ πέτομαι ἴσως ἂν λεχθείη.

“Il faut bien voir que le mot ekchunein ne peut pas non plus être corrigé, car si l’usage du grec connaît chéô, chunô lui n’a jamais été admis dans la langue grecque, pas plus également que petamai, car petêmi n’existe pas, mais il y a petô, baryton, à partir duquel on pourrait faire petomai.” (Scolie in *Le Pseudologue*, 29)

2.1.5 Conclusions sur l’utilisation de ἐλληνίζω

Il y a extrêmement peu d’utilisations du verbe ἐλληνίζω chez Lucien. C’est qu’à l’époque de Lucien la question ne se pose plus. Il est évident que tout le monde parle plus ou moins grec, comme langue première ou comme langue véhiculaire ou langue seconde. Cela

⁷³⁸Bompaire 1993, 139.

⁷³⁹Le mot est attesté dans la *Septante* et le *Nouveau Testament*.

s'effectue sous la pression de l'hellénisme des nouveaux Grecs et des hellénophones de la partie orientale de l'Empire en général, mais il s'agit aussi d'une des langues officielles de l'Empire qui garantit culture et promesse de réussite.

Les trois cas repérés concernent des situations de communication mettant en jeu des étrangers qui ne parlent pas grec pour des raisons littéraires de stylisation. Le maître égyptien doit parler un peu grec, assez pour être gage de communication avec les autres personnages et d'un minimum de vraisemblance. Mais il doit aussi garder son mystère de mage. Le dieu Mède Mithras doit ne rien comprendre au grec pour souligner une situation d'incompréhension comique pour le lecteur⁷⁴⁰, et qui renvoie à un trait commun d'hellénisme : le barbare qui ne comprend rien — rappelons par exemple que c'est également la situation d'Anacharsis lorsqu'il rencontre pour la première fois Toxaris à Athènes⁷⁴¹. La réduction à cette forme d'autisme social, la situation de l'étranger qui ne comprend rien (songeons aux paroles de pièces de théâtre ou de films comiques d'aujourd'hui, dans lesquels, après qu'un étranger lui a parlé, un personnage dit à un tiers: "Qu'est-ce qu'il dit?"), sont un ressort narratif et comique que Lucien utilise, mais d'une façon qui n'est pas innocente, avec la volonté évidente de faire réfléchir aux implications de l'hellénisme.

Le verbe ἐλληνίζω est donc utilisé chez Lucien pour marquer une opposition avec la langue originelle des locuteurs. Les degrés intermédiaires de maîtrise et de compréhension du grec sont signalés par des adverbes, également chez les scoliastes du texte de Lucien, chez lesquels, comme en miroir, le verbe est aussi peu utilisé.

La raison finale essentielle en est que l'usage du grec comme langue seconde va de soi. Si Lucien n'a pas besoin de l'affirmer, c'est que, à son époque, elle n'a pas besoin de politique de soutien. On peut par exemple se représenter cela par la situation du français au Maghreb aujourd'hui, qui est largement parlé parallèlement à l'arabe, alors, par exemple, que le français au Québec a besoin de lois pour demeurer ferme face à la pression de l'anglais.

3. Etre Grec

Le deuxième axe de recherche est plus large et concerne Ἕλληνας. Grâce à lui nous pouvons bien sûr retrouver chez Lucien de nombreuses situations de ce qui est fondamentalement hellénique, avant que le caractère ne s'étende, et que nous appellerons "grécity". Ce caractère marque souvent l'opposition entre Grecs et barbares. Mais nous rencontrons aussi, grâce à Ἕλληνας, des comptes rendus de situations de communication qui mettent en lumière l'utilisation de la langue grecque.

3.1 La grécité des temps anciens

Un premier caractère hellénique, fondamental, et évidemment présent chez Lucien, est celui qui consiste à présenter les Grecs du monde homérique. Cela constitue une forme première de l'hellénisme, comme diffusion de culture. Elle est nécessaire comme soutien de l'hellénisme linguistique. Pour que parler grec soit étudié et mis en question dans l'œuvre de Lucien, il faut un arrière plan de grécité qui couvre toute la grécité.

⁷⁴⁰ Cf. *Assemblée des dieux*, 9.

⁷⁴¹ Cf. *Le Scythe*, 3

Il est ainsi question d'Ulysse, qu'en bonne sophistique on imagine dans une situation de dilemme. Le problème posé est celui de la résolution du dilemme en regard du caractère du héros :

ἔδύνατο ταυτὶ λέγειν ὅτε τὸν Φιλοκτῆτην ἀνήγαγεν ἐκ τῆς Λήμνου, ὅτε τὸ Ἴλιον ἐξεπόρθησεν, ὅτε τοὺς Ἕλληνας φεύγοντας κατέσχευεν, ὅτε εἰς Τροίαν εἰσῆλθεν ἑαυτὸν μαστιγώσας καὶ κακὰ καὶ Στωϊκὰ ῥάκη ἐνδύς·

"[Or si Ulysse avait voulu louer la fin que les Stoïciens se proposent,] il aurait pu tenir ce langage lorsqu'il venait de ramener Philoctète de Lemnos, ou de ravager Ilios, ou d'arrêter les Grecs en fuite ou de pénétrer dans Troie, après s'être fouetté lui-même et avoir revêtu de misérables haillons stoïciens." (Le parasite ou que le métier de parasite est un art, 10)

Ulysse est dans ce contexte représentant de l'homme grec apte à maîtriser telle ou telle réflexion dans des situations critiques. Il sert de modèle d'hellénisme au locuteur, que l'on peut apparenter à Lucien, et qui fait valoir ici un talent de sophiste argumentateur.

Le même opuscule utilise d'ailleurs plusieurs fois cette veine de l'hellénisme. Il est également question de Patrocle et d'Achille :

Τί οὖν, ὦ Τυχιάδη, οὐχὶ καὶ Πάτροκλος τοῦ Ἀχιλλέως παράσιτος ἦν, καὶ ταῦτα οὐδενὸς τῶν ἄλλων Ἑλλήνων φαυλότερος οὔτε τὴν ψυχὴν οὔτε τὸ σῶμα νεανίας ὢν; ἐγὼ γὰρ οὐδ' αὐτοῦ μοι δοκῶ τοῦ Ἀχιλλέως τεκμαίρεσθαι τοῖς ἔργοις.

"Eh bien Tychiadès, est-ce que Patrocle n'était pas le parasite d'Achille? Et cela, alors que Patrocle, malgré sa jeunesse, ne le cédait à aucun des Grecs pour ses qualités du corps et de l'esprit." (Le parasite ou que le métier de parasite est un art, 46)

Ce deuxième extrait du *Parasite* est particulièrement intéressant car il met en avant le point d'appui linguistique de l'argumentation de Lucien, qui relie son utilisation de l'hellénisme homérique et son souci de la langue. C'est un mot et son sens qui sont en question et le problème est ici clairement posé de savoir quel *sens* on doit accorder à παράσιτος. Ce problème est au cœur de la conscience linguistique lucianesque. Lucien prend des *mots* ou des *expressions* et en examine les *valeurs d'emploi*, en montrant qu'il n'est pas toujours possible ou souhaitable de s'en tenir au sens le plus usuel, sauf à aboutir parfois à des absurdités. Lucien ne prend pas les mots ni les règles au pied de la lettre mais voit au-delà. Son hellénisme, dans cette logique, consiste moins à employer les bonnes formules qu'à comprendre leur portée, quitte à les adapter, et se place ainsi en parallèle de son *atticité*.

Lucien évoque d'autres traits des épopées homériques dans lesquels "les Grecs" sont le signe récurrent de l'hellénisme. Il s'agit ainsi du cas d'Hélène :

οἳ θ' Ἕλληνες ταύτην αὐτοὺς ἐάσαντες ἔχειν ἀπαλλάττεσθαι τῶν ἐκ πολέμου καὶ στρατείας δυσχερῶν.

"De leur côté les Grecs, en la laissant entre leurs mains, se seraient épargné les désagréments d'une guerre conduite loin de leur pays." (Charidèmos ou sur la beauté, 18)

Il s'agit également du cas de Pâris. Ménélas parle, répondant à Protésilas et essayant de détourner son ressentiment vers Pâris :

Πάριν, ὃς ἐμοῦ τοῦ ξένου τὴν γυναῖκα παρὰ πάντα τὰ δίκαια ᾤχετο ἀρπάσας· οὗτος γὰρ οὐχ ὑπὸ σοῦ μόνου, ἀλλ' ὑπὸ πάντων Ἑλλήνων τε καὶ

βαρβάρων ἄξιός ἄγχεσθαι τοσούτοις θανάτου αἴτιος γεγενημένος.”

“...Pâris, qui m'a ravi ma femme, à moi son hôte, contre tout droit, et qui l'a emmenée. C'est lui qui mérite d'être étranglé, non seulement par toi, mais par tous les Grecs et les Barbares, pour avoir causé la mort de tant d'hommes.” (Dialogue des morts, 27, 1)

L'origine de la guerre de Troie est réutilisée chez Lucien comme elle l'était chez le grammaticien aussi bien que dans les écoles de rhétorique. C'est un topos de la casuistique belliqueuse et amoureuse :

Εἶτα διὰ τοῦτο αἱ χίλιαι νῆες ἐπληρώθησαν ἐξ ἀπάσης τῆς Ἑλλάδος καὶ τοσούτοι ἔπεσον Ἕλληνές τε καὶ βάρβαροι καὶ τοσαῦται πόλεις ἀνάστατοι γεγόνασιν;

“Et c'est pour cela que les mille vaisseaux se sont remplis de guerriers venus de tous les coins de la Grèce, que tant de Grecs et de barbares sont tombés et que tant de villes ont été renversées.” (Dialogue des morts, 5, 2)

Enfin les Grecs sont surtout les guerriers grecs, mais dont Lucien fait aussitôt relativiser l'importance par Ménippe :

ΑΙΑΚΟΣ Οὗτος μὲν Ἀγαμέμνων, οὗτος δὲ Ἀχιλλεύς, οὗτος δὲ Ἴδομενεύς πλησίον, ἔπειτα Ὀδυσσεύς, εἶτα Αἴας καὶ Διομήδης καὶ οἱ ἄριστοι τῶν Ἑλλήνων.

ΜΕΝΙΠΠΙΟΣ Βαβαί, ὦ Ὅμηρε, οἶά σοι τῶν ῥαψωδιῶν τὰ κεφάλαια χαμαὶ ἔρριπται ἄγνωστα καὶ ἄμορφα, κόνις πάντα καὶ λῆρος πολὺς, ἀμενηνὰ ὡς ἀληθῶς κάρηνα.

“Eaque — Voici Agamemnon, voici Achille, et près de lui Idoménée. Voilà Ulysse puis Ajax et Diomède et les plus vaillants des Grecs.

Ménippe — Ah! Homère dans quel état sont les héros de tes rhapsodies! Les voilà couchés par terre, inconnus et hideux; ils ne sont plus qu'une simple poussière, de vains noms, des têtes véritablement sans force.” (Dialogue des morts, 6, 1)

Lucien établit donc une dimension d'hellénisme qui consiste à évoquer les Grecs des temps homériques pour créer un terrain favorable à l'évocation des questions de langue. Il illustre une des tendances de l'expression du sentiment linguistique telle qu'elle est pratiquée par les auteurs du II^e s.d.n.è. Cette tendance consiste en l'attention portée à des mots que l'on va singulariser et autour desquels on va induire des raisonnements divers. C'est bien le cas de ce qui se passe dans le *Pseudologiste* ou dans *Sur une faute commise en saluant également*.

Dans le cas du *Parasite*, le locuteur cherche moins à définir la situation, que le sens du mot et son adéquation aux situations. Il en ressort un hellénisme qui se cherche, hésitant entre les théories platoniciennes qui au fond se défient du langage, et la nécessaire recherche d'optimisation de cet outil de communication dans la partie hellénophone de l'Empire romain.

Supervisant ce monde homérique, Lucien dispose par petites touches les éléments d'un hellénisme dans le monde divin, c'est-à-dire d'une diffusion de la culture grecque par des figures divines. Les dieux qui peuplent les opuscules de Lucien sont eux-mêmes à considérer comme des Grecs, des représentants de l'hellénisme. Lucien peut présenter une lecture sérieuse des mythes, en les faisant exposer par la bouche de certains de ses personnages. C'est sa figure de Socrate, par exemple, qui est chargée de mettre en place cet hellénisme :

περὶ τῆς δὴ παλαιῶς ἀνθρώποις μεμύθειται λόγος· φασὶ γυναῖκά ποτε οὔσαν Αἰόλου τοῦ Ἑλληνος θυγατέρα κουρίδιον ἄνδρα τὸν ἑαυτῆς τεθνεῶτα θρηνεῖν.

“[Socrate—C’est un oiseau de mer, Chéréphon, un oiseau nommé Alcyon, à la voix plaintive et gémissante] *sur lequel court une vieille légende. on dit que c’était autrefois une femme, fille d’Eole, fils d’Hellen, qui pleurait son époux mort.*” (*L’alcyon ou sur les métamorphoses*, 1)

Mais les dieux sont souvent considérés sous un angle ironique. Lucien en fait des citoyens avec des préoccupations de Grecs, pour lesquels les Grecs eux-mêmes sont des étrangers au même titre que les barbares. Tout le monde est étranger aux dieux. L’opposition traditionnelle est ainsi reléguée à un deuxième niveau, signalant combien la notion d’étrangeté est relative, comme on le lit dans cet attendu :

Ἐπειδὴ πολλοὶ τῶν ξένων, οὐ μόνον Ἕλληνες ἀλλὰ καὶ βάρβαροι, οὐδαμῶς ἄξιοι ὄντες κοινωνεῖν ἡμῖν τῆς πολιτείας, παρεγγραφέντες οὐκ οἶδα ὅπως.

[*Décret:*] “*Attendu que beaucoup d’étrangers, non seulement hellénophones mais aussi barbares, absolument indignes de partager avec nous les droits de citoyen, se sont glissés je ne sais comment sur nos registres.*” (*Assemblée des dieux*, 14)

Pour la compréhension de l’hellénisme linguistique chez Lucien, il faut comprendre que, pour lui, les Grecs peuvent être des ξένων tout en n’étant pas des barbares. La situation se complique lorsque la grécité est invoquée pour le dieu lui-même. On retrouve alors le lieu commun de l’hellénisme qui consiste à opposer la grécité à la barbarie, par exemple en insinuant qu’une personne peut ne pas être totalement grecque, ou bien pire, même pas un pur étranger :

ὁ γὰρ τοι γενναϊότατος οὗτος Διόνυσος ἡμιάνθρωπος ὢν, οὐδὲ Ἕλλην μητρόθεν ἀλλὰ Συροφοινικός τινος ἐμπόρου τοῦ Κάδμου θυγατριδοῦς.

“*C’est ce brave Dionysos, ce demi-homme, qui n’est même pas grec du côté de sa mère, car il est le petit-fils d’un marchand syro-phénicien, Cadmos.*” (*Assemblée des dieux*, 4)

L’humour peut prendre une autre dimension, faisant des Grecs les préférés des dieux. Une pointe de jalousie semble percer dans les paroles d’Apollon :

ΑΠΟΛΛΩΝ Οἷε γὰρ τὴν ἀδελφὴν χαίρειν τοῖς Σκύθαις, ἢ γε καὶ παρεσκεύασται, ἢν τις Ἕλλην ἀφίκηταί ποτε εἰς τὴν Ταυρικὴν, συνεκπλεῦσαι μετ’ αὐτοῦ μυσσαστομένη τὰς σφαγὰς;

“*Crois-tu que ma sœur se plaise avec les Scythes, elle qui se tient prête, si quelque Grec vient jamais en Tauride, à s’embarquer avec lui, tant elle a horreur du meurtre?*” (*Dialogues des dieux*, 3, 1)

Ou bien les dialogues sont l’occasion d’un rendez-vous quasi personnel avec un personnage historique et l’occasion de l’invectiver indirectement. Philippe répond ainsi à Alexandre :

ΦΙΛΙΠΠΟΣ Τίνων δὲ ἐκράτησας σύ γε ἀξιομάχων ἀνδρῶν, ὃς δειλοῖς ἀεὶ συνηνέχθης τοξάρια καὶ πελτίδια καὶ γέρρα οἰσύϊνα προβεβλημένοις; Ἑλλήνων κρατεῖν ἔργον ἦν, Βοιωτῶν καὶ Φωκέων καὶ Ἀθηναίων, καὶ τὸ Ἀρκάδων ὀπλιτικὸν καὶ τὴν Θετταλὴν ἵππον καὶ τοὺς Ἡλείων ἀκοντιστὰς καὶ τὸ Μαντινέων πελταστικὸν ἢ Θρακᾶς ἢ Ἰλλυριοῦς ἢ καὶ Παίονας χειρώσασθαι, ταῦτα μεγάλα· Μῆδῳ δὲ καὶ Περσῶν καὶ χαλδαίων, χρυσοφόρων ἀθρώπων καὶ ἐκράτησαν οὐδ’ εἰς χεῖρας ὑπομεινάντων ἐλθεῖν ἐκείνων, ἀλλὰ πρὶν ἢ τόξευμα ἐξικνεῖσθαι φυγόντων;”

“*Philippe — Mais quels soldats dignes de ce nom as-tu vaincus, toi qui ne t’es jamais mesuré qu’avec des lâches, armés de petits arcs, de petits boucliers ou de treillis d’osier? Ce qui était difficile, c’était de vaincre les Grecs, Béotiens, Phocidiens, Athéniens; ce qui était glorieux, c’était de battre la grosse infanterie des Arcadiens, la cavalerie thessalienne, les acoustistes éléens, les peltastes mantinéens, ou les Thraces, les Illyriens, les*

Péoniens. Mais les Mèdes, les Perses, les Chaldéens, hommes chargés d'or et amollis par le luxe, ne sais-tu pas qu'avant toi dix mille Grecs conduits par Cléarque les battirent, sans que ces lâches eussent eu le cœur d'en venir aux mains; car ils prirent la fuite avant d'arriver à portée du trait." (Dialogue des morts, 12, 2)

Cette longue réponse de Philippe est particulièrement intéressante car elle fait référence, dans son deuxième temps, à des peuples qui, dans la rivalité entre Philippe et Alexandre, servent de mesure. Dans la bouche de Philippe réapparaît alors la vision traditionnelle des orientaux mous (χρυσοφόρων ἀνθρώπων καὶ ἄβρων : Mèdes, Perses, Chaldéens) opposés aux "occidentaux" (Grecs, Thraces, Illyriens).

Le début de la réplique en réponse mise ensuite dans la bouche d'Alexandre est qu'il faut distinguer parmi les orientaux. Il y a orientaux et orientaux, Scythes et Indiens :

ΑΛΕΞΑΝΔΡΟΣ Ἄλλ'οὐ σκύθαι γε, ὦ πάτερ, οὐδὲ Ἰνδῶν ἐλέφαντες
εὐκαταφρόνητόν τι ἔργον·

"Alexandre – Mais les Scythes au moins, mon père, et les éléphants des Indiens n'étaient pas des ennemis à dédaigner." (Dialogue des dieux, 12, 3)

L'hellénisme qui se fonde sur les valeurs fondamentales helléniques évolue subtilement dans la bouche d'Alexandre comme figure de dialogue. Procédant ainsi, Lucien montre une compréhension avant la lettre de ce que l'on qualifiera d'hellénistique.

C'est sur le mode de l'allusion littéraire, c'est-à-dire celui de la grécité des temps anciens, que peut également se produire la mise en œuvre de l'hellénisme préclassique, c'est-à-dire de l'hellénisme créé par l'évocation des valeurs helléniques de la grécité classique. Lucien utilise ce procédé dans le *Charidèmos*. Le thème de l'opuscule est "la beauté", mot qui est repris en sous-titre. Hermippos rencontre Charidèmos et lui demande de lui redonner en substance des propos sur la beauté tenus par des orateurs, lors d'un banquet, chez un certain Androclès. Charidèmos rapporte ainsi les paroles d'un certain Philon :

Τὸ δὲ δὴ μέγιστον καὶ οἶον ἂν τις θαυμάσαι, ὁμιλῶν γὰρ τοῖς θεοῖς τοῦ γὰρ ἀνθρώπων γε οὐδέσι πλὴν εἰ μὴ τοῖς καλοῖς· ἐν δ' οὖν τούτοις δημηγορῶν οὕτω πεποίηται σοβαρὸς τῷ κοινῷ τῶν Ἑλλήνων ποιητῆ καὶ θρασὺς καὶ καταπληκτικός, ὥστ' ἐν μὲν τῇ προτέρᾳ δημηγορίᾳ τὴν Ἥραν, καίτοι πρότερον πάντ' εἰωθῆσαν.

"Mais ce qu'il y a de plus extraordinaire, de véritablement surprenant, c'est que lorsqu'il parle aux dieux (pour les hommes, il ne parle qu'à ceux qui sont beaux), lors, dis-je, qu'il harangue les dieux, il est, si l'on en croit le poète national de la Grèce, si hautain, si hardi, si terrifiant, que ses premières paroles remplissent Héra d'épouvante." (Charidèmos, 8)

3.2 La grécité classique

La grécité classique fait également l'objet de nombreuses notations chez Lucien.

Ces notations sont les bornes définitionnelles avec lesquelles Lucien rappelle à intervalle régulier que l'hellénisme se fonde aussi sur le rapport entre langue et territoire. Nous pouvons ainsi remarquer que, par ces notations, les frontières du monde hellénophone autour de l'époque classique se retrouvent dans les opuscules.

a) Dans les *Phalaris*, Lucien évoque les confins du monde hellénique : les Agrigentins, à

l'ouest, prennent soin de souligner leur appartenance à la communauté. Les *Phalaris* I et II comportent ainsi de nombreuses mentions des "Grecs": *Phalaris*, I, 6: ὅτι Ἑλληνές τε καὶ ἱεροὶ εἶναι λέγοντες, "parce que vous disant Grecs et saints"; *Phalaris*, I, 10 : οἱ σοφώτατοι τῶν Ἑλλήνων, "les plus sages des Grecs"; *Phalaris*, I, 14 : ἡμεῖς οἱ Ἀκραγαντῖνοι Ἑλληνές τε ὄντες καὶ τὸ ἀρχαῖον Δωριεῖς; "nous citoyens d'Agrigente, à titre de Grecs et Doriens d'origine."

b) Les opuscules scythiques présentent la Grèce comme le berceau des lois. L'*Anacharsis*, entre autres ouvrages "scythiques" de Lucien, fait allusion à la Grèce comme berceau des lois et de la politique. Le personnage s'adresse à Solon et se montre désireux :

νόμους τε τοὺς Ἑλλήνων ἐκμάθοιμι καὶ ἔθῃ τὰ παρ' ὑμῖν κατανοήσαιμι καὶ πολιτείαν τὴν ἀρίστην ἐκμελετήσαιμι.

"d'apprendre les lois de la Grèce, d'observer vos usages, et d'approfondir la meilleure forme de gouvernement." (*Anacharsis ou des exercices du corps*, 14)

c) Monde grec et monde barbare s'opposent. *Comment il faut écrire l'histoire* est l'occasion d'évoquer à propos d'Hérodote, et indirectement de Thucydide, l'opposition classique entre Grecs et barbares, par :

νίκας Ἑλληνικὰς δηλοῦντα καὶ ἥττας βαρβαρικός.

"les victoires des Grecs et les défaites de Barbares." (*Comment il faut écrire l'histoire*, 54)

d) Le monde grec constitue un pôle autour duquel des équilibres s'ordonnent. Ces repères sont repris dans l'évocation d'Hérodote, qui répond en quelque sorte à *Comment il faut écrire l'histoire*. Les Grecs y sont mentionnés à diverses reprises:

τοὺς Ἑλληνας ἅπαντας

"tous les Grecs réunis" (*Hérodote ou Aétion*, 1);

τοῖς Ἑλλησι τὰς Ἑλληνικὰς νίκας διεξιόντα, ὡς ἐκεῖνος διεξῆλθεν.

"faire connaître aux Grecs un grand historien racontant les victoires de la Grèce, comme il l'avait fait lui-même." (*Hérodote ou Aétion*, 7)

e) Le point le plus central du pôle est certainement Athènes. Mais Lucien ne manque pas d'évoquer la Macédoine comme contrepoint. La plus grande partie des allusions à la grécité des temps classiques se retrouve dans *Eloge de Démosthène*⁷⁴² ; Lucien fait évoquer à Démosthène :

τὰς Ἑλληνικὰς ἀποπληροῦν τραγωδίας, "les événements tragiques qui remuaient la Grèce" (*Eloge de Démosthène*, 7); les Grecs sont évoqués encore, dans un contexte politique :

μετενοοῦμεν γοῦν ὅτε τοὺς Ἑλληνας Ἀθήναζε συνηγάγομεν ὡς ἐλέγξοντες Ἀθηναίους, "aussi regrettâmes-nous d'avoir assemblé les Grecs à Athènes pour réfuter les Athéniens" (*Eloge de Démosthène*, 32); dans un contexte de préparation de guerre :

συνίστησιν δ' ἐπὶ συμμαχίας καὶ συντάξεις Ἑλληνικός, "il forme des alliances et des confédérations entre tous les Grecs" (*Eloge de Démosthène*, 36); par des paroles de Philippe à propos de Démosthène et rapportées par l'Antipater de l'éloge :

τὰς ἀρίστας πόλεις εἰς ἓν συναγαγὼν καὶ πᾶσαν τὴν Ἑλληνικὴν δύναμιν ἀθροίσας, "car il avait ligué contre nous

⁷⁴² Apocryphe selon Macleod, Lœb VIII, 239.

les Etats les plus importants et concentré toutes les forces de la Grèce” (*Eloge de Démosthène*, 38); à propos de politique intérieure : περὶ τῶν Ἑλληνικῶν πραγμάτων, “*au sujet des affaires de la Grèce*” (*Eloge de Démosthène*, 40); μηδ' ἦν ἑμαυτὸν ἔταξα τάξιν λιπῶν τὴν Ἑλληνικὴν εἰς τὴν Μακεδονικὴν μεταβάλλεσθαι, “*je dois me garder [dit Démosthène] d'autant plus de me laisser corrompre en recevant la vie d'Antipater et d'abandonner le poste où je me suis placé en passant des Grecs aux Macédoniens.*” (*Eloge de Démosthène*, 44); enfin par l'évocation du pouvoir de la Grèce : καὶ δύναμις Ἑλλήνων τῶν ὑπ' ἐμοῦ μέχρι νῦν τετηρημένων, “*la puissance des Grecs, sur le salut desquels j'ai veillé jusqu'à ce moment.*” (*Eloge de Démosthène*, 45).

f) Cependant Alexandre chez les morts devient une figure qui sert à suggérer la domination dans laquelle vivent les Grecs depuis la fin de l'époque classique :

ΑΛΕΞΑΝΔΡΟΣ καὶ τοὺς Ἕλληνας δὲ τοὺς μὲν ἀναιμωτὶ παρέλαβον, Θηβαίους δὲ ἴσως ἀκούεις ὅπως μετῆλθον.

“*Alexandre—Les Grecs, je les ai aussi rangés sous ma puissance sans verser de sang; quant aux Thébains, tu sais peut-être comment j'ai puni leur rébellion.*” (*Dialogue des morts*, 12, 3)

g) Enfin, les *Dialogues* en général eux-mêmes ne sont pas sans représenter la grécité classique. Mettant en scène un soldat fanfaron, Lucien fait rappeler par des personnages de la nouvelle comédie des problématiques de son époque :

ὁ γὰρ σατράπης μέγιστος ὢν, ὄπλομάχων ἄριστος δοκῶν εἶναι, καταφρονήσας τοῦ Ἑλληνικοῦ, προπηδήσας ἐς τὸ μέσον προὔκαλεῖτο εἶ τις ἐθέλοι αὐτῷ μονομαχήσαι.

“*Ce satrape était un colosse, il passait pour être un escrimeur sans pareil. Plein de mépris pour le contingent grec, il bondit entre les deux armées et défie en combat singulier quiconque voudra l'affronter.*” (*Dialogue des courtisanes*, 13, 2)

Lucien assume et utilise donc certains aspects du passé légendaire et historique de l'hellénisme. Il s'agit des aspects propices à suggérer un hellénocentrisme dans l'hellénisme. La précision et la profondeur historique ne sont pas ses soucis premiers, et Lucien s'assimile les grands moments de la Grèce classique selon ses besoins idéologiques ou littéraires.

3.3 Une grécité nouvelle

Mais en regard des allusions à tout ce qui touche de près ou de loin la Grèce des temps classiques, Lucien développe aussi tout un réseau de notations concernant ce que nous pourrions nommer une grécité nouvelle, celle de son temps. Cette grécité est celle qui permettra de mieux comprendre les notations ayant trait à l'hellénisme linguistique.

a) Les dieux grecs sont sortis du monde de la Grèce classique.

Cette forme de grécité nouvelle s'exprime dans l'*Héraclès*, combinée à des questions de lexicologie :

ᾧμην οὖν ἐφ' ὕβρει τῶν Ἑλληνίων θεῶν τοιαῦτα παρανομεῖν τοὺς Κελτοὺς

ἐς τὴν μορφήν τὴν Ἡρακλέους ἀμυνομένους αὐτὸν τῇ γραφῇ;

“Dans ces conditions, pensais-je, c’est pour insulter les dieux grecs que les Celtes ont ainsi maltraité l’apparence d’Héraclès.” (Héraclès, 2)

Elle s’exprime surtout dans un renouvellement de l’opposition entre barbares et Grecs, mais adoucie par les dimensions de l’Empire :

τὸν λόγον ἡμεῖς οἱ Κελτοὶ οὐχ ὥσπερ ὑμεῖς οἱ Ἕλληνες Ἑρμῆν οἰόμεθα εἶναι.

“Nous Gaulois nous ne pensons pas comme vous autres Grecs que Hermès soit l’éloquence.” (Héraclès, 4)

Les allusions à l’hellénisme du II^e s.d.n.è contenues dans le *Démonax* concernent entre autres, la dénomination des dieux :

λέγω δὲ εἷς τε τὸν Βοιώτιον Σώστρατον ἀναφέρων, ὃν Ἡρακλέα οἱ Ἕλληνες ἐκάλουν καὶ ὄντο εἶναι, καὶ μάλιστα εἰς Δημόνακτα τὸν φιλόσοφον.

“En disant cela je songe au Béotien Sostratos, que les Grecs appelaient Héraclès et qu’ils croyaient être ce dieu même, et surtout au philosophe Démonax.” (Vie de Démonax, 1)

Dans *Charon ou les contemplateurs*, les Grecs sont un objet de débat aux yeux des dieux :

ΕΡΜΗΣ Μίλων οὗτος ὁ ἐκ Κρότωνος ἀθλητῆς. ἐπικροτοῦσι δ’ αὐτῷ οἱ Ἕλληνες, ὅτι τὸν ταῦρον ἀράμενος φέρει διὰ τοῦ σταδίου μέσου.

“Celui-là c’est Milon, l’athlète de Crotona. Les Grecs l’applaudissent parce qu’il a pris un taureau sur son dos et le porte au travers du stade.” (Charon ou les contemplateurs, 8)

La déesse syrienne fait appel à de nombreuses références de l’hellénisme nouveau. Le locuteur y est le moteur des comparaisons qui vont permettre de comprendre les points cardinaux de cette nouvelle culture. Le rapport aux dieux qui est évoqué signale alors la cohabitation de différences culturelles fondamentales.

Le point de départ est à nouveau la question de la dénomination dans le contexte de l’hellénisme. Ces dénominations signalent des différences culturelles de fond, masquées par l’assimilation des noms :

τὸ δὲ παλαιὸν καὶ παρ’ Αἰγυπτίοισιν ἀξόανσι νηοὶ ἔσαν. καὶ ἔστιν ἰρὰ καὶ ἐν Συρίῃ οὐ παρὰ πολὺ τοῖς Αἰγυπτίοισιν ἰσοχρονέοντα, τῶν ἐγὼ πλείστα ὄπωπα, τό γε τοῦ Ἡρακλέος τὸ ἐν Τύρῳ, οὐ τούτου τοῦ Ἡρακλέος τὸν Ἕλληνες αἰείδουσιν, ἀλλὰ τὸν ἐγὼ λέγω πολλὸν ἀρχαιότερος καὶ Τύριος ἦρως ἐστίν.

“Il existe en Syrie aussi des temples qui sont presque du même temps que ceux d’Egypte. Je les ai vus moi-même pour la plupart, notamment celui d’Héraclès à Tyr, qui n’est pas l’Héraclès que célèbrent les Grecs : celui dont je parle est beaucoup plus ancien et c’est un héros tyrien.” (Sur la déesse syrienne, 3)

Cet hellénisme est aussi curieusement annonciateur de grands mythes hébraïques :

τὰ μὲν Δευκαλίωνος πέρι Ἕλληνες ἱστοροῦσι.

“Voilà ce que les Grecs racontent au sujet de Deucalion (i.e. l’histoire de l’arche de Noé).” (Sur la déesse syrienne, 12)

La visée ethnologique rejoint le fait religieux :

Ποιέουσι δὲ καὶ ἄλλο μῦθοισι Ἑλλήνων Τροϊζηνίοισι ὁμολογέοντες.

“Ils ont aussi une autre coutume qui ne leur est commune qu’avec un seul peuple de la Grèce, les gens de

Trézène." (Sur la déesse syrienne, 60)

Ces modalités de comparaison peuvent cependant être encore, en apparence, tributaires de l'opposition stéréotypée entre Grecs et barbares :

καὶ τὰδε ποιέοντες ἑωυτοὺς μὲν ἐπαινέουσιν, Ἑλλήνων δὲ κατηγοροῦσιν καὶ ἄλλων ὀκόσοι Ἀπόλλωνα παῖδα θέμενοι ἰλάσκονται.

"*Ils s'applaudissent beaucoup de leur idée (i.e. les Syriens qui ont donné à la statue d'Apollon un visage barbu) et blâment les Grecs et tous ceux qui croient se rendre Apollon propice en lui donnant les traits d'un adolescent.*" (Sur la déesse syrienne, 35)

Les dieux grecs demeurent cependant une référence dans ce siècle moderne où évoluent des personnages de l'acabit de Pérégrinos :

ὁ νομοθέτης ὁ πρῶτος ἔπεισεν αὐτοὺς ὡς ἀδελφοὶ πάντες εἶεν ἀλλήλων, ἐπειδὴν ἅπαξ παραβάντες θεοὺς μὲν τοὺς Ἑλληνικοὺς ἀπαρνήσονται, τὸν δὲ ἀνεσκολοπισμένον ἐκείνον σοφιστὴν αὐτὸν προσκυνῶσιν καὶ κατὰ τοὺς ἐκείνου νόμους βιώσιν."

"*Leur premier législateur (i.e. celui des chrétiens, dont Lucien vient de parler) leur a persuadé qu'ils sont tous frères, une fois qu'ils ont changé de religion et renié les dieux de la Grèce, pour adorer leur fameux sophiste crucifié et vivre selon ses lois.*" (Sur la mort de Pérégrinos, 13)

b) Le monde des échanges commerciaux s'est élargi

L'éloge de la mouche fait référence à une réalité économique de la Grèce du temps. Lucien, comparant les ailes de la mouche à celles des oiseaux, écrit que celles de la première sont plus délicates (...):

ὅσον τῆς Ἑλληνικῆς ἐσθῆτος ἢ Ἰνδικῆ λεπτοτέρα καὶ μαλακωτέρα·

"*autant que les étoffes de l'Inde surpassent en finesse et en moelleux celles de la Grèce.*" (Eloge de la mouche, 1)

c) Les repères intellectuels ont changé

L'élitisme d'un certain hellénisme apparaît comme un des éléments d'un groupe de valeurs des intellectuels, comme dans le contexte philosophique de la *Vie de Démonax* :

ὥστε ἐπεὶ καὶ ἔμαθεν οὐκέτι ἑαυτῷ διαρκῶν, ἐκὼν ἀπῆλθε τοῦ βίου πολὺν ὑπὲρ αὐτοῦ λόγον τοῖς ἀρίστοις τῶν Ἑλλήνων καταλιπὼν.

"*Aussi, dès qu'il sentit qu'il ne pouvait plus se suffire à lui-même, il quitta volontairement la vie, laissant aux meilleurs des Grecs un long souvenir de ses vertus.*" (Vie de Démonax, 4)

L'opuscule *Sur la mort de Pérégrinos*, dans la mesure où il met en scène un personnage contemporain de Lucien, comporte des allusions à un hellénisme forcément en rapport avec l'actualité de l'époque de production de cet écrit. La Grèce dont il est question est celle des dimensions de l'Empire romain et fondue en lui, ainsi que celle du christianisme. Il est important pour un intellectuel de se (re)présenter devant elle⁷⁴³ :

⁷⁴³ V. aussi: *L'âne ou Loukios*, 2 : ὁ δὲ ἐπειδὴ τοῖς γράμμασιν ἐνέτυχεν, Ἄλλ' ὁ μὲν φίλτατος ἐμοί, ἔφη, καὶ τῶν Ἑλλήνων ἐξοχώτατος Δεκτριανὸς εὖ ποιεῖ καὶ θαρρῶν πέμπει παρ' ἐμοῦ τοὺς ἐταίρους τοὺς ἑαυτοῦ· τὸ δὲ οἰκίδιον τὸ ἐμὸν. "*Quand il eut fini de lire la lettre: 'Décrianos, dit-il, est mon intime, et le plus distingué des Grecs. Je lui sais gré de m'envoyer ses amis en toute confiance.'*" Dans cet opuscule Lucien confirme son utilisation du concept d'hellénisme comme représentant pour lui le goût des Grecs, ou les Grecs comme public.

ὁ δὲ γεννάδας οὗτος, τὴν πολυανθρωποτάτην τῶν Ἑλληνικῶν πανηγύρεων τηρήσας, πυρὰν ὄτι μεγίστην νήσας ἐνεπήδησεν ἐπὶ τοσοῦτων μαρτύρων.

“Au contraire notre brave Cynique a choisi l’Assemblée la plus nombreuse de la Grèce pour élever le bûcher le plus grand possible et sauter dedans en présence d’une multitude de témoins, ...” (Sur la mort de Pérégrinos, 1)

Une autre notation s’ajoute dans le même sens dans la même phrase :

καὶ λόγους τινὰς ὑπὲρ τούτου εἰπὼν πρὸς τοὺς Ἕλληνας οὐ πρὸ πολλῶν ἡμερῶν τοῦ πολμήματος.

“...après avoir prononcé devant les Grecs plusieurs discours sur son audacieux dessein, quelques jours avant de le mettre à exécution” (Sur la mort de Pérégrinos, 1)

Devant les Grecs réunis en assemblée, le ton évoquant le contexte d’hellénisme est le même, mélange de respect et d’ironie de la part de l’écrivain :

ἐς δὲ τὴν ἐξῆς Ὀλυμπιάδα λόγον τινὰ διὰ τεττάρων ἐτῶν συνηθεὶς τῶν διὰ μέσου ἐξήνεγκε πρὸς τοὺς Ἕλληνας, ἔπαινον ὑπὲρ τοῦ τὸ ὕδωρ ἐπαγαγόντος καὶ ἀπολογίαν ὑπὲρ τῆς τότε φυγῆς.

“Pour l’Olympiade suivante, il composa pendant les quatre années d’intervalle, un discours qu’il vint débiter devant les Grecs, par lequel il faisait l’éloge de celui qui avait fait l’aqueduc et se justifiait lui-même d’avoir pris la fuite.” (Sur la mort de pérégrinos, 20)

“Les Grecs”, quelle que soit leur influence politique au II^e s.d.n.è., constituent bien un public de choix pour les philosophes et sophistes. Ils sont une caisse de résonance en termes de notoriété, la garantie que la réputation de celui qui les utilise sera reconnue :

καὶ διέδωκε λόγον ἐς τοὺς Ἕλληνας εὐθὺς ἀπ’ Ὀλυμπίων τῶν ἔμπροσθεν ὡς ἐς τοῦπιὸν καύσων ἑαυτόν.

“et, aussitôt après les derniers Jeux Olympiques, il a répandu parmi les Grecs le bruit qu’il se brûlerait aux jeux suivants.” (Sur la mort de pérégrinos, 20)

Dans un opuscule où l’hellénisme est également mis en jeu sur le mode historique et comparatiste, *Sur la danse*, la mise en place de la notion d’hellénisme, en vue de sa refondation, débute chronologiquement par le rappel des poèmes homériques :

ὁ γοῦν Ὅμηρος τὸν Μηριόνην, οὐκ αἰσχῦναι βουλόμενος ἀλλὰ κοσμῆσαι, ὄρχηστὴν προσεῖπεν, καὶ οὕτως ἄρα ἐπίσημος ἦν καὶ γνώριμος ἅπασιν ἐπὶ τῇ ὄρχηστικῇ ὥστε οὐχ οἱ Ἕλληνες μόνον ταῦτα ἠπίσταντο περὶ αὐτοῦ ἀλλὰ καὶ οἱ Τρῶες αὐτοί, καίτοι πολέμοι ὄντες·

“Car Homère, qui ne voulait pas ravalier mais honorer Mérion, lui donne le nom de danseur, et son talent l’avait si bien signalé et fait connaître à tout le monde que sa réputation s’était répandue non seulement chez les Grecs, mais encore chez leurs ennemis, les Troyens.” (Sur la danse, 8)

Cette évocation de l’hellénisme se poursuit sur le mode de l’évocation légendaire :

Λακεδαιμόνιοι μὲν, ἄριστοι Ἑλλήνων εἶναι δοκοῦντες, παρὰ Πολυδεύκους καὶ Κάστορος καρνατίζειν μαθόντες.

“Les Lacédémoniens qui passent pour les plus vaillants des Grecs, apprirent de Pollux et de Castor à danser la caryatique.” (Sur la danse, 10)

A cet égard, il s’agit d’un hellénisme qui, intellectuellement, place encore très haut les idées philosophiques, et ce sont les Scythes qui les saluent. Dans sa présentation de Solon à

Anacharsis, Toxaris dit :

οὗτός σοι ὁ Ἑλληνικὸς καινών, τοῦτο δείγμα τῆς φιλοσοφίας τῆς Ἀττικῆς.

"Tu as en lui la règle de la Grèce, en lui le modèle de la philosophie attique." (Le Scythe, 7)

La Grèce devient pour ainsi dire une forme de lieu de bonheur éternel, où Anacharsis et Solon vivent ensemble :

ὁ μὲν παιδεύων καὶ διδάσκων τὰ κάλλιστα, ὁ Σόλων, καὶ φίλον ἅπασι ποιῶν τὸν Ἀνάχαρσιν καὶ προσάγων τοῖς Ἑλλήνων καλοῖς καὶ πάντα τρόπον ἐπιμελούμενος, ὅπως ἤδιστα διατρίψῃ ἐν τῇ Ἑλλάδι.

"L'un Solon instruisant l'autre et lui enseignant les plus belles choses, lui procurant l'amitié de tous, le présentant aux plus honnêtes gens, et mettant tous ses soins à lui rendre son séjour en Grèce le plus agréable possible." (Le Scythe, 8)

d) La notion de nationalité et le rapport cité/nation ont changé.

La "nationalité" que l'on acquiert, ou à laquelle on se rattache, est évidemment aussi une des valeurs de la grécité nouvelle. Le lecteur connaît bien comment Démonax raille Polybios :

Εἶθε σε, ἔφη, Ἑλληνα μᾶλλον ἢ Ῥωμαῖον πεποιθήκει;

"Si seulement, répliqua-t-il, il t'avait fait Grec plutôt que Romain!" (Vie de Démonax, 40)

C'est que Polybios est d'une cité déjà grecque depuis longtemps, et qu'il se pense grec. Démonax, figure de Lucien dans son œuvre, conteste cela vu son inculture. En outre, il s'agit sans doute d'une pique anti-romaine: à quoi bon être citoyen romain si on ne sait pas le grec?

Dans *Le coq ou le songe*, l'hellénisme a les accents cosmopolites du monde hellénophone du II^es.d.n.è. Il est ainsi question des Grecs d'Italie. Or cette partie de l'Italie est grecque depuis très longtemps. Il semble que Lucien profite de la voix d'Alectryon, le coq, pour montrer un peu de condescendance, reste d'atticentrisme classique, envers cette province coloniale du monde grec :

ἐς τὰ ἄδυτα κατελθὼν ἐξέμαθον τὰς βίβλους τὰς Ὦρου καὶ Ἰσιδος, καὶ αὐθις εἰς Ἰταλίαν ἐκπλεύσας οὕτω διέθηκα τοὺς κατ' ἐκεῖνα Ἑλληνας, ὥστε θεὸν ἦγόν με.

"Je pénétrai dans leurs sanctuaires (i.e. des Egyptiens) et j'appris par cœur les livres d'Horus et d'Isis; puis je remis la voile pour l'Italie, et j'en imposai tellement aux Grecs de cette contrée qu'ils me regardaient comme un dieu." (Le coq ou le songe, 18)

La double accusation ou les tribunaux présente un hellénisme en rapport avec la notion d'identité. Le locuteur exprime le besoin de rattachement à un groupe. Le vocabulaire utilisé suppose un rattachement administratif, mais amène à penser à un rattachement identitaire, et partant, linguistique :

καὶ γὰρ ἐπαίδευσεν καὶ συναπεδήμησεν καὶ εἰς τοὺς Ἑλληνας ἐνέγραψεν, καὶ κατὰ γε τοῦτο χάριν ἂν εἰδείην τῷ γάμῳ.

"C'est elle qui m'a instruit (Rhétorique), elle m'a accompagné dans mes voyages; elle m'a inscrit au rang des Grecs, et, à ces titres, je lui sais gré de m'avoir épousé." (La double accusation ou les tribunaux, 30)

Dans *Sur le deuil*, l'hellénisme subit la comparaison avec d'autres cultures. La notion de grécité classique comme entité nationale est relativisée. Pour le locuteur, il s'agit d'une forme de tour d'horizon de toutes les cultures qui sont recensées à l'époque, tour d'horizon qui, en même

temps, apparaît comme une critique caustique des manifestations auxquelles le deuil donne lieu en Grèce. L'hellénisme reste une valeur, mais n'est pas fétichisé.

τὸ δὲ ἀπὸ τούτου διελόμενοι κατὰ ἔθνη τὰς ταφὰς ὁ μὲν Ἕλληνα ἔκαυσεν, ὁ δὲ Πέρσης ἔθαψεν, ὁ δὲ Ἰνδὸς ὑάλῳ περιχρίει, ὁ δὲ Σκύθης κατεσθίει, ταριχεύει δὲ ὁ Αἰγύπτιος·

"Mais ce qui suit varie selon les peuples. Le Grec brûle les tombes, le Perse enterre, l'Indien enduit d'une matière transparente, le Scythe mange, l'Egyptien sale." (Sur le deuil, 21)

Le contexte de *Les portraits* est certainement celui de l'acquisition de la citoyenneté romaine pour Lucien. C'est dans ce contexte qu'il faut replacer cet hellénisme, comme en abyme :

ἀλλὰ εὐδοκίμουν ἄμφω καὶ ἐτιμῶντο ὑπὸ τῶν Ἑλλήνων.

"Tous les deux au contraire ont joui de l'estime et de l'admiration des Grecs." (Les portraits, 19)

La liaison entre la culture grecque et la culture scythique sert à nouveau de symbole à un hellénisme appelé à s'ouvrir⁷⁴⁴. La notion de grécité comme nation est à nouveau en cela relativisée :

Δευκαλίωνος δὲ πὲρι λόγον ἐν Ἑλλησιν ἤκουσα

"J'ai entendu parler de Deucalion chez les Grecs." (Sur la déesse syrienne, 12)

Le regard ethnologique de Lucien se fait également perçant dans la perspective de cet hellénisme. Le locuteur prend comme point de référence "les Grecs" dans un contexte où il est question de la déesse syrienne, et prend soin d'achever sa notation par la mise en évidence d'un mot :

ἐρέω δὲ καὶ ἄλλ' ὅ τι ἐστὶν ἐν τῷ νηῷ Διονύσου ὄργιον. φαλλοὺς Ἕλληνας Διονύσῳ ἐγείρουσιν, ἐπὶ τῶν καὶ τοιόνδε τι φέρουσιν, ἄνδρας μικροὺς ἐκ ξύλου πεπονημένους, μεγάλα αἰδοῖα ἔχοντας· καλέεται δὲ τάδε νευρόσπαστα.

"Je vais citer encore une autre chose qui se rapporte dans ce temple au culte de Dionysos. les Grecs élèvent à ce Dieu des phallus, sur lesquels ils placent de petits hommes sculptés en bois qui ont un gros membre : on les appelle marionnettes." (Sur la déesse syrienne, 16)

La comparaison à visée ethnologique, entre les cultures, est un trait récurrent de cet hellénisme contemporain de Lucien, et dont il rend compte :

καὶ τὸ Ἕλληνας Σθενεβοίης πὲρι λέγουσι καὶ Φαίδρης τῆς Κνωσσίας, ταυτὶ καὶ Ἀσσύριοι ἐς Στρατονίκην μυθολογέουσιν.

"Et ce que les Grecs disent de Sthénéboia et de Phèdre de Cnossos, les Assyriens le racontent de Stratonice." (Sur la déesse syrienne, 23)

La problématique de la domination romaine n'est pas absente de l'opuscule concernant la mort de Pérégrinos, opuscule très en prise sur la réalité de son temps :

Οὕτω δὴ ἐπὶ τὴν Ἑλλάδα ἐλθὼν ἄρτι μὲν Ἡλείοις ἐλοιδορεῖτο, ἄρτι δὲ τοὺς Ἕλληνας ἔπειθεν ἀντάρασθαι ὄπλα Ῥωμαίοις, ἄρτι δὲ ἄνδρα παιδεία καὶ ἀξιώματι προὔχοντα, διότι καὶ ὕδωρ ἐπήγαγεν τῇ Ὀλυμπίᾳ καὶ ἔπαυσε δίψει ἀπολλυμένους τοὺς πανηγυριστάς, κακῶς ἠγόρευεν ὡς καταθηλύναντα τοὺς Ἕλληνας.

⁷⁴⁴ Même mode de raisonnement en: *Le Cynique*, 20 : καὶ μὴ μόνον γε τῶν Ἑλλήνων, ἀλλὰ καὶ τῶν βαρβάρων τοὺς ναοὺς ἐπισκόπει περιιών, "Sans te borner aux temples de la Grèce, parcours aussi ceux des barbares.", déclare finalement le Cynique à Lykinos.

“Il retourna ainsi en Grèce. Là, tantôt il injurait les Eléens, tantôt il essayait de persuader aux Grecs de prendre les armes contre les Romains, tantôt il invectivait un homme éminent en savoir et en dignité, parce qu’entre autres services rendus à la Grèce, il avait amené de l’eau dans le territoire d’Olympie et préservé les spectateurs des jeux de mourir de soif. Il avait ainsi, disait notre cynique, efféminé les Grecs.” (Sur la mort de Pérégrinos, 19)

La grécité comme idée de nation est déjà toute résumée dans le nom du personnage principal de l’opuscule. Ce champion de l’hellénisme, Pérégrinos, a un nom latin (Peregrinus), et quel nom! C’est en quelque sorte à un double barbare que revient le soin d’incarner des valeurs d’hellénisme.

De même, l’opuscule témoigne de la conscience de la diversité des hellénophones; une forme de vie de cité persiste :

εἰκόνας μὲν γὰρ παρά τε Ἡλείων αὐτῶν παρά τε τῶν ἄλλων Ἑλλήνων, οἷς καὶ ἐπεσταλκέναι ἔλεγεν, αὐτίκα μάλα οἶδα πολλὰς ἀνασθησομένας.

“Chez les Eléens eux-mêmes et chez les autres Grecs, auxquels on disait qu’il avait envoyé des lettres, je suis sûr qu’on va immédiatement lui élever un grand nombre de statues.” (Sur la mort de Pérégrinos, 41)

Les fugitifs replace dans la contemporanéité de son époque de production l’opposition entre hellénisme et barbarie. Les barbares sont ainsi redéfinis comme une population dont toute l’éducation reste à faire. Mais c’est bien une coquetterie de Lucien qu’il faut lire, car tous les barbares de son œuvre enseignent le contraire :

ΦΙΛΟΣΟΦΙΑ Ἡξια μὲν, ὦ πάτερ, οὐκ ἐπὶ τοὺς Ἕλληνας εὐθύς, ἀλλ’ ὅπερ ἐδόκει μοι χαλεπώτερον τοῦ ἔργου εἶναι, τὸ βαρβάρους παιδεύειν καὶ διδάσκειν, τοῦτο πρῶτον ἠξίουν ἐργάσασθαι.

“Philosophie — Ce n’est pas chez les Grecs que je m’élançai d’abord. C’est par la partie de ma tâche qui me paraissait la plus difficile, par l’instruction et l’éducation des barbares, que je jugeai à propos de commencer.” (*Les fugitifs*, 6)

Les Grecs apparaissent ironiquement comme dociles :

τὸ Ἑλληνικὸν δὲ εἶων ὡς ῥᾶστα ὑποβαλέσθαι οἷόν τε καὶ τάχιστα, ὡς γε ὤμην, ἐνδεξόμενον τὸν χαλινὸν καὶ ὑπαχθησόμενον τῷ ζυγῷ.

“Je laissai donc de côté les Grecs, pensant qu’ils étaient les plus faciles à dompter et les plus disposés à recevoir le frein et à se plier au joug” (*Les fugitifs*, 6)

La lecture des exemples Scythes, également, peut amener à les considérer comme une sorte de “prolongement rétrospectif” et d’enrichissement à rebours de l’hellénisme de l’époque de Lucien :

ὀλίγους δὲ τινὰς προχειρισάμενοι τῶν καθ’ ἡμᾶς αὐτοὺς καὶ τὰ ἔργα αὐτῶν διηγησάμενοι, ἐγὼ μὲν τὰ Σκυθικά, σὺ δὲ τὰ Ἑλληνικά, ὁπότερος ἂν ἐν τούτοις κρατῆ καὶ ἀμείνους παράσχηται τοὺς φίλους, αὐτός τε νενικηκῶς ἔσται καὶ τὴν αὐτοῦ ἀνακηρύξει, κάλλιστον ἀγῶνα καὶ σεμνότατον ἀγωνισάμενος.

“Prenons seulement quelques amis de notre temps et racontons leurs actes, moi ceux des Scythes, toi ceux des Grecs, et celui de nous deux qui l’emportera dans ce choix et produira les amis les plus parfaits sera le vainqueur et proclamera le triomphe de son pays dans ce combat, le plus beau et le plus vénérable de tous.” (*Toxaris ou sur l’amitié*, 10)

Une fois posée cette démarche de réflexion au début de l'opuscule, le va-et-vient entre allusions à la grécité (contemporaine du moment d'écriture, ou antérieure mais modernisée) et référence à des comportements "barbares" se poursuit⁷⁴⁵.

La collection de références sur le thème de la danse peut, lui aussi, dans le sens d'une nouvelle définition de l'hellénisme, évoquer d'autres cultures aux connotations exotiques :

Καὶ τί σοι τοὺς Ἕλληνας λέγω, ὅπου καὶ Ἴνδοι ἐπειδὴν ἔωθεν ἀναστάντες προσεύχονται τὸν Ἥλιον.

"Mais pourquoi te parler des Grecs, lorsque les Indiens, levés avec l'aurore, adorent le soleil." (*Sur la danse*, 17)

Comme dans *Sur la mort de Pérégrinos*, les Grecs sont dans l'*Harmonidès* conçus d'emblée comme la mesure du monde. Les scènes des deux opuscules prennent place à six siècles d'intervalle. Leur temporalité interne n'est donc pas identique. Mais les deux œuvres sous-entendent ce qu'est l'οἰκουμένη pour Lucien :

Εἰπέ μοι, ἔφη, ὦ Τιμόθεε, πῶς ἂν ἔνδοξος γενοίμην ἐπὶ τῇ τέχνῃ; καὶ τί ποιοῦντα εἴσονταί με οἱ Ἕλληνες ἅπαντες;

("Harmonidès le joueur de flûte fit un jour cette question à Timothée son maître:) "Dis-moi Timothée, comment pourrais-je devenir illustre dans mon art? Que dois-je faire pour être connu de tous les Grecs?" (*Harmonidès*, 1)

Lucien apparaît ainsi, encore plus implicitement que Plutarque, Aelius Aristide ou Dion de Pruse peut-être⁷⁴⁶, comme un tenant de l'idée de la supériorité de la culture grecque dans le monde romain, justement parce que cette identité culturelle apparaît comme intacte à travers le temps⁷⁴⁷. Sans le considérer à la lettre comme un nationaliste grec attardé, on peut cependant dire de Lucien que pour lui l'Empire est le monde, que la culture de ce monde est la culture grecque, restée la même tout en étant devenue autre dans d'autres cadres religieux, conceptuels, et politiques au sens le plus étymologique du terme. Voilà pourquoi le texte de Lucien doit être lu comme une *paideia* qui pense l'hellénisme, constamment à l'œuvre d'une mise à l'épreuve de la *paideia* du lecteur, dans le but de tester son identité culturelle. Et cette mise à l'épreuve s'exerce non seulement sur le plan thématique⁷⁴⁸, mais surtout dans la récurrence de termes clés de la grécité, donc par la langue.

Autre référence à la notion de nationalité, *Le Scythe* est à rapprocher de *Toxaris ou sur l'amitié* comme opuscule "scythique". Cependant l'hellénisme qui s'y trouve en toile de fond est à nuancer légèrement. Ici il ne s'agit pas de comparaison, mais de célébration de la grécité et de ce qu'elle est susceptible d'apporter. Comme dans l'exemple précédent, la temporalité de l'opuscule est celle de la haute époque classique. Mais Lucien place dans ce décor un faisceau problématique moderne et qui ne peut trouver sa dimension réelle que dans l'époque de production du texte : la place de l'étranger et son acculturation, notamment linguistique, au

⁷⁴⁵ Ce réseau de notation est assez dense, étant donné le thème de départ : *Toxaris ou sur l'amitié*, 10, 11, 18, 34, 54, 55, 59.

⁷⁴⁶ Cf. Veyne 1999, 511 : "Que pensaient les Grecs de la domination impériale romaine? Vaste problème, très étudié et très documenté, avec mille références et deux textes principaux, les *Conseils politiques* de Plutarque, qui sont à la fois résignés et favorables à cette domination, avec une pointe d'amertume, et l'*Eloge de Rome* par un apologiste intelligent et moins flatteur qu'on ne le dit parfois, Aelius Aristide. Mais il existe un troisième texte, le *Discours à Rhodes* de Dion de Pruse, qui est fort différent, très inattendu, courageux aussi, et où l'on devine dans quelles contradictions était empêtrée la fierté grecque (...)."

⁷⁴⁷ V. Dubuisson 1989, 334.

⁷⁴⁸ V. Béliis 1998, 90-99.

II° s.d.n.é. L'hellénisme offre ainsi en premier lieu la culture, et la culture :

Οὐ πρῶτος Ἀνάχαρσις ἀφίκετο ἐκ Σκυθίας Ἀθήναζε παιδείας ἐπιθυμία τῆς Ἑλληνικῆς.

"Anacharsis n'est pas le premier qui vint de Scythie à Athènes pour s'instruire dans les sciences de la Grèce." (Le Scythe, 1)

C'est un hellénisme en apparence encore fortement attiocentriste qui s'y développe, mais il est le décor nécessaire à la création de la vibration culturelle :

ὡς δ' ἂν τάχιστα πᾶσαν ἴδοις τὴν πόλιν τὴν τῶν Ἀθηνῶν, μᾶλλον δὲ τὴν Ἑλλάδα ὅλην καὶ τὰ Ἑλλήνων καλά, ἐγὼ ὑποθήσομαι σοι.

"Maintenant je vais t'indiquer le moyen le plus rapide de voir toute la ville d'Athènes ou plutôt la Grèce tout entière et ce que les Grecs ont de plus beau." (Le Scythe, 5)

Mais c'est aussi chez Lucien lui-même que l'on va trouver la relativisation d'un hellénisme trop prégnant, dans un éclat de rire de Callicratidas, personnage de Lykinos comme narrateur, et dans un contexte à nouveau classique :

Ἐμοὶ μὲν γὰρ ὀλίγου καὶ γελαῶν ἔναγχος ἐπήει, Χαρικλέους ἄλογα ζῶα καὶ τὴν Σκυθῶν ἐρημίαν ἐπαينوῦντος· ὀλίγου δὲ ὑπὸ τῆς ἄγαν φιλονεικίας καὶ μετενόει γενόμενος Ἕλληνα.

"J'avais presque envie de rire tout à l'heure, tandis que Chariclès louait les bêtes et les déserts de la Scythie. Pour un peu, dans l'excès de sa passion combative, il eût regretté d'être grec." (Les Amours, 36)

e) Les rapports sociaux ont changé.

Dans *Sur ceux qui sont aux gages des grands*, l'hellénisme est envisagé en regard de ce qu'il symbolise dans le jeu social, romain particulièrement : une *valeur*. Il est l'occasion d'évoquer un individu et le cliché supposé de son caractère, ou encore la manière dont il est perçu, dans un certain contexte, par rapport à une certaine compétence, en l'occurrence son aptitude à prendre part au groupe des professionnels de la parole :

ὁ μὲν γὰρ κατήγορος καὶ σιωπῶν ἀξιόπιστος, σὺ δὲ Ἕλληνα καὶ ῥάδιος τὸν τρόπον καὶ πρὸς πᾶσαν ἀδικίαν εὐκόλος.

"Ton accusateur est digne de foi, même s'il garde le silence, tandis que toi, tu es un Grec, de caractère souple et porté à tous les crimes." (Sur ceux qui sont aux gages des grands, 40)

Mais l'idée de tolérance n'est pas absente du processus d'interprétation auquel Lucien peut aussi conduire en vue de la redéfinition de l'hellénisme :

Καὶ τὸ μὲν πρῶτον εὐθύς ἐλθοῦσαν οὔτε πάνυ ἠσπάσαντο οἱ Ἕλληνες οὔτε ὅλως ἀπέκλεισαν·

"La première fois que je parus au milieu d'eux, les Grecs ne m'accueillirent pas volontiers, mais ils ne me repoussèrent pas non plus absolument." (Les fugitifs, 9)

f) Transformation du rapport entre Grec et Barbare.

L'hellénisme de *Toxaris ou sur l'amitié* prend évidemment toute sa valeur dans son contexte de conversion d'un barbare à la culture grecque. Le monde évoqué est le monde élargi du II° s.d.n.é., avec pour centre "les mers":

Φοίνικας αὐτῶν, οὐκ εἰς τὸν Πόντον οὐδὲ ἄχρι τῆς Μαιώτιδος καὶ τοῦ Βοσπόρου μόνον ἐσπλέοντας, ἀλλὰ πανταχοῦ τῆς Ἑλληνικῆς καὶ βαρβαρικῆς

θαλάττης ναυτιλλομένων·

“Les Phéniciens, qui ne naviguent pas seulement dans l’Euxin jusqu’au Palus-Méotide et au Bosphore, mais parcourent toutes les mers grecques et barbares.” (Toxaris ou sur l’amitié, 4)

Très rapidement, le personnage de Toxaris lui-même en vient à produire ses propres comparaisons culturelles. Dans ce contexte de globalisation de l’hellénisme, Toxaris fournit donc un œil extérieur, producteur d’un regard différent sur l’hellénisme. Le génie de Lucien est d’être un des premiers en littérature à utiliser le regard de l’étranger pour comprendre, faire comprendre et faire progresser une société :

ΤΟΞΑΡΙΣ Εἰ μὲν καὶ τὰ ἄλλα ἡμεῖς τῶν Ἑλλήνων καὶ δικαιοτέροι τὰ πρὸς τοὺς γονέας καὶ ὀσιώτεροί ἐσμεν, οὐκ ἂν ἐν τῷ παρόντι φιλοτιμηθείην πρὸς σέ. ὅτι δὲ οἱ φίλοι οἱ Σκύθαι πολὺ πιστότεροι τῶν Ἑλλήνων φίλων εἰσὶν καὶ ὅτι πλείων φιλίας λόγος παρ’ ἡμῖν ἢ παρ’ ὑμῖν, ῥάδιον ἐπιδείξαι· καὶ πρὸς θεῶν τῶν Ἑλλήνων μὴ πρὸς ἀχθηδόνα μου ἀκούσης ἦν εἶπω τι ὧν κατανευόηκα πολὺν ἤδη χρόνον ὑμῖν συγγινόμενος.

“ TOXARIS—Pour ce qui est de savoir si nous sommes en tout point plus justes et plus pieux envers nos parents que les Grecs, je n’en disputerai pas pour le moment avec toi, mais que les amis scythes soient beaucoup plus fidèles que les amis grecs, et qu’on fasse plus de cas de l’amitié chez nous que chez vous, c’est chose facile à démontrer. Au nom des dieux de la Grèce ne te fâche pas, si je te dis quelques unes des observations que j’ai faites depuis si longtemps que je vis parmi vous.” (Toxaris ou sur l’amitié, 9)

La démarche comparative correspond bien à l’idéologie dominante du texte. On peut alors penser que les exemples scythes évoqués ne le sont que pour mettre en valeur les exemples grecs, et constituent un procédé rhétorique.

En ce sens le traité *Sur l’astrologie* conserve la même ligne idéologique. Lucien locuteur y fait d’emblée allusion à un hellénisme légendaire appliqué au thème de l’opuscule :

Ἑλληνας δὲ οὔτε παρ’ Αἰθίοπων οὔτε παρ’ Αἰγυπτίων ἀστρολογίης πέρι οὐδὲν ἤκουσαν, ἀλλὰ σφίσις Ὀρφεὺς ὁ Οἰάγρου καὶ Καλλιόπης πρῶτος τάδε ἀπηγήσατο.

“Les Grecs ne reçurent aucune notion d’astrologie ni des Ethiopiens ni des Egyptiens; c’est Orphée, fils d’Ægros et de Calliopè qui les en instruisit.” (Sur l’astrologie, 10)

Comme dans les autres traités donc, tout en étant en prise avec les horizons d’attente de son temps, c’est-à-dire en développant un hellénisme aux dimensions du monde dans lequel il vit, Lucien sait rattacher ces valeurs au passé culturel glorieux de la Grèce. Il n’y donc pas chez Lucien de “conscience malheureuse” de l’hellénisme car toutes ses références ont pour constante la recherche de la modernité. Il ne s’agit donc pas non plus d’imitation, mais de mise en œuvre raisonnée, comme sous forme d’inventaire, de ce qui dans l’hellénisme qui précède servira le mieux les progrès de l’esprit grec dans l’empire romain.

4. Hellénisme du vêtement ou de l’apparence

Il existe également, à notre sens, chez Lucien, une dimension moderne de l’hellénisme qui complète l’hellénisme linguistique. Il s’agit des allusions au vêtement grec. Cet aspect ethnographique de la vision de Lucien a déjà été bien souligné par Saïd 1989. Dans notre perspective sociolinguistique, cet aspect est particulièrement important, car il se trouve toujours

évoqué dans un contexte qui sera aussi celui d'une prise de parole remarquable sur le plan linguistique.

Dans les *Histoires vraies*, par exemple, l'arrivée de Lucien et de ses compagnons dans un monde étranger et étrange ne pose pas de problème de reconnaissance, dans tous les sens du terme. Ils sont d'abord reconnus comme Grecs grâce à leur vêtement, donc implicitement reconnus comme hôtes recevables, voyageurs notables. Le vêtement est le premier signe de reconnaissance avant la parole. Automatiquement donc, l'obstacle linguistique tombe, et le roi s'adresse à eux en grec. Evidemment, la stylisation et la nécessité de ne pas ralentir le rythme du récit entraînent également cette prise de parole directement en grec :

ὁ δὲ θεασάμενος καὶ ἀπὸ τῆς στολῆς εἰκάσας, Ἕλληνες ἄρα, ἔφη, ὑμεῖς, ὦ ξένοι; συμψησάντων δέ, Πῶς οὖν ἀφίκεσθε, ἔφη, τοσοῦτον ἀέρα διελθόντες; καὶ ἡμεῖς τὸ πᾶν αὐτῷ διήγουμεθα· καὶ ὃς ἀρξάμενος τὸ καθ'αὐτὸν ἡμῖν διεξήει.

"Le roi nous regardant et devinant à notre aspect et à nos habits qui nous étions, il dit: "Etes-vous donc des Grecs, étrangers?" Nous en convînmes. — "Comment donc êtes-vous parvenus ici, dit-il, après une si longue traversée aérienne?" Nous lui narrons alors toute l'affaire, et lui se mit à nous raconter en détail sa propre histoire." (Histoires vraies, I, 11)

De cette situation, c'est somme toute l'universalité implicite de l'hellénisme qui se dégage. Comme nous l'avons déjà souligné par ailleurs, un des présupposés du textes lucianesque est que le grec est universel dans la conception de Lucien, alors que le latin, par exemple, est passé sous silence dans l'opuscule.

Inversement, le vêtement peut permettre de reconnaître que quelqu'un *n'est pas* Grec. Dans ce cas, la communication linguistique ne s'établit pas dans la fiction. On retrouve alors par la mention du vêtement (il s'agit d'ailleurs du même mot que dans le cas précédent) la dichotomie classique entre grec et barbare. Charon, qui est venu sur la terre pour comprendre comment sont les hommes avant de "descendre", s'adresse à Hermès en ces termes pour une identification :

ΧΑΡΩΝ τίς τ' ἄρ' ὄδ' ἄλλος ὁ σεμνὸς ἀνὴρ;
οὐχ Ἕλληνας, ὡς ἔοικεν, ἀπὸ γούνατος τῆς στολῆς.

ΕΡΜΗΣ Κύρος, ὦ Χάρων, ὁ Καμβύσου, ὃς τὴν ἀρχὴν πάλαι Μήδων ἐχόντων
νῦν Περσῶν ἤδη ἐποίησεν εἶναι.

"Mais dis-moi: "Qui est donc cet autre, ce personnage imposant?" Ce n'est pas un Grec si j'en juge par son habit.

H— C'est Cyrus, fils de Cambyse, Charon. Il vient de faire passer aux Perses l'empire que les Mèdes détenaient depuis longtemps." (Charon ou les contemplateurs, 9)

Dans un autre passage des *Histoires vraies*, l'hellénisme des attributs est inversé. Il s'agit pour Lucien de plaquer les armes de l'armée grecque sur une armée imaginaire. Il évite ainsi de dérouter son lecteur par rapport à ses repères littéraires ou réels et rattache les créatures, qu'il invente, à une réalité. Il s'agit également d'une affirmation supplémentaire d'identité politique, par recréation d'une armée grecque "classique". Si l'armée d'Endymion est constituée d'hommes équipés de casques "faits dans des fèves" et de cuirasses "toutes en lupin", pour le reste ils portent :

ἀσπίδες δὲ καὶ ξίφη οἷα τὰ Ἑλληνικά.

"Des boucliers et des épées pareils à ceux des Grecs." (Histoires vraies, I, 4)

Mais le vêtement demeure surtout le critère de signalement d'une adhésion à l'hellénisme linguistique. Dans le petit portrait d'Anacharsis au début du *Scythe*, l'enthousiasme du narrateur semble tel que l'apparence grecque d'Anacharsis le pare de toutes les vertus, notamment linguistiques. De l'adverbe Ἑλληνιστὶ s'appliquant au vêtement, mais dont nous avons vu par ailleurs la portée linguistique, découlent deux qualités de l'hellénisme : la facilité de parole, signalée par ἤδη στωμύλον, qui elle-même entraîne comme automatiquement un brevet d'atticité :

Ἀνάχαρσιν ἄτε γένους τοῦ δοκιμωτάτου ὄντα καὶ ἐν τοῖς πρώτοις Σκυθῶν. ὁ Ἀνάχαρσις δὲ πόθεν ἂν ἐκείνον ἔγνω ὁμοειρή ὄντα, Ἑλληνιστὶ ἐσταλμένον, ἐν χρωῖ κεκαρμένον τὸ γένειον, ἄζωστον, ἀσίδηρον, ἤδη στωμύλον, αὐτῶν τῶν Ἀττικῶν.

“Pour Anacharsis, comment aurait-il pu reconnaître un compatriote dans cet homme habillé à la grecque, aux joues rasées, sans ceinture et sans armes, qui était devenu un causeur disert et pouvait passer pour un Attique autochtone, tellement le temps l'avait changé?” (Le Scythe, 3)

Certes la notation est ironique. Elle laisse entendre qu'on reconnaît le Grec à l'habit et l'Athénien au babillage. Cependant la portée linguistique de la transformation d'Anacharsis prend aussi place dans un processus d'acculturation dont Lucien nous signale le mode de fonctionnement : laisser faire le temps.

Cependant l'image de l'apparence grecque n'est pas toujours forcément positive. Sous plusieurs modalités, ce sont sa fragilité et sa relativité qui sont mises en question. Lucien se plaît ainsi à souligner une beauté pauvre, qui ne peut occuper le premier rang. On peut aisément y voir une métaphore interprétative de la situation politique des Grecs à l'époque de Lucien. Hermès évoque ainsi les dieux grecs face à Zeus, en les comparant ensuite aux dieux égyptiens :

εὐόκασι δ' οὖν, ὦ Ζεῦ, οἱ βαρβαρικοὶ προεδρεύσειν μόνοι· ὡς τοὺς γε Ἕλληνας ὄρας ὁποῖοί εἰσι, χαρίεντες μὲν καὶ εὐπρόσωποι καὶ κατὰ τέχνην ἐσχηματισμένοι, λίθινοι δὲ ἢ χαλκοὶ ὅμως ἅπαντες ἢ οἳ γε πολυτελέστατοι αὐτῶν ἐλεφάντινοι ὀλίγον ὅσον τοῦ χρυσοῦ ἐπιστίλβον ἔχοντες, ὡς ἐπικεχράνθαι καὶ ἐπηυγᾶσθαι μόνον.

“Il semble, Zeus, que les barbares vont occuper seuls les premières places; car pour les Grecs, tu vois comme ils sont, gracieux sans doute, de belle apparence, artistement façonnés, mais tous indistinctement de pierre ou d'airain; les plus magnifiques sont d'ivoire relevés d'un peu d'or, juste pour en colorer et faire briller la surface (...).” (Zeus tragédien, 8)

Cet hellénisme qui repose sur une dichotomie grec/barbare se retrouve lorsqu'il est question plus ou moins directement de Lucien lui-même et dans des situations qui mettent en jeu l'usage de la langue grecque. Ainsi Lucien, qui se met lui-même en scène par le biais autofictionnel dans *La double accusation*, rappelle-t-il ses origines barbares par une métaphore vestimentaire s'appliquant à la fois à sa vie et à son travail littéraire. Ainsi s'exprime-t-il ironiquement à la fin de sa réponse à Dialogue :

ἐπεὶ τῶν γε ἄλλων ἔνεκα οὐκ ἂν οἶμαι μέμφαιτό μοι, ὡς θοϊμάτιον τοῦτο τὸ Ἑλληνικὸν περισπᾶσας αὐτοῦ βαρβαρικόν τι μετενέδυσσα, καὶ ταῦτα βάρβαρος αὐτὸς εἶναι δοκῶν·

“Pour le reste, je ne crois pas qu'il puisse me reprocher quelque chose, par exemple que je lui aie arraché

son habit grec pour le revêtir d'un habit barbare, quoique je passe moi-même pour un barbare.” (La double accusation, 34)

Le mot désignant la pièce de vêtement change à cette occasion. C'est du petit manteau grec, l'ἱμάτιον, qu'il est question. La portée ironique de l'utilisation du mot est patente. C'est l'utilisation du grec écrit littéraire qui est visé. Sur cette polémique, Lucien se défend en prenant les devants par rapport à un lieu commun de l'argumentation agressive entre sophistes : l'accusation de barbarie.

Il nous fait ainsi comprendre que, en matière de langue, concernant le registre littéraire de la langue, la notion de barbarie (*en tant que barbarisme*) se rapporte à la dimension linguistique de style, c'est-à-dire de ce qui apparaît comme trait particulier d'un auteur par rapport à l'utilisation qu'il fait de la langue qu'il manie. Il y a donc chez Lucien *un syncrétisme des hellénismes*. Encore peu visible dans les allusions à l'hellénisme comme appartenance à une même nationalité ou à un même groupe d'utilisateurs de la langue grecque, ce syncrétisme se précise par ces allusions à l'apparence et à la manière de se vêtir.

Finalement, cet hellénisme ne semble pas reconnu dans le jeu social de l'époque de Lucien. Alors que le vêtement devrait signaler une maîtrise de la langue grecque qui forcerait le respect, il signale plutôt le professionnel de la parole comme un objet de décoration des grandes maisons. Indirectement, par les mentions des professions de paroles qui sont effectuées dans l'extrait qui suit, le statut de la langue grecque est remis en question. Doit-elle être, comme une pièce de vêtement, un attribut de culture, monnayable, exposable, avec comme vecteurs des intellectuels contraints de s'humilier, ou véritablement connaître une forme d'indépendance?

Implicitement, il semble que Lucien ne cesse de répondre que la langue grecque n'a pas les moyens de ses ambitions, qu'elle doit donc s'adapter, cela passant par une adaptation des mentalités de ceux qui la maîtrisent le mieux. La situation des maîtres de langue grecque chez les grands romains en fournit la preuve :

δεῖται δὴ σου ἐπ' ἐκεῖνα μὲν οὐδαμῶς, ἐπεὶ δὲ πώγωνα ἔχεις βαθὺν καὶ σεμνός τις εἶ τὴν πρόσοψιν καὶ ἱμάτιον Ἑλληνικὸν εὐσταλῶς περιβέβλησαι καὶ πάντες ἴσασί σε γραμματικὸν ἢ ῥήτορα ἢ φιλόσοφον, καλὸν αὐτῷ δοκεῖ ἀναμεμίχθαι καὶ τοιοῦτόν τινα τοῖς προιοῦσι καὶ προπομπέουσιν αὐτοῦ·

“Pour tout cela [i.e. les vices du riche] il n'a pas besoin de toi. Mais parce que tu as une longue barbe, un air vénérable et que tu portes un manteau grec, qu'on te connaît pour un grammairien, un rhéteur, un philosophe, il lui semble beau d'avoir un homme de cette sorte mêlé à ceux qui le précèdent et lui font cortège.” (Sur ceux qui sont aux gages des grands, 25)

5. Ce qui concerne la langue grecque

L'hellénisme linguistique de Lucien prend évidemment toute sa dimension quand des mots de la famille de Ἕλλην caractérisent clairement des situations d'utilisation de la langue grecque. Il est possible d'examiner ces situations telles que Lucien les présente et d'en dégager à chaque fois la spécificité.

Comme nous l'avons déjà établi par ailleurs⁷⁴⁹, l'hellénisme linguistique se manifeste au-

⁷⁴⁹ V. notre *Première Partie*.

delà des frontières du réel chez Lucien. Il nous raconte que, avec ses compagnons, il vient d'aborder une île :

προελθόντες δὲ ὅσον σταδίουσ τρεῖσ ἀπὸ τῆσ θαλάττῆσ δι' ὕλῆσ ὀρῶμέν τινα στήλῆν χαλκοῦ πεποημένῆν, Ἑλληνικοῖσ γράμμασιν καταγεγραμμένῆν, ἀμυδροῖσ δὲ καὶ ἐκτετριμμένοισ, λέγουσαν Ἄχρη τούτων Ἡρακλῆσ καὶ Διόνυσος ἀφίκοντο.

"Nous nous éloignons de la mer d'environ trois stades à travers bois et nous voyons une stèle en bronze, avec une inscription en caractères grecs usés et peu lisibles, dont voici le texte : 'Jusqu'à cet endroit sont parvenus Héraclès et Dionysos.'" (Histoires vraies, I, 7)

Cette situation met en évidence une dimension de la langue grecque, qui est l'écrit. Ici, l'écrit apparaît sous forme de *monumentum*. La borne dont il est question renvoie en outre à une ancienneté signalée par la description de l'usure des caractères. Lucien et ses compagnons deviennent non seulement ethnographes, mais encore archéologues et historiens de la langue grecque. Le contenu de l'inscription, qui est donné, fait des dieux nommés les scripteurs de l'inscription. L'invention est certainement totale, mais son sens est à interroger.

Lucien fait du grec la langue des dieux. Cette langue donc, à l'image des dieux, existe de toute éternité. Cette forme d'hellénisme linguistique impose la langue grecque comme marque d'une difficile exploration. Il n'y pas là de caractères latins. C'est une forme de liberté qui s'affirme par cette allusion. Lucien entre ainsi avec discrétion dans le courant de résistance des écrivains grecs face au monde romain dans lequel ils sont contraints de se fondre et de faire carrière.

Comme dans le *Jugement des voyelles*, situation dans laquelle les lettres grecques polémiquent, Lucien montre un intérêt pour l'écriture qui démultiplie son sentiment et son sens linguistiques. Il représente ainsi la vivacité de la langue dans laquelle il écrit.

Voilà pourquoi dans le même opuscule, les *Histoires vraies*, il utilise une autre dimension de son hellénisme linguistique : le jeu étymologique. L'étymologie qu'il met en évidence dans le passage qui suit tire sa spécificité de ce qu'elle est rattachée à l'hellénisme par τοὺσ Ἑλληνας. Ce n'est pas la langue grecque dans son autonomie qui se charge d'élaborer une étymologie, mais "les Grecs".

On connaît la valeur des étymologies chez Lucien. Bompaire les qualifie maintes fois de "fantaisistes". Et certes elles se trouvent dans un contexte qui favorise le jeu linguistique. Mais elles sont en même temps, comme c'est le cas ici, le reflet de la *compétence linguistique* de Lucien. Evoquant le mode d'accouchement chez les Sélénites, Lucien insiste sur le fait que la gestation se fait dans le mollet. De cela, il produit un mot :

δοκεῖ δέ μοι καὶ ἐσ τοὺσ Ἑλληνας ἐκεῖθεν ἦκειν τῆσ γαστροκνημίας τοῦνομα, ὅτι παρ' ἐκείνοισ ἀντὶ γαστρὸσ κυφορεῖ.

"C'est de là, me semble-t-il, qu'est venu chez les Grecs le nom de 'Gastrocnémie', (panse de la jambe, mollet), parce que chez eux c'est le mollet et non le ventre, qui porte le fœtus." (Histoires vraies, I, 22)

En fait, Lucien exécute ici un exercice de virtuosité linguistique : il part du mot pour remonter vers un sens en accord avec son imagination, "déconstruit" en quelque sorte le sens pour le reconstruire à la manière d'une étymologie. Outre cela, il démontre une conscience de la productivité du grec et de sa formidable adaptabilité.

Pour cela Lucien s'intéresse également aux lexiques de ses personnages, lexiques qui reflètent certaines questions linguistiques de son temps. C'est une des formes supplémentaires

de son hellénisme linguistique. Il existe une série de notations dans lesquelles la notion d'hellénisme est clairement mise en rapport avec la langue grecque.

Le *Lexiphanès*, on le sait, pose de nombreuses questions de langue. En [23], on trouve un bon exemple de la qualification de "Grec", par antiphrase, en relation avec la langue :

Ἐὰν ταῦτα ποιῆς, πρὸς ὀλίγον τὸν ἐπὶ τῇ ἀπαιδευσίᾳ ἔλεγχον ὑπομείνας καὶ μὴ αἰδεσθεῖς μεταμανθάνων, θαρρῶν ὁμιλήσεις τοῖς πλήθεσι καὶ οὐ καταγελασθήσῃ ὥσπερ νῦν οὐδὲ διὰ στόματος ἐπὶ τῷ χείρονι τοῖς ἀρίστοις ἔσῃ, Ἑλληνα καὶ Ἀττικὸν ἀποκαλούντων σε τὸν μηδὲ βαρβάρων ἐν τοῖς σαφεστάτοις ἀριθμείσθαι ἄξιον.

"Si tu fais ce que je te dis, si tu te résignes pour quelques temps à être traité d'ignorant et si tu n'as pas honte de retourner à l'école, tu pourras hardiment t'adresser au public, on ne te rira plus au nez comme aujourd'hui et les gens instruits ne parleront plus de toi en mauvaise part et ne te donneront plus le sobriquet de Grec et d'Attique, alors que tu n'es même pas digne d'être compté parmi les barbares les plus faciles à comprendre." (*Lexiphanès*, 23)

Quel est le problème de *Lexiphanès* en l'occurrence? Il n'est pas σαφής, c'est-à-dire qu'il manque de *clarté*, aussi bien linguistique qu'humaine. Il suffit de songer à la polysémie de l'expression française : "Il n'est pas clair". Lucien joue de cette polysémie qui existe également en grec.

Si l'on se rapporte au début de l'opuscule et à l'incipit du *Banquet* que *Lexiphanès* produit, ce n'est pas le manque de *clarté* grammaticale de son grec qui peut lui être reproché, ni le déficit de sens des termes qu'il utilise par rapport aux objets désignés. Son énoncé n'est (presque) pas absurde. Mais il n'utilise la langue grecque que pour ses signifiants. Ce sont les *sons* que les mots rendent, leur dimension *spectaculaire*, qui motivent *Lexiphanès*. Là réside le manque de *clarté*. Pour être "Grec" donc, implicitement, selon le locuteur, il faut atteindre à une *clarté* qui tienne de la simplicité et qui ne se voie pas, ne s'entende pas. Les surnoms moqueurs qui, selon le locuteur, sont donnés à *Lexiphanès*, le sont donc ironiquement, et conduisent à utiliser contre lui le lieu commun de l'accusation de barbarie. Par excès de préciosité langagière, *Lexiphanès* devient aussi incompréhensible à l'hellénophonie qu'un étranger.

Cette situation de communication révèle une dimension nouvelle de l'hellénisme linguistique de Lucien. Il prône bien sûr implicitement la simplicité dans l'utilisation de la langue. Mais il nous donne également une indication sur le comportement social dans son milieu par rapport à la maîtrise du grec. La langue grecque écrite (Le "*Banquet*" est un écrit lu par *Lexiphanès*) telle que l'utilise *Lexiphanès* est certainement assimilée par ceux qui l'entendent au registre le plus élevé de la langue. Ils ne comprennent pas immédiatement le sens des paroles de *Lexiphanès*, mais comprennent le classement social visé : être attique, au sens linguistique du terme. Ainsi donc, ironiquement, par antiphrase, il dénomment *Lexiphanès* du mot désignant ce qu'il vise à être car pour eux *Lexiphanès* ne l'est pas en réalité.

En rappelant ainsi cette réaction du public, Lucien signale que ce même public (et, comme déclamateur, on peut penser qu'il sait ce qu'est un public et connaît ses réactions) a conscience des critères essentiels de l'hellénisme en matière de langue. Etre grec en ce domaine, c'est ne pas jargonner, mais se faire comprendre immédiatement, *être un attique moderne*. Toute la pensée linguistique de Lucien, dispensée dans les opuscules, "déconstruite" à dessein par lui-même en une sorte de distillation, repose sur le rapport entre un mot et son sens. Encore une fois, Lucien ne s'arrête pas à la lettre pour suggérer la définition de l'hellénisme de son temps. L'hellénisme

pour Lucien consiste en la portée des formules qu'on utilise, parfois depuis longtemps, pour les adapter à l'époque dans laquelle on vit.

La question est si épidermique pour lui qu'elle constitue le sujet d'un opuscule : *le Pseudologue ou sur le mot apophras*. Le titre en lui-même est déjà une indication de la part de Lucien : la polémique ne concerne pas le fait d'avoir utilisé un mot, mais son sens. Le locuteur, autofiction de Lucien, ne conteste jamais avoir eu recours au terme. Mais il attaque l'interprétation qu'en fait son adversaire. C'est ainsi qu'il reprend les reproches de son adversaire, qui ont tous en commun de dévaloriser le mot et son utilisateur sur le plan de la grécité. Une première occurrence nous signale combien est sensible l'hellénisme linguistique. Le rire de son adversaire contient des quolibets sur le mot en question :

Τοῦτ' ἀκούσας ὁ σοφιστῆς τὴν ἀποφράδα ὡς τι ξένον καὶ ἀλλότριον τῶν Ἑλλήνων ὄνομα ἐγάλα εὐθὺς.

“En entendant ce mot de d' 'apophras', notre sophiste [i.e. l'adversaire de Lucien] se mit à rire comme si c'était un terme barbare, étranger à la langue grecque.” (Le pseudologue, 8)

La moquerie réside surtout en un doublet : *τι ξένον καὶ ἀλλότριον τῶν Ἑλλήνων ὄνομα*. Elle est le moyen pour Lucien de dénoncer une conception limitée de l'hellénisme linguistique.

Cela est corroboré par la défense qu'il choisit ensuite. Lucien fait parler une voix argumentative chargée de prendre sa défense, *Elenkhos*, qui replace le mot dans une évocation d'un grec vivant et non littéraire. On peut considérer cette image comme la métaphore de la conception de Lucien en matière d'hellénisme : un hellénisme large, fonctionnant par va-et-vient entre “la rue” et la langue littéraire, pour lequel il requiert *Elenkhos* comme porte-parole :

ἐπὶ τούτῳ τὸν λόγον τόνδε συνέγραψεν ὁ ἐμὲ προεισπέμψας ὑμῖν, ὡς δείξειε τὸν ἀοίδιμον σοφιστὴν τὰ κοινὰ τῶν Ἑλλήνων ἀγνοοῦντα καὶ ὅποσα κἂν οἱ ἐπὶ τῶν ἐργαστηρίων καὶ τῶν καπηλείων εἶδειεν.

“C'est à ce sujet que celui qui m'a envoyé vers vous a composé le discours que vous allez entendre. Il veut vous montrer que cet illustre sophiste ignore les termes les plus usités chez les Grecs, ceux qui sont connus jusque dans les ateliers et les boutiques.” Voilà ce que dit Elenkhos.” (Le pseudologue, 9)

L'hellénisme de Lucien se développe ainsi à plusieurs reprises dans le *Pseudologue*. Ce sont les attaques de l'adversaire de Lucien qui révèlent la vie de la langue grecque telle que les contemporains de Lucien en ont conscience. Dans la notation suivante, la notion de contact entre langues dans l'Antiquité est évoquée à propos de l'origine du mot *ἀποφράς* :

πῆ σοι μεμπτόν καὶ γέλωτος ἄξιον τοῦνομα εἶναι ἔδοξεν ἢ ἀποφράς; νῆ Δί, οὐ γὰρ ἦν τῶν Ἑλλήνων ἴδιον, ἀλλὰ ποθεν ἐπεισκωμάσαν αὐτοῖς ἀπὸ τῆς πρὸς Κελτοῦς ἢ Θρᾶκας ἢ Σκύθας ἐπιμιξίας.

“En quoi ce mot d' 'apophras' t'a-t-il paru blâmable et ridicule? C'est que par Zeus ce n'est pas un mot propre à la langue des Hellènes, mais un intrus venu de leurs rapports avec les Gaulois, les Thraces ou les Scythes.” (Le pseudologue, 11)

Quatre notions sont importantes dans cet extrait: *τοῦνομα*, *ἴδιον*, *ἐπεισκωμάσαν αὐτοῖς*, *ἐπιμιξίας*.

La première est celle de “mot”, *τοῦνομα*, terme récurrent chez Lucien dans les notations concernant les langues. Il arrive en tête de la problématique car il matérialise les deux directions dans lesquelles Lucien veut mettre en œuvre la *paideia* de son lecteur. La première interrogation

est philosophique (Qu'est ce que *le mot*?) et renvoie au Cratyle⁷⁵⁰. Cette première interrogation pèse également sur les trois autres termes. La deuxième interrogation ne relève pas de la philosophie première, mais de la vie du langage : qu'est-ce que *le mot en société* et dans des situations de cette société⁷⁵¹ ?

La deuxième est celle d' "en propre", ἴδιον, qui implique qu'il existe des mots qui soient un patrimoine commun aux langues, qui se retrouvent dans d'autres langues. La prise de position de Lucien en la matière n'est pas claire, étant donnés les différents masques qu'il utilise et les différents niveaux d'écritures mis en jeux dans ses œuvres. Mais, par cette notation, on peut constater que la notion de "va-et-vient" de mot ne lui est pas étrangère.

C'est ainsi que le mot "mélange", ἐπιμίξις, apparaît. Dans la bouche de l'adversaire de Lucien, le terme correspond à une attaque gratuite. En soi la formation du mot mis en cause est grecque (préfixe ἀπο+φράζω). Il peut cependant faire allusion à un calque, sous l'influence du latin par exemple. Cette piste a été choisie par de nombreux commentateurs de l'opuscule et elle fournit des éclairages intéressants.

Dans notre perspective, nous sommes amenés à réfléchir sur *l'idée*. Qui veut accuser quelqu'un de non maîtrise de la langue grecque lui fera le reproche d'être sous l'influence d'une langue barbare. Il s'agit, transposé sur le plan linguistique, du lieu commun de l'attaque sur l'origine de quelqu'un. Dans la réalité, il faut penser que cela devait correspondre à un phénomène que Lucien nous laisse entendre. L'hellénisme de l'époque de Lucien implique forcément un accroissement, une évolution de la langue sous l'influence des autres langues. Mais ces progrès de la langue ne peuvent pas être utilisés car ils ne sont souvent pas reconnus par ceux qui ont en totalité ou en partie le pouvoir de censure.

Enfin la dernière remarque concerne le verbe : ἐπεισχωμάσαν αὐτοῖς. Le verbe utilisé est ἐπεισχωμάζω qui signifie "faire irruption dans". L'image contenue dans ce verbe implique que des mots s'imposent dans la langue. Cela correspond à l'idée qu'il est vain, somme toute, de combattre l'inclinaison naturelle de la langue. Lucien suggère ainsi que l'avenir de l'hellénisme réside dans un accompagnement des mots nouveaux, c'est-à-dire dans une maîtrise réussie du changement linguistique.

Les dernières accusations de manque d'hellénisme que Lucien place dans la bouche de son adversaire concernent la notion de territoire en relation avec la maîtrise de la langue. Il s'agit en premier lieu d'une métaphore qui est un lieu commun de l'attaque entre professionnels de la parole. Mais cela dénote dans un deuxième temps, en creux, un hellénisme linguistique qui, à nouveau, est conçu comme élargi par Lucien. Les paroles rapportées de l'adversaire correspondent en même temps à une réalité de l'époque de Lucien : il existe plusieurs niveaux de maîtrise du grec (conception verticale) et plusieurs zones de langue commune ou attique (conception horizontale) :

σὺ δὲ ἅπαντα γὰρ οἶσθα τὰ τῶν Ἀθηναίων ἐξέκλεισας τοῦτο εὐθὺς καὶ ἐξεκήρυξας τοῦ Ἑλληνικοῦ, καὶ ὁ γέλως ἐπὶ τούτῳ, ὅτι βαρβαρίζω καὶ ξενίζω καὶ ὑπερβαίνω τοὺς ὅρους τοὺς Ἀττικούς.

"Et alors toi qui connais tout ce qui concerne Athènes, tu l'as exclu immédiatement et l'as mis au ban

⁷⁵⁰ Cf., entre autres, *Crat.* 421c-425b.

⁷⁵¹ Lucien apparaît en ce sens une nouvelle fois comme un précurseur de la *pragmatique*. Il invite à réfléchir sur les "processus d'interprétation qui viennent se superposer au code pour livrer une interprétation complète des phrases." (Reboul-Moeschler 1998, 23).

du territoire hellénique ; et si tu ris de ce mot, c'est que je parle comme un barbare et un étranger et que je franchis les limites de l'Attique." (Le pseudologue, 11)

Comment il faut écrire l'histoire est un opuscule qui, lui, présente des notations d'une conception de l'hellénisme linguistique écrit. Lucien en premier lieu évoque l'idée d'imitation. Par là, ces notations font directement appel au titre de Bompaigne 1958. Or nous rencontrons ici un Lucien défavorable à l'imitation. Les reproches qu'il fait aux écrivains de son temps sont de ne pas être capables de tenir la distance de cette imitation, et de la cesser après les premières phrases. Comme dans les cas des autres opuscules, ce qu'il critique en premier lieu est le caractère superficiel des autres écrivains. Implicitement, il indique l'incapacité structurelle et réelle des hommes de son temps à produire des œuvres à l'égal d'Hérodote et de Thucydide pour ce qui est de la langue grecque. Faire cela est contraire au *natural*. Parmi ses œuvres Lucien lui-même compte quelques imitations réussies. La raison en est sa virtuosité. Il faut penser que d'autres écrivains de son temps ne possédaient pas cette virtuosité. Cela ne les empêchait certainement pas de produire :

Καὶ μὴν οὐδ' ἐκείνου ὅσιον ἀμνημονῆσαι, ὃς τοιάνδε ἀρχὴν ἤρξατο· "Ἐρχομαι ἐρέων περὶ Ῥωμαίων καὶ Περσέων," καὶ μικρὸν ὕστερον· "Ἔδεε γὰρ Πέρσησι γενέσθαι κακῶς," καὶ πάλιν· "ἦν Ὀσρόης, τὸν οἱ Ἕλληνες Ὀξυρόην ὀνομάουσιν," καὶ ἄλλα πολλὰ τοιαῦτα. ὁρᾷς; ὁμοίος αὐτὸς ἐκείνῳ παρ' ὅσον ὁ μὲν Θουκυδίδῃ, οὗτος δὲ Ἡροδότῳ εὖ μάλα ἐψέκει.

"Il ne serait pas bien non plus de passer sous silence celui qui a commencé ainsi: "Je vais parler des Romains et des Perses", et qui dit peu après: "Il fallait qu'il arrivât quelque malheur aux Perses", et encore: "C'était Osroès, que les Grecs nomment Oxyroès", et cent autres traits du même genre. Tu vois que celui-ci ressemble assez à l'autre dont j'ai parlé, si ce n'est que l'un copie Thucydide, et l'autre reproduit exactement Hérodote." (Comment il faut écrire l'Histoire, 18)

Une autre dimension de l'intérêt pour l'hellénisme linguistique de l'écrit dans le même opuscule concerne la transposition de noms latins en grec:

ὑπὸ γὰρ τοῦ κομιδῆ Ἀττικὸς εἶναι καὶ ἀποκεκαθάρθαι τὴν φωνὴν ἐς τὸ ἀκριβέστατον ἤξιωσεν οὗτος καὶ τὰ ὀνόματα μεταποιῆσαι τὰ Ῥωμαίων καὶ μεταγράψαι ἐς τὸ Ἑλληνικόν, ὡς Κρόνιον μὲν Σατουρνίνιον λέγειν, Φρόντιν δὲ τὸν Φρόντωννα, Τιτάμιον δὲ τὸν Τιτιανὸν καὶ ἄλλα πολλῶ γελοιότερα.

"Pour être tout à fait attique et parler une langue aussi exactement épurée que possible, cet auteur a cru bon de changer les noms des Romains et de les transcrire en grec. C'est ainsi qu'il dit Cronios pour Saturninus, Phrontis pour Fronton, Titanios pour Titianus, sans parler d'autres transformations beaucoup plus ridicules." (Comment il faut écrire l'Histoire, 18)

Nous ne discuterons pas ici de la dimension polémique du phénomène, qui existait dans les cercles où Lucien évoluait. Mais il faut comprendre dans notre perspective que, si Lucien signale le phénomène, c'est en tant que mode de fonctionnement du grec à l'époque. La langue grecque du temps de Lucien ne peut ignorer l'existence de la civilisation latine et repousser ses apports linguistiques. Le contact est inéluctable. Le locuteur d'*Ecrire l'Histoire* tient donc le discours d'un puriste. Comme pour toutes les autres voix des opuscules, on ne peut attribuer totalement son idéologie à Lucien même, mais il est légitime d'y voir une des facettes de sa personnalité.

D'ailleurs, Lucien prend soin de signaler sur le mode métalinguistique la manière dont on peut encore écrire l'histoire : en utilisant le vocabulaire classique et *en l'adaptant* aux

situations modernes. Samippos, un des interlocuteurs du dialogue, exprime un de ses souhaits avec cette précaution :

ὑμῶν κατὰ τὸν Ἑλλήνων νόμον ἄρξω εἰς στρατηγὸς ὀνομαζόμενος.

“Mais avec vous suivant l’usage de la Grèce, je ne prendrai pas pour vous commander d’autre titre que celui de stratège.” (*Le navire ou les souhaits*, 38)

Cette conception est une voie possible de progression (de réforme?) de l’hellénisme. Si l’on songe par exemple aux débats linguistiques qui sont nés autour du vocabulaire de l’internet et des “TICE” dans l’Education nationale française, nous retrouvons une semblable problématique. Face à la révolution informatique, tout un pan du monde de l’éducation et des intellectuels a soutenu l’idée que le vocabulaire traditionnel de la communication suffirait à dénommer les nouvelles réalités. On s’y est donc appliqué, par exemple en désignant les *e mails* comme des “courriers électroniques” ou “courriels”. Mais ce volontarisme (même avec la forme “mèl”) n’est pas capable, chacun le constate chaque jour, de résister à la pression de l’usage du plus grand nombre, si bien que la solution devient celle qui consiste à intégrer l’usage et à le pondérer.

Nous pouvons penser que cette problématique moderne fut, *mutatis mutandis*, un des éléments de la problématique de l’hellénisme linguistique au temps de Lucien et que ses opuscules en rendent compte à intervalle régulier sur le mode direct.

Comme dans ses autres manières de faire vivre le grec, lorsqu’il est question d’hellénisme, Lucien en envisage également l’oralité. Dans les *Histoires vraies*, nous trouvons par exemple une situation d’oralité habituelle de l’Antiquité : l’interpellation de voyageurs. Elle se voit transposée dans le registre imaginaire, avec la mention de l’utilisation de la langue grecque. Cette apparition inopinée de la langue grecque est à la fois du même ordre que les inscriptions en grec trouvées par Lucien et ses camarades⁷⁵², mais également de portée différente. L’inscription en grec marquait l’universalité de la langue grecque par rapport aux territoires. Cette notion en recevait une dimension pour ainsi dire géopolitique. L’usage spontané du grec, à l’oral, tel qu’il est ici présenté, correspond bien plutôt à une réalité du II^e.s.d.n.è. que Lucien retranscrit. Dans le monde dans lequel Lucien évolue, on se salue d’abord en grec. Dans une situation de bilinguisme, la langue à laquelle on a recours pour s’adresser à un interlocuteur inconnu est en principe celle du groupe dominant. Le *code-switching* (*changement* (brutal) du code) se fera éventuellement si la réponse n’est pas comprise. Dans le cas de Lucien et de ses acolytes hellénophones, l’interpellation des Luniens implique évidemment que ces personnages savent d’avance qu’ils seront compris. Ce qu’il faut souligner, c’est le soin que prend Lucien d’indiquer qu’ils parlent en grec. Il aurait pu passer ce détail sous silence et faire comme si la question de la langue ne se posait pas, à l’instar d’Homère pour les conversations entre combattants des deux camps. Lucien, lui, tient à préciser : les problèmes de langue, partant la question de l’hellénisme, sont importants.

Ce que Lucien présente donc dans cette situation est une *re-connaissance* de la langue grecque, c’est-à-dire une identification de cette langue par les locuteurs de cette même langue, ainsi qu’une nouvelle dimension de son utilisation dans un monde nouveau. Bref, il s’agit de l’avenir de la langue grecque, question qui, nous le voyons depuis le début de notre travail, ne cessait de se poser au siècle de Lucien pour les intellectuels :

οἱ δὲ καὶ προσήεσαν καὶ ἠσπάζοντο ἡμᾶς Ἑλληνικῇ φωνῇ· ἔλεγον δὲ εἰς

⁷⁵² Cf. V.H., I, 7.

Φελλῶ τὴν αὐτῶν πατρίδα ἐπείγεσθαι.

“*Quelques uns mêmes nous abordèrent, nous saluèrent en grec et nous dirent qu'ils se hataient de regagner Phello (Liège), leur patrie.*” (*Histoires vraies*, II, 4)

L'oralité joue le même rôle dans une situation se rapportant davantage encore à une réalité, celle du grec parlé avec un accent étranger. Samippos, dépité de ce qu'Adeimantos s'est éloigné, et peut-être un peu jaloux, décrit ainsi d'abord le beau jeune homme qu'il aurait suivi :

καὶ ἐφθέγγετο ἐπισεσυρμένον τι καὶ συνεχῆς καὶ ἐπίτροχον, Ἑλληνιστὶ μὲν, ἐς τὸ πάτριον δὲ τῷ ψόφῳ καὶ τῷ τῆς φωνῆς τόνῳ.

“*Et il parlait du gosier avec une volubilité sans arrêt; c'était bien du grec, mais avec la prononciation et l'accent de son pays.*” (*Le navire ou les souhaits*, 2)

Le contexte correspondant à cette situation de parole nous est déjà connu en ce qui concerne cet opuscule⁷⁵³. Il convient à présent de mieux le comprendre dans la perspective de ce que nous nommons l'hellénisme linguistique. Pour Lucien, signaler la prise de parole de cet Egyptien avec ses particularités d'intonation, c'est d'abord le signaler comme barbare, non grec, au sens strict du terme.

Mais il n'est pas dit non plus que le grec qu'il parle est incorrect. Les termes caractérisant sa prise de parole donnent des précisions diverses. C'est que, rappelons-le encore une fois, le grec parlé par les étrangers chez Lucien n'est jamais présenté comme totalement incorrect. Ce sont au contraire les personnages dont l'hellénisme pourrait être *a priori* reconnu qui sont l'objet de toutes les attaques sur leur maniement de la langue.

Dans le cas de cet Egyptien, son hellénisme, souligné par Ἑλληνιστί, reconnaissance de sa maîtrise de la langue grecque, est aussitôt contrebalancé par ce que nous pourrions définir comme l'anti-hellénisme du vêtement et de l'apparence dont nous parlions auparavant⁷⁵⁴.

Cependant, bien qu'il ne soit pas habillé à la grecque, ce jeune homme hellénophone rentre dans le cadre de l'hellénisme, représente une empreinte, un *vestigium* vivant; à ce titre, il est à rapprocher de la borne des *Histoires vraies*, *monumentum* sur lequel des caractères grecs sont gravés. Ce jeune homme est le signe insistant que le grec est parlé au delà du monde grec à l'époque de Lucien. Il est également le signe d'une extension culturelle de l'hellénisme au même titre que le Celte de l'*Héraclès* ou que les Scythes.

Lucien parsème ainsi ses opuscules d'hellénophones dont on présuppose automatiquement qu'ils furent un jour immergés dans l'hellénisme, avant de regagner leur région d'origine, où ils joueront à leur tour le rôle de foyers d'hellénisme.

Lucien manifeste encore cela par sa conscience des contacts entre les langues; d'abord, de façon encore abstraite, dans le monde des dieux, par la remarque d'un Hermès agacé :

ΕΡΜΗΣ Οὐχ ἅπαντες, ὦ Ζεῦ, τὴν Ἑλλήνων φωνὴν συνιάσιν· ἐγὼ δὲ οὐ πολὺγλωττός εἰμι, ὥστε καὶ Σκύθαις καὶ Πέρσαις καὶ Θραξίν καὶ Κελτοῖς.

“*Hermès — Ils n'entendent pas tous la langue des Grecs, Zeus, et moi, je ne suis pas polyglotte pour me faire comprendre des Scythes, des Perses, des Thraces et des celtes.*” (*Zeus tragédien*, 13)

Dans ce monde “idéal”, l'hellénisme linguistique est repris comme un repère. A nouveau, comme dans les *Histoires vraies*, autre fiction, le grec est présupposé comme langue des dieux. C'est-à-dire qu'une langue est présentée comme ayant vocation à l'universalité, et que c'est à défaut qu'il faut connaître les langues étrangères. Πολύγλωττος, qui est employé ici, se

⁷⁵³ Cf. *Première Partie*, et *index* des passages cités en fin de volume.

⁷⁵⁴ Cf. *Le navire ou les souhaits*, 2.

voit enregistré par *LSJ* sous deux sens principaux: 1° [physique] “qui a beaucoup de langues” (l’oracle de Dodone, chez Sophocle), ou “qui parle fort”, “qui se répète”; 2° [linguistique] “polyglotte”, première attestation donnée chez Lycophron, poète tragique du III^es.a.C. Ce sens est devenu normal à l’époque de Lucien. L’emploi en est également signalé chez son contemporain Galien. Lucien ne fait donc que transposer dans un contexte de fiction une pensée qui ne peut manquer de se développer à son époque.

Finalement, le nouvel hellénisme linguistique de Lucien se rapporte, comme nous l’avons montré par ailleurs, à la dimension culturelle de la maîtrise de la langue grecque. Cette dimension peut être totalement abstraite et se voir représentée dans le monde des morts que Lucien affectionne, à travers les paroles d’Hannibal :

καὶ ταῦτα ἔπραξα βάρβαρος ὦν καὶ ἀπαίδευτος παιδείας τῆς Ἑλληνικῆς καὶ οὔτε Ὅμηρον ὥσπερ οὗτος ῥαψῳδῶν οὔτε ὑπ’ Ἀριστοτέλει τῷ σοφιστῇ παιδευθείς, μόνη δὲ τῇ φύσει ἀγαθῇ.

“Voilà ce que j’ai fait, et pourtant je n’étais qu’un barbare, ignorant de la science hellénique, je ne récitais pas comme lui les vers d’Homère et je n’avais pas eu pour maître le savant Aristote, mais ma seule bonne disposition naturelle.” (*Dialogue des morts*, 25, 3)

Cette dimension est évidemment très sensible quand il s’agit de situations impliquant les étrangers non grecs chez Lucien, comme nous l’avons vu déjà par ailleurs. Toxaris, dans un regard porté sur lui-même, ne manque pas de nous le rappeler :

Ὅτε γὰρ Ἀθήναζε ἀπήειν οἴκοθεν ἐπιθυμία παιδείας τῆς Ἑλληνικῆς, κατέπλευσα ἐς Ἀμαστριν τὴν Ποντικὴν.

“J’avais quitté ma patrie pour aller à Athènes, afin de m’instruire dans les arts de la Grèce, et j’avais relâché à Amastris du Pont.” (*Toxaris ou sur l’amitié*, 57)

Mais la culture grecque sur son mode linguistique peut également être mise en question dans la contemporanéité des maisons des grands. Le bruissement de la langue grecque peut conférer une apparence de brevet d’hellénisme à un riche Romain :

δόξει γὰρ ἐκ τούτου καὶ φιλομαθῆς τῶν Ἑλληνικῶν μαθημάτων καὶ ὅλως περὶ παιδείαν φιλόκαλος.

“On le prendra ainsi pour un ami des lettres grecques et des beaux arts en général.” (*Sur ceux qui sont aux gages des grands*, 25)

Les nombreuses situations où, en bonne comme en mauvaise part, Lucien met en œuvre l’hellénisme linguistique, doivent donc être comprises comme l’idée que la langue grecque, au II^es.d.n.è. a tout pour continuer à être un creuset, ce qui garantira sa pérennisation. Ecrivain de l’*atticité*, Lucien pose discrètement les fondements destinés à faire admettre et comprendre à ses lecteurs et à ses auditeurs que le grec doit jouir de sa capacité englobante et non s’en émouvoir au point de se réfugier dans diverses sanctuarisations.

6. Des scolies en rapport avec l’hellénisme linguistique de Lucien

NOTA : Les scolies que nous citons suivent l’éditions des scolies des textes de Lucien par Rabe (Rabe, 1906 *Lipsiae*, réed. 1971, *Scholia in Lucianum*, Teubner, Stuttgart). La scolie est éventuellement suivie d’une traduction que nous proposons en guise de commentaire. Nous ne reproduisons pas, pour des raisons de simplicité de lecture, les références des manuscrits dans

lesquels la glose se trouve. Le lecteur désireux de les retrouver se rapportera aisément à Rabe 1906-1971. Dans notre travail le mot glosé apparaîtra en gras, ainsi que les termes connotant l'hellénisme.

Les gloses des scoliastes en rapport avec la notion d'hellénisme soulignent deux traits de l'œuvre de Lucien.

6.1. Un groupe de scolies explicatives concernant des notions d'hellénisme culturel

Une première série, que nous nous contenterons de rapporter ci-dessous sans traduction (en numérotant ces scolies), commente des termes sur le mode explicatif. Il s'agit d'éclairer des *realia* à une époque où la *paideia* classique tend à se perdre.

L'apport de Lucien lui-même n'est pas en cause. Par la variété des sujets abordés, il pouvait apparaître comme un répertoire d'antiquités qui demandaient des éclairages ponctuels. Les réactions des scoliastes, en cela, prouvent bien à nouveau que les éléments de *paideia* dans le texte lucianesque fonctionnent comme des tests de réaction. Si un terme est remarqué par le scoliaste, il faut croire qu'il a été semé par Lucien pour déclencher éventuellement au moins un effet "à retardement", qui devait également exister chez les lecteurs et les auditeurs de son temps. Nous reproduisons les scolies que nous avons sélectionnées, avec un numéro d'ordre et l'indice "a".

1a) Scolie in *Histoires vraies* I, 21 :

δῶσειν πρὸς γάμον κτλ.] τὴν τοῦ Γανυμήδους αἰνίττεται ἀρπαγὴν, ἣν οἱ Ἕλληνας μυθολογοῦσιν.

2a) Scolie in *L'arrivée aux Enfers ou le tyran*, 22 :

Ἐλευσίγια] ἐορτὴ ἦν παρὰ τοῖς Ἀθηναίοις τὰ Ἐλευσίγια ἐπιτελουμένη Διμήτρι καὶ Περσεφόνη, ἐν ἧ ἔγινοντο ἀνόητά τινα τῶν Ἑλλήνων μυστήρια, ἅπερ ὁ Λουκιανὸς συνδιαπαίζει

3a) Scolie in *L'arrivée aux Enfers ou le tyran*, 29 :

Τάνταλον] λέγουσι γὰρ οἱ Ἕλληνες, ὅτι ὁ Τάνταλος ἄνθρωπος ὦν ἠξιώθη γενέσθαι τοῖς θεοῖς ὁμοτράπεζος.

4b) Scolie in *Zeus tragédien*, 40 :

ἔξαπατᾶ κτλ.] πάντα ταῦτα Ὅμηρος περὶ τοῦ Διὸς εἶπε. καλῶς δὲ πάνυ τὸν Ὅμηρον αὐτὸν κατὰ τῶν Ἑλλήνων ἠνεγκε μάρτυρα.

5a) Scolie in *Prométhée ou le Caucase*, 1 :

πλάσματα] τὸν Προμηθεά γὰρ λέγουσιν Ἕλληνες τοὺς ἀνθρώπους δημιουργῆσαι.

6a) Scolie in *Charon ou les contemplateurs*, 1 :

ὁ Πρωτεσίλαος δράμα γέγραπται Εὐριπίδῃ. λέγεται δέ, ὅτι γαμήσας καὶ μίαν ἡμέραν μόνην συγγενόμενος τῇ γυναικὶ αὐτοῦ ἠναγκάσθη μετὰ τῶν Ἑλλήνων εἰς τὴν Τροίαν ἐλθεῖν καὶ πρῶτος αὐτῇ ἐπιβὰς ἐτελεύτησε.

7a) Scolie in *Sur la mort de Pérégrinos*, 13 :

ἔσεσθαι] θνητὴν πρεσβεύοντος τὴν ψυχὴν οὐδεὶς ἡμῖν λόγος πρῶτον μὲν πρὸς ὅλην ἀνθρώπων πίστιν ἀντεξαγομένου, ὅση Ἑλλήνων, ὅση βαρβάρων· ἄλλως τε καὶ οὐδὲ θεμιτὸν ἴσως κτηνώδη ἄνθρωπον καὶ διὰ ταῦτα ἐμπαθέστατα διαβιοῦντα σωφροσύνης τὸ παράπαν ἀσπάζεσθαι

8a) Scolie in *Sur la mort de Pérégrinos*, 13 :

ἐπειδὴν ἅπαξ παραβάντες θεοὺς μὲν τοὺς Ἑλληνικοὺς ἀπαρνήσονται] μιὰρὰ κεφαλὴ, οὓς πρὸ βραχέος ἀετοὺς καὶ ταύρους καὶ χρυσοῦς θουσιῶν καὶ ὄρμων ἀξίους, ναὶ μὴν καὶ τὸν ἄλλον ὃν κατέχεας λῆρον περὶ τῶν Ἑλληνίων θεῶν, νῦν τοὺς τοιούτους οὐκ ἀξίους φῆς παραβάσεως;

9a) Scolie in *Hermotimos ou sur les sectes*, 34 :

μὴ πεπειράσθαι ἄλλου ἀνδρός] τοῦτο περὶ Δίωνος ἱστοροῦσι τοῦ Προυσαέως, ὃν καὶ διὰ τοῦτο κατ' εὐφημισμὸν Χρυσόστομον Ἑλληνες ὠνόμασαν.

10a) Scolie in *Dialogue des morts*, prologue :

Νεκρικοὶ διάλογοι. Ἐν τούτοις τοῖς διαλόγοις διαπαίξαι βούλεται τὰ παρὰ τῶν Ἑλλήνων περὶ τοῦ Ἄιδου λεγόμενα καὶ διὰ τοῦτο νεκροὺς εἰσάγει πρὸς ἀλλήλους διαλεγόμενους· ὅθεν καὶ νεκρικοὺς αὐτοὺς ὠνόμασεν.

11a) Scolie in *Dialogues des Dieux*, prologue :

Θεῶν διάλογοι. Διαπαίξας τὰ λεγόμενα παρ' Ἑλλήνων περὶ τοῦ Ἄιδου καὶ τῆς θαλάσσης ἐντεῦθεν διασύρει τὰ περὶ τῶν καλουμένων οὐρανίων θεῶν παρ' αὐτοῖς.

12a) Scolie in *Dialogues des courtisanes*, 2 :

Θεσμοφορίοις] Θεσμοφορία ἐορτὴ Ἑλλήνων μυστήρια περιέχουσα, τὰ δὲ αὐτὰ καὶ Σκιρροφορία καλεῖται.

6.2. Un groupe de scolies dans une logique de rapport entre hellénisme et langue grecque

Une deuxième série de gloses cependant laisse entrevoir dans quelle mesure l' "atticisme" de Lucien était considéré par ses commentateurs antiques, ou plus tardifs, comme rigoureux ou non. Dans ces cas, les commentateurs entraînent dans un rapport logique à la langue

grecque plus large que celui du simple “atticisme”. Ils étaient amenés à considérer la langue grecque comme un élément fondamental de l’hellénisme. Et c’est bien Lucien qui, par son texte, les amenait à leurs considérations.

Nous reproduisons ces scolies avec un numéro d’ordre et un indice “b”. Nous en proposons une traduction.

1b) Scolie in *Histoires vraies I, 22* :

γάμοις] ἀντὶ τοῦ γυναιξίν.

“mariage : au lieu de ‘femmes’.”

ἐν ταῖς γαστροκνημίαις] τοῦτο τὰ περὶ τὸν Διόνυσον αἰνιπτόμενος καὶ τῆς ὠδίνος καταγελῶν τοῦ Διὸς τέθεικεν.

“Dans les *mollets* : il a créé ce mot pour faire allusion à ce qu’on raconte de Dionysos et pour se moquer de l’enfantement de Zeus.”

2b) Scolie in *Histoires vraies II, 23* :

παράδεισος] τινὲς τῶν ἄκρως βουλομένων ἐλληνίζειν εἰς τὸ νόθον τῆς Ἑλληνίδος φωνῆς ἀποπέμπουσι τὸ παράδεισος ὄνομα.

“Jardin : certains parmi les gens qui veulent parler le grec au plus haut degré rejettent de la langue grecque sous prétexte d’altération le mot ‘jardin’.”

3b) Scolie in *Le soléciste ou le pseudosophiste, 5* :

πατριώτης] ὁμοίθης γὰρ ἔδει εἰπεῖν, ὁμόγλωσσος, ὁμόνομος. τὸ δὲ πατριώτης ἐπὶ βαρβάρων· οἱ βάρβαροι γὰρ οὕτως ἀλλήλους φασὶν ἀντὶ τοῦ πολίτης, καὶ ἴσως ὅτι μὴ κατὰ πόλεις οἰκοῦσιν. Πλάτων μέντοι καὶ ἐφ’ Ἑλλήνων ἐν τοῖς Νόμοις [VI 771 D] τῷ πατριώτης ἐχρήσατο.

“Compatriote : il aurait fallu dire ‘qui a les mêmes mœurs’, ‘qui parle la même langue’, ‘qui est soumis aux mêmes lois’. Et le mot ‘compatriote’ s’emploie chez des barbares : en effet les barbares se désignent ainsi mutuellement plutôt que par ‘concitoyen’, et peut-être parce qu’ils habitent dans des cités. Platon cependant a aussi utilisé ‘compatriote’ à propos des Grecs dans les Lois (VI, 771, d).”⁷⁵⁵

4b) Scolie in *Zeus tragédien, 13* :

τὴν Ἑλλήνων] ἀντὶ τοῦ τὴν Ἑλληνικὴν γλῶσσαν.

“La grecque : pour ‘la langue grecque’.”

5b) Scolie in *Timon ou le misanthrope, 42* :

ἀποφράς] ἦσαν παρ’ Ἑλλήνων ἡμέραι ἀπραξίαν εἰσηγούμεναι παντὸς καὶ ἀργίαν, ἃς ἀποφράδας ἐκάλουν.

“apophras : il y avait chez les Grecs des jours établissant la vacance et le repos de tout, qu’on appelait ‘apophras’.”

⁷⁵⁵ V. aussi Bompaire 1998, 343, n. 18 : “Les Grecs disent plutôt πολίτης (“concitoyen”), πατριώτης s’employant entre non-grecs, cf. le *scholiaste* (*sic*), qui interprète d’ailleurs mal un passage des *Lois* de Platon) et Pollux, 3, 54.”

6b) Scolie in *Les sectes à l'encan*, 6 : (La scolie éclaire l'origine de Pythagore, qui, dit Hermès "paraît être Italiote, (...), des environs de Crotone ou de Tarente, de la Grèce de là-bas."

τὴν ταύτη δέ φησιν] Ἑλλάδα, διότι Ἑλλη[ίων πάλαι ἀποικισάντων] Ἰταλίαν συνέβη] τῇ τῆς γῆς ἀρετῇ πλούτῳ] τε μεγάλῳ πλουτήσαι] αὐτοὺς καὶ [εὐανδρήσαι] διαφερόντως· ἀφ' οὗ] καὶ Μεγάλη Ἑλλ[ὰς ἐκλήθη].

"Et on dénomme cette région Grèce parce que, après que les Grecs jadis eurent colonisé l'Italie, ils devinrent riches grâce à la qualité et à la grande richesse de la terre, et abondèrent particulièrement en hommes exceptionnels. C'est pour cela aussi qu'elle fut appelée Grande Grèce."

7b) Scolie in *La double accusation ou les tribunaux*, 34 :

ὡς θοίμ[ατιον τοῦτο τὸ Ἑλληνικόν] τὸν ἀπτικισμόν φησι καὶ τὸ τῆς λέξεως ἀνθηρὸν καὶ διεσμιλευμένον· οὐ γὰρ φησιν "ὡς Σύρος καὶ ἐκ βαρβάρων τὴν λέξιν ἐκιβδηλεύσα τοῦ λόγου, βαρβαρισμοῖς αὐτὸν διαλαβὼν καὶ σολοικισμοῖς", ἀλλὰ "τὸ πρέπον αὐτῷ διετήρησα τῇ λέξει εἰς τὸν Πλατωνικὸν τρόπον".

"que (...) ce manteau grec : il veut dire l'atticisme, l'éclat et le poli de l'expression; en effet il ne veut pas dire 'comme Syrien et originaire de chez les barbares, j'ai corrompu l'expression du langage, le coupant de barbarismes et de solécismes', mais 'j'ai veillé avec soin à ce qui lui est approprié par une expression à la manière de Platon'."

8b) Scolie in *Sur les sacrifices*, 1 :

θυσίαις] ὁ σκοπὸς ἐνταῦθα τῷ Λουκιανῷ καταδραμεῖν τῶν Ἑλλήνων θυσίας ποιούντων· τὸ γὰρ θεῖον οὐ δέεται θυσίων. οὐκ ἔστι δὲ διάλογος· ὅλον γὰρ τὸν λόγον ὡς ἐξ ἰδίου προφέρει προσώπου, ὁ δὲ διάλογος πρόσωπα ἔχει διάφορα διαλεγόμενα πρὸς ἄλληλα.

"Sacrifices : le but de Lucien ici est d'invectiver les Grecs qui pratiquent des sacrifices; car le divin n'a pas besoin de sacrifices. Il ne s'agit pas d'un dialogue. En effet il fait énoncer tout le propos comme par une figure de soi, alors que le dialogue fait dialoguer des figures différentes les unes avec les autres."

9b) Scolie in *La nécyomancie ou Ménippe*, 17 :

ἐπειδὴν ὁ Αἰακὸς ἀπομετρήσῃ ἐκάστῳ τὸν τόπον] τάχα τὸν Αἰακὸν ἐπέστησαν Ἕλληνες ταῦτα δικάζειν τοῖς νεκροῖς τὸ τοῦ ὀνόματος ἔτυμον παραλαβόντες εἰς συνηγορίαν· βούλονται γὰρ νῦν παρὰ τὸ αἰάζειν τὸν Αἰακὸν ὠνομάσθαι, ὃ συμβαῖνον ἐπὶ τοῖς ἀποιχομένοις τῷ τάφῳ παρευθὺς αὐτοὺς παραδίδωσιν.

"Lorsque Eaque a mesuré sa place à chacun : il se peut que les Grecs aient préposé Eaque à juger de cela pour les morts en prenant comme argument l'étymologie de son nom. Ils veulent en effet au vrai qu'on nomme Eaque à partir du verbe αἰάζειν, gémir, car c'est ce qui arrive aux défunts aussitôt qu'il les livre au tombeau."

10b) Scolie in *Le pseudologue ou sur le mot apophras*, 29 : (Il s'agit ici d'une scolie assez étendue, qui débute par une discussion sur l'usage de θάτερον, et se poursuit par des commentaires sur l'usage d'autres mots. Nous reproduisons un passage où le scoliaste s'appuie

explicitement sur l'hellénisme linguistique pour ses explications.)

τὸ δέ τοι ἐκχύνειν καὶ ἀδιόρθωτον, ἐπεὶ χέω μὲν ἐπίσταται ἡ ἐλληνίζουσα χρῆσις, χύνω δὲ οὐδέπω ἐγκέκριται τῇ Ἑλλάδι γλώσση, ὥσπερ οὐδὲ τὸ πέταμα· οὐ γὰρ ἔστι πέτημι ἀλλὰ πέτω, βαρύτονον.

“Et assurément le mot ἐκχύνειν aussi est irrégulier, car si l'usage hellénisant connaît χέω, χύνω en revanche n'a jamais été accepté dans la langue grecque, comme ne l'a pas plus été le mot πέταμα; en effet πέτημι n'existe pas, mais il y a πέτω, baryton.”

11b) Scolie in *Sur la mort de Pérégrinos*, 13 :

θεοὺς μὲν τοὺς Ἑλληνικοὺς ἀπαρνήσονται] ἔτι θεοὺς ὀνομάζεις, οὓς ὀλίγον ἔμπροσθεν, ἔν γοῦν τοῦτο καλὸν ποιῶν, ἀρκοῦντως διέπαιξας;

“[quand les chrétiens] ont renié les dieux de la Grèce : tu nommes encore des dieux ceux que, peu auparavant, faisant en cela au moins une bonne chose, tu as suffisamment raillés?”

12b) Scolie in *Dialogue des dieux* 4, 1 :

νεώνητον] τὸν Γανυμήδην λέγει. ΓΒΩ. Addunt ΒΩ : δριμέως δὲ εἰς τὸ γένος ἀπέσκωψε τούτου νεώνητον εἰπών· οὐ γὰρ εἶχεν οὕτως, ἀλλ' ὡς ἂν ὑποφῆνη καὶ ἐκ Φρυγῶν τοὺς Ἑλληνας δουλουμένους.

“nouvellement acheté : il parle de Ganymède (...) et c'est de manière piquante qu'il a raillé son origine en disant 'nouvellement acheté'. En fait il n'en allait pas ainsi, mais c'est comme s'il sous-entendait que les Grecs étaient sous la domination des Phrygiens.”

ψυχαγωγεῖν*] καὶ τοῦτο δριμύ.

“Conduire les âmes : ce mot aussi est piquant.”

7. Eléments de conclusion à propos de l'hellénisme linguistique de Lucien

L'hellénisme linguistique de Lucien consiste donc à mettre en valeur de différentes manières différents usages de la langue grecque à son époque.

7.1. L'hellénisme linguistique de Lucien envisage l'usage et l'histoire de la langue grecque

Lucien est bien conscient d'une nécessaire évolution de la langue grecque. Plusieurs passages des opuscules en témoignent⁷⁵⁶.

Le point de vue de Bompaire 1958 se tient strictement à la lettre de ces passages, sans prendre en compte les notations d'un hellénisme linguistique tel que nous venons de les ⁷⁵⁶ Bompaire 1958, 132 ne concède pas à Lucien cette hauteur de vue. En effet, Bompaire n'adopte peut-être pas un point de vue de linguiste et semble prendre les opuscules qu'il cite à la lettre : “On ne peut pas parler d'une conception de l'évolution de la langue chez Lucien. Un passage du *Pseudologiste* paraît y engager, mais il suffit de lire les deux traités grammaticaux que sont *Le jugement des voyelles* et *Sur une faute commise en saluant* pour voir que Lucien est un partisan du “fixisme” en matière d'orthographe et de langue : les empiètements du “tau” sont considérés comme une atteinte à l'ordre établi de toute Antiquité et les néologismes sont sévèrement proscrits (*Ps. log.*, 14; *jud. voc.*, 2-6; *laps.* 14; *rh. pr.*; 17).”

dégager. Les mentions explicites auxquelles se réfère Bompaire sont considérées par lui au premier degré et exclusivement d'autres notations sur l'hellénisme.

Il y a certes chez Lucien des notations explicites d'une représentation première de l'histoire et de l'évolution de la langue grecque. Mais au-delà de ces notations affleurantes, il semble que sa conception de la mise en œuvre de la langue grecque soit plus complexe que ce qu'il veut bien en laisser immédiatement paraître, comme les réactions des scoliastes le prouvent amplement⁷⁵⁷.

Les notations explicites peuvent ainsi aujourd'hui être relues avec un autre œil. Bompaire 1998 lui-même ne manque pas de le faire : à propos des "contradictions de Lucien avec lui-même" dans *Le soléciste*, il écrit dès le début de sa notice : "elles sont acceptables si l'on admet une certaine évolution⁷⁵⁸ de la langue de Lucien, voire une approche ironique (...)"⁷⁵⁹.

Implicitement Bompaire se range du côté de l'authenticité de l'opuscule étant donné que "sa faiblesse d'écriture est évidente mais [que] l'argument reste subjectif." Il rappelle ainsi que l'opuscule n'est pas athétisé par Bourdelot, Ritz, A. Baar, Rothstein, Helm, Caster, Macleod, Baldwin et Schwarz.

Cependant Bompaire reste dans une logique de classement restreinte en ce qui concerne le thème du dialogue. Il le range parmi "les ouvrages de Lucien traitant des questions de grammaire et de langue". Pour lui, Lucien "se bat sur deux fronts", contre les "véritables fautes de langue" du soléciste d'une part, contre "les hyperatticismes dont il parodie les exigences excessives" d'autre part⁷⁶⁰. Enfin Bompaire "trouve un certain intérêt documentaire dans *Le soléciste* : dans le domaine de la langue, car il fournit des indications sur l'évolution de celle-ci."⁷⁶¹

Mais Bompaire, à notre sens, ne considère que le point de vue immédiatement lisible de la dimension linguistique du texte. Or Lucien, comme dans d'autres opuscules, livre des remarques qui relèvent du sentiment linguistique, de la réflexion sur la valeur d'usage des mots, des interprétations possibles d'un terme dans la langue par rapport à une situation donnée.

Ainsi, quand Loukianos distingue "être empressé auprès de quelqu'un" et "être empressé pour quelqu'un", c'est sur ce point que Bompaire, à la suite de la tradition, livre son commentaire⁷⁶². Or Lucien prend également la peine d'ajouter une remarque sur l'usage en ce qui concerne ce verbe, que Bompaire ne commente pas :

Καὶ ταῦτα ἴσως μὲν ὑποσυγκέχυται, ἴσως δὲ καὶ ἀκριβοῦται παρά τισι· βέλτιον δὲ τὸ ἀκριβοῦν ἐκάστω.

"Et peut-être ces locutions sont-elles un peu confondues, mais peut-être aussi sont-elles employées avec rigueur par certains. Or il vaut mieux que chacun soit rigoureux." (*Le soléciste*, 10)

La demande de rigueur est imposée par le contexte et la situation de parole. Loukianos,

⁷⁵⁷ V. *supra* 6.2.

⁷⁵⁸ Je souligne. P.J.

⁷⁵⁹ Je reproduis la note 1 de Bompaire 1998, 233 : " 'Si tamen Lucianus auctor est, joculari hic maximam partem credenduserit', Reitz, p. 552. — 'Ne in iis (dialogis) quidem de quibus nemo dubitat eadem semper scriptoris ars in talibus apparere solet', Rothstein, p.35. Cf. Chambry, trad. III, p. 528, "Si l'ouvrage manque de sel dans une traduction ... il n'en est pas de même en grec où un helléniste peut saisir la finesse et l'esprit que l'auteur a mis dans ses expressions"; il conclut à l'authenticité."

⁷⁶⁰ Bompaire 1998, 235.

⁷⁶¹ Bompaire 1998, 236.

⁷⁶² Bompaire 1998, 253, n.74 : "L'addition de Rothstein n'est pas indispensable, si l'on suit la leçon des mss S et L (sans γὰρ). La distinction faite ici n'est pas toujours respectée, comme dit Lucien (...)."

en donneur de leçon, ne peut pas exprimer autre chose que la “rigueur”. Mais la phrase qui précède, avec son balancement ἴσως μὲν (...) ἴσως δὲ, souligne bien le *flottement* qui existe dans l’usage de la langue. C’est ce flottement qui explique les réactions du sophiste tout au long de l’opuscule. L’écrivain joue sur les écarts ainsi créés pour produire un texte plaisant, mais, ce faisant, signale des réalités de la langue grecque qui se caractérisent par des zones d’ombre. Ce flottement est signalé à diverses reprises, non seulement dans les opuscules dits “grammaticaux”, mais encore ailleurs.

Dans les opuscules “grammaticaux”, le § [14] du *Pseudologue* est un bon paradigme de remarques sur les “mots anciens”, ceux “de la foule”, des étrangers, et l’évolution de la langue grecque. Certes il faut faire la part du lieu commun de l’attaque que Lucien mène contre son ennemi. Cependant il ne manque pas de signaler que des changements ont eu lieu dans le grec. Lucien fait part ainsi de sa conscience du phénomène historique :

τῶν Ἀττικῶν κατὰ χρόνους τινὰς πολλὰ ἐντρεψάντων τῆς αὐτῶν φωνῆς.

“Les Attiques au cours des temps ont changé beaucoup de choses dans leur langue.” (*Le pseudologue*, 14)

Autre opuscule “grammatical”, *Le jugement des voyelles*, sous ses apparences rigoristes, ne manque pas d’ambiguïté⁷⁶³. Cependant les § [3] à [5] mettent plusieurs fois en rapport les notions d’usage et d’histoire. Sigma, que l’on peut considérer comme un des masques ironiques de Lucien, déclare hautement que si des changements ont lieu :

οὐχ ὁρῶ τίνα τρόπον αἱ συντάξεις τὰ νόμιμα, ἐφ’ οἷς ἐτάχθη τὰ κατ’ ἀρχάς, ἔξουσιν.

“Je ne vois pas comment l’arrangement des mots maintiendra l’usage dans les conditions où il a été fixé à l’origine.” (*Jugement des voyelles*, 3)

Selon Sigma encore, il aurait fallu régler ce problème “jadis” (τότε), ce qui aurait garanti la place (τάξις) de chacun parmi les lettres [4]. Et pour finir il invoque les “législateurs” de l’alphabet : Cadmos, Palamède, Simonide et Nauplios [5]. En réalité, ce que la morgue blessée de Sigma rappelle au lecteur, ce sont les zones de *flottements* dans la langue : les *écarts* dont nous parlions plus haut. Là se situent les évolutions; non dans les normes solidement établies. Cela explique notamment le rappel ironique de “pères fondateurs” de l’alphabet grec. Le message de Lucien est qu’il est possible qu’ils n’aient rien fondé du tout...

Les “opuscules grammaticaux” sont remplis de ces remarques à double entente, que Lucien ne pouvait sans doute pas laisser transpirer clairement sans s’attirer les foudres de quelques atticistes de son temps⁷⁶⁴.

Mais d’autres opuscules, en dehors de ce groupe, offrent d’autres pistes encore. Rappelons seulement ici, entre autres, *Comment il faut écrire l’histoire*. Dans ce traité, Lucien semble en permanence conscient et soucieux de ce qu’il critique : un écart entre la langue parlée d’usage courant et les langues écrites “idéales”, pratiquées, mais aussi galvaudées, par des écrivains contemporains avant tout soucieux de se faire valoir par la pratique du genre historique.

⁷⁶³ V. notre *Première partie*.

⁷⁶⁴ Cf. *Le jugement des voyelles*, 7, 8; *Le maître de rhétorique*, 9, 14, 17, 18; *Lexiphanès*, 16-25; *Le pseudologue ou sur le mot apophras*, 2-4, 9-17, 21, 23, 27-29; *Sur un lapsus commis en saluant*, 2-4, 12-14, 18.

Ce à quoi Lucien revient constamment, en fin de compte, est ce *flottement* entre des zones de la langue grecque. Ce dont Lucien a conscience et témoigne, c'est l'incapacité de nombre de ses contemporains à trouver leurs repères linguistiques quand ils se mettent à écrire. Ainsi, tout en faisant mine de plaider pour un atticisme linguistique et culturel de moyen terme, de s'indigner sur ces ratages, il signale en creux que l'usage du grec et la langue grecque sont en train d'évoluer : par ses expressions [10], par ses velléités d'imitation [15], par l'influence du latin [15, 21], par l'éloignement de la maîtrise des dialectes et de la langue poétique [16], par l'influence du grec parlé [22], par le manque de culture de ses locuteurs [24, 45, 47].

On peut finalement en conclure que Lucien envisage, dans ses allusions à l'histoire de la langue et dans les notations se rapportant à son hellénisme, la place de la *koiné* dans la société de son temps⁷⁶⁵. Le terme ne fait pas partie de son vocabulaire car il n'est pas admis ni exploitable dans les cercles dans lesquels il évolue. Lucien doit donc multiplier discrètement des allusions qui signalent au lecteur et à l'auditeur sa conception "évolutionniste". Lucien a une claire conscience de la notion de diachronie en matière linguistique. Il respecte les codes de son temps en matière d'usages littéraires mais ne s'interdit pas, quand la situation de communication le nécessite, de signaler ou de sous-entendre qu'un hellénisme plus moderne s'impose dans tous les sens du terme.

7.2. L'hellénisme linguistique de Lucien en regard de la question de la rhétorique et des sophistes

Cette question a été traitée sous l'angle du rapport entre la *paideia* et la langue grecque dans notre chapitre précédent⁷⁶⁶. Il nous faut à présent compléter nos premières conclusions dans la perspective de l'hellénisme et particulièrement de l'hellénisme linguistique.

Hall 1981 comparant sophistes du V^e et IV^e s. a.C. et sophistes du II^e s. d.n.è., décrit les caractéristiques, selon elle, des seconds⁷⁶⁷. Elle considère que *Le maître de rhétorique*, le *Lexiphane*, le *Pseudologue* et le *Soléciste* sont une satire de ce que l'on peut considérer être les fautes que, selon Lucien, le "bon" sophiste de la Seconde Sophistique ne devrait pas commettre. Elle en déduit donc un portrait de ce que pourrait être un sophiste digne de ce nom selon Lucien.

L'éducation serait la base de la formation du Sophiste. En matière littéraire, il devrait suivre les classiques de la prose, de la poésie et du théâtre, et éviter d'avoir recours aux modernes⁷⁶⁵. V. pour cette théorie de la réflexion métalinguistique sur la *koiné* Consani 1993, 35-37; pour la formation et la place de la *koiné* par rapport à l'attique Lopez-Eire 1993, 41-57; Lucien nous semble avoir tout à fait conscience d'un mécanisme clairement exposé par Lopez-Eire 1991, 7-8 : "En cuanto al atticismo, es claro que se define por oposición a la *koiné*. Pero también lo es que, al igual que la contraposición de atticismo y asianismo en el plano estilístico no es del todo exacta, tampoco el atticismo lingüístico, derivado del estilístico, está tan despegado de la *koiné* como a primera vista pudiera parecer. Y ello es así porque los atticistas no reinstauran de ninguna manera el ático, sino que lo reinterpretan desde la *koiné*. (C'est moi qui souligne.) Por eso aun a los más esmerados atticistas se les escapan tanto expresiones propias del griego helenístico como hiperaticismos. No pudieron evitar ni lo uno ni lo otro porque el ático que ellos estudiaban no era ático hablado sino ático literario contemplado desde la óptica de una lengua viva (la *koiné*) y porque, en ese ático que imitaban, algunos rasgos eran ya idénticos a los propios del griego helenístico y otros, en cambio, eran desviaciones por exceso de las propias normas del ático como resultado de la inestabilidad del sistema. Y los atticistas admitieron los unos y los otros como atticismos de buena ley. De ahí sus claudicaciones e hipercorrecciones."

⁷⁶⁵ V. *supra* pp.275-323.

⁷⁶⁷ Cf. Hall, 1981, 252 *sqq.*, et v. *Deuxième Partie*.

: Eschine, Démosthène et Platon sont ses modèles. En matière de langue, il s'agirait d'éviter le manque de profondeur d'un atticisme limité à quelques mots comme le manque de naturel d'un atticisme systématiquement recherché. L'atticisme linguistique à pratiquer serait celui de la mesure et de la compatibilité avec l'époque, de même que pour les thèmes rhétoriques à traiter⁷⁶⁸.

Le *Lexiphanès* est un opuscule dont une lecture dans la perspective de l'hellénisme linguistique de Lucien peut permettre de mieux comprendre sa pensée. Les listes de mots que l'on y relève fournissent des centres de départ intéressants à partir desquels l'analyse peut se poursuivre par rayonnement. Les lecteurs successifs de Lucien n'ont pas manqué de se pencher sur ces termes immédiatement visibles⁷⁶⁹. Cependant, ne peut-on croire que ces mots ne sont rien d'autre que la matérialisation du *-phanès* du nom du personnage titre? Comme le ferait un magicien, Lucien attire le regard de son lecteur sur quelque chose de très visible, pendant que le *tour* se prépare.

Ainsi l'hellénisme progressiste de Lucien par rapport au contexte de la rhétorique se fait surtout sentir par du vocabulaire nouveau, intégré à son *propre* lexique, et qui discrètement signale, par exemple, l'empreinte de la rhétorique latine. Donnons, dans ces éléments de conclusion, simplement deux termes en guise d'illustration.

Le premier est ἀντισοφιστής, ου, ό. *LSJ* définit le terme comme : "one who seeks to refute", "personne qui cherche à réfuter", et Lucien semble le seul à en faire usage, en *Alex.43* et *Cal.16*. Le *DGE* ajoute en référence Lucien *Philops.39*. Dans sa traduction de *Ne pas croire à la légèreté à la calomnie*, 16, dans laquelle il traduit le mot ἀντισοφιστής par *sage* (n.m.), Bompaire 1998 relève comme nous les deux autres occurrences du terme, et les traduit : "Cf. *Alex.43*, Epicure est considéré par le charlatan Alexandre comme ἀντίτεχνος καὶ ἀντισοφιστής τῆς μαγγανείας αὐτοῦ (de la sorcellerie); *Philopseud. 39*, Tychiadès-Lucien provoque la colère des amateurs de mensonges en les réfutant, καθάπερ ἀντισοφιστής τῶν ψευσμάτων. Belin traduit notre passage 'il blâmait par sa profession et par sa doctrine'"⁷⁷⁰.

Les contextes de ces passages ont pour point commun de présenter des situations d'opposition idéologique. Dans deux cas, *Cal.16* et *Philops.39*, ἀντισοφιστής est couplé à ἀντίτεχνος, *rival*, que l'on trouve déjà chez Aristophane. Ce deuxième terme a pour fonction d'apporter une caution d'hellénisme à ἀντισοφιστής, qui est lui plus récent, comme le signale le *DGE* à propos de ce qu'il définit comme *sens 1* : "grammairien qui prend une position contraire sur une question", pour lequel il renvoie à Quint. *Inst. 11.3.126* et Suet. *Tib.11, Gram. Rhet.9.3*.

Ainsi Belin semble le plus proche de l'explication de l'usage du terme. Il s'agirait d'un terme de rhétorique, technique, certainement créé par la rhétorique latine, qui, dans l'esprit, on le sait, aime étiqueter les rôles. On pourrait alors penser, dans cette logique, à des traductions comme "contradicteur" ou, un peu plus familièrement, "avocat du diable". En somme, le terme correspond à une fonction qui existait dans les écoles de rhétoriques. Lucien le réemploie dans la perspective d'un hellénisme nouveau. Du mot grec forgé dans un esprit latin, il fait à nouveau un mot grec. Il rappelle ainsi, comme le comprend Belin dans sa traduction, qu'une nouvelle profession de parole s'est créée, dans un état d'esprit qui n'est pas opposé à celui de l'hellénisme.

Un deuxième terme illustre le fait que Lucien étend l'usage de notions de rhétorique et

⁷⁶⁸ Hall, 1981, 307-309.

⁷⁶⁹ Cf. Bompaire 1958, 635 et Hall 1981, 279, entre autres.

⁷⁷⁰ Bompaire 1998, 158, n. 46.

en élargit le sens, après les avoir retrouvées et remises en honneur. C'est le cas de la *simplicité*, signalée par l'adjectif : ἀπλοικός, ἦ, ὄν. Le mot se trouve déjà chez Démétrius de Phalère (IV^e s. a.C.) en *Eloc.*244, dans une acception rhétorique. C'est ainsi qu'il est repris, au II^es.d.n.è. par le grammairien Apollonius Dyscole en *Synt. (De syntaxi)* 200.18, par le rhéteur Hermogène en *Id. (Περὶ ἰδέων)* 2.9, ou chez Philostrate, *VS*, 2.9.

L'hellénisme de Lucien consiste à assurer une *Renaissance* au terme, en l'appliquant à des personnes, en *Tim.*56, *Alex.*4 et *Am.*9. Ce n'est ni la première ni l'unique fois qu'il fait effectuer un glissement de sens à un mot. Les deux opuscules, *Le Pseudologue* et *Sur une faute commise en saluant*, au moins, sont d'autres illustrations de cet usage parfaitement assumé. Dans ces deux derniers cas, les "solécismes" rhétoriques de Lucien ont été remarqués et il doit se justifier du progrès qu'il fait effectuer à la langue. Mais combien de mots, du domaine de la rhétorique et des sophistes, dans son propre lexique, ont échappé et échappent encore, non à une critique, mais à une vision *pragmatique* du fait qu'ils sont une évolution et une *Renaissance en marche* de l'hellénisme linguistique?

7.3. Hellénisme linguistique souligné par des exemples de lexique inventif et productif : deux exemples tirés de la liste de Schmid

Lucien ne pratique pas seulement la redécouverte et la renaissance de termes classiques ou produits par l'intermédiaire du latin. Il produit également du lexique, dans la perspective d'un hellénisme linguistique.

Illustrons notre propos par deux exemples qui, au premier abord, rappellent le vocabulaire des sciences naturelles. Ces deux exemples sont le thème de la vigne d'une part, celui de la fleur d'autre part. Ils sont tirés de la liste de Schmidt. Les deux astérisques qui les précèdent signalent que le mot se trouve, dans le texte, décliné ou conjugué.

Les *Histoires vraies* sont des textes lucianesques extrêmement productifs en matière de création verbale. On y trouve ainsi :

-**ἀμπελομιξία, attesté comme *hapax* par *LSJ* et *DGE* en *V.H. I.9*, que Bompaire traduit par "fusion avec la vigne".

et

-**ἀμπελόκη, donné par *LSJ* et *DGE* comme *hapax* en *V.H. II.5*; Bompaire 1998 traduit par "vigne en fleur".

Dans les deux cas, Lucien démontre à nouveau sa conscience de la productivité potentielle du grec dans le respect de l'hellénisme.

L'extrait où se trouve le premier mot est à rapprocher, selon le scoliaste⁷⁷¹, de *Od.*, IX, 91 *sqq.*, à propos des compagnons d'Ulysse menacés de rester chez les Lotophages. Lucien, lui, vient de faire allusion à deux de ses compagnons qui, s'étant trop approchés par désir des femmes-vignes, sont restés attachés à elles par les αἰδοίων (I.8). La parodie est certes là, mais aussi la démonstration d'hellénisme. Pendant tout le §[8], Lucien va préparer l'arrivée d'ἀμπελομιξία par un champ lexical de la vigne : ἀμπέλων, στέλεχος, κλάδοι, βοτρώων ἔλιξι τε καὶ φύλλοις καὶ βότρουσι. Il signale ainsi la malléabilité du thème et des termes qui s'y rapportent. Il apporte comme garant Homère, ce qui va le justifier dans une perspective

⁷⁷¹ Cf. Bompaire 1998, 334, n.20.

culturelle d'une part; d'autre part il forge un mot "technique", tel que pourrait en produire la *koiné*. Ainsi se crée, avec humour, l'hellénisme linguistique.

Le mécanisme intellectuel est le même pour ἀμπελάθη, mais sur un ton plus sérieux. Bompaire 1998 rappelle pour ce passage la référence explicite à Hérodote et à l'Arabie Heureuse⁷⁷². Dans une énumération à visée descriptive, Lucien va ainsi mentionner une série de termes botaniques attestés dès l'époque classique, avant de lâcher sa création, ἀμπελάθη. D'une part, la référence à Hérodote cautionne son propre *sérieux*; d'autre part, elle situe la langue de Lucien dans une filiation tout à fait hellénique.

Le thème ἀμπελο- permet de nombreuses variations et des formations, fort pratiquées par des auteurs classiques et post classiques. Lucien utilise ces potentialités de la langue grecque dans une perspective d'hellénisme linguistique cohérent et novateur.

Le thème de la fleur s'illustre, lui, par des termes issus de deux opuscules différents. Les deux productions s'expliquent dans leur contexte, mais relèvent d'une visée moins "technique" que **ἀμπελομιξία et **ἀμπελάθη.

Ainsi **ἀνθοκρατέω, qui se trouve dans *Le pseudologue*, 24, au sens de "assurer le gouvernement des fleurs", fait-il partie d'une liste de mots que le locuteur de l'opuscule adresse en reproche à celui qui l'a accusé d'avoir utilisé *apophras*. Bref, ce mot entre dans le cadre d'une vengeance : des mots pour un autre. Tel que le terme est présenté, il est difficile de savoir s'il est une production de Lucien ou réellement une reprise de l'énonciation de son ennemi, car il est signalé par *LSJ* et *DGE* comme *hapax*. Il pourrait donc s'agir d'une invention de Lucien plaquée sur son ennemi. Quoi qu'il en soit, le mot signale une nouvelle fois la productivité d'un thème. Cela est d'autant plus intéressant que ce thème est utilisé par ailleurs par Lucien dans son propre lexique.

Lucien utilise en effet dans *Le pêcheur ou les ressuscités*, 6, le mot **ἀνθολογία, au sens de "bouquet de fleurs", dans une métaphore filée dont il faut rappeler le déroulement. Dans ce paragraphe du *Pêcheur*, Lafranche-Lucien s'adresse à Platon. Il se justifie auprès de lui pour lui faire valoir combien il respecte les philosophes dont il a "cueilli les fleurs (ἀπανθισάμενος) pour les montrer aux hommes". Les hommes reconnaissent avec gratitude chaque "fleur" (ἄνθος) qu'il a cueillie, mais dont l'origine appartient aux philosophes qui sont une "prairie" (λειμών). C'est en ce lieu que Lafranche a fait son "choix de fleurs" (ἀνθολογία), parce que les philosophes les y ont très bien fait pousser (τοιαῦτα ἐξηγηθήκατε) en variant leurs couleurs et leurs formes (ποικίλα καὶ πολυειδῆ τὰς βαφάς), et en sachant les choisir (ἀνελέξασθαι), les disposer (ἀναπλέξαι), les assortir (ἀρμόσαι).

Il est certes possible d'interpréter la métaphore comme un trait d'ironie dans une fausse justification. Elle n'en demeure pas moins présente et développée autour du terme ἀνθολογία, qui est le socle de l'image. L'hellénisme linguistique de Lucien apparaîtrait ainsi, une nouvelle fois, comme producteur, dans la langue grecque, de concepts nécessaires à son temps. On découvrirait un Lucien inventeur de l'anthologie, ou, à défaut, du mot⁷⁷³.

⁷⁷² Cf. Bompaire 1998, 100, n.14 : "Cf. Hdt. III, 113. Seul passage de l'ouvrage où l'historien est expressément cité, ainsi qu'en B, 31 (supplicié)" (i.e. pour avoir menti dans ses ouvrages.)

⁷⁷³ Il éclaire ainsi une zone d'ombre que Waltz 1928 signale en note dès les premiers mots de son édition de l'*Anthologie palatine* dans la *C.U.F* : "Le mot ἀνθολογία n'a été employé que très tardivement au sens figuré; ἀνθολόγιον est attesté à partir du second siècle de notre ère."

Dans sa productivité, l'hellénisme linguistique de Lucien apparaît finalement conforme à l'image de son atticisme. Les formulations trop ampoulées sont marginalisées et signalées comme telles, pendant que de nouveaux *mots-concepts* sont glissés discrètement dans un lexique qui au premier abord donne une impression de conformité à l'atticisme. L'hellénisme linguistique de Lucien se rattache, dans sa productivité, à son *atticité*.

7.4. Hellénisme linguistique et topographie

L'hellénisme de Lucien se manifeste également par le souci de la géographie de la langue grecque, c'est-à-dire des lieux d'usage de l'hellénophonie.

Les notations de Lucien montrent qu'il a intériorisé et compris la répartition des aires linguistiques de l'hellénisme dans son siècle.

En guise de conclusion à propos de cette perspective, il est possible de relire *Le Pseudologue* sous l'angle de la topographie. On s'aperçoit une nouvelle fois de ce que la conception lucianesque est celle d'un hellénisme vivace et largement répandu.

Athènes y est considérée comme le point central de l'hellénisme. *La référence* est une langue située géographiquement à Athènes, comme le soulignent, à propos de ἀποφράς, l'expression adjectivale qui qualifie le terme en [11], qualification que l'adversaire de Lucien nierait : οἰκείαν καὶ αὐτόχθονα τῆς Ἀττικῆς. Mais l'évocation de Rome en [8] rappelle que dans ce II^e.d.n.è. la capitale de l'Empire est devenue un autre pôle de la langue grecque. L'usage du grec se fait dans un cadre bi- voire trilingue⁷⁷⁴.

Le texte signale également les zones secondaires par rapport à ces centres, lieux où Timarque a mal parlé et "bringueballé" son inculture hellénique, selon le locuteur : chez les "Scythes surpassés" [2], dans les régions hyperborées et à Cumes [3], à Olympie [5], à Delphes, en Palestine, en Egypte [21], en Phénicie [19], Syrie [20], Grèce, Italie, à Ephèse [22].

Enfin, il y a représentation de zones de contact [11], franges de l'aire de l'hellénisme linguistique. Les mentions de ces zones renvoient certes à des stéréotypes, mais prises dans l'ensemble des autres notations que nous venons de signaler, elles ne peuvent manquer de faire également allusion à des réalités.

L'hellénisme pour Lucien se définit donc aussi dans une perspective de *topographie linguistique* : une expression de la langue allemande rendrait bien compte de ce concept : *ein Welt für sich, un monde en soi*.

Ce monde occupe un espace géographique donné, a des limites qui l'expliquent et qui varient, souvent avec une certaine lenteur. Il connaît aussi forcément, de temps à autres, des ruptures. Ainsi des langues autres que le grec font irruption dans le lexique initial. C'est le rôle de toutes les barbarophonies que Lucien signale.

Ce monde accepte un *centre*, représenté par une ville dominante, jadis Athènes comme Etat-cité; dans la contemporanéité de Lucien une *capitale*, c'est-à-dire non seulement un lieu d'exercice linguistique, mais également un lieu d'exercice du pouvoir et de l'économie. Dans le cas du II^e.d.n.è., nous sommes avec Lucien à une époque où l'hellénisme accepte deux centres (Athènes et Rome) période transitoire que Lucien comprend, et à propos de laquelle il tend toujours à nous dire que l'un éliminera ou soumettra définitivement l'autre. Lucien a une claire conscience du fait que les données géopolitiques, avec leurs conditions d'échanges politiques et

⁷⁷⁴Jouin 1994, 11 *sqq.*

économiques, conditionnent aussi les échanges linguistiques.

Enfin, les opuscules signalent que le *monde en soi* de l'hellénisme se partage en zones successives. Le cœur en est la région qui s'étend autour du centre : à l'époque de Lucien, la bipolarité rend problématique la compréhension de ce centre. Puis viennent des zones intermédiaires, où dominent le plus souvent des *koinés*. Enfin apparaissent des marges, fluctuantes, plus ou moins subordonnées et dépendantes par rapport à l'hellénisme : chez Lucien, elles sont symbolisées par le motif récurrent de la Scythie. La langue de ces zones sert à construire l'image d'une langue et d'une culture grecque face à ce qu'elle est parfois incapable de comprendre, et qui reste pour elle l'objet d'un mystère en même temps que d'une fascination.

L'ensemble de ces zones coexistantes semble, à la lecture de Lucien, n'accepter que des échanges extrêmement limités. Il s'agit du premier constat que peut faire le lecteur. Mais l'idée de Lucien, par ses notations récurrentes et subtiles, est, nous semble-t-il, de faire comprendre qu'on ne peut délimiter grossièrement ces zones comme tend à le faire la *paideia* traditionnelle. Lucien suggère une évolution profonde de la langue grecque, dont nous ne ferons ici que souligner le concept. Car notre problème est uniquement de tenter d'expliquer en quoi Lucien bâtit son œuvre sur un socle en apparence classique, pour montrer que l'hellénisme, notamment linguistique, entre, à son époque, dans une certaine modernité *irréversible*.

7.5. Usages sociaux et hellénisme linguistique

Il ressort ainsi des notations que nous avons étudiées l'idée d'une possibilité d'accepter de prendre en compte un usage d'un grec moins élevé, ou du moins différent de celui décrit dans notre deuxième partie. Car tout ce qui se rapporte à l'atticisme prend mieux place dans un usage plus littéraire.

Le grec des étrangers est une catégorie très importante de la présentation que fait Lucien de cet *autre grec*⁷⁷⁵, partant du baragouin d'un portier syrien ou d'un nomenclateur africain⁷⁷⁶, pour aller jusqu'à la maîtrise linguistique et culturelle du Celte de l'*Héraclès* ou de Toxaris.

Certes on peut considérer que, comme Aristophane ou Théocrite, Lucien réemploie des oppositions stéréotypées, comme celle entre le langage des champs et le langage des villes. Pan, dans la *Double accusation*, donne comme raison de son incompréhension le fait qu'il n'a point appris les expressions élégantes de la ville⁷⁷⁷.

Mais ce qu'il signale surtout, c'est que le grec fautif n'est pas inhabituel. Il serait même plutôt la norme. Ainsi le soléciste, à son niveau, a "déjà observé beaucoup de faiseurs de solécismes (...)"⁷⁷⁸. Certes Lucien met ici en scène la naïveté d'un interlocuteur qui se pique d'un certain niveau de langue. Mais si le soléciste n'a pas de perception des incorrections volontaires de Lykinos, cela signifie aussi que le langage dans lequel le soléciste baigne ne considère pas plus que cela les solécismes de Lykinos comme fautifs. On est toujours le barbare de quelqu'un; tout puriste trouve toujours un plus puriste que lui-même.

Donc, ce que présente ce dialogue central des œuvres de Lucien, ce sont avant tout deux consciences linguistiques par rapport à l'usage. Le soléciste n'a pas conscience de la faute : le grec qu'il entend est pour lui correct. Lykinos, lui, a clairement conscience des fautes qu'il fait,

⁷⁷⁵ Jouin, 1994, 31-39.

⁷⁷⁶ Cf. *Sur ceux qui sont aux gages des grands*, 10.

⁷⁷⁷ Cf. *La double accusation*, 11.

⁷⁷⁸ Cf. *Le soléciste*, 4.

et donc certainement de l'usage. C'est dans cet écart que réside l'intérêt du dialogue pour la compréhension de ce qu'est l'hellénisme linguistique de Lucien : un spectre large, voire l'idéal d'une langue commune, accessible à tous.

Mais Lucien dans son siècle ne peut présenter explicitement cette conception. Il doit donc revenir constamment à l'expression d'une tension, celle qu'il y a entre le souci de pureté et d'élégance—qui conduit à constater les distances sociales—et l'affirmation de la *paideia* comme critère d'identité communautaire—tous les Grecs sont grecs ; les non-Grecs aspirent à s'agréger—⁷⁷⁹.

On peut ainsi en venir à l'idée que Lucien plaide en faveur d'une conscience d'un autre usage social du langage : l'adéquation entre le mot et le moment auquel et pour lequel il est utilisé⁷⁸⁰. La langue est ainsi conçue comme moyen de communication du groupe social. Et bien connaître la langue, c'est aussi bien connaître les conditions de son emploi et le contexte d'énonciation. Cela autorise les dérogations à la norme et le renouvellement réformateur et discret des repères de l'hellénisme linguistique.

Lucien envisage finalement un spectre large de l'hellénisme qui se concentre en bien des points sur les usages linguistiques, et *mutatis mutandis*, sur "les processus interprétatifs humains et leur tendance à l'anticipation."⁷⁸¹

8. Qu'est-ce que l'hellénisme linguistique de Lucien?

8.1 L'hellénisme de Lucien prend en compte des apports divers, les intègre, et les résout avec des repères traditionnels

Dans les opuscules, des personnages conscients des enjeux linguistiques manipulent le langage pour leur intérêt immédiat, qui peut être financier (Alexandre) aussi bien que social (Lexiphanès). Cela correspond à leur volonté de se frayer un chemin dans l'hellénisme par une forme de maîtrise de la langue grecque. D'un autre côté, toute une série de masques autofictionnels de Lucien invite à une consciencieuse simplicité en matière d'utilisation du grec.

Or, tout au long des opuscules, ces masques autofictionnels de Lucien voient leurs repères mis à mal. En se défendant, ces masques entraîneront le lecteur à l'adhésion. Les manipulateurs de la langue connaîtront tous un sort peu enviable : maladie finale et symbolique de Lexiphanès qui le pousse au vomissement, congé sec donné par Lucien au pseudosophe, malédiction envers Timarque. Et les manipulateurs (dans tous les sens du terme) de l'atticisme "pointu" auront pour fonction de souligner un antinaturalisme de la langue dans un monde qui se simplifie en repoussant les frontières de la cité, voire en les faisant voler en éclats. La maîtrise du langage et de la prise de parole comme prise du pouvoir apparaît ainsi comme un des enjeux fondamentaux des situations et des dialogues de Lucien.

Cependant ces personnages qui ont souvent la bouche remplie d'expressions rares, marginales ou recherchées, ont le mérite de souligner l'attention que leur porte l'auteur, qu'il porte à leur utilisation dans des écrits ou à l'oral, l'attention qu'il prend à souligner des maladresses graines de controverses. La limite est floue entre le pédantisme, la virtuosité stylistique, et l'ironie. Plutarque ou Galien, qui ont également expérimenté chacun à leur manière

⁷⁷⁹ Cf. e.g., *Comment il faut écrire l'histoire*, 44.

⁷⁸⁰ Cf. *Sur une faute commise en saluant*, 12 et 14.

⁷⁸¹ Reboul-Moeschler, 1998, 193.

l'étrange pouvoir de la notation métalinguistique ou linguistique prouvent également que ce souci de la langue est un trait de l'époque de production des œuvres de Lucien, des contextes de la Seconde Sophistique, des atticismes, des hellénismes...⁷⁸²

Chaque personnage ou figure, par rapport à l'hellénisme, module de sa façon de parler, voire de ses tics langagiers, une forme d'hellénisme : Hannibal ou Toxaris ne manquent pas de se situer par rapport à leur usage du grec. Les opuscules deviennent ainsi le *petit théâtre* des usages linguistiques des mondes dans lesquels Lucien évolue. Son coup de génie, en regard de l'hellénisme, consiste à faire passer ces phénomènes linguistiques pour une esthétique purement fictive. La réflexion linguistique diachronique sur l'histoire de la langue grecque n'est pas escamotée par les formes courtes que Lucien pratique. Elle est suggérée. La lecture d'un opuscule permet de constater comment des idées ont pris voix et corps. Car l'essentiel de l'organisation dialectique ou narrative chez Lucien consiste à montrer qui parle et qui écoute, comment; et dans les cas qui nous intéressent, *qui parle de langue* et qui écoute, et comment. Parmi les figures et les personnages, ceux qui soulignent les usages sociaux sont ceux qui parlent le plus et Lucien se plaît à signaler leurs attitudes.

Lexiphanès a un livre à la main lorsqu'il rencontre Lycinos. Ils évoquent ce "livre" qui est un '*Banquet*' et de là naît leur rapport à l'hellénisme. Lycinos demandant le sujet de l'ouvrage, Lexiphanès répond par la forme. Le sujet linguistique du dialogue est lancé : la puissance du signifiant au détriment de l'adaptation du signifié à la réalité. Ce qui fait le dialogue signifie l'incompréhension née de trop de mots sans thème fédérateur. A l'opposé *Comment il faut écrire l'Histoire* se présente comme un petit recueil de conseils donnés par Lucien : plus de profondeur apparaît et le cadre linguistique n'est plus celui des seuls mots comme coquilles vides, mais celui d'un genre qui appellera également des considérations linguistiques. Dans le *Jugement des voyelles*, l'effort consiste à placer la question linguistique dans le cadre d'un

⁷⁸² Les exemples chez ces deux auteurs sont innombrables.

Pour Plutarque, on pourra, pour des premiers repères, se rapporter par exemple (ma suggestion est forcément arbitraire et non exhaustive) aux *Préceptes politiques, passim* (V. aussi introduction à l'édition CUF des *Œuvres morales* par R. Flacelière 1987, p. XLIII); au traité *An virtus doceri possit* (16), 534e-535a (jugement sur les solécismes et les barbarismes); au Περὶ τοῦ ἄλογα λόγῳ χρῆσθαι, 985c-992e (Flacelière 1987, Plutarque, *Œuvres morales*, I, 1, p. LXXXV-VI : "... dialogue spirituel, qui fait penser à Lucien, plaisante variation sur le chant X de l'Odyssée"); v. aussi la remarque d'André Philippon dans la notice à sa traduction de *Comment lire les poètes* in *Œuvres morales* I, 1, p. 81 : il fait remarquer la "coexistence de certains éléments de la langue du I^{er} s. d. n. è. avec les éléments généraux de la langue littéraire de grandes œuvres attiques en prose, dans des proportions d'ailleurs difficilement mesurables—d'où le problème du choix des leçons toujours posé aux éditeurs pour l'établissement du texte." Enfin un bon point de départ général, concernant la langue de Plutarque et sa réflexion à ce sujet, est fourni par Flacelière 1987, "Introduction", CCII-CCXV. Citons seulement la phrase liminaire de ces remarques : "Plutarque, visiblement, s'est passionné pour de nombreuses questions grammaticales." (CCII)

Pour Galien, le choix est encore plus difficile. Sur le thème de la réflexion métalinguistique chez cet auteur, on peut partir de Blair Edlow 1977, notamment des renvois de l'index (142-143) *sub verbis* : "accent, ambiguity, fallacies, focal meaning, form of expression, Galen, lexical identity, *lexis*, linguistic confusion, sentential identity, Sextus Empiricus, sophists."

Pour le fondement de cette attitude métalinguistique, v. Radermacher 1947, *passim* et e.g. 6, qui dès le début de son étude présente un exemple tiré d'Athénée, *Deipnosophistes*, 121e sqq. L'anecdote qu'il rapporte montre combien les questions de langue sont sensibles au II^e s. d. n. è., et se rapportent à l'hellénisme, aux koinés, aux contacts du grec et du latin, aux milieux dans lesquels les langues sont mises en œuvre : "Ein Teilnehmer der gelehrten Tischgespräche verlangt δηκόκταν, weil die 'gesalzenen Reden' in ihm den Wunsch nach einem süßeren Getränk geweckt haben. Darauf schlägt Ulpian, der trotz seines römischen Namens als strenger Zensor über hellenische Art wacht, empört mit der Faust aufs Sofa : 'Wann werdet ihr aufhören, barbarisch zu reden? Soll ich die Gesellschaft verlassen? Eure Manier kan ich nicht verdauen!' Der angefahrene entschuldigt sich : 'Da ich derzeit in der Reichshauptstadt Rom verweile, brauche ich einen dort üblichen Ausdruck.'"

procès officiel : le problème qui se pose est celui d'un lexique unifié, problème qui se posait certainement aux sophistes et, peut-être, aux *ab epistulis*. Sur une faute commise en *saluant* situe la question linguistique sur le plan beaucoup plus intimiste d'une justification adressée à un ami : ce sont un mot isolé et son usage social dans un rapport de forces oratoires qui sont évoqués.

Dans ces représentations et/ou mises en scène des usages sociaux, Lucien nous intéresse à des escrocs habituels du langage, faux-monnayeurs, faiseurs, imposteurs scientifiques ; les figures salvatrices et protectrices de la langue grecque appartiennent à une galerie qui correspond aux réalités du temps : orateurs et sophistes expérimentés, figures autofictionnelles en quête d'un hellénisme équilibré et d'une acculturation réussie. *Would-be* ou *Möchte gern* et *alter ego*.

Lucien ne nous surprend cependant pas totalement. Ses personnages ont des airs familiers de la culture grecque, rappellent les personnages-tests de la culture philosophique classique. Lexiphanès et le soléciste parlent : vais-je, lecteur, réagir ou non ? Ainsi, en posant le problème de la diversité de la réalisation historique, géographique, et socio-culturelle d'une même langue, et des liens qui unissent ces différentes réalisations, Lucien amène-t-il à envisager, à l'intérieur du grec même, des concepts qui sont ceux d'une langue en contact avec d'autres langues. Il s'agit de concepts aussi fondamentaux que ceux de productivité et d'évolution, en particulier sémantiques, tels que ceux qui sont en jeu, par exemple, à propos du grec des Romains ou du latin des Grecs⁷⁸³. Car Lucien peut, au regard de la lecture que nous en proposons dans notre travail, être considéré comme un producteur au moins bilingue⁷⁸⁴, voire multilingue, multiregistre, et multidialectal.

Les variations de codes sont très nombreuses chez Lucien. Aux codes linguistiques proprement dits se superposent des codes sémantiques qui varient selon des facteurs pour ainsi dire aléatoires. Aussi, chaque notation nécessite un ensemble différent de codes pour l'apparition de son sens. La lecture de Lucien, simple au premier abord, se révèle à nouveau extrêmement complexe. Différents concepts opératoires s'illustrent ainsi aisément de notations que nous avons rencontrées. Ces éléments nombreux du texte lucianesque affirment clairement combien Lucien prend place au cœur de cette problématique linguistique, fondamentale pour le *Welt für sich* méditerranéen du II^e s. de notre ère. Rappelons seulement combien l'étude lexicale de Schmid 1887-1897, même si elle souffre aujourd'hui de manques, montre que la langue de Lucien est productive. Elle permet au lecteur d'être encore plus attentif à ses démarches étymologiques et étymologiques (que reprennent les scoliastes), connivences de lettrés, jeux linguistiques, astuces ludiques ; à ses mises en parallèle ; à ses jeux sur les noms d'animaux, d'hommes et de dieux⁷⁸⁵.

⁷⁸³ Cf. Biville 1993, 137-139 notamment.

⁷⁸⁴ Cf. Biville, 1999, 145.

⁷⁸⁵ Cf. Biville 1999, 145-160 pour une étude de ces procédés sous l'angle de la compétence bilingue latino-grecque et des manipulations interlinguistiques. Rappelons seulement ici un exemple à la fois savoureux et représentatif, pour lequel Biville propose l'appellation "inter-lexème" : 153 : "Il existe donc des signifiants communs au grec et au latin, qui n'ont pas le même signifié dans les deux langues mais qui, par le biais de rapprochements inter-linguistiques, peuvent se charger dans l'une des langues du signifié qu'ils ont dans l'autre. Cicéron a très bien analysé le phénomène dans un exemple devenu célèbre, celui de *bini* qui, en grec, relève du registre familier, voire vulgaire, de la langue érotique : βινεῖ, "il baise", tandis qu'en latin il s'agit du distributif *bini*, "deux à la fois" (Cic., *Fam.* 9, 22, 3) (...) Nous proposons l'appellation d' "inter-lexèmes" pour ces signifiants communs au grec et au latin qui peuvent superposer et échanger leurs significations."

8.2 Un hellénisme linguistique comme vision de politique culturelle fondée sur une conscience de politique linguistique souple

Dans les opuscules, donc, Lucien semble poser de manière assez classique la question du rapport de l'hellénisme et de la romanisation à son époque. Il sous-entend à plusieurs reprises le poids économique et financier, partant idéologique, de la puissance romaine. Les "Romains" comme tels ne sont cependant presque pas cités alors que les "Grecs" sont mis en avant à plusieurs reprises, dans des allusions à la réalité historique ou à des lieux de la littérature. Lucien *semble* ainsi reprendre en apparence la dichotomie entre Grecs et Romains pour régler la question de l'hellénisme linguistique, en sous-entendant que la brutalité intellectuelle des Romains mis en scène et leur difficile maîtrise de la langue grecque ne leur fournissent qu'un accès superficiel à l'hellénisme "de bon aloi".

Plusieurs notations cependant incitent à la nuance. La romanisation n'est pas un frein à l'hellénisme dans l'idéologie lucianesque. Dans de nombreuses inscriptions concernant les orateurs d'époque impériale on trouve la présence de nombreux noms latins⁷⁸⁶ si bien que "La partie orientale de l'empire connaît un brassage culturel : l'hellénisation des Italiens s'y développe parallèlement à la romanisation des Grecs."⁷⁸⁷ Les textes de Lucien témoignent de ce brassage dans la diversité des situations de contact auxquelles il fait allusion.

La langue grecque apparaît, par conséquent, conçue comme le *vademecum* des professionnels de la parole qui, quelle que soit leur valeur individuelle intrinsèque, sont des avatars de l'hellénisme dans les cités, dans les salles, aussi bien que dans les grandes maisons romaines ou auprès de l'empereur. En ce sens, qu'il s'agisse des masques autofictionnels de Lucien, comme des personnages manipulateurs de la parole qu'il met en scène, d'un opuscule à l'autre, nous assistons à un concert de voix représentant une *paideia* grecque plus universellement accessible. Tous les personnages de Lucien ne sont pas grecs, mais tous sont en contact avec l'hellénisme. Les situations qui les mettent en scène dans les opuscules sont des modalités de cette confrontation avec le modèle idéal de civilisation qui passe par la maîtrise d'une langue à son niveau littéraire. Ainsi rencontrer des Celtes, des Scythes, des Egyptiens, ...des Luniens! qui parlent grec, cela a moins pour but de souligner leurs éventuelles fautes de langue (reproche qui ne leur est d'ailleurs jamais fait) que de sous-entendre l'activité et le développement réel d'un modèle culturel dominé par une puissance qui ne parle pas sa langue, Rome⁷⁸⁸. La puissance d'intégration de l'hellénisme est confirmée et soulignée chez Lucien par la récurrence des notations se rapportant à la langue grecque.

Si on postule que les caractéristiques tapageuses du mouvement sophistique sur le plan linguistique (recherche de l'expression et atticismes notamment, comme ils sont présentés chez Lucien) furent des modalités de distinction pour une élite ou un groupe qui se pensait tel, alors la position de Lucien en ce qui concerne cet aspect de politique linguistique est claire. Elle ne se limite pas à "un atticisme mesuré" (Bompaire) comme nous l'avons déjà expliqué, mais elle consiste en des atticismes, soit une *atticité*⁷⁸⁹, qui non seulement connaît ce qu'elle doit à la langue grecque qui la précède, *mais également se charge de son devenir en la rendant productive chaque fois que cela est possible ou nécessaire*. Les barrières sociales en matière de

⁷⁸⁶ Pernot 2002, 32.

⁷⁸⁷ *Ibid.*

⁷⁸⁸ Veyne, 1999, *passim*.

⁷⁸⁹ V. notre *Deuxième Partie*.

langue sont implicitement refusées. Il n'y a pas de clan dépositaire du bon goût en matière de grec, qui aurait le monopole de la rectitude langagière d'un côté, et de l'autre le reste des hellénophones condamnés à un suivisme passif. Au contraire, Lucien suggère une communauté linguistique qui doit s'efforcer de correspondre aux réalités politiques, faute de quoi l'hellénisme dans ce qu'il a de plus beau menacerait de s'essouffler. Lucien vit *mutatis mutandis* une "mondialisation" méditerranéenne, dans laquelle on ne parle pas un grec parfait partout, mais dans laquelle on parle quand même partout grec. Les échanges commerciaux, vecteurs de contacts linguistiques, sont intenses, et l'hellénisme doit accompagner avec ses intellectuels ce mouvement en se rendant prestataire d'échanges culturels.

Lucien n'est pas le chantre protecteur d'une pureté de l'hellénisme qu'il laisse entendre vaine face aux nécessaires évolutions linguistiques d'une langue, phénomène dont il signale à plusieurs reprises sa compréhension. L'hellénisme politique (et, partant, linguistique) de Lucien peut donc se définir par un faisceau de valeurs qui unissent nouveaux et anciens Grecs. Il s'agit en premier lieu d'être, par la maîtrise de la langue grecque, un digne citoyen, apte à mettre en valeur la probité sous toutes ses formes, en second lieu de savoir maîtriser les éléments culturels correspondant à la langue que l'on parle.

L'hellénisme de Lucien repose fondamentalement sur la notion de langue. Il se compose de différents "niveaux" ou "éléments" qui peuvent se trouver combinés ou en usage individuel.

III . C

Lucien et un usage de son temps : l'ionien

1. La question de l'ionien en général : points de repère

A partir de son étude de la prose ionienne, Meillet fournit les clés essentielles de compréhension de l'ionien dans l'histoire de la langue grecque et comme concept linguistique⁷⁹¹. Le dialecte ionien entre dans la coloration de l'éolien qui semble avoir créé la structure de la langue épique. Il y apparaît comme en arrière-plan, et cela peut-être considéré comme un premier exemple de "ionisation", c'est-à-dire de ce que nous définissons ici au sens large comme *utilisation du dialecte ionien en partie ou absolument*.

L'ionien en tant que tel, "absolu" si l'on veut bien, apparaît, en tant qu'écrit autre qu'épique ou épigraphique, en premier lieu comme la première prose littéraire dans l'histoire de la langue grecque. Moment important s'il en est : "C'est la constitution d'une prose capable de rendre une pensée discursive qui fait d'une langue l'instrument de l'intelligence : la prose grecque a été le modèle de la prose latine, puis de toutes les proses européennes."⁷⁹²

Ce dialecte prend le statut de langue dans la mesure où son extension est parallèle à une extension culturelle et commerciale. Cela conduit, dès le VII^e s.a.C., à l'émergence d'une langue commune de la dodécapole ionienne d'Asie Mineure, langue publique, voire "officielle" (Meillet), en regard de particularismes locaux dont Hérodote témoignera plus tard, sans les préciser. Dans l'optique de Meillet, "cet ionien officiel est la première κοινή qu'ait connue la Grèce, une κοινή limitée à une région déterminée, mais à une région qui eut sur le reste de la nation une influence décisive. L'ionien officiel est une κοινή parce qu'il est une langue urbaine de civilisation."⁷⁹³

Ainsi son alphabet constitue une influence, et supprime les alphabets locaux, par exemple à Athènes dès 403 a.C. Cela donne "à la graphie de tous les parlers un aspect un peu ionien."⁷⁹⁴ De même, on peut supposer que les parlers non-ioniens ont emprunté beaucoup de mots à cette langue de civilisation fortement constituée. "Il est impossible d'expliquer la variété des formes du nom de la 'paix' dans les parlers grecs autrement que par des emprunts à l'ionien, plus ou moins adaptés au parler local : la forme ionienne εἰρηνη a été empruntée partout ; l'attique a εἰρήνη (noté EPHNH sur les anciennes inscriptions, et où par suite ει est la notation de l'ε long, et non de la diphtongue ancienne ει.); le delphique ειρηνα a simplement reçu la flexion occidentale et reproduit par ailleurs la forme ionienne ; ailleurs l'ε long fermé, et peut-être légèrement diphtongué en *ei*, de l'ionien, a été remplacé par ι, et l'on a ιρηνα en Crète, ιρηνα et

⁷⁹¹ Meillet 1955, 218-227. Nous reprenons *infra* les repères qu'il fournit.

⁷⁹² Meillet 1955, 218.

⁷⁹³ Meillet 1955, 219.

⁷⁹⁴ *Ibid.*

ῥρεινα en Thessalie ; ailleurs enfin, le mot a subi une adaptation plus complète et se présente sous l'aspect ῥραινα, en arcadien, en béotien, en laconien.⁷⁹⁵

Pour ce qui est de la tradition écrite littéraire, on suppose qu'il y eut des chroniques en Ionie dès le VII^es.a.C. Les Γενεαλογίαι d'Hécatée de Milet, au VI^es.a.C., sont le plus ancien ouvrage historique auquel on puisse attribuer un caractère littéraire. Héraclite est son contemporain, vers 500 a.C. Hérodote et Hippocrate produisent au V^es.a.C. des ouvrages majeurs en ionien à une époque où la littérature se développe déjà à Athènes. Par ailleurs, des auteurs qui ne sont pas ioniens recourent à la κοινή ionienne : Antiochos de Syracuse, Hellanikos de Lesbos. Le dialecte-langue qui est alors utilisé sert des disciplines qui ne sont pas oratoires, mais didactiques : histoire, science, philosophie. De la langue parlée, on ne sait quasiment rien.

Le témoignage métalinguistique le plus ancien concernant l'ionien littéraire, selon Meillet, est celui de Denys d'Halicarnasse. L'écrivain qui mit en avant la théorie de l'imitation est en même temps le premier qui caractérise, tardivement, les traits de l'ionien comme langue littéraire. Sans doute les mentalités et la littérature de son siècle avaient-elles besoin de cette catégorisation. Il "qualifie la langue des anciennes chroniques ioniennes de σαφή καὶ κοινήν, καθαρὰν καὶ σύντομον. C'est par ces mérites que la prose ionienne s'est imposée et a exercé une action décisive. Tout le monde est d'accord que la littérature médicale est écrite purement en ionien : Ἱπποκράτης...ἀκράτῳ τῇ Ἰάδι χρῆται. Hérodote passe pour avoir subi plus que tout autre l'influence de la poésie : il mêlerait à l'ionien des formes poétiques : συμμίσγει αὐτὴν τῇ ποιητικῇ ; il serait le plus homérique, ὀμηρικώτατος, de tous."⁷⁹⁶

Le dialecte ionien est donc à date ancienne reconnu comme une coloration possible à *travers*, ou *dans*, ou *par*, les textes homériques. Il trouve une dimension de langue à partir du V^es.a.C. et voit lui correspondre une koine⁷⁹⁷. On en fait vraisemblablement une langue véhiculaire et officielle dans le "semi-Hellenic world of Makedonia and by the barbarian courts of Persia and Egypt."⁷⁹⁸ Il est rattaché dans la réception linguistique littéraire aux genres scientifiques, au sens large, en prose. Mais son influence *en soi* diminue à partir du moment où, sur le plan géopolitique, Athènes entame sa domination⁷⁹⁹. Enfin il est remis au goût, littéraire ou parlé, du jour, aux premiers siècles de notre ère.

Cette réutilisation de l'ionien aux I^{er} et II^es.d.n.è. peut être considérée comme une fin languissante du dialecte. Mais dans le même temps son réemploi correspond d'abord à un certain philhellénisme, celui du temps d'Hadrien. Le dialecte ionien est alors (ré)utilisé comme langue de culture et de savoir dans un contexte pour ainsi dire international, à l'échelle du monde méditerranéen. Des Cappadociens, des Bithyniens ou des Syriens l'utilisent pour le raffinement qu'il connote, ou parce qu'il est intellectuellement reçu comme langue véhiculaire et technique, notamment dans le domaine médical. Voilà peut-être ce qui explique que ce dialecte-langue poursuivra une vie plus ou moins artificielle jusqu'à une période beaucoup plus tardive, notamment par le biais des inscriptions⁸⁰⁰.

⁷⁹⁵ Meillet 1955, 220.

⁷⁹⁶ Meillet 1955, 221.

⁷⁹⁷ V. López Eire 2001, *passim*.

⁷⁹⁸ Smyth 1894, 27.

⁷⁹⁹ Cf. Smyth 1894, 27.

⁸⁰⁰ Cf. Smyth 1894, 7, renvoyant notamment à Bechtel 1887, *Die Inschriften des ionischen Dialekts*, 27.

Il ne semble pas que cet “ionien de troisième époque”, s’il est possible de le nommer ainsi⁸⁰¹, entre dans la classification des grammairiens antiques. Ces derniers divisaient l’ionien chronologiquement entre ἡ ἀρχαία Ἴάσ et ἡ νεώτερα ou μεταγενεστέρα Ἴάσ. Le concept d’*Ionien Ancien* s’appliquait généralement au dialecte des poèmes homériques, par opposition au concept de *Nouvel Ionien* qui avait pour point de référence Hérodote⁸⁰². *A priori*, il serait possible de dire, dans un premier mouvement, que l’*ionien de troisième époque* est plus proche du *Nouvel Ionien*. Cependant, comme pour le reste, les classifications volent en éclat dès qu’une étude de détail est effectuée. C’est ce que démontre clairement Smyth 1894 dès le début de son ouvrage, ancien certes, mais qui semble demeurer la somme la plus complète sur l’ionien du II^es.d.n.è.

Citons ici simplement deux exemples donnés par Smyth à l’appui du rapprochement entre *Nouvel Ionien* et *ionien de troisième époque* : “For example Herodian II 674, 4 states that Ἀχιλλεῖος and Βασιλεῖος are the property of the νεώτεροι Ἴωνες, as they are, with different accent, the property of Aiolic also. Though the εἰ of Ἀχιλλεῖος may be explained after a fashion different from that adopted by the ancients, the form itself is unattested in any period of Ionic, and perhaps never existed. When Herakleides *apud* Eust. *Od.* 1643, 2 (but *cf.* *Il.* 1160, 16) says that ὀλίζον for ὀλίγον was used by the ‘younger Ionians’, we should be tempted to indulge the hope that an unusual form not adopted by literature had been preserved, were it not for the fact that the belief was wide-spread that the Ionians substituted ζ for γ, a belief that was supported by such examples as πέφυζα, πεφυζώς, and φύζω. The Attic ὀλείζων, the Homeric φύζα and πεφυζότες may have been the source of the confusion.”⁸⁰³ Toute classification linguistique se voit donc forcément limitée ou aléatoire ou sujette à éternelle caution dans le cas de l’ionien du II^es.d.n.è. De même une raison rhétorique à ce réemploi n’est jamais vraiment mise en avant et prouvée, ce qui écarte du même coup une utilisation vue comme parodique ou de pastiche.

Pour mieux comprendre encore, donc, pour quelles autres raisons et avec quelles connotations Lucien emploiera ce dialecte sous sa forme du II^es.d.n.è., il nous faut d’abord préciser ce qu’on entend par “ionisation” du texte homérique, puis ce qui caractérise la langue hérodotéenne, et enfin nous demander comment ces deux premiers traits conditionnent la réception et l’utilisation du type d’ionien de l’époque de Lucien et chez Lucien.

1.1 L’ionien des textes homériques et son utilisation dans les textes lucianesques

On peut considérer, étant donné les nombreuses citations et réécritures d’Homère dans les textes de Lucien, qu’il y a chez lui une première perception de l’ionien à travers sa connaissance des textes homériques⁸⁰⁴.

C’est une constatation partagée que le texte homérique est flottant. “Le problème d’une

⁸⁰¹ Il y a difficulté à nommer l’ionien après Hérodote : les appellations anglaises et allemandes : *Pseudo-Ionism* et *Pseudo-Ionismus* sont d’emblée péjoratives. Lindemann 1889, 3 donne en latin une appellation qui me semble plus satisfaisante par son objectivité : “*haec, ut ita dicam, renata dialectus Ionica*”.

⁸⁰² *Cf.* Smyth 1894, 29-30.

⁸⁰³ Smyth, 1894, 30.

⁸⁰⁴ V., entre autres, Bouquiaux-Simon 1968, *passim*.

édition définitive d'Homère échappe à toute formule.⁸⁰⁵ Le texte d'Homère est ainsi principalement connu à travers diverses éditions qu'en ont données des philologues hellénistiques. Le flottement dont il est question est donc dû à une perte de vue des sources originelles⁸⁰⁶.

Dans cela, les formes ioniennes, s'il peut leur être substituées une forme plus archaïque, peuvent tout aussi bien être considérées comme des "modernisations" du texte originel. Pour illustrer cela, Meillet évoque par exemple le mot θάρσος du texte traditionnel : "(...) la forme grecque commune, conservée en éolien, était θέρσος. Mais, sous l'influence de θαρσέω, θαρσάλεος, θαρσύνω, etc., on a fait θάρσος qui a prévalu en ionien. Comme le texte homérique a été, dans la mesure du possible, rapproché de l'usage ionien, on ne saurait dire si le texte originel avait θερσος ou θαρσος, sans doute l'une ou l'autre forme suivant que l'aède s'adressait à des Eoliens ou à des Ioniens⁸⁰⁷. Dans tous les cas de ce genre, il y a un doute, impossible à lever, parfois même difficile à formuler ou à entrevoir."⁸⁰⁸

Mais pour comprendre un peu mieux une dimension supplémentaire de l'ionien dans les textes homériques, il faut revenir aux essais de classification décrits plus haut : *Ionien ancien et Nouvel Ionien*. Les conceptions modernes ont eu tendance à restreindre le *Nouvel Ionien* au dialecte du V^es.a.C., tel qu'il apparaît chez Hérodote et Hippocrate. Mais il est probable que les Anciens plaçaient également dans le *Nouvel Ionien* tout ce qui succédait immédiatement à Homère, aussi bien le dialecte des poètes lyriques que celui des philosophes ou des historiens⁸⁰⁹

⁸¹⁰

En réalité, il semble qu'il faille sortir du souci absolu de classification pour avoir une idée de l'*Ancien Ionien*, ou plus exactement des ionismes dans le texte homérique. On peut appliquer, par convention, l'appellation *Ancien Ionien* au dialecte du texte homérique. Mais on ne doit pas perdre de vue que dans ce texte se présentent des phénomènes dialectaux allant du XI^es.a.C. au VII^es.a.C.⁸¹¹ : "The elasticity of their art did not debar the workers at the fabric of the epos from the use of forms either obsolete or obsolescent in their day, nor on the other hand, from having recourse to analogical formations of an archaic stamp."⁸¹²

Le débat qui s'ensuit est vaste et dépasse le cadre de notre étude : se posent aux érudits les questions des "élargissements" du texte homérique et de leur datation ; de la définition d'une catégorie supplémentaire, l'*Ionien Médian* (soit l'ionien du VI^e s.a.C., dans une perspective large), et de son influence aussi bien sur les réécritures du texte homérique que sur la prose ionienne qui lui succède ; de la classification et de la datation des formes ioniennes qui se trouvent dans le texte homérique. Nous nous contenterons ici de rappeler un élément simple de conclusion de Smyth 1894 : "Perhaps the most important marks of distinction between Old Ionic and the Ionic of Herodotos' time are the loss of the dual and of *F*, and the curtailing of the

⁸⁰⁵ Meillet, 1952, 149.

⁸⁰⁶ Meillet, 1952, 151-162 propose une synthèse sur le digamma, la finale du datif pluriel des noms en -ο- et en -α- long (η), les contractions (ou non) avec l'exemple du génitif singulier des thèmes en -ο-.

⁸⁰⁷ Il faut rappeler qu'on peut concevoir la langue homérique comme une koiné (v. *Hodot, Koinè grecque attique IV*). Cf. aussi López-Eire 2001, 72.

⁸⁰⁸ Meillet 1952, 151.

⁸⁰⁹ Cf. Smyth 1894, 35.

⁸¹⁰ Cf. Consani 1991, *passim*.

⁸¹¹ Cf. Smyth 1894, 36-37.

⁸¹² Smyth, 1894, 37.

iterative formation in the latter (...).”⁸¹³

Le texte lucianesque connaît-il, d’une manière ou d’une autre, un rapport explicite avec l’*Ancien Ionien*, ou plus précisément avec des formes ioniennes utilisées chez Homère? Une notation de *Timon ou le misanthrope*, entre autres, montre qu’il est tout à fait conscient des variations en tout genre que l’on peut faire subir à la langue grecque dans sa dimension poétique. Au début de l’opuscule, Timon interpelle Zeus en utilisant tout d’abord une chaîne d’épithètes poétiques ou homériques. Lucien, par la voix de son personnage, démontre sa *paideia* en matière lexicale (les épithètes composées, en particuliers, sont soit homériques, v.e.g. νεφεληγερέτα ; soit hérodotéennes) tout en prenant une forte distance ironique avec elle. Enfin dans la bouche de Timon, misanthrope, les trois premières épithètes prennent une saveur particulière :

ᾠ Ζεῦ φίλιε καὶ ξένιε καὶ ἑταιρεῖε καὶ ἐφέστιε καὶ ἀστεροπητὰ καὶ ὄρκιε καὶ νεφεληγερέτα καὶ ἐρίγδουπε καὶ εἴ τί σε ἄλλο οἱ ἐμβρόντητοι ποιηταὶ καλοῦσι—καὶ μάλιστα ὅταν ἀπορῶσι πρὸς τὰ μέτρα· τότε αὐτοῖς πολυώνυμος γενόμενος ὑπερείδεις τὸ πῖπτον τοῦ μέτρου καὶ ἀναπληροῖς τὸ κεχηνὸς τοῦ ῥυθμοῦ—ποῦ σοι νῦν ἡ ἐρισμάραγος ἀστραπή καὶ ἡ Βαρύβρομος Βροντὴ καὶ ὁ αἰθαλόεις καὶ ἀργήεις καὶ σμερδαλέος κεραυνός; ἅπαντα γὰρ ταῦτα λῆρος ἤδη ἀναπέφηνε καὶ καπνὸς ἀτεχνῶς ποιητικὸς ἔξω τοῦ πατάγου τῶν ὀνομάτων.

“O Zeus, dieu de l’amitié, de l’hospitalité, de la camaraderie, protecteur du foyer, lanceur d’éclairs, gardien des serments, assembleur de nuages, maître du tonnerre retentissant, ou de quelques noms que t’appellent les poètes foudroyés de l’intérieur, surtout quand ils sont embarrassés par les mètres, - alors toi, qualifié de plusieurs mots, tu combles pour eux le manque du mètre et remplit la béance du rythme, - qu’est devenu l’éclair qui éclate avec fracas, le tonnerre aux grondements sourds et la foudre brûlante, étincelante, effrayante? Il est clair que tout cela n’est que sornette et simple fumée poétique, à part le fracas des mots.” (*Timon ou le Misanthrope*, 1)

Mais ce sont surtout les *Histoires vraies* qui insistent sur le rapport à Homère. Lucien y présente un certain nombre de remarques qui se rapportent aux thèmes de la narration, de la fiction et de l’autofiction, de la visée littéraire de son texte, et de son mode de composition. Elles montrent un écrivain en avance sur son temps sur le plan “narratologique”⁸¹⁴.

Dans la deuxième partie des *Histoires vraies*, le rapport à l’utilisation de l’ionien se précise. Lucien n’est pas naïf par rapport à son usage linguistico-culturel de la référence de la littérature grecque : Homère. La dimension des ionismes poétiques comme telle apparaît donc comme matière linguistique à mettre en évidence, par exemple en *H.V., II. 20-21*. Pour ce faire, Lucien égratigne au passage les grammairiens. Certes, le passage est destiné à faire rire : il est pour ainsi dire un festival allusif de questions scolaires et rebattues, très précisément mises en évidence par Bompaire 1998 dans son édition de la CUF⁸¹⁵. Mais ces questions sont aussi les mêmes que celles qui caractérisent la vie de Lucien comme celle d’un professionnel de la parole : le nom ou les noms avec les mentions de Ὀμηρος, Τυγράνης, suivi du jeu de mot avec ὀμηρεύσας ; la question du *pseudo* avec l’évocation des ἀθετουμένων στίχων ; la ψυχρολογία des grammairiens Zénodote et Aristarque face à laquelle il faut réagir ; enfin la

⁸¹³ Smyth, 1894, 41.

⁸¹⁴ Cf. Briand 2004, *passim*, à propos notamment de *H.V., I. 1-4; II. 20-21, 28, 31-34, 47*.

⁸¹⁵ Bompaire 1998, 110-112, notes 74 à 84.

controverse, absurde pour Homère, sur un mot, Μῆιν. Le parallèle n'est pas tiré clairement pour éviter l'accusation de flagornerie, mais l'évidence est là : toutes les questions qui se posent pour le texte fondateur sont identiques à celles auxquelles Lucien doit faire face comme écrivain. La figure d'Homère a pour rôle de dénoncer le discours de seconde main sur la littérature (le mot allemand, moins péjoratif, dit bien ce qui est en accusation : la *Sekundärliteratur*). Les allusions métalinguistiques, sur le mode humoristique, au poète ionisant, servent à cela. Et c'est dans le mot Μῆιν que se trouve une légère allusion au fond ionisant de la langue. Pour Lucien, il s'agit moins de signaler une vaine interrogation, que de démontrer une fois de plus le large potentiel de la langue grecque à travers les époques, sans souci strict de contraintes trop prégnantes.

Le même phénomène se reproduit plus clairement quand Lucien quitte l'île des Bienheureux et prend congé d'Homère. Il lui demande alors de composer des vers pour une stèle, ce qui donne l'épigramme suivante :

Λουκιανὸς τάδε πάντα φίλος μακάρεσσι θεοῖσιν
εἶδέ τε καὶ πάλιν ἦλθε φίλην ἐς πατρίδα γαῖαν.

“Lucien, ici, cher aux dieux bienheureux

A tout vu et s'en est retourné dans sa patrie.”

Le pastiche et la réécriture sont clairs : “Les deux vers contiennent des hémistiches homériques, *Od.* I, 82, 290 *etc.*”⁸¹⁶ Et, dans notre perspective, rajoutons qu'il s'agit de syntagmes où l'ionien se met en évidence : φίλος μακάρεσσι θεοῖσιν et ἐς πατρίδα γαῖαν. Le rapport à l'*Ancien Ionien* existe donc chez Lucien, mais le plus souvent de manière légère, principalement dans le lexique, pour servir un trait, ou surtout pour suppléer l'attique ou l'“ionien hérodotéen” là où il est limité dans la création d'un trait.

Ainsi les passages, que nous étudions plus précisément *infra*, qui se rapportent à l'ionien chez Lucien ne mentionnent pas non plus directement les rapports de ce dialecte à la langue homérique. Quand l'ionien est explicitement désigné, cela renvoie à l'ionien hérodotéen littéraire et écrit (*Hérodote ou Aétion*, 1 et 2 ; *Comment il faut écrire l'Histoire*, 16) ; à un ionien que l'on fait parler à Hérodote dans une prosopopée esthétique (*La salle*, 20)⁸¹⁷, à Pythagore (“Cible favorite de Lucien”⁸¹⁸) Démocrite et Héraclite dans une intention humoristique évidente (*Les sectes à l'encan*, 3-6 et 14-15) ; à la koiné impériale parlée, en part flatteuse (*Les portraits*, 15), et en mauvaise part quand elle est écrite (*Comment il faut écrire l'Histoire*, 16). Une nouvelle fois Lucien est avant tout un homme de son temps qui, de différentes manières, cherche à mettre en évidence la modernité des virtualités du grec.

Ainsi, lorsqu'il produit de l'*Ancien Ionien*, Lucien n'échappe pas à un certain héritage. Soit qu'il force le trait sciemment, soit qu'il laisse aller une virtuosité peut-être acquise par l'imitation, son ionien réutilise quelques ionismes de la langue homérique. Smyth 1894 caractérise ce trait lucianesque de la manière suivante : “The three Lucianic pieces [*i.e. Les sectes à l'encan, Sur la déesse syrienne, Sur l'astrologie*] present in the main a uniform dialect, which, save for the occasional lapses in the direction of Attic and of Homeric Ionic, agrees with that of Herodotos as found in his MSS. (...) In certain cases the rage for Ionisms has extended

⁸¹⁶ Bompaire 1998, 118, n. 112.

⁸¹⁷ Ce qui n'empêche pas Hérodote d'être aussi la cible de Lucien : *H.V. II.* 31.

⁸¹⁸ Bompaire 1998, 336, 83 : “Sur Pythagore, cible favorite de Lucien, *cf. Bompaire o.c. 175 sqq.* Ses avatars sont évoqués dans *Gallus* (4 *sqq.* et *passim*) ; il a été Euphorbe de Troie, *ibid.* 13 et *D.mort.* 20 (6), 3, *cf. II.* 16, 806 *sqq.* ; il a une cuisse en or, *cf. D.L. VIII,* 1, 11, et *Gall.* 18, *Vit.auct.* 6 *etc.*”

beyond those adopted by prose literature ; as in certain MSS. of Herodotos there is an ever present tendency to adopt Homeric forms. That both Lukian and Arrian draw to a limited extent upon the Homeric dialect shows how ineradicably fixed in the minds even of the cultured was the confusion between Homeric and Herodotean Ionic. In Lukian we find εἶαρος *d.S.* 49, ἡέλιος *d.S.* 29, *Astr.* 3, 5 (Ἡελίου τὰς Βόας *Astr.* 22, like ἀπρήκτοιο *d.S.* 22, is an epic reminiscence or quotation). Βόας occurs also *d.S.* 54. γούνων is admitted by Dindorf, *d.S.* 22, though he strangely enough expels the genitive in τοιο. In the *d.S.* we find ἔσεται (Hdt. ἔσεται), *d.S.* 31 εἶαται (Hdt. ἔαται) (...).⁸¹⁹

Dans le corps de son travail, nous pouvons relever avec Smyth d'autres ionismes homériques de l'ionien de Lucien. Nous en donnons ci-dessous deux exemples⁸²⁰ :

- ἵκελος varie avec εἵκελος dans les MSS. d'Hérodote comme dans ceux d'Homère. Hippocrate, Arétée et Uranios utilisent de préférence la forme en ι, que l'on adopte dans *Sur la déesse syrienne*, 25, 33, 40 (*cf. Astr.* 10, 20), bien que les MSS de Lucien ne permettent pas de préciser quelle forme il a utilisée.

- ἀληθείη, et non ἀληθηίη, chez Hérodote; mais ἀληθείη apparaît dans *Sur l'astrologie*, 1, chez Hippocrate, et chez Homère dans *Il.*, Ψ 361, Ω 407, et souvent dans l'*Odyssée*.

Ainsi Lucien, dans ses textes, n'établit-t-il pas de rapports explicites et réguliers entre ses écarts ionisants par rapport à l'attique et son utilisation de formes d'*Ionien Ancien* ou d'ionien homérique. Dans la plupart des cas, son texte montre qu'il est bien conscient de ses utilisations de traits ionisants de la langue, mais là encore rien de systématique. L'ionien homérique sert donc à Lucien pour des traits de style destinés à des effets métalinguistiques. Il agit comme un marqueur de *paideia* qui a pour but d'éprouver celle de son lecteur⁸²¹.

1.2 L'ionien hérodotéen en général et chez Lucien

Meillet 1955 nous présente à propos du texte hérodotéen une clé de compréhension qui est analogique de celle concernant le texte homérique : il y a forcément des flottements. Exprimons-le à nouveau de la manière la plus synthétique possible : ce que nous voyons et lisons n'est certainement pas ce que les premiers lecteurs virent et lurent.

Rappelons comment Meillet présente d'abord la langue d'Hérodote. Elle est “ (...) simple. Peu de composés, peu de mots qu'on puisse appeler des γλώτται. Autant qu'on en puisse juger sans disposer de termes de comparaison positifs, la langue d'Hérodote ne semble pas artificielle. Cet ionien n'était peut-être pas très pur ; car Hérodote, né dans une ville où l'ionien dominait depuis peu de temps, a beaucoup voyagé ; il a vécu à Athènes et a subi l'influence des sophistes. L'auteur qui se trouve aujourd'hui représenter la prose ionienne a

⁸¹⁹ Smyth 1894, 118-119.

⁸²⁰ Le travail de Smyth 1894 est immense et minutieux : nous nous limiterons ici à des exemples tirés de la partie “Vowel System” 131-279. Le système consonantique et le spectre grammatical tout entiers sont par ailleurs examinés (280-642) et suivis notamment d'un très volumineux “index des formes”.

⁸²¹ *Cf. López-Eire 2001, 72*, (citant aussi Meillet, 186 : “la langue homérique est un bien commun à tous les hellènes”) : “La lengua homérica, en efecto, que carece en absoluto de pureza dialectal, que es a todas luces una lengua literaria dialectalmente promiscua, fue una *koiné* literaria que no pertenecía a ningún dialecto concreto y de la que todos los dialectos podían sacar partido adaptándola a sus propias hechuras.”

écrit sans doute un ionien international⁸²², et il en va de même des médecins dont les écrits sont conservés dans le *corpus* hippocratique. (...) Le texte d'Hérodote n'est pas transmis d'une manière telle que le détail des formes puisse passer pour sûr. L'ouvrage a passé par les mains de copistes athéniens ou du moins de langue attique ; des éditeurs ont dû travailler à y rétablir le type ionien ; et l'on ignore dans quelle mesure ces philologues antiques ont procédé suivant des principes *a priori* et dans quelle mesure ils s'appuyaient sur de vieux exemplaires vraiment ioniens. En aucune hypothèse, on ne saurait affirmer que tel ou tel détail des manuscrits du texte remonte à Hérodote lui-même ou à des copistes ioniens de son temps."⁸²³

A l'illustration de cela, les exemples sont innombrables et ont été minutieusement répertoriés par les éditeurs et les érudits⁸²⁴. A titre d'exemple, rappelons simplement le cas de la graphie οὔνομα, οὐνόματα à partir de la remarque suivante de Meillet : "Une graphie telle que οὔνομα, οὐνόματα fait penser à Homère ; mais, si Homère a employé à volonté la première brève d'une série de trois brèves comme longue dans le vers, c'est sans doute que le rythme quantitatif de la langue y prêtait, en allongeant en quelque mesure la première des brèves de la série, et il est probable que l'ou de οὐνόματα au lieu de ὀνόματα avait une base dans la prononciation."⁸²⁵

Lucien *semble* privilégier la graphie ou pour le nom et o pour le verbe si l'on se rapporte au relevés des érudits qui se sont penchés sur l'ionien tel qu'il est utilisé au II^s.d.n.è. :

- Allinson 1886 : "*Interchange of Vowel-Sounds*. (...) ου vs. ο. In Herodotus editors usually (e.g., Abicht) write οὔνομάζω on the analogy of the substantive οὔνομα. In Bk. I 86, however, ὀνομάσαι ; and Stein so edits ; cf. his Uebers. des Dial. p.52 : 'οὐ für ο ... οὔνομα (aber ὀνομάζω, ὀνομαίνω).' Arr. H.I. c.I, 5; 21, 10; 27, 1 has the common form ὀνομάζω. So Dindorf in his Commentatio, etc., corrects De Astr. c. 23, but writes ὀνομάζεται in his text."⁸²⁶

-Lindemann 1889 : "οὔνομα : Simonid. 7. 87 οὔνομα. G. Meyer gr. Gr. 75 οὔνομα ut falsam epicam formam, quam ex Homero quoque expellere vult, in codices Herodoteos fluxisse putat. ab eo de hac re dissentiunt Dindorfius, qui l. l. IX. LXI. non solum οὔνομα sed etiam οὔνομάζω Herodoto tribuit, quocum conspirat Bredowius l. l. 163, et Steinius, qui ut οὔνομα ita ὀνομάζω Herodoti proprium esse putat. — in libro de Syria dea septies, ut videtur, e codicum consensu forma Ionica οὔνομα legitur, bis in singulis codicibus : cp. 2 in cod. E

⁸²² C'est moi qui souligne. Cf. López-Eire 2001 ("La koiné de la prosa jonica"), *passim*. Cf. aussi Stüber 1996, *passim* et compte-rendu de ce livre par Hodot 1998, BSL 93/2, 168-70.

⁸²³ Meillet 1955, 221-2.

⁸²⁴ Lindemann 1889, 67-68, e.g., pour "de ἱερός vocabulo".

⁸²⁵ Meillet 1955, 222.

⁸²⁶ Allinson 1886, 215-216 ; pour les abréviations, il faut se rapporter au début de l'article, qui permet également de comprendre l'ampleur, voire l'aspect affectif, de la question des choix que doivent faire les éditeurs : "For the text of Herodotus Stein's last edition (1877) has been assumed as the best provisional authority ; for Arrian, Hercher's (Teub.) text and Dübner's (Didot) with v.r.; for Lucian, Reitz (1743) with v.r.; Jacobitz (1836 and Teub. 1851); Dindorf's Tauch.ed. (1858), the Didot edition, and also his Commentatio de Dial.Herod. in the Didot edition of Herodotus. This latter contains a synopsis of his emendations or corrections of the Ionism of the De Syria Dea and De Astrologia. For these two pieces I have given below those deviations only (except for illustration of Arrian) from Herodotean form which Dindorf either incorrectly noticed or else did not notice at all. Whatever may be thought of the implication contained in the introduction to Jacobitz's ed. (1851) — 'in Parisiana illa Luciani editione, recensionis nomine falso insignita, cui adornandae Gu. Dindorfius prospexit' — it can scarcely be asking too much of an editor to require him to give in his critical text not what the author ought to have written, but, as nearly as may be discovered, what he did write."

οὐνόματα et in cp. 60 in codd. *AE* οὔνομα. semel in codicibus vulgaris forma ὄνομα traditur, bis in codice A solo. in libro de astrologia praebet C semel οὐνόματα, semel idem omnes codices. ita in Luciani libris res se habet, videamus Arrianum. (...) — ex hoc formarum catalogo satis elucet ubique in libris formam οὔνομα restituendam esse, et ex ea re, quod in Lucianeis libris et in Arrianeo haec forma praevalet, non sine aliqua ratione concludere possumus Arrianum et Lucianum in Herodoteis libris, quos certe imitati sunt, iam οὔνομα legisse. in medicis quoque formam οὔνομα praevalere videmus.⁸²⁷

-Smyth 1894, à propos de οὔνομα, fait les remarques suivantes, que nous regroupons : “οὔνομα in Simonides of Amorgos 7.87 savours of the epic transformation of the Ionic ὄνομα. It is probably a misread form. Usually the prosaic is also the poetical form, as witness Archilochos’ ἐνάλιος.”⁸²⁸ — “οὔνομα is not found in tragedy despite Markland on I.T.36.”⁸²⁹ — “The chief mint-marks of Hippokrates’ Ionism are as follows:— (...) ου for ο in μοῦνος, νοῦσος (but νοσέω); οὔνομα is not to be adopted, though frequently occurring in the MSS.”⁸³⁰ — “The principle that the exigencies of the Homeric verse cannot force any Greek form upon the ordinary dialect life of the people is fatal to a genuine ionic οὔνομα, despite the fact that Lukian, &c., read it in their copies of Hdt., and that it is supposed to have been used by Pherekydes of Syros. Steph. Byz. attributes it to Hekat. (frag. 180), while Herodian reports ὄνομα (frag. 328). In Herakl.60, 65-66 ὄνομα is the best MS. reading, yet Bywater writes οὔνομα in all three passages, despite ὀνομάζεται 36. In 65, Clemens has ὄνομα almost side by side with μοῦνον, while οὔνομα is found in Eusebios cod. D. Hellanikos, frag. 150, has ὄνομα. Stein writes οὔνομα in Hdt. although the MSS. are in a constant flux, and ὀνομαίνω, ὀνομάζω. (...) In Hippokrates, II 190, VI 392, VIII 186 (θ), Lukian, *d.d.S., de Astr. (Vit. Auct. 5, οὐ-* poorly supported), Arrian, Aretaios, οὔνομα prevails over ὄνομα ; in the *Vita Homeri*, ὄνομα over οὔνομα. ὀνομάζω is the accepted form in later Ionic prose, while ὀνομαστί varies with οὔνομαστί. The Homeric form and the possibility of misunderstanding τοὔνομα brought into the texts of the Ionic prose writers all the instances of οὔνομα.”⁸³¹

Rappelons enfin, à titre de derniers éléments de comparaisons, les choix établis par Macleod :

- pour *Les sectes à l’encan* (ed. 1974, reprinted with corrections 1993) : οὐνόματι en [5, l.1], sans remarque dans l’apparat critique.

- pour *Sur la déesse syrienne* et *Sur l’astrologie* (ed. 1980) :

a) *Sur la déesse syrienne* (44) : ὄνομα [1, l.3], commenté “οὔνομα E” en apparat critique; οὐνόματα [2, l.15] sans commentaire; οὔνομα [8, l.18] sans commentaire; οὔνομα [14, l.14] sans commentaire; οὔνομα [19, l.27] sans commentaire; οὐνόματα [29, l.2] sans commentaire; τοὔνομα [29, l.3] sans commentaire; οὔνομα [32, l.18] sans commentaire;

⁸²⁷ Lindemann 1889, 10-11.

⁸²⁸ Smyth, 1894, 47-48, dans sa partie d’introduction “Dialect of the iambists.”

⁸²⁹ Smyth, 1894, 77, *ibid.* in “Ionisms of tragedy”.

⁸³⁰ Smyth 1894, 104, *ibid.* in “The dialect of Hippokrates”. Le *o long* de μοῦνος a, lui, une origine claire : traitement phonétique ionien de la réduction du groupe *nw* de μόνφοσ (allongement compensatoire). Pour νοῦσος, v. Chantraine, *DELG, s.v. νόσος* : “L’origine de la fausse diphtongue de νοῦσος (Hom., Hdt.) est ignorée et le fait que Hdt. emploie régulièrement νοσέω donne à croire que νοῦσος est un homérisme (...)”.

⁸³¹ Smyth 1894, 224, in [252] “Spurious ΟΥ before nasals”.

ὄνόματα [45, 1.5] sans commentaire; ὄνόματα [60, 1.5] sans commentaire.

Sur 10 occurrences, Macleod choisit 9 fois la version à diphtongue, en prenant soin de faire remarquer la variante pour [1, 1.3]. Implicitement, sa lecture se place dans la logique de celle de ses prédécesseurs et admet dans ce cas chez Lucien une tendance à une “ionisation” qui n’en est pas vraiment une, sans être pour autant une parodie ou un pastiche.

b) *Sur l’astrologie* (46) : ὄνόματα [4, 1.14] sans commentaire; ὄνόματα [4, 1.14], dans la même phrase que le précédent et précédé de οὐκ, avec commentaire “οὐκ ὄνόματα recc.”; ὄνομάζεται [23, 1.25] sans commentaire.

Les occurrences sont beaucoup moins nombreuses dans ce texte. La variante indiquée pour la deuxième occurrence indique clairement une tendance, dans la tradition récente, à se placer dans une logique de “re-ionisation” du texte lucianesque, à l’image de ce qu’il en est pour son atticisme. Cette tendance a certainement alimenté et solidifié la thèse de la parodie et du pastiche hérodotéen. Cela dit, dans ce dernier cas, mises à part toutes les discussions sur l’authenticité de l’opuscule, on ne saurait dénier non plus à Lucien une variation consciente, tant l’occasion est belle de jouer avec la langue grecque dans la même phrase.

Pour produire son ionien, Lucien ne dispose, en son temps, que de textes déjà éloignés des premiers manuscrits hérodotéens en ionien⁸³². Ecrivain de l’ionien au II^es.d.n.è., il suit donc un *usage* de son époque en ce qui concerne l’ionien : se rapporter à ce que les grammairiens anciens nomment *Nouvel Ionien* en parlant de l’ionien hérodotéen, *communis opinio* qui au II^es.d.n.è. conditionne certainement la réception de l’ionien⁸³³.

1.3 L’ionien à l’époque de Lucien et chez Lucien

Meillet 1955 n’évoque pas l’utilisation de l’ionien dans la prose littéraire au II^es.d.n.è. Qu’est-ce donc finalement que l’ionien à l’époque de Lucien? Un “ionien de troisième époque”, un *dialectus ionica recentior*, comme nous avons proposé de l’appeler, suivant en cela le titre de l’étude de Lindemann 1889 : *De dialecto ionica recentiore*.

Smyth 1894 apporte cependant une réponse plus critique dans son appellation. Citant comme référence liminaire à ses descriptions de l’ionien récent Allinson 1886 et Lindemann 1889, il reprend pour sa part l’appellation donnée par Allinson dans le titre de son article : *Pseudo-Ionism*.

Smyth décrit minutieusement la genèse, l’étendue et les caractéristiques de cet usage

⁸³² Cf. Smyth 1894, 91-110 pour une description complète des dialectes d’Hérodote et d’Hippocrate, et notamment une explication détaillée de leurs modalités de transmission entre le IV^es.a.C. et le II^es.d.n.è.

⁸³³ Allinson 1886, 208 *sqq.* fournit déjà “ a comparison of the Ionic forms and the deviations from the Ionisms of Herodotus as exhibited in the three pieces under discussion [*i.e. Sur la déesse syrienne et Sur l’astrologie, et les Indiques* d’Arrien].” qui prouve amplement que de l’ionien produit en troisième époque dépend largement de l’idée que les copistes et éditeurs successifs se sont fait de cet ionien (*cf. part. 211, n.3 pour l’éd. Reitz.*) Autre exemple éloquent, 212-3 : “In reference to the declension of the word βορέης a few points may be noticed. d.d.S. §28, βορέην the acc. is correct Ionic form, but the tetrasyllabic genitive βορέεω is not Herodotean. Dindorf, to be sure, so declines the word and (Comm.de dial.Her.§9) says : ‘Si poetae literam ejicere quam synizesin duabus ultimis syllabis adhibere maluerunt, rationem secuti sunt idoneam. Quae quum nulla sit in oratione prosa, ego plenam formam έεω ubique vel ex codicibus vel ex conjectura restitui,’ etc. But Merzdorf (St. VIII, p. 172), in treating of the combination εεω, brings up various examples to show that this special triple combination was not liked by the Ionians, and instances this word βορέεω, claiming that the trisyllabic form only has MS authority.”

d'un ionien de troisième époque⁸³⁴. Le goût pour une réutilisation de l'ionien trouverait son origine dans l'opposition, au I^{er}s.a.C., entre Asianisme et Atticisme. Dans une période allant, en gros, d'Aristote à Denys d'Halicarnasse, la lecture d'Hérodote était tombée en désuétude. Denys la remet en honneur en faisant d'Hérodote le "canon" du style ionien, mouvement qui trouve son apogée sous Hadrien. Ce sont en fait les temps de la fin de l'ère républicaine romaine qui sont propices à un intérêt pour l'ionien, comme dialecte dans lequel se trouve une part du génie grec. Les guerres civiles n'ayant pas freiné l'emprise sur la Grèce, les Grecs n'ont pas de prise sur les événements contemporains : ils effectuent donc, avec l'ionien par exemple, un retour plus ou moins nostalgique sur leur passé. De même, le regain sophistique du temps d'Hadrien va de pair avec ce goût retrouvé pour l'ionien.

Le début d'un retour véritablement marqué de l'ionien se situe environ entre la fin du I^{er}s.a.C. et la fin du I^{er}s.d.n.è. Les premiers réutilisateurs de l'ionien seraient Nicandre de Colophon, Ménécrate, le pseudo-Héraclite, Ménippe et Denys. Ils appartiennent à une période qui ne pratique pas l'hyper-ionisme (phénomène comparable à l'hyperatticisme : une création intellectuelle, par analogie, de formes plus ioniennes que celles qui sont réellement en usage, dans un contexte où la réalité de la base linguistique initiale est perdue de vue). Dans des inscriptions en revanche, à propos de remerciements ou de traitements réussis concernant des maladies, on note déjà des marqueurs évidents d'un ionien "médical" que l'on retrouve chez Lucien : νοῦσος et ἰητήρ⁸³⁵, dès le I^{er}s.a.C.

Une des explications de ces phénomènes d'hyper-ionismes plus ou moins importants serait l'influence de ce que les grammairiens nomment μεταχαρακτηρισμός⁸³⁶. Le terme est ici entendu au sens de transformation du dialecte dans son esprit. Il est possible d'affiner la définition par deux grands traits :

1) le premier trait est celui d'une atticisation des textes en dialecte, notamment à partir du moment où l'ionien-attique s'impose. Les Athéniens sont accoutumés à trouver face à eux des documents "bilingues" (Smyth cite la stèle de Sigeion); Platon et Aristote, citant de l'ionien, l'atticisent et le "fondent" dans leurs textes ; cette tendance touche également les textes médicaux⁸³⁷ et grammaticaux.

2) le deuxième trait de ce μεταχαρακτηρισμός consiste à remplacer des formes du dialecte par d'autres que l'on conçoit, sous l'influence des grammairiens dialectologues de l'époque, comme appartenant légitimement à ce même dialecte. Les textes d'Homère, entre autres, portent des traces des activités de ces μεταγραψάμενοι. Ces changements ne connaissent pas de systématisation : une forme d'un texte peut se voir remplacée aussi bien par une forme plus ancienne que par une forgerie récente. Il semble qu'il s'agisse avant tout de "coloriser"⁸³⁸ les textes en ionien.

Cette deuxième forme de μεταχαρακτηρισμός a laissé son empreinte sur la

⁸³⁴ Nous reprenons ci-dessous, en les traduisant, les grandes lignes de la description du *Pseudo-Ionism* que donne Smyth dans ses pages 110 à 124, soit les §§ [104] à [118] de son étude.

⁸³⁵ Cf. *Comment il faut écrire l'histoire*, 15-16, où l'on retrouve νοῦσος et ἰητήρ, passages que nous commentons ci-dessous. L'interprétation de Smyth 1894, 110 est intéressante : "Lukian is selecting νοῦσος and ἰητήρ as sample words." (C'est moi qui souligne).

⁸³⁶ Suivant les définitions de Smyth, nous ne parlons pas du μεταχαρακτηρισμός comme phénomène entraînant des changements dus au passage d'un alphabet à un autre.

⁸³⁷ Cf. le rapport entre la langue du *corpus* hippocratique telle qu'elle nous est connue et la manière dont Galien la retranscrit ou bien la commente.

⁸³⁸ J'emploie cette métaphore cinématographique à dessein, malgré son anachronisme.

transmission des textes, notamment ceux d'Hérodote et d'Hippocrate⁸³⁹. Aussi, à l'époque de Lucien, on a certainement perdu de vue la différence entre ce qui est originellement ionien dans les textes en ionien, et ce qui relève de ce qu'ont pensé être ionien des atticistes, des grammairiens, des copistes plus ou moins savants... L'influence de ce phénomène est assez forte jusqu'au VI^es.d.n.è. A ce stade, qu'il nous soit permis de citer la conclusion de Smyth : "The result was that, as some one has said, the History of Herodotos is as perverse a mixture as a compound of Middle High German and Low German, created by a new high German writer."⁸⁴⁰

Les écrivains de langue grecque de l'Empire, surtout sous le règne d'Hadrien, subissent fortement l'influence de ces modes de réécritures. Les écrivains (ré)utilisant de l'ionien (en tout ou en partie) écrivent ou veulent écrire, consciemment ou non, l'ionien qu'ils lisent dans les exemplaires qu'ils consultent. Nous pouvons poser que Lucien subit également cette influence, mais de manière consciente sur le plan linguistique, comme le laissent penser les éléments de lexique que nous avons déjà examinés au cours de ce chapitre, et comme le montrent les notations, étudiées ci-dessous, où l'ionien est mis en évidence. Cependant, il faut bien avoir présent à l'esprit le double mode de production d'où résulterait le texte lucianesque : d'un côté, une réécriture fondée sur l'intention de retrouver ce qui vraiment aurait été hérodotéen ; de l'autre, des substitutions *quasi* arbitraires, ayant leur logique, mais ne correspondant en rien aux réalités du dialecte de l'époque de production initiale du texte.

Cela permet de parler, à propos de l'ionien de Lucien *en soi*, d'une confusion permanente, dont témoignent une partie des ionismes homériques dont nous avons parlé plus haut (ceux tirés des opuscules totalement rédigés en ionien). Il n'y aurait plus chez Lucien, involontairement, de conscience totale de la différence entre ionismes du VIII^es.a.C. et ionien hérodotéen. De la même manière, Lucien est victime, sans le savoir certainement, des révisions linguistiques de l'ionien qui l'ont précédé de deux siècles, et se manifestent chez lui dans des formes "hyper-ioniques" telles que $\tau\omicron\upsilon\tau\acute{\epsilon}\omega\nu$, $\alpha\upsilon\tau\acute{\epsilon}\omega\nu$, $\tau\omicron\upsilon\tau\acute{\epsilon}\omega\upsilon$, $\acute{\epsilon}\omega\upsilon\tau\acute{\omega}\upsilon$, $\alpha\upsilon\tau\acute{\epsilon}\omega$, $\tau\omicron\upsilon\tau\acute{\epsilon}\omega\iota\sigma\iota\nu$, $\delta\epsilon\sigma\pi\acute{\omicron}\tau\epsilon\alpha$, $\mu\eta\nu\acute{\epsilon}\omega\nu$, $\mu\acute{\omicron}\iota\rho\eta$, $\theta\eta\lambda\acute{\epsilon}\eta\nu$. Le trait essentiel de ces formes réside dans une utilisation erronée de la diphtongue ionienne $\omega\nu$ ou l'insertion d'un ϵ avant une voyelle ou une diphtongue avec laquelle il ne se contracte pas. Cette absence de contraction fut la vieille lune qui influença les copistes successifs du texte hérodotéen, les utilisateurs de l'ionien de troisième époque ne retenant qu'elle. En somme, ce que voyaient et copiaient et écrivaient les écrivains du II^es.d.n.è. écrivant de l'ionien était un ensemble d'erreurs, favorisé certainement par une mode irrépressible.

Lucien n'est pas le seul à avoir utilisé l'ionien de troisième époque : les figures les plus marquantes en sont Apollonios de Tyane, Arétée de Cappadoce, Arrien, Abydènos, Uranios, et plus tardivement (III^e et IV^e s.d.n.è.) Asinius Quadratus, Eusèbe, Praxagoras, Eusèbe de

⁸³⁹ Ce phénomène se produit avant l'époque de Lucien. Cf. Lindemann 1889, 3, pour qui Lucien démontre que les utilisateurs de l'ionien ont disposé de textes hérodotéens, mais Lindemann pose comme réserve "puto duplicem Herodoti textus mutationem accipiendam esse. prius enim sine certo consilio formae Iadis Herodoto recentioris passim in textum illatae sunt. deinde a grammaticis secundum certam rationem atque legem recensio textus facta est. sed quibus temporibus facta sit, nescitur, cf. Wilamowitz, Philol. Untersuch. 1.1. 'ein ungleich einschneidender und verderblicherer μεταχαρακτηρισμός hat den Herodot betroffen. wenn wir nur wüssten, wann die jonische Prosa diesen durchgreifenden μεταχαρακτηρισμός erfahren hat'. mihi constare videtur illam duplicem textus Herodotei mutationem ante Arriani et Luciani tempora factam esse."

⁸⁴⁰ Smyth 1894, 113.

Myndos⁸⁴¹.

Les caractéristiques propres à l'ionien de Lucien sont à rapprocher de l'ionien héraodotéen⁸⁴². Certains traits homériques existent (*cf. supra*), ainsi que des traits attiques, comme l'utilisation de ἄρσῃν, ὄρωδέω, en regard de ἔρσην et ἄρωδέω chez Hérodote. D'autres "atticismes" peuvent être interprétés comme des réécritures de transmission : *Sur la déesse syrienne* 26, Ἐρμοκλέους; 39, νεώ; 40, Ἀχιλλέως, Νιρέως; *Sur l'astrologie* 5, κινῆσεως.

Les éléments de conclusion reviennent à une ligne de force : Lucien n'a pas forcément conscience des atticismes, des réécritures atticistes, ou des hyper-ionismes dont il hérite dans ses lectures préalables à ses productions de textes en ionien⁸⁴³. Il est en cela paradoxalement plus proche de nous que des contemporains d'Hérodote. En revanche, comme pour certains atticismes exagérés, il maîtrise mieux ce qui est de l'ordre de la visibilité linguistique générale, soit les ionismes homériques ; le repérage d'ionismes-lieux communs ("sample words") ; et les effets et la réflexion métalinguistiques se rapportant à ces deux derniers traits.

2. Des désignations de l'ionien chez Lucien : essai d'approche pragmatique

Lucien utilise quatre désignations de l'ionien dans des passages où celui-ci est utilisé : Ἴαστί; Ἴώνιος, Ἴωνία, Ἴώνιον; Ἴωνικός, ἦ, ὄν; Ἴάς, Ἴάδος. Ces désignations recouvrent plusieurs possibilités de la langue : adverbe, adjectif, nom.

2.1 Ἴαστί

Ἴαστί est un adverbe dérivé de verbe en -ίζω⁸⁴⁴ : *LSJ* le donne au sens de "en dialecte ionien" seulement au sens II. On le rencontre déjà chez Callimaque (1.354), puis chez Strabon (13.4.8), et comme contemporain de Lucien, chez Apollonius Dyscole en *Adv.* 134.31. C'est chez ce dernier que l'on trouve le verbe correspondant ἰάζω. Il faut à ce stade d'ores et déjà noter qu'au V^e s.d.n.è., chez Hésychius, le mot en viendra à être un synonyme de Ἑλληνιστί. Ainsi cette désignation de l'utilisation de l'ionien change son sens selon l'époque. Plus l'on s'éloigne d'Hérodote, plus le caractère dialectal se perd.

Le mot est utilisé dans *La salle*. L'opuscule, rappelons-le, est construit en antilogie. Après qu'un premier locuteur-orateur a parlé en faveur du lieu, il cède la parole à une thèse contraire à la sienne [14]. Cette thèse est exprimée par une allégorie de Discours dans le cadre d'un procès fictif [15-31]. C'est dans cette seconde partie, qui comprend notamment une longue *ecphrasis* des peintures et d'une sculpture à sujet mythologique, que l'on trouve le terme Ἴαστί.

Lucien fait répondre au premier orateur un ἕτερος δέ τις οὐκ ἀγεννῆς λόγος, ἀλλὰ

⁸⁴¹ Pour une liste complète et des précisions, *cf.* Smyth 1894, 115-118.

⁸⁴² Smyth 1894 effectue une récapitulation des caractéristiques de l'ionien de Lucien suivant Hérodote en regard des caractéristiques dialectales trouvées chez Hippocrate aux pp. 106-7 de son étude, § [100].

⁸⁴³ Pour d'autres cas remarquables de l'ionien utilisé par Lucien, *cf.* Smyth 1894, 203, 212-4, 223, 228-230, 241, 251-253, 269-271, 273. (Pour la partie "Vowel System", comme *supra*)

⁸⁴⁴ V. notre *Première Partie*.

πάνυ γενναῖος, qui n'est autre au fond qu'une nouvelle fiction de lui-même⁸⁴⁵. C'est cette deuxième instance majeure de l'opuscule qui "fait appel à des témoins tels qu'Hérodote dont la déposition est un pastiche en ionien autour d'une citation textuelle [20]." C'est elle également qui souligne qu'Hérodote s'exprime "en ionien":

Καὶ ἔγωγε, εἰ βούλεσθε, μάρτυρα ὑμῖν παραστήσομαι σοφὸν ἄνδρα, ὃς αὐτικά μοι μαρτυρήσει ὡς πολὺ ἐπικρατέστερά ἐστι τῶν ἀκουομένων τὰ ὀρώμενα. Καὶ μοι σύ ἤδη ὁ κῆρυξ προσκάλει αὐτὸν Ἡρόδοτον Λύξου Ἀλικαρνασόθεν· κάπειδὴ καλῶς ποιῶν ὑπήκουσε, μαρτυρεῖτω παρελθῶν· ἀναδέξασθε δὲ αὐτὸν Ἴαστὶ πρὸς ὑμᾶς λέγοντα ὡσπερ αὐτῷ ἔθος.

Ἀληθέα τάδε ὁ λόγος ὑμῖν, ἄνδρες δικασταί, μυθέεται καὶ οἱ πείθεσθε ὅσα ἂν λέγη τουτέων πέρι ὄψιν ἀκοῆς προτιμῶν· ὧτα γὰρ τυγχάνει ἔοντα ἀπιστότερα ὀφθαλμῶν.

Ἀκούετε τοῦ μάρτυρος ἃ φησιν, ὡς τὰ πρῶτα τῆ ὄψει ἀπέδωκεν; Εἰκότως. Τὰ μὲν γὰρ ἔπεα πτερόεντά ἐστι καὶ οἴχεται ἅμα τῷ προελθεῖν ἀποπτάμενα, ἡ δὲ τῶν ὀρωμένων τέρψις αἰὲ παρυστώσα καὶ παραμένουσα πάντως τὸν θεατὴν ὑπάγεται.

"Pour ma part, avec votre accord, je vous citerai comme témoin un homme sage, qui à l'instant me rendra témoignage que les choses vues ont beaucoup plus de force que les choses entendues. Et toi, héraut, introduis-moi en personne Hérodote, fils de Lyxès d'Halicarnasse. Puisqu'il a eu la bonne idée de répondre à l'appel, qu'il s'avance pour témoigner. Souffrez qu'il s'adresse à vous en ionien selon son habitude : "C'est la vérité, juges, que ce Discours vous expose. Croyez tout ce qu'il dira à ce propos, en affirmant la primauté de la vue sur l'ouïe, car les oreilles méritent moins de crédit que les yeux"⁸⁴⁶."

Entendez-vous la déposition du témoin? Il a attribué le prix à la vue et il a raison. Car "les paroles sont ailées"⁸⁴⁷ et "se sont envolées"⁸⁴⁸ dès qu'elles sont prononcées, tandis que la jouissance procurée par la vue, toujours présente et persistante, captive entièrement le spectateur." (La salle, 20) (trad. Bompaire 1993)

Certes on pourrait discerner une très légère ironie dans la prosopopée d'Hérodote. Mais l'intervention se trouve dans un contexte relativement sérieux de démonstration : disons qu'il joue les utilités dans l'organisation de l'opuscule. L'intervention en ionien est un test de *paideia* : le lecteur va-t-il faire la différence, dans les paroles d'Hérodote, entre la réutilisation d'une citation et la production "originale" d'ionien? L'auditeur va-t-il saisir les sonorités de l'ionien? Par précaution, on signale doublement au destinataire qu'il faut être attentif : c'est le rôle de Ἴαστὶ, mais également de ἀναδέξασθε qui le précède. Or il faut bien comprendre que ce que Lucien fait dire à Hérodote dans cette situation n'est pas un extrait de dialogue. Hérodote dit d'abord du Lucien, puis de l'Hérodote, plutôt qu'il ne parle. Ἴαστὶ fait donc ici référence à de l'ionien écrit et en présente un échantillon.

La même utilisation de l'adverbe se présente dans l'exemple suivant, avec une différence notable : aucune parole ionienne n'est amenée. Le texte rappelle au contraire le rapport clairement établi par Lucien à propos d'Hérodote et de l'ionien : *l'ionien hérodotéen est de*

⁸⁴⁵ D'où le commentaire de Bompaire 1993, 172, n.45 : "A travers la fiction du débat ce souhait s'adresse bien sûr à Lucien lui-même."

⁸⁴⁶ Bompaire 1993, 167, n.30 : "Hérodote I, 8, histoire de la femme de Candaule vue par Gygès ; seule la dernière phrase (ὧτα ... ὀφθαλμῶν) est une citation littéraire."

⁸⁴⁷ *Od.*, 1, 122 et *passim*.

⁸⁴⁸ *Il.*, 2, 71, formule appliquée au songe d'Agamemnon.

l'écrit : συγγεγραφώς. Cette deuxième utilisation de l'adverbe se trouve donc en *Hérodote ou Aétion*, 2. Cet écrit peut être considéré comme une sorte de prologue dans lequel Lucien cherche à capter la bienveillance de ses auditeurs. Au début, il raconte comment Hérodote se fit connaître de tous les Grecs à Olympie : en se présentant non comme spectateur, mais comme champion des jeux Olympiques, "il lut ses histoires et charma tellement les auditeurs qu'ils donnèrent à ses livres le nom des Muses qui sont au nombre de neuf elles aussi." [1] De cette manière, Hérodote réussit à toucher tous les Grecs réunis, si bien que :

εἶ πού γε φανείη μόνον, ἐδείκνυτο ἂν τῷ δακτύλῳ, Οὗτος ἐκεῖνος Ἡρόδοτός ἐστιν ὁ τὰς μάχας τὰς Περσικὰς Ἰαστὶ συγγεγραφώς, ὁ τὰς νίκας ἡμῶν ὑμνήσας. τοιαῦτα ἐκεῖνος ἀπέλαυσε τῶν ἱστοριῶν, ἐν μιᾷ συνόδῳ πάνδημόν τινα <καὶ > κοινὴν ψῆφον τῆς Ἑλλάδος λαβὼν καὶ ἀνακηρυχθεὶς οὐχ ὑφ'ἐνὸς μὰ Δία κήρυκος, ἀλλ'ἐν ἀπάσῃ πόλει, ὅθεν ἕκαστος ἦν τῶν πανηγυριστῶν.

"s'il lui arrivait seulement de paraître en quelque endroit, on le montrait du doigt : 'Voilà ce fameux Hérodote qui a composé en ionien le récit des guerres Médiques et qui a célébré nos victoires.' Tel est le fruit qu'il retira de ses histoires : en une seule réunion, il recueillit le suffrage unanime de tout le peuple grec et fut proclamé, non point certes par un seul héraut, mais dans toutes les villes d'où chacun des spectateurs était venu." (*Hérodote ou Aétion*, 2)

Lucien souligne ainsi l'ionien écrit comme faisant partie du fonds commun de l'hellénisme, dialecte qu'il perçoit bien comme ayant été reçu ἐν ἀπάσῃ πόλει, comme s'il s'agissait de koiné... La conscience de la nécessité d'une extension linguistique dépassant toutes les formes d'atticisme se fait à nouveau jour.

2.2 L'adjectif ἰώνιος, ἰωνία, ἰώνιον

Cet adjectif, synonyme de ἰωνικός, et signifiant tout simplement "ionien", n'apparaît que chez Lucien et Philostrate, soit chez des auteurs du temps et du contexte de la Seconde Sophistique. Cela explique la connotation stylistique dans laquelle il est employé.

Cet adjectif est utilisé au féminin, par substantivation [*scil.* διάλεκτος], tout au début de *Hérodote ou Aétion*. Il s'agit pour Lucien d'énumérer les nombreuses qualités qu'il faut imiter dans le génie d'Hérodote. Utilisant le *topos* de la (fausse) modestie, il déclare d'emblée qu'on ne peut les imiter toutes, mais qu'il faut tendre au moins vers l'une d'elles :

Ἡροδότου εἶθε μὲν καὶ τὰ ἄλλα μιμήσασθαι δυνατὸν ἦν. οὐ πάντα φημὶ ὅσα προσῆν αὐτῷ (μεῖζον γὰρ εὐχῆς τοῦτό γε) ἀλλὰ καὶ ἐν ἐκ τῶν ἀπάντων—οἶον ἢ κάλλος τῶν λόγων ἢ ἀρμονίαν αὐτῶν ἢ τὸ οἰκεῖον τῇ Ἰωνίᾳ καὶ προσφυὲς ἢ τῆς γνώμης τὸ περιττὸν ἢ ὅσα μυρία κατὰ ἐκεῖνος ἅμα πάντα συλλαβὼν ἔχει πέρα τῆς εἰς μίμησιν ἐλπίδος.

"Si seulement il était possible d'imiter beaucoup des qualités d'Hérodote! Je ne dis pas toutes celles dont il jouissait (car ce serait bien trop souhaiter), mais au moins une parmi toutes—par exemple la beauté de ses phrases, leur harmonie, le caractère unique et le naturel qui s'attachent au dialecte ionien, la supériorité de son esprit ou mille autres beautés que ce grand homme réunit toutes ensemble au-delà de l'espoir d'une imitation." (*Hérodote ou Aétion*, 1)

Ce passage est intéressant en ce que Lucien y apporte un élément de réponse par avance à ses commentateurs futurs sur la question de l'imitation, le μιμήσασθαι. Il éclaire également par

avance ses autres utilisations de cet ionien de troisième époque que nous avons décrit : la voix lucianesque exprime ici la conscience linguistique des “ratages”, à des degrés divers, que sont toutes les productions post-hérodotéennes en ionien. En revanche, en énumérant les qualités sonores de l’ionien comme **dialecte**, ce que souligne son utilisation de l’adjectif substantivé ἰώνιος ~ ἰωνία, il le définit une nouvelle fois comme fonds commun d’hellénisme, langue littéraire d’une part, d’autre part base de koiné littéraire susceptible d’influencer positivement l’évolution de la langue grecque à son époque.

2.3 Ἰωνικός, ὄν

L’adjectif Ἰωνικός, ὄν est à comprendre dans cette logique d’application de l’ionien comme “esprit” à une modalité du grec parlé du temps de Lucien. En ce sens, l’adjectif apporte une nouvelle nuance technique, ce que confirment d’emblée son suffixe et sa présence par ailleurs chez le seul Apollonios Dyscole (*Pron.*74.9 et comp. -ώτερον en *Adv.*135.1). Il ne s’agit plus dans le cas de cette qualification, de langue littéraire écrite, mais de langue parlée.

Dans la notation dans laquelle il se trouve, cet adjectif est encore substantivé. Sa nuance technique se définit par rapport à ἰωνία et permet en même temps d’en définir la valeur d’emploi. ἰωνία renvoie assurément au *dialecte*~langue littéraire écrite, bien *commun* des *pepaideumenoï*, au même titre que les autres dialectes littéraires⁸⁴⁹. Ἰωνικόν est ainsi le signe d’une propriété *individuelle* dans l’expression orale (cf. φωνή *supra*), liée à une origine géographique déterminée (cf. ἀποικία et τοῦ Ὀμήρου πολῖτις, qui équivaut presque à “une payse d’Homère”).

Cet adjectif est donc utilisé dans *Les portraits*. Après que Lykinos a dressé le portrait physique de Panthéia, énumérant ses grâces, il demande à Polystratos de “le payer de la même mesure et même d’une plus forte”[12] en brochant le portrait moral de la maîtresse de Lucius Vérés. L’intention laudative est patente, et Lucien, pour alléger l’éloge, utilise le genre du dialogue et fait appel à cet *alter ego* qu’est Polystratos pour énumérer les grâces morales de Panthéia. Polystratos commence alors par évoquer sa voix et la douceur de son chant [13-14]. De là découlent les références à sa parole, couronnées par le mot καλλιφωνία, qui englobe le καθαρῶς Ἰωνικόν :

Τὸ μὲν γὰρ ἀκριβὲς τοῦτο τῆς φωνῆς καὶ καθαρῶς Ἰωνικόν καὶ ὅτι ὁμιλῆσαι στωμύλη καὶ πολὺ τῶν Ἀπτικῶν χαρίτων ἔχουσα οὐδὲ θαυμάζειν ἄξιον· πάτριον γὰρ αὐτῇ καὶ προγονικόν, οὐδὲ ἄλλως ἐχρῆν μετέχουσαν τῶν Ἀθηναίων κατὰ τὴν ἀποικίαν. οὐδὲ γὰρ οὐδὲ ἐκεῖνο θαυμάσαιμ’ ἄν, εἰ καὶ ποιήσει χαίρει καὶ τὰ πολλὰ ταύτῃ ὁμιλεῖ, τοῦ Ὀμήρου πολῖτις οὔσα.

Μία μὲν δὴ σοι, ὦ Λυκῖνε, καλλιφωνίας αὐτῆ καὶ ῥοδῆς εἰκῶν, ὡς ἄν τις ἐπὶ τὸ ἔλαττον εἰκάσειεν.

“Quant à cette perfection de langage, à ce pur **ionien**, à la facilité de sa parole dans la conversation, à ces grâces attiques dont elle est si bien pourvue, il ne faut pas s’en étonner non plus ; c’est un don héréditaire qu’elle tient de ses ancêtres et il ne pouvait en être autrement, puisque, née dans une colonie des Athéniens, elle a part à leurs qualités. Je ne m’étonne pas non plus qu’elle aime la poésie et s’y adonne assidûment, puisqu’elle est du pays d’Homère. Voilà, Lykinos, l’image que je t’offre de la beauté de sa voix et de son chant ; elle reste, il est ⁸⁴⁹ Cf. Consani 1991, *passim*.

vrai, au-dessous de la réalité. (Les portraits, 15)

Certes, il est nécessaire dans cette notation de faire la part de l'éloge, voire de la flatterie, et de la stylisation. La parole ionienne de Panthéia prend place dans un portrait qui se construit par cristallisation. Mais c'est bien d'un registre oral de langue dont il s'agit et sur lequel Lucien invite ainsi à réfléchir, en regard des utilisations littéraires, plus artificielles, de l'ionien⁸⁵⁰. Ce registre oral doit être bien précisé cependant, sans illusion. Les grâces attiques dont panthéia orne sa conversation indiquent assez qu'il s'agit d'une langue "de salon", où les traits 'de pur ionien' ont certainement tendance à être affectés. Avec καλλιφθνία et ᾠδή, Panthéia ne semble-t-elle pas donner un récital?

Panthéia parle donc bien une koiné ionienne, mais convenue. La vogue de l'ionien autorise certains milieux bien définis, d'un point de vue sociolinguistique, à utiliser à l'oral, dans des conditions spécifiques, un registre de langue qui fait sans doute partie de leur héritage local, mais participe surtout de la richesse commune du grec. Il s'agit finalement, de la part de Lucien, d'un nouveau retour à l'idée de fonds commun littéraire d'hellénisme comme base potentielle de l'évolution de la langue grecque.

2.4 Ἰάς, Ἰάδος

Enfin l'adjectif féminin Ἰάς, Ἰάδος désigne lui-aussi, comme les adjectifs évoqués plus haut, une modalité de l'ionien écrit du temps de Lucien. Originellement, chez Hérodote, il qualifie des êtres animés. C'est à nouveau chez Apollonios Dyscole et Strabon, soit des "contemporains" de Lucien, qu'il prend une dimension linguistique. *LSJ* le signale comme qualificatif de διάλεκτος chez Apollonios en *Adv.* 189.5 et chez Strabon en 8.1.2, chez lequel on le trouve également associé à γλώττα (8.12). Il est à noter que sa substantivation chez Lucien est un *hapax*. Lucien l'utilise dans un contexte thématique relatif à l'utilisation de l'ionien : l'écriture du genre de l'Histoire. L'adjectif est différent des précédents pour signaler une notation concernant un thème différent.

Le terme se trouve donc dans *Comment il faut écrire l'Histoire*, 15. Dans ce traité, Lucien constate en premier lieu que "(...) depuis notre échec en Arménie et nos victoires continuelles, il n'est personne qui n'écrive l'Histoire." [2] Or cette graphomanie se produit dans une certaine anarchie agitée, que Lucien dénonce plaisamment en rappelant la cynique industrie de Diogène à l'approche de Philippe [3]. Il se propose ensuite de donner un certain nombre de conseils pour ceux qui se piqueraient d'écrire l'Histoire [4]. Mais avant d'en arriver à ses recommandations [33 *sqq.*], Lucien va passer en revue les errements des "écrivains de l'Histoire" de son temps. Dans ce bêtisier d' "épinés", de "ronces" et de "décombres" [33], il stigmatise particulièrement un certain Callimorphos (répertorié parmi les "pseudo-ionistes" par Smyth 1894) pour, entre autres choses, son maniement de l'ionien :

τοῦτο μόνον ἠτιασάμην αὐτοῦ, ὅτι οὕτως ἐπέγραψε τὰ βιβλία τραγικώτερον ἢ κατὰ <τὴν> τῶν συγγραμμάτων τύχην — "Καλλιμόρφου ἰατροῦ τῆς τῶν κοντοφόρων ἔκτης ἱστοριῶν Παρθικῶν," καὶ ὑπεγέγραπτο ἐκάστη ὁ ἀριθμὸς. καὶ νῆ Δία καὶ τὸ

⁸⁵⁰ Cf. Allinson 1886, 203 : " Indeed an examination of the examples left to us (...) leads us to question what degree of purity existed even in the spoken dialects. The persistence, however, of language must not be underrated, and Lucian (XXXIX 15), in speaking of a woman from Smyrna, uses the expression καθαρῶς Ἰωνικὸν in describing her speech."

προοίμιον ὑπέριψυχρον ἐποίησεν οὕτως συναγαγών· οἰκεῖον εἶναι ἰατρῶ ἱστορίαν συγγράφειν, εἶ γε ὁ Ἄσκληπιὸς μὲν Ἀπόλλωνος υἱός, Ἀπόλλων δὲ Μουσηγέτης καὶ πάσης παιδείας ἄρχων· καὶ ὅτι ἀρξάμενος ἐν τῇ Ἰάδι γράφειν οὐκ οἶδα ὅ τι δόξαν αὐτίκα μάλα ἐπὶ τὴν κοινὴν μετῆλθεν, ἰητρικὴν μὲν λέγων καὶ πείρην καὶ ὀκόσα καὶ νοῦσοι, τὰ δ'ἄλλα ὁμοδίαιτα τοῖς πολλοῖς καὶ τὰ πλεῖστα οἶα ἐκ τριόδου.

“La seule chose que je lui ai reproché, c’est d’avoir donné à ses livres un titre plus emphatique que ne le demandait la nature de ses écrits : Histoires parthiques de Callimorphos, médecin de la sixième légion des contophores; et à chaque livre il avait donné un numéro. Et, par Zeus, il a composé aussi une préface complètement froide, où il conclut qu’il appartient à un médecin d’écrire l’histoire, attendu qu’Asclèpios est le fils d’Apollon, et qu’Apollon est le conducteur des Muses et le maître de toute science; enfin, après avoir commencé à écrire dans le dialecte ionien, il a, je ne sais par quel caprice, aussitôt passé subitement à la langue commune, disant médecine, èpreuve, toutt’ ce qui, māladies.; mais pour tout le reste utilisant des expressions de tout le monde et le plus souvent celles des carrefours.” (Comment il faut écrire l’Histoire, 16)

L’adjectif *a*, dans le contexte, une nuance péjorative et spécifique claire. Cette nuance cependant ne réside pas dans le mot *en soi*, mais dans son opposition chez Lucien à la seule mention dans son œuvre de la langue commune : τὴν κοινὴν. Tout d’abord, cette mention unique confirme nos conclusions depuis le début de ce travail. Lucien a une claire conscience de l’*en-dehors* de l’atticisme et mesure exactement la pression qu’il exerce sur l’activité littéraire. Il ne critique pas ici la koiné en tant que telle mais le passage (μετῆλθεν) d’une modalité du grec à une autre, soit le mélange de grec, ou l’absence d’unité ou de naturel auquel il conduit à l’écrit. Il stigmatise aussi évidemment l’incapacité de Callimorphos à maîtriser plus avant le dialecte ionien écrit. Il lui est reproché la même chose qu’à Lexiphanès ou à ceux qui se piqueraient d’atticisme : utiliser des “sample words”, emblèmes phatiques d’un niveau de langue que le scripteur-locuteur ne maîtrise pas, mais dont il veut donner à croire qu’il le maîtrise. Synonyme de ἰωνία, *ias* sonne comme un archaïsme, et c’est de là que naît l’effet de sens péjoratif. Callimorphos veut faire ancien en employant du beau langage, mais il ne tient pas la route et retombe vite dans l’ornière (ἐκ τριόδου).

Implicitement, la possibilité que le traité de ce Callimorphos ait pu être écrit en koiné n’est pas reprochée. Il s’agit ici de l’expression d’un souci d’unité et de cohérence dans l’utilisation des virtualités du grec, mais pas d’exclusion. De même, pour accentuer le trait, Lucien évoque les expressions des carrefours mais ne les exclut pas. Il joue une nouvelle fois de sa virtuosité dans le maniement des ressources morphologiques de la langue.

2.5 Absence de désignation de l’ionien : le cas de *Les sectes à l’encan*

Dans le *corpus* des références à l’ionien et des passages en ionien chez Lucien, il est un cas où le dialecte est utilisé sans être souligné par un adverbe ou un adjectif : *Les sectes à l’encan*, 3-6 et 13-14. Ce sont les *personae* de Pythagore, Démocrite et Héraclite qui font office de marqueurs du passage à l’ionien. Le genre du dialogue demandant en outre plus de rapidité, cette mention de l’ionien comme tel est elliptique, à charge pour le lecteur de ne pas passer à côté de l’alternance codique (mais elle est tellement visible!). Le procédé vient nettement de la comédie et poursuit un but comique. Mais il s’agit en même temps de mettre en scène une

parole qui, se signalant par sa différence, rappelle en même temps, à nouveau, le fonds commun d'hellénisme que tout *pepaideumenos* est supposé être capable de mobiliser. Partant, il s'agit bien d'une autre manière de faire revenir en jeu le concept d'évolution de la langue grecque. L'ionien des philosophes des *Sectes* joue pleinement un rôle de koiné littéraire.

3 Remarques sur l'utilisation *partielle* de l'ionien, ou sur la référence à l'ionien, chez Lucien

Cette utilisation est immédiatement visible pour le lecteur ou audible pour l'auditeur. Bompaire 1958 a noté l'importance de l'utilisation de ce dialecte par Lucien. Récapitulons la liste de ces passages ionisants étudiés *supra* : *La salle* [20], *Les sectes à l'encan* [3-6; 13-14], *Hérodote ou Aétion* [2], et son utilisation est commentée dans *Hérodote ou Aétion* [1], *Les portraits* [15], *Comment il faut écrire l'histoire* [16]. Bompaire 1958 conçoit, dans la logique de son travail, l'utilisation du dialecte ionien comme un *pastiche*⁸⁵¹.

Rappelons, en guise de remarque liminaire au prolongement de notre réflexion, la logique selon laquelle Bompaire envisage dans un premier temps l'utilisation de l'ionien par Lucien dans les passages précités : "Sans parler des citations comiques de poètes ioniens ou éoliens, on compte plusieurs passages en ionien. Lucien connaît bien la "qualité naturelle propre à ce dialecte ionien" (*Hérodote* 1), qui est une grâce de plus dans la bouche de Panthéia où il se mêle à l'attique : exemple frappant d'esthétique poétique en contradiction avec l'orthodoxie grammaticale (*Im.* 15)⁸⁵². Mais c'est pour faire rire ses auditeurs qu'il fait parler Hérodote dans sa langue maternelle (*Dom.* 20) : on a un "à la manière" de l'historien, qui brode sur quelques mots de Candaule à Gygès (I, 8) et qui est presque uniquement caractérisé du point de vue dialectal par l'absence de contractions. Beaucoup plus voyants sont les ionismes de Pythagore dans *Les sectes à l'encan*, par exemple "μετὰ δέ, ὦ ξεῖνε, εἴσεαι γῆς τε πέρι καὶ ἡέρος καὶ ὕδατος καὶ πυρός, ἥτις αὐτέοισιν ἡ φορῆ καὶ ὄκοῖα ἐόντα μορφὴν ὄκως κινέονται". Ces propos sont poursuivis assez longtemps (§3-6), et Démocrite et Héraclite les reprennent dans une autre scène (§13-14); ce dernier prononce une tirade qui est un bon paradigme scolaire réunissant toutes les particularités dialectales. Ces personnages utilisent des formules connues de leurs doctrines respectives, mais avec dans l'expression une certaine liberté d'improvisation. On peut parler ici de parodie, l'ionien ayant un effet charlatanesque et étant par là même pris à partie ; mais l'intervention d'Hérodote est un pastiche sans arrière-pensée. Ce ne sont pas là peut-être des amusements sporadiques (...)." ⁸⁵³

Mais pour Bompaire 1994, si Lucien "manie(r) le dialecte ionien", c'est qu'il "pratique l'ouverture linguistique."⁸⁵⁴ La notion d'ionien comme koiné littéraire, passée à l'arrière-plan dans le premier temps de réflexion de Bompaire, revient ici en jeu. En utilisant de l'ionien littéraire, Lucien pratique donc une koiné littéraire⁸⁵⁵. Et, nous venons de le voir dans ses notations, il n'exclut par pour cette koiné le passage à l'oral, voire à la langue parlée.

⁸⁵¹ Bompaire 1958, 632.

⁸⁵² Note de Bompaire : "Point de vue plus grammatical dans *Hist. co.* 16 où le mélange par l'historien contemporain Callimorphos des mots ἱητρικήν, πείρην, ὄκοσα et νοῦσοι à la koiné, est une faute."

⁸⁵³ Bompaire 1958, 632-633.

⁸⁵⁴ Bompaire 1994, 70.

⁸⁵⁵ Seul l'ionien *littéraire* est une langue commune; l'ionien, sans détermination, n'est pas à l'origine une koiné: cf. Stüber 1986 et Hodot 1998, 168-170.

Ainsi, pratiquer l'ionien-koiné littéraire représente pour notre écrivain une forme de son acceptation de la notion de langue commune et des usages de son temps, parmi lesquels les koinés (ionienne littéraire en l'occurrence, mais également impériale à base de koiné hellénistique et d'attique) jouent un rôle d'accompagnateur d'expansion culturelle et économique. Il s'agit enfin de faire la preuve que le *pepaideumenos* se doit d'être un virtuose exemplaire, homme de plusieurs registres, à même de faire progresser l'hellénisme dans la continuité de son fonds commun, mais en pleine conscience et sans servilité linguistique.

3.1 Une tradition de *pepaideumenoi*, donc un défi pour Lucien : pastiche et virtuosité de l'alternance codique

Pour mieux comprendre cette logique culturelle de Lucien dans son rapport au grec, il est possible de revenir sur les passages évoqués ci-dessus, en combinant approche pragmatique et approche thématique.

La salle est un morceau épидictique, un éloge combiné avec une *ecphrasis* (en fait, plusieurs), marqué par le style élevé et la recherche rythmique⁸⁵⁶. Il y a construction en antilogie de "deux discours opposés se répondant point par point, dans le cadre d'un procès fictif, devant des juges qui ne sont autres que les auditeurs de la conférence, avec appel des témoins, tel qu'Hérodote, dont la déposition est un pastiche en ionien autour d'une citation textuelle⁸⁵⁷ (...) Le problème central est celui du pouvoir de la parole, question éminemment rhétorique : il est ici comparé à celui de la peinture et de l'art plastique en général."⁸⁵⁸ Dans ce cadre, les utilisations de l'ionien prennent part également aux *ecphraseis*. L'appel au fonds commun de l'hellénisme qu'elles représentent sont un ornement supplémentaire, certes du discours, mais de la salle elle-même. Le *pepaideumenos* virtuose combine description artistique, ionien et *atticité*, dans un des cadres privilégiés de production de parole littéraire de la littérature impériale.

Hérodote est une *prolalia* tenue en Macédoine. Les personnages en sont Hérodote et le peintre Aëtion. Lucien se sert de l'historien pour lui comparer son propre cas. Hérodote profita des Jeux Olympiques pour réciter ses histoires et développer sa renommée. Et Lucien, lui aussi, à son arrivée en Macédoine, avait fait en sorte de donner publicité de son travail au plus grand nombre. Il choisit donc un moment où il pouvait s'adresser à l'élite⁸⁵⁹. Cette *prolalia* est l'occasion pour le conférencier de dédoubler la présentation de l'ionien. En [1] Lucien joue d'emblée du pouvoir de nomination du nom de l'historien, combiné au pouvoir de nomination de la langue qu'il pratique. En [2] il fait venir cette langue dans son propre texte par l'intermédiaire de l'appel à Hérodote. Certes, écrire sur et par Hérodote en ionien est un pastiche qui ne manque pas de sel ; mais c'est également un hommage presque obligé.

Les portraits est un dialogue entre Lycinos et Polystratos, qui contient un éloge artistique de Panthéia de Smyrne, la maîtresse de l'empereur Verus. Lycinos, dans le contexte, est censé avoir vu Panthéia au théâtre, sans savoir qui elle était. Il la décrit comme une œuvre d'art, avec de nombreuses références culturelles. Cela a pour but en premier lieu de poser Panthéia comme modèle de classicisme, de flatter l'empereur par ailleurs. Lucien dans le passage en question,

⁸⁵⁶Bompaire, 1993, 149-150.

⁸⁵⁷*La salle*, 20.

⁸⁵⁸Bompaire, 1958, 713 à 721 et 1993, 149-150.

⁸⁵⁹*Hérodote*, 7,8. et v. Jones 1986, 11.

commente l'ionien dans la bouche de Panthéia⁸⁶⁰. Les traits de cette caractéristique linguistique sont décrits par des termes déjà indiqués plus haut : ἀκριβὲς, φωνῆς, καθαρῶς, Ἴωνικόν. Une fois la part d'emphase mise de côté, chacun de ces éléments donne des informations sur l'usage oral de l'ionien. Le constat est qu'il est utilisé dans un milieu privilégié et qu'il fait de son locuteur une personne distinguée. Les traits de cette distinction sont perçus à l'audition : plus elle est claire, plus elle reflète la qualité de la langue parlée. Cet "ionique" de Panthéia pourrait se concevoir comme étant en bonne part, par flatterie, ce que l'alternance codique de Callimorphos serait en mauvaise part : une koiné parsemée d'emblèmes phatiques, destinée à mettre en valeur qui la pratique. Cette conception trouve sa limite dans le mode de production de l'ionien : celui de Panthéia est oral et sans exemple; celui de Callimorphos, écrit et illustré. L'intention réelle est ailleurs : Lucien invite à remarquer une chose très simple : l'ionien de troisième époque faisait aussi l'objet de traductions orales.

3.2 Humour, attaque et réflexion linguistique

C'est ainsi que Pythagore, Démocrite et Héraclite *parlent* ionien, et répondent à des dieux et des acheteurs atticisants qui les comprennent. Bien sûr, nous sommes dans un des mondes irréels de Lucien, les Enfers, et invités à rire. *Les sectes à l'encan* met sur la sellette la philosophie et les philosophes, sous la fiction d'une vente d'esclaves. Quatre principales écoles sont "à vendre": Portique, Académie, Jardin, Lycée. Lucien y ajoute les figures du cyrénaïsme, du cynisme, du pythagorisme, de Démocrite et d'Héraclite, de Pyrrhon. Pour chaque doctrine, Lucien se contente d'évoquer les éléments les plus célèbres. Face aux systèmes, Lucien a l'attitude d'un spectateur. Il attaque donc ces classiques avec précaution. L'ionien, dans cette perspective, crée un décalage qui sert à l'évidence l'humour et la dérision. Les sonorités du dialecte dans la bouche de Pythagore n'ont pas la grâce qu'on leur prête quand elles sont prononcées par Panthéia. Nous sommes dans de la comédie. Une tonalité aiguë de i successifs ponctue les premières répliques de Pythagore et le ridiculise d'emblée. La forme σοφοῖσι est en ce sens à lire par antiphrase. Puis les mots féminins à finale en η envahissent les répliques du philosophe, exagérant sa solennité dans l'exposé de sa doctrine et la détournant tout entière : καθαρῆν...τὴν ψυχῆν ; ἡσυχίῃ μακρῇ καὶ ἀφωνίῃ ; Μουσουργίῃ καὶ γεωμετρίῃ ; Μορφῆν ; ἀμορφίῃ καὶ ἀσχημοσύνῃ ; ἀρμονίῃ⁸⁶¹. Et quand le vendeur tente de comprendre un peu ce qu'il en est vraiment, la parole de Pythagore en réponse est ponctuée de mots caractérisés par leur absence de contraction⁸⁶². Même si, en grande partie involontairement, Lucien ne maîtrise plus la "pureté" de l'ionien hérodotéen, le dialecte lui reste cependant assez familier pour *jouer*. Il en fait d'abord une langue dialoguée (pour ne pas dire parlée) en la plaçant dans du dialogue, ensuite la retrouve comme koiné littéraire de comédie.

L'attaque et la réflexion trouvent leur source dans les quelques mots ioniens jetés en *Comment il faut écrire l'Histoire*, 16 : "Lucian mocks two historians for attempting to reproduce Ionic Greek; one was the medical Callimorphus whose attempts at dialect fell away

⁸⁶⁰ *Sur les portraits*, 15.

⁸⁶¹ Cf. Lindemann 1889, 21, "de α in η mutato", pour l'usage en koiné notamment.

⁸⁶² Cf. Lindemann 1889, 30 *sqq.*, "de vocalium concursu", notamment "§13. εε, εελ."

into linguistic anarchy, the other is unnamed.”⁸⁶³ Le paragraphe qui précède l’occurrence, en [15], constitue une première vague de l’at-taque en faisant reproche à un historien, non seulement de plagier Thucydide, mais encore d’utiliser des “noms romains” dans son grec.

Au delà de l’ironie, l’utilisation de termes techniques latins ne semble pas contestée en soi. Le locuteur du traité semble regretter leur usage déplacé. Ils sont déplacés par rapport à Thucydide si on cherche à l’imiter. Ils sont déplacés par rapport à l’atticisme, ici défini implicitement comme une norme consistant à éviter les mots étrangers, sorte de défense du dialecte littéraire attique, mais qui n’indique pas non plus quelles solutions elle propose afin d’exprimer les objets dont il est question. La question posée est toujours la même à propos de Lucien dans ce cas : ces mots correspondent-ils à de la pure satire, relèvent-ils de la pure invention, ou renvoient-ils à des *realia* que l’on peut clairement identifier après enquête? Cette deuxième voie est choisie en particulier par Jones 1986, qui identifie *Creperieus* comme appartenant à une famille de souche italienne⁸⁶⁴. Il est possible de supposer que le nom de cet auteur ait avant tout pour fonction de représenter un membre de la *latinitas* s’efforçant d’écrire le grec et n’y parvenant pas. La conclusion de Strobel 1994 sur ce point est claire : “Er zeigt den in der Aneignung der hellenischen Sprach- und Bildungstradition auf die Imitation beschränkten Anspruch aufbaut und in seinem literarischen Schaffen nur eine komische Gestalt produzieren kann. Die grundsätzliche Kritik, die Lukian in dieser Parodie formuliert, ist die missverständliche, sklavisches Thukydidesnachahmung, die weder den aktuellen Gegenständen noch in ihrer Mangelhaftigkeit dem Anspruch des Vorbildes gerecht wird.”⁸⁶⁵

Strobel démontre ainsi que la critique par Lucien de l’utilisation des termes militaires latins ne s’adresse pas directement à la pratique d’Arrien, partant que le texte de Lucien n’est pas une critique de l’historiographie d’Arrien. Il s’agit plutôt d’une critique ironique, au deuxième degré, d’historiens contemporains mineurs, dont Arrien serait une source d’inspiration, une norme littéraire dont ils auraient (vaguement) connaissance, mais qu’ils échouent à égaler, tout en voulant faire croire qu’ils l’ont atteinte, en employant donc des mots *semblant* latins, comme lui. Les historiens mineurs critiqués le sont pour l’usage social qu’ils font, non pas du latin, mais de mots latins, destinés à faire illusion, envers les *δεμιπαιδευμένοι* par exemple.

En fait, il semble que pour Lucien, il n’y ait pas véritablement de clivage. Nous avons vu comment Lucien a certainement acquis la citoyenneté romaine et par ailleurs comment, comme d’autres écrivains de son temps, il continue à distiller les idées d’une conscience d’appartenance à une culture grecque fondée sur une certaine forme de politique culturelle, non concertée, mais pratiquée par tous les *pepaideumenoi*⁸⁶⁶. Au siècle d’Hadrien et de Marc Aurèle ce n’est pas un combat d’arrière-garde⁸⁶⁷. Lucien ne perd jamais de vue que le grec est la langue véhiculaire de la

⁸⁶³Baldwin 1973, 33.

⁸⁶⁴Jones 1986, 161 *sqq.*

⁸⁶⁵Strobel 1994, 1345.

⁸⁶⁶Cf. notre *Première Partie*.

⁸⁶⁷Cf. Veyne 1999, *passim* et notamment 528 : “Leur [*i.e.* celle des Grecs] nostalgie pour l’indépendance — jusqu’aux périls du III^e siècle — est fondée sur une identité culturelle intacte, insoluble, et qui se tient pour supérieure. Ils opposent et opposeront toujours ‘nous, Grecs’ et ‘eux, Romains’, sauf l’exception motivée qu’on a vue (...).” Or cette exception concerne entre autres Lucien utilisant le ‘nous’ impérial en *Alexandre et le faux prophète*, 48 et *Comment il faut écrire l’Histoire*, 29. Mais là Lucien joue encore sur les deux tableaux : il n’est pas forcément à prendre au sérieux d’une part ; d’autre part, à l’époque supposée de production de ces textes il était entré dans la haute administration financière impériale (*archistator* d’Égypte), et dire ‘nous’ était une convenance obligatoire pour un fonctionnaire de l’Empire romain.

moitié orientale de l'Empire, et qu'il doit s'adapter à ce statut de producteurs de koinés du monde romain bilingue⁸⁶⁸.

En [16], Lucien fait, sur le ton du mépris, trois reproches à l'auteur, ἄλλος δέ τις αὐτῶν, dont il parle : des titres trop pompeux ; une préface trop froide ; et, surtout, l'alternance codique de l'ionien à la koiné, c'est-à-dire d'une langue littéraire à une langue véhiculaire. La pointe de l'attaque va jusqu'à faire de toutes ces fautes de goût un glissement de la langue véhiculaire vers la langue vulgaire : τὰ πλεῖστα οἷα ἐκ τριόδου. Aucune de ces langues n'est critiquée en soi. Lucien est cohérent avec la pensée qu'il distille dans ses opuscules. Dans le cas de *Comment il faut écrire l'histoire*, une clé de compréhension, se trouvant en [11], correspondrait bien à ce que nous avons appelé son sentiment linguistique : ἐκάστου γὰρ δὴ ἴδιόν τι κάλον ἐστίν, *ce qui est propre vraiment à chaque chose est du beau*.

L'ionien de Callimorphos (*Hist.conscr*.16) relève d'une recherche ciblée de certains effets. L'attaque, évidemment chez Lucien, ne se fait pas sans une dimension humoristique ou ironique. La ridiculisation de l'ionien de Callimorphos vient d'abord du fait qu'il est *un pastiche redoublé*, pastiche de pastiche. *Callimorphos* est évoqué pour son traitement historiographique de la guerre parthique. Alors que son nom évoque la beauté, pouvant faire allusion à l'adjectif latin *formosus*, sa manière d'écrire l'histoire est un ratage. Son nom éloquent sert à créer un contraste satirique évident : "Le beau" écrit "du moche", à commencer par la présentation qu'il fait de sa situation: τῆς τῶν κοντοφόρων ἔκτης, qui ressemble à une abréviation de dénomination de section militaire telle que les soldats la pratiquent dans leur jargon : " du seizième lancier". Le reproche implicite de Lucien écrivain à "Lebeau", soldat certainement plus que médecin, est d'emblée de ne pas faire usage du meilleur grec. Le contraste repose encore bien sûr entre autres dans la participation d'un médecin à ce qui passait pour être une unité d'élite et de choc de l'armée romaine⁸⁶⁹.

Cette critique de l'usage raté de l'ionien par certains historiens, qu'il nomme ou non, est pour Lucien une manière de les exclure des *happy few* culturels de l'époque alors même que par leurs écrits ils ont tenté de s'y insérer : "Lukians vorgetragen Gegenstand ist dabei allein die griechischsprachige Produktion von Autoren, die sich damit in die hellenische Kulturtradition einreihen."⁸⁷⁰ Strobel 1994 donne de cela une explication claire en invitant à considérer les passages en questions (*i.e. Comment il faut écrire l'Histoire*, 14 sqq.) comme une satire des historiens mineurs contemporains, qui ratent l'imitation qu'ils ont en vue, qui est celle d'Arrien, et qui lui ne rate pas son utilisation concertée, délibérée ou artistique de l'ionien car il appartient aux πεπαιδευμένοι de l'époque⁸⁷¹.

En orientant la conception de l'ionien, au moyen d'échantillons trop visibles, comme épiphénomène d'une mode culturelle, Lucien attaque une forme supplémentaire d'exagération linguistique : l'hyper-ionisme mal maîtrisé. Marache 1952 le rappelle très bien : à l'époque de

⁸⁶⁸ Cf. Sirinelli 1993, 256 : " le patriotisme culturel est une sorte de substitut qui permet à une communauté d'assurer son unité". Marrou, 1948, 48 explique clairement le point de vue historique de cela : "Le monde romain est bilingue ; le monde romain n'a pas connu d'unification linguistique répondant au double mouvement d'unification politique et culturelle (...) C'est que l'Etat romain, précisément à cause du prestige dont jouissait la culture grecque, n'a jamais sérieusement tenté d'imposer le latin à ses sujets orientaux. L'administration romaine a toujours ignoré les langues barbares (celtique, germanique, etc...) ; par contre, elle reconnaît en quelque sorte officiellement l'existence du grec (...)."

⁸⁶⁹ Strobel 1994, 1345.

⁸⁷⁰ Strobel 1994, 1334.

⁸⁷¹ Strobel 1994, 1337 pour une explicitation précise de cette problématique complexe.

Lucien "(...) l'ancien attique ne suffit plus [*i.e.* dans la course à ce qui peut être du *dernier cri* linguistique]. C'est ainsi que l'on vit revivre les dialectes oubliés. Arrien s'amuse à composer dans le dialecte ionien et à pasticher la langue du vieil Hérodote. On a retrouvé sur le sol de l'Asie Mineure toute une série d'inscriptions rédigées en ionien qui datent de cette époque⁸⁷². En Pisidie, trois petits poèmes de Léontianos, conçus en dorien, semblent dater du II^e s.d.n.è.⁸⁷³. Julia Balbilla qui fit partie de la suite d'Hadrien, grava sur le colosse de Memnon quatre épigramme en éolien⁸⁷⁴. On dédie à Olympie des inscriptions en langue archaïsante. Celles-ci s'efforcent d'imiter le vieux dialecte du pays et se parent de formes éléennes⁸⁷⁵. Le dictionnaire de Mœris, dans son goût du vocabulaire ancien, non seulement préfère Thucydide à Démosthène, mais recommande les formes homériques ou hésiodiques, les formes classiques étant suspectes d'appartenir au nouvel atticisme."⁸⁷⁶ De même Hall 1981 traduit tout à fait la clarté de la conscience linguistique de Lucien en l'occurrence : "Lucian is not saying that nobody should ever write in Ionic or try to imitate Herodotus : he is ridiculing those who do the job badly."⁸⁷⁷ En ce sens, la conclusion à laquelle Hall aboutit est également claire et susceptible d'emporter l'adhésion. Elle date ainsi l'opuscule de 166 environ, époque à laquelle Lucien aurait juste produit le *Comment il faut écrire l'Histoire*, avec sa critique de l'utilisation ratée de l'ionien par des historiens de seconde zone. En produisant *Sur la déesse syrienne*, il tendrait à faire la démonstration de ce qu'est une bonne production en ionien de troisième époque⁸⁷⁸.

Cependant l'attaque n'est pas tout. Elle sous-tend une réflexion linguistique dans la logique de la conscience linguistique de Lucien. A partir du moment où la koiné est citée dans le texte lucianesque et où cette seule citation constitue un *hapax* dans son *corpus*, il n'est pas possible de parler de hasard. De quoi Lucien évite-t-il autant de parler?

Rappelons que Lucien rédige ses opuscules dans une langue se signalant par son *atticité* à une époque dont le contexte linguistique plus général est celui de koinés à large diffusion : *au moins* 1) la koiné des couches les plus élevées de la société et que l'on peut penser à base de koiné hellénistique, elle-même fondée sur l'ionien-attique⁸⁷⁹ ; 2) la koiné impériale, langue administrative.

Meillet 1965 définit la *κοινή* comme un rassemblement de notions⁸⁸⁰. Nous en retiendrons deux particulièrement : "en parlant de *κοινή*, les Anciens pensaient le plus souvent à

⁸⁷² Note de Marache 1952 : "Cf. *Papers of the American school at Ath.*, III, 1884-85; n°438-440."

⁸⁷³ *Id.* : "Boulangier (1923a), *Aelius...*, p.44."

⁸⁷⁴ *Ibid.*

⁸⁷⁵ Note de Marache 1952 : "Dittenberger, *Inscr.*, n° 662, 335; note à *Inscr.* 86."

⁸⁷⁶ *Id.* : "Cf. Wendel, *Real Encycl.*, s.v. Mœris (XV, 2, col. 2503). Le dictionnaire de Mœris, très postérieur à l'époque que nous étudions, reflète des tendances qui devaient se faire jour dès le II^e siècle." J'ajoute que je conçois "nouvel atticisme" sous la plume de Marache comme "hyperatticisme".

⁸⁷⁷ Hall 1981, 380.

⁸⁷⁸ Cf. Hall 1981, 380-381 ; *NOTA ibid.*, 381 : "At all events, in the Syrian Goddess, we have a fascinating account of a temple in Commagene, Lucian's native province, by an author who describes himself as a Syrian ; it is composed, very cleverly, in the manner of Herodotus and written in Ionic by an author who was quite capable of using the Ionic dialect when he chose. There is, therefore, in my opinion no reason whatsoever for denying the Syrian Goddess its rightful place in the Lucianic corpus."

⁸⁷⁹ Cf. López-Eire 2001, 71 : "La primera 'lengua común' o *koiné* que conocemos es la jónica, la segunda es la jónico-ática, y la tercera es la *koiné* por antonomasia, o sea el griego helenístico, que no es más que el resultado de la evolución de la segunda, es decir, de la *koiné* jónico-ática." Cf. également López-Eire 1986, 337-352.

⁸⁸⁰ Cf. Meillet, 1955, 241.

un dialecte littéraire ; (...) c'était pour eux le dialecte employé par des prosateurs de l'époque hellénistique ou impériale (...). C'est contre cette κοινή que réagissaient les atticistes (...). Les linguistes modernes (...) entendent volontiers par κοινή la langue parlée en Grèce depuis l'époque d'Alexandre environ, et qui était comprise partout où l'on parlait grec.⁸⁸¹ Ensuite, en rapprochant les notions, Meillet donne une définition qui s'applique à tout ce que l'on est convenu de nommer κοινή : “La κοινή est une langue de civilisation qui s'est constituée vers le temps où commence l'influence macédonienne et qui a duré pendant tout l'empire romain jusque dans la période byzantine .”

En ce qui nous concerne, nous comprendrons κοινή comme un **concept** : langue véhiculaire entre groupes, à un moment historique donné, dans une aire géographique relativement déterminée, tendant à la simplification par rapport des langues centralisées, plutôt urbaines, et littéraires ; mais aussi susceptible d'intégrer des traits dialectaux ou des termes techniques, voire de les créer. En allant plus loin en ce sens, nous pourrions dire qu'il pourrait presque exister autant de koinés que de locuteurs ou de producteurs d'écrits, à toute époque⁸⁸².

Au bout du compte, il faut choisir de retenir deux traits de définitions comme critères déterminants : simplification morphologique par analogies ; productivité par adaptation aux moments et aux lieux d'énonciation. Lucien ne peut pas rendre extrêmement visible le premier trait dans son *atticité* ; on ne peut pas nier que le second y soit plus développé qu'il n'y paraît à première vue⁸⁸³.

C'est ce que démontre bien une notation impliquant l'ionien, si l'on veut bien y prêter une dernière fois attention ici. L'allusion à l'ionien en ce qui concerne Panthéia en *Les portraits*, 15 est d'abord à comprendre comme un motif littéraire de portrait servant le thème de la beauté. Le fait que Lucien, par la bouche de Polystrate, évoque en premier lieu la “beauté linguistique” au moment où se clôt le portrait physique et où commence le portrait moral, démontre à nouveau l'importance des langues dans la conscience lucianesque.

L'adjectif ἰωνικόν, qui nous intéresse en particulier, est substantivé et a pour régime φωνῆς. Panthéia est, par métonymie, tout entière langue. ἰωνικόν est le deuxième terme de qualification de la beauté, par la langue, de la maîtresse de Verus. Τὸ ἀκριβὲς [τῆς φωνῆς], “la précision de la langue”, le précède ; lui succèdent sa volubilité, ὀμιλῆσαι στωμύλη, et ses grâces attiques, τῶν Ἀττικῶν χαρίτων. Dans cette cristallisation de qualités linguistiques, il faut naturellement faire la part de la flatterie, de l'emphase et de la stylisation.

Cependant la notation de Lucien va plus loin que le simple élément de portrait. Elle indique en premier lieu la façon de parler, τὸ καθαρῶς ἰωνικόν, ce que l'on pourrait traduire par “la pureté du caractère ionien de sa langue”. Lucien affectionne l'adverbe attique καθαρῶς qu'il réutilise souvent dans un contexte linguistique⁸⁸⁴. Il lui sert commodément à signaler une *correction* dans la langue. L'emploi de l'adjectif, ici, pour désigner l'ionien, n'est pas neutre. Il

⁸⁸¹ Cf. Brixhe-Hodot 1993, 7-21.

⁸⁸² Cf. Drettas 1997, passim : l'auteur insiste sur l'illusion unitaire de la koiné grecque (point de vue géographique). Lucien n'est pas touché par cette illusion. Il est lucide sur le grec de son temps.

⁸⁸³ Il m'est donc difficile d'être d'accord avec Anderson 1994, 1436, étudiant la représentation de l'Athènes du II^e s.d.n.è. chez Lucien. Il soutient que les reflets exacts de la réalité dans son œuvre sont peu nombreux, voire accidentels, à l'image des innovations que l'on rencontre dans sa langue : “of course some late or modern details are bound to creep in as part of the mélange — as neologisms and higher koiné forms occur in Lucian's neo-Attic ; but they remain an incidental part of the literary texture.”

⁸⁸⁴ V. *Troisième Partie*.B.

renvoie surtout à une *utilisation* de ce dialecte. Cela ne signifie pas que le dialecte *en soi* se trouve *pur* dans les mots de Panthéia. Il faut comprendre l'utilisation de l'adverbe comme s'appliquant plutôt à l'*utilisation* des grandes structures *audibles* de l'ionien : la jeune femme doit s'exprimer d'une façon qui globalement correspond bien à ce que l'on attend d'une "ionisation" orale à l'époque de Lucien : faire entendre entre autres les voyelles longues, les génitifs, les absences de contractions des suffixes verbaux, les k substitués aux p *etc.* Car on est légitimement amené à supposer que, au II^s.d.n.è. tel qu'il était géopolitiquement structuré, d'autres éléments lexicaux entraînent dans une ionisation *parlée* : mots étrangers, provincialismes, ou koiné à tout le moins, sans parler du latin. Panthéia est une ionienne de Smyrne du II^s.d.n.è., non une créature divine et éternelle telle que la construit l'éloge de Lucien. Si en outre le portrait correspond à une rencontre à Antioche vers 162-166, Pantheia ne pouvait manquer d'entendre autre chose que du pur ionien, mais bien au moins des koinés.

L'ionien est seulement désigné dans ce portrait. Les paroles de Panthéia ne sont pas rapportées. Lucien évoque seulement sa manière de parler. Cela suffit au crédit de Panthéia en matière d'ionien, qui n'est pas à démontrer. Certes, donc, Lucien se place dans une "esthétique poétique"⁸⁸⁵ de l'ionien qui commence avec son temps et se poursuivra assez longtemps : "The preeminent position occupied by the Homeric poems in the study of Ionic by the ancients, overshadowing the approach to a minuter study of the diction of Herodotos, to say nothing of the logographers and Hippokrates, resulted in the belief that the distinction between 'Ionic' and 'poetic' was evanescent"⁸⁸⁶. To the later generation of grammarians and commentators, 'Ionic' is aequated with 'poetic', while 'poetic' and 'Ionic' become commensurate terms."⁸⁸⁷

Mais il est évident que Lucien tient aussi à montrer brièvement, mais clairement, que la langue grecque est diverse à son époque, que l'écrit est peu en prise avec la langue orale, et que cet ensemble disjoint évolue.

4. Sur la déesse syrienne, Astrologie : deux opuscules entièrement rédigés en ionien. L'ionien comme masque de l'érudition?

La déesse syrienne et *Sur l'astrologie* sont entièrement écrits en ionien. La question de leur authenticité est incessamment posée⁸⁸⁸. Nous n'entrerons pas ici dans le débat. Nous nous contentons de considérer les deux textes pour ce qu'il sont : des productions en ionien de

⁸⁸⁵ Bompaire 1958, 633.

⁸⁸⁶ Cependant cf. déjà note correspondante de Smyth : "(...) Poetic words are not necessarily the same as words κατὰ διάλεκτον, though the πάθη of each may not be dissimilar. The character of the πάθος has usually to determine the question whether a word is *poetic* or *dialectal*. Occasionally, however, it is use which must decide whether forms, whose πάθη are due to metre or hiatus, are to be called poetic or dialectal. (...)"

⁸⁸⁷ Smyth 1894, 30-31.

⁸⁸⁸ Lightfoot 2003 dresse à propos de *Sur la déesse syrienne* un inventaire très clair du débat : 184-208 : "The autorship of *Dea Syria* revisited". Elle conclut à l'authenticité non seulement de *D.S.* mais également de *Sur l'astrologie*, en se fondant sur une argumentation très serrée, dont les éléments principaux sont : l'intention ironique, qui n'a pas toujours été perçue (186) ; les critères linguistiques concernant l'ionien (qui rejoignent notre propre point de vue) et des éléments de lexique propre à Lucien (190) ; les spécificités syntaxiques (192) et rhétoriques (193) de l'ionien de Lucien ; la réfutation de l'appellation "parodie" (197) ; l'importance de la notion de rapport à la religion dans l'attribution du texte à Lucien ; l'identité de Lucien comme étranger utilisateur à l'origine d'une autre langue que le grec (205) (autre point de contact avec notre thèse - v. *Première Partie*).

troisième époque, appartenant au *corpus* lucianesque⁸⁸⁹.

La déesse syrienne est une description commentée du sanctuaire et du culte d'Hadad et d'Atagartis, baptisés Zeus et Héra par l'auteur, dans la ville araméenne de Bambyké-Hiérapolis. Ce traité a souvent été étudié par les philologues dans une perspective thématique, sous prétexte qu'il posait un problème, en étalant une absurde crédulité, alors que Lucien s'oppose en général aux dieux et aux oracles⁸⁹⁰. Le dialecte ionien est employé d'un bout à l'autre du traité. Selon Bompaire 1958, il servirait l'intention humoristique d'un "pastiche" d'Hérodote, dont la fonction serait de présenter une image plaisante et distanciée de la divinité. C'est donc dans la logique du concept de "parodie" que Bompaire propose de voir l'utilisation de l'ionien dans le traité : "La parodie d'Hérodote — disons plutôt le pastiche car le désir de création amusante éclipse à peu près totalement la critique, d'où le malentendu d'interprétation — apparaît sur le plan de la langue dans l'emploi du dialecte ionien d'un bout à l'autre du traité (...)." ⁸⁹¹ Il s'agit là de la seule remarque concernant la langue de *Sur la déesse syrienne*⁸⁹². Les explications de Bompaire se poursuivent sur un plan thématique et comparatiste, qui l'amène à conclure à l'authenticité du dialogue⁸⁹³.

Certes, du point de vue des *realia* ou de l'archéologie, il est toujours possible de douter de l'authenticité ou de pointer les erreurs de Lucien⁸⁹⁴. Ce dernier serait à ce point absorbé par l'utilisation du dialecte qu'il en négligerait la présentation de la réalité, ce qui déboucherait sur des quiproquos⁸⁹⁵. Mais la précision positiviste est-elle bien l'objet du rédacteur, quel qu'il soit? *En apparence*, oui, à l'imitation d'Hérodote. Et certes l'utilisation de l'ionien s'explique encore bien, à cet égard, sur le plan thématique et générique. Le "je" lucianesque de *Sur la déesse syrienne* semble s'inscrire dans le goût pour la paradoxographie, qui compilait, dans un esprit de curiosité peu critique, θαύματα et παράδοξα⁸⁹⁶. Plus avant, une des caractéristiques fondamentales de l'écriture de Lucien est assurément le *genre mêlé* et ses potentialités sémantiques : "Furthermore, the author describes himself as a Syrian, and the temple is in Lucian's home country, about a hundred miles from Samosata. What more natural than for Lucian to describe an interesting temple that he had himself visited and in so doing to demonstrate his skill both in using the Ionic dialect after the current fashion, and in counterfeiting the manner of Herodotus? It is characteristic of Lucian to combine several

⁸⁸⁹ Pour la question de l'authenticité, v. entre autres Allinson 1886, 206-208, Lindemann 1889, 1 et 90 pour des points de vue fondés sur la langue ; Hall 1981 374-394, reprenant les interprétations majeures se prononce en faveur de l'authenticité.

⁸⁹⁰ Cf. Bompaire 1958, 646-653.

⁸⁹¹ Bompaire 1958, 649.

⁸⁹² Il semble que l'impossibilité de consulter certains ouvrages ait empêché l'approfondissement de l'étude de la question: cf. Bompaire 1958, 652, n.3 : "(O. Wedermeyer, *Der Pseudo-ionismus der Kaiserzeit u. die Dea Syria*, diss., Rostock, 1923 (non consultée, dactylogr.) (...)" et 653 n.1 : "Seul H. Engel, *die Abhängigkeit der ps. Lucians Schrift Dea Syria von Hdt. in sprachlicher u. stylistischer Hinsicht*, diss., Rostock, 1925 (non consultée, dactylogr.) admet l'imitation d'Hdt et rejette l'authenticité car selon lui l'imitation n'est pas comique. Son ouvrage contient une recension méthodique des parallèles avec Hdt., du point de vue de la syntaxe, du style (emploi des particules notamment) et du vocabulaire."

⁸⁹³ Cf. Bompaire 1958, 649-653.

⁸⁹⁴ Cf. Lightfoot 2003, 209-221, pour un exposé complet : sa thèse est que Lucien mélange à dessein le vrai et le faux, car là n'est pas pour lui l'essentiel.

⁸⁹⁵ Cf. Delcor 1987, 57-61.

⁸⁹⁶ Lightfoot 2003, 169

elements of interest in one work (cf. *Imagines, Nigrinus, Parasite e.g.*).⁸⁹⁷

Cependant, l'imitation d'Hérodote n'est-elle pas une illusion destinée au lecteur-auditeur inattentif, ou dotée d'une *paideia* limitée? Le *pastiche* est en réalité léger. Plus l'œuvre s'ouvre à nous, plus on avance dans sa découverte, et plus on est susceptible de découvrir qu'elle renferme en réalité moins de traits hérodotéens que de traits lucianesques⁸⁹⁸. L'usage de l'ionien sert cette illusion. Bien plus, pour le servir, l'ionien se soumet lui-même à l'esprit linguistique lucianesque: faire accroire au premier abord qu'on se trouve face à du grec hérodotéen, et laisser découvrir petit-à-petit du Lucien, si on en a la capacité culturelle, la *paideia*.

L'utilisation de l'ionien de troisième époque a pour but une imitation personnelle qu'il faut entendre comme un hommage, mais pas plus. Et rien dans l'opuscule, ni ailleurs dans l'œuvre de Lucien ne cherche à rabaisser Hérodote ni l'ionien (sa nomination dans les *Histoires vraies* n'est pas à prendre comme une critique, mais comme une part du vaste *mélange* de sérieux et de comique que pratique Lucien)⁸⁹⁹. Lucien ajoute même ainsi une *persona* à celles plus visibles par ailleurs de son carrousel d'autofiction : il se glisse dans la peau d'Hérodote, mais de manière complexe⁹⁰⁰.

Or cette complexité, qui passe par le maniement de l'ionien, est ce qui demande élucidation. Elle se manifeste par exemple très visiblement sur une question de nomination, donc une question sociolinguistique. La première fois qu'Atagartis est nommée, dans *Sur la déesse syrienne*, elle est l'"assyrienne Héra", ensuite seulement "Héra", pour s'achever dans une présentation multiple de sa statue (§32), qui relève de Héra ἄτρεκέι λόγῳ, mais également un peu d'Athéna, d'Aphrodite, de Séléne, de Rhéa, d'Artémis, de Némésis, et des Moires. Ce dont Lucien rend compte, c'est qu'il n'existe pas de correspondance unique dans la nomination (alors qu'il y avait *Ogmios* pour Hercule⁹⁰¹), qu'il existe un "trou" dans la langue grecque. Lucien "ethnographe"⁹⁰² exprime une question linguistique sérieuse, une difficulté à nommer dans le passage d'une langue à l'autre⁹⁰³.

Ainsi, comme dans le reste de son œuvre, Lucien disperse, à intervalles réguliers, des ouvertures sur ce qui n'est pas grec dans le monde qui l'entoure : l'utilisation d'un mot grec avec un sens local (διδάσκαλοι [56]) ; l'opposition entre Ἕλληνες et βάρβαροι [11] ; sa mention de lui-même comme Ἀσσύριος, tout en ne livrant aucun de ses noms [1]. Et pour cela il utilise un fonds d'hellénisme : l'ionien. Derrière cet usage se trouve la personnalité *barbare* de Lucien, sa culture orientale d'origine. L'ionien se révèle un masque de *pepaideumenos* grec destiné à dire la *barbarie* de l'auteur, pour qui saura la discerner. Aucun autre auteur grec, *a fortiori* parmi les utilisateurs de l'ionien de troisième époque, ne s'avance aussi masqué et ne produit une œuvre aussi spécifique : "Herodotus provided the author with the tools ; but what he wrote with them is still an extraordinary achievement, part appreciation, part deformation, of the Holy City of Hierapolis, an incredibly rich and detailed text which does for a single temple what Herodotus does for entire peoples. For all their endless fascination with Herodotus and

⁸⁹⁷ Hall 1981, 379.

⁸⁹⁸ Cf. Lightfoot 2003, *passim*.

⁸⁹⁹ Cf. Hall 1981, 378.

⁹⁰⁰ Lightfoot 2003, 161-174, qui distingue trois figures : le structurateur du λόγος; l'enquêteur ; la conscience réflexive.

⁹⁰¹ Cf. Héraclès, 1.

⁹⁰² Cf. Saïd 1994, *passim*.

⁹⁰³ Cf. Lightfoot 2003, 175.

reaction to and against his first four books, no other Greek author ever tried to do a thing like this.⁹⁰⁴

Tous les effets de l'utilisation de l'ionien dans *Sur la déesse syrienne* sont grossis à dessein dans *Sur l'astrologie*. Cet opuscule, entièrement écrit aussi en dialecte ionien, a longtemps été conçu comme soutenant des thèses très opposées aux vues ordinaires de Lucien. Bompaire 1958 estime que ce ne serait pas une parodie, car il n'y a pas de comique visible. Selon lui encore, le problème de son authenticité ne saurait être tranché⁹⁰⁵. Comme pour *Sur la déesse syrienne*, nous n'entrerons pas dans le débat de l'authenticité, nous contentant de rappeler des références qui pourront alimenter ce point de vue de recherche. Nous admettons les deux traités comme parties du *corpus* lucianesque et nous nous concentrons sur l'emploi de l'ionien qui y est effectué.

En ce sens, la synthèse de Hall 1981 fait preuve de bon sens⁹⁰⁶. Elle rappelle en premier lieu un *mea culpa* de Harmon au moment de son édition du tome V des œuvres de Lucien : "The thing is so clever that it has duped almost everyone, including myself, into taking it in earnest and proclaiming it spurious. Its Lucianic origin, however, is apparent if one looks closely enough...It is mock eulogy...not quite meant as satire or parody. It is primarily a sophisticated literary exercise of the same nature as the first and second Phalaris..." En second lieu, Hall reprend les principales approches thématiques et fonctionnelles de l'opuscule : deuxième partie d'un dyptique formé avec le *Zeus confondu* ; réponse à Favorinus, etc.

Son interprétation propre correspond très bien à notre point de vue sociolinguistique. Lucien écrivait "very much tongue in cheek"⁹⁰⁷, "avec une ironie ambiguë et profonde sous une apparence sérieuse". Et en ce sens l'utilisation de l'ionien participerait de cette ὑπόθεσις ἐσχηματισμένη, de cette ironie très voilée, *laruata*, antiphrase totale et récurrente, pratiquée par les sophistes du II^e s.d.n.è.⁹⁰⁸. En outre, cette même utilisation de l'ionien participerait d'un test de *paideia* plus global, amenant le lecteur-auditeur à se demander quasiment en permanence si l'intention de ce qui lui est livré est laudative ou féroce ironique. Seuls les *happy few* y percevraient l'intention réelle. L'effet aurait consisté à amener le public ou le lecteur, se pensant d'abord face à un morceau sérieux d'érudition, à découvrir, à mesure de l'avancée de l'opuscule, que ce qu'ils prenaient pour un éloge de l'astrologie se révélait en réalité un enchaînement croissant d'absurdités. Dans cette intention, l'utilisation de l'ionien a pour but de renforcer la prime illusion : elle participe d'une "aura" antiquisante propre à faire accroire ce que le texte dit, alors qu'il croît dans la bouffonnerie⁹⁰⁹.

⁹⁰⁴ Lightfoot 2003, 183. [Je souligne. P.J.]

⁹⁰⁵ Cf. Bompaire 1958, 653-654 et notamment note 1 p.654 pour un état de la question de l'authenticité du traité au moment de la publication du travail de Bompaire.

⁹⁰⁶ Cf. Hall, 1981, 381-388.

⁹⁰⁷ Hall 1981, 385.

⁹⁰⁸ Hall 1981, 385-386, qui rejoint en cela Bompaire 1958 et Anderson 1976b.

⁹⁰⁹ Cf. démonstration de Hall 1981, 387 ; et sa note 115 p.598-9 : Harmon émettant l'hypothèse que Lucien fasse parler une voix ionienne dans *Sur l'Astrologie*, comme Démocrite, Hall pose une réserve : "I am inclined to doubt whether he would have made Democritus his mouthpiece for a work like this, and think that possibly the Ionic dialect is intended simply to create a vague, general atmosphere of antiquity, as though a Herodotus or a Ctesias were to express his views on the subject."

5 L'ionien sous forme de termes isolés

Outre les citations, les passages, les répliques, les ouvrages entiers en ionien, certains termes isolés sont *des innovations en ionien* chez Lucien.

On peut prendre comme premier exemple de cela **ἐπικήριος⁹¹⁰ signalé dans la liste de Schmid que nous donnons en annexe⁹¹¹. Il équivaut à ἐπίκηρος qui signifie “*subject to death*”, c’est à dire “mortel”, selon *LSJ*, et que l’on trouve chez Hp., Arist. et Pl. Lucien est le seul à l’utiliser à période non classique et le place dans la bouche d’Héraclite (Heraclit.ap.Luc.Vit.Auct.14.)

De cette manière Lucien colore les paroles d’Héraclite d’une autre virtualité du dialecte ionien. Il est difficile de mesurer l’intention de Lucien dans ce cas. Ou bien le terme est un héritage involontaire ; ou bien il s’agit de glisser dans les paroles d’Héraclite un clin d’œil à la koiné. Lucien, tout en répondant en apparence à une mode linguistique, matérialiserait ici ce qui ne s’est pas exprimé quand il évoquait Panthéia par exemple : la capacité d’intégration (voire de réintégration) de la langue grecque. Colorer ainsi les paroles d’Héraclite équivaut peut-être aussi à le mettre, en tant que personnage, à la mode, en l’affublant de ce mot, et à le distinguer ainsi des autres philosophes à vendre, par amusement.

Le lexique ionien utilisé dans des contextes particuliers, isolé, destiné à créer un effet par cet isolement, nous renseigne donc de manière affinée sur un autre aspect du maniement de l’ionien par Lucien. Ainsi la liste de Schmid 1897 nous apprend encore que Lucien a semblé pour lui le seul à utiliser la forme ionienne ἄκτέα pour ἄκτῆ. **ἄκτέα est ainsi renseigné par *LSJ* : ἄκταία *falsa lectio in Luc. Trag.71, (74 dans ed. Macleod Oxford, v. ἄκτέας)*; qui se voit contracté en : ἄκτῆ, ῆ, *elder tree* attesté chez Empédocle, Bacchylide, Hippocrate, Theophraste, et Dioscoride, médecin du I^{er}s.d.n.è.

Mais la finale -έα est donnée par le *DGE s.v. ἄκτῆ* comme ionienne et poétique, utilisée chez Bacchylide, mais aussi chez Hippocrate, qui sous cette forme l’utilise comme terme de botanique. Lucien 1) a donc connaissance de la forme ionienne, 2) la choisit en conscience car son œuvre est une réunion des deux contextes comme le titre, *Zeus tragédien*, l’indique déjà. En outre, Lucien choisit un mot attesté, notamment chez les médecins, dans un contexte lui aussi médical. Macleod, p.331, note : “Pliny, *Nat. Hist.* 24.35 tells us that the elder was used in treating many ailments including gout, while Theophrastus, *Enquiry into plants*, 3.13.4 says that those being initiated into the mysteries bathed their hands and heads in elderberry juice.”

Comme dans d’autres cas de terme isolé, nous constatons que ce terme lui est commun avec un médecin du I^{er}s.d.n.è. Lucien utilise donc le vocabulaire médical, qui avec la forme ionienne prend une connotation savante⁹¹². La modernité de Lucien consiste une nouvelle fois à intégrer du vocabulaire spécialisé avec une légère coloration de science due à la forme ionienne. L’ionien comme langue de l’histoire mal utilisée est en quelque sorte une piste incomplète, si l’on enquête sur l’ionien de Lucien. Le mot signale comme ionien “véritable”, en activité,

⁹¹⁰ Rappelons que les termes précédés de ces deux astérisques correspondent, dans l’ouvrage de Schmid 1887-97, à des formes données au nominatif alors qu’elles subissent une flexion dans le texte.

⁹¹¹ V. Annexe.

⁹¹² Est-il besoin d’évoquer le latin des médecins de Molière pour saisir un des effets de l’ionien ici?

productif, celui utilisé encore en son temps, celui de la médecine⁹¹³. C'est lui que Lucien réutilise sur un mode sérieux dans la visée linguistique, comique dans la situation de Zeus⁹¹⁴.

Si l'on ajoute que l'ionien fournit un nombre non négligeable de formes et d'éléments de lexique à la koiné telle qu'elle se développe à l'époque de Lucien, nous arrivons aux mêmes conclusions que pour l'utilisation de l'ionien de troisième époque à propos des désignations de l'ionien chez Lucien, et à propos de la manière dont son texte *pense* la langue grecque : Lucien l'atticiste est tout entier et en permanence tourné vers les *en-dehors* de l'atticisme⁹¹⁵.

6 Synthèse sur les modalités des utilisations de l'ionien chez Lucien

6.1 Le rire sous toutes ses formes

Bompaire 1958 a pour théorie que l'ionien servirait le pastiche. Il définit, dans le cadre de la *Mimesis*, le pastiche comme “une démarche qui se donne une œuvre à imiter et s'attache à recréer (en traitant parfois une tout autre matière) sa langue, son style, ses habitudes de composition, et à donner l'illusion d'une parenté totale, ou à l'occasion partielle — illusion qui ne trompe personne bien entendu.”⁹¹⁶ Selon lui, il faudrait donc parler de pastiches dialectaux, et les ionismes ou les passages en ionien relèveraient de ces pastiches.

En suivant cette analyse, on peut distinguer trois fonctions de ces morceaux de virtuosité. L'ionien se mêlant à l'attique est “une grâce de plus dans la bouche de Panthéia”⁹¹⁷. Il s'agirait d'une technique d'esthétique poétique en contradiction avec l'orthodoxie grammaticale. L'ionien pourrait aussi avoir la fonction de faire sourire les auditeurs. Ce serait le cas de *La salle*⁹¹⁸. On aurait un “à la manière” de l'historien, clin d'œil de *pepaideumenos* à *pepaideumenoï*. Enfin l'ionien pourrait faire allusion à la formation scolaire et rhétorique. Les ionismes de Pythagore, Démocrite et Héraclite, dans *Les sectes à l'encan*, constitueraient un paradigme d'exemples scolaires de particularités dialectales.

Une des catégories de compréhension de l'utilisation de l'ionien au II^es.d.n.è. est, selon Bompaire 1958, l'atticisme⁹¹⁹ tel qu'il le définit dans son travail. Dans la perspective du concept de *Mimesis* tel qu'il le met en œuvre, il met l' “ionisme” en parallèle avec l'atticisme tout en l'englobant dans ce dernier. Il faut bien comprendre quelle est la visée plus précise de Bompaire

⁹¹³ Fischer, 1959, *passim*.

⁹¹⁴ Lucien pratique l'utilisation d'autres dialectes sous forme d'éléments de lexique isolés. On peut donner un exemple : ** βασαναστραγάλα, ἦ. Le sens donné par le *DGE* est “qui torture les articulations”, Luc. *Trag.*199. C'est *LSJ* qui ajoute que -α est une forme dorienne. L'utilisation d'un autre dialecte correspond à un contexte d'écriture poétique qui se doit de mêler des termes nouveaux et “distingués” à l'image de l'écriture des tragiques classiques. Il vise certainement un effet de parodie de chœur lyrique.

⁹¹⁵ Note de Smyth 1894, 29, 1 : “Thus Wilamowitz-Moellendorff, *Verhandl. deutsch. Phil.* 1878, p.40. The κoinῆ adopted not only words whose use had been confined to Ionic writers, but forms which bear marks of Ionic phonetics (...) cf. ἰαστί· Ἑλληνιστί, Hesych. (...)”

⁹¹⁶ Bompaire, 1958, 599.

⁹¹⁷ *Hérodote*, 1.

⁹¹⁸ *La salle*, 10.

⁹¹⁹ Bompaire, 1958, 631 : “A l'époque de Lucien, outre des indulgences voulues ou non pour certains termes barbares (voulues chez Favorinos, *V.Soph.*490, qui aime à voir écorcher le grec par un esclave indien, involontaires chez un auteur gaulois déjà raillé par Virgile, cf. Quint. VIII, 3, 28), on connaît en grec deux phénomènes de pastiche linguistique de grande envergure, l'ionisme et l'Atticisme. A vrai dire, il s'agit plutôt d'imitation pure et simple (...)”

: il produit une partie de ses remarques sur l'ionisme dans un chapitre titré : "Recréation comique : 2 : parodie et pastiche de style et de langue". Il amène ainsi son lecteur à penser le phénomène dans la logique unique d'une *imitatio* : "(...) les ionismes sont recommandés par l'école dans le style ἀφελής (...) l'imitation, de la part des grands écrivains de la II^e Sophistique, est d'abord un retour aux sources socratique et comique qui déborde le strict Atticisme grammatical ; il en est de même de l'ionisme, au moins autant stylistique que grammatical."⁹²⁰ Mais pour Bompaigne 1994, la conception a évolué : si Lucien "manie(r) le dialecte ionien", c'est qu'il "pratique l'ouverture linguistique."⁹²¹ Pour Baldwin 1973, qui s'oppose à Bompaigne 1958, Lucien tire avantage de l'ionien comme d'un procédé qui lui fournit une veine comique. Baldwin insiste davantage sur l'intention plaisante⁹²². En ce sens son utilisation de l'ionien dans *Comment il faut écrire l'histoire* serait une manière de se moquer de l'un de ses contemporains, Arrien, qui l'aurait manié particulièrement mal. On a vu comment Strobel 1994 démontre en fait que ce qui tendait à passer pour une satire d'Arrien est en réalité une satire des historiens mineurs générés par la guerre parthique de Lucius Verus.

Il ne s'agit là que d'un aperçu des interprétations par la critique érudite de l'ionien de Lucien. Il suffit cependant à résumer la tendance, qui est d'interpréter l'ionien dans une logique thématique, stylistique, et générique. On évoque ainsi des sujets "scientifiques" ; un dialecte agréable à lire, dire et entendre ; le genre de l'historiographie. En réalité, le rire et le sens lucianesques de l'utilisation de l'ionien se placent ailleurs.

Quand Lucien met en œuvre le rire par une forme d'utilisation de l'ionien, et le rapporte au plan linguistique, cela produit une liberté linguistique qu'il est possible de concevoir autrement que comme hyperionisme. Certes Lucien ne peut manquer d'être influencé par les textes qu'il a sous les yeux, par ce qu'il entend, et par les usages des lettrés par rapport à l'ionien. Cependant, le trait ionisant est si régulier chez lui qu'il faut également le penser comme libre produit de sa conscience linguistique, acte littéraire volontaire et qui échappe aux conditionnements des cultures établies par l'école et l'imitation, bref *jeu et rire*. Lindemann 1889, en conclusion de son travail, est bien amené à écrire : "Accuratissime igitur auctorem illorum librorum Herodotum imitatum esse videmus, tamen praeterea nonnullis locis ab illius Iade recessit epicasque formas immiscuit, ut Ἴωνικώτερον scriberet quam ipse Herodotus"⁹²³. huic studio tribuendas esse puto illas formas veluti ἥλιος de Syr. 29. de astrol. 3. 5 a. 1. cf. § 9 p. 21 ; εἶαρος cf. § 7 p. 14 ; ἀπρήκτοιο cf. § 34 p. 80." Lucien, dans son ionien, est encore l'écrivain du *mélange*, ou encore de l'*entrelacement*.

En son temps, le voilà à nouveau en dehors des cadres classiques, mais en même temps les entremêlant : le seul concept jouissant d'une capacité d'embrasement aussi importante est celui de *paideia*. C'est ce concept qui conditionne le plus largement l'usage de l'ionien chez Lucien.

6.2 Une mise en œuvre de *paideia*

Dans ses conclusions sur "La doctrine de la Mimésis chez Lucien — Culture et hellénisme", Bompaigne 1958 met l'accent sur le fait que "l'intégration de Lucien à l'hellénisme

⁹²⁰ Bompaigne, 1958, 631-2.

⁹²¹ Bompaigne 1994, 70.

⁹²² Baldwin, 1973, 33.

⁹²³ Je souligne. P.J.

(...) est au départ, due à l'enseignement traditionnel, et, à travers lui, à toutes les références classiques qu'il impose", ou encore qu'il est "inutile, d'un point de vue plus large, de supposer qu'il devint lui-même, c'est-à-dire un bon écrivain grec, parce qu'il sut se dérober à la contrainte des procédés d'école", et enfin que "si Lucien est fidèle au classicisme, s'il a une doctrine consciente de la *Mimésis*, si pour la plus grande part (...) son œuvre est l'application de cette doctrine, au sens étroit et rhétorique, comme au sens large, enraciné dans la culture, il le doit à la Sophistique."⁹²⁴

Notre thèse est, au contraire, comme nous cherchons à le démontrer depuis le début de ce travail et dans ce chapitre encore, que l'acculturation de Lucien se fait dans la conscience d'autres cultures, impliquées par la nouvelle donne géopolitique du II^es.d.n.è. ; qu'il est utile de supposer qu'il cherche à se dérober aux procédés d'école autrement que de manière immédiatement visible ; *qu'il n'a imité personne*. C'est dans cette logique que doit se comprendre son utilisation de l'ionien, comme Bompaire en a l'intuition, avant de privilégier les conclusions que nous venons de rappeler : "Lucien n'hésite (...) pas à faire sonner son hellénisme acquis, mais plus valable parce qu'il suppose un retour passionné aux sources. Remarquons que malgré ses préférences attiques, c'est un Grec de toutes les provinces à la fois qui prétend être Lucien. Il y a chez lui les éléments d'un "Ionisme"⁹²⁵ sur lesquels nous reviendrons."

L' "ionisme" dont il s'agit est à l'image de Lucien et de ses *personae* : *divers*. Ce n'est donc pas le même dialecte ionien qui se retrouve dans les citations, brèves ou longues, et dans les opuscules entièrement en ionien. En d'autres termes, le dialecte ionien n'a pas partout les mêmes caractéristiques chaque fois qu'il est utilisé par Lucien, parce que, à chaque fois, l'*intention* n'est pas exactement la même.

En premier lieu, à propos de la fonction de l'emploi de l'ionien, il faut réfléchir à la distance prise par l'auteur avec son texte. L'utilisation de l'ionien renvoie à une utilisation qu'en fait la Seconde Sophistique. Connoté culturellement, l'ionien est un élément supplémentaire qui permet aux textes du II^es.d.n.è. qui l'utilisent de se poser comme les égaux de textes des V^e et IV^e s. a.C. Nous pensons en outre qu'il faut comprendre cette utilisation comme la recherche d'une identité culturelle à un moment où celle-ci tend à s'estomper⁹²⁶. Marache 1952 explique bien en quoi cette recherche d'identité tend à se faire historique : "(...) cette curiosité pour un passé glorieux dépasse largement l'âge classique. Du moment qu'on s'intéresse aux époques révolues, il n'y a pas de raison pour se limiter étroitement au V^e siècle avant J.-C. Si la civilisation grecque a brillé d'un éclat particulier après les guerres Médiques, n'est-il pas aussi intéressant de connaître la genèse de cette civilisation, de chercher plus haut et d'étudier les origines? La culture tend à se faire historique et c'est dans l'archéologie que le goût archaisant s'exprime d'abord, le goût pour un passé prestigieux et lointain"⁹²⁷. Nous pensons que l'utilisation de l'ionien par Lucien a pour visée de faire comprendre que cette recherche passe

⁹²⁴ Bompaire 1958, 153 et *ibidem* note 5, début : "Caster, *Pensée* 387-9 : Lucien est avant tout un écrivain de tradition (...)."

⁹²⁵ Bompaire 1958 entend les pp. 630 *sqq.* de son travail. Dans ces pages, après une lecture minutieuse des passages et des *opp.* en ionien de Lucien, Bompaire ne conclut cependant pas à autre chose qu'à "l'imitation" de l'ionien.

⁹²⁶ Cf. Veyne 1999, *passim*.

⁹²⁷ Marache 1952, 102.

également par une réflexion linguistique suggérées par les textes, en se servant ironiquement des goûts du temps pour *une sorte* d'historiographie, au sens large⁹²⁸. L'ionien de Lucien est la preuve que le texte lucianesque est une pensée de son temps et en marche. *Sed prodit larvatus nebulo*.

L'historiographie du II^e s.d.n.è. aime à conserver des éléments de dialecte ionien comme elle conserve les noms anciens pour les lieux, les fleuves, les peuples, pour se poser en égale de l'époque classique⁹²⁹. A ce stade pour nous la question de la réalité des noms⁹³⁰ ou de leur extrême stylisation ou de leur invention ou de leur fantaisie ne se pose plus vraiment⁹³¹. D'une part, Lucien est bien un écrivain de son temps : "Zum Verhältniss von Vergangenheit und Gegenwart, von Literarischer Tradition und Reflexion des Jetzt bei Lukian urteilt Anderson treffend, dass wir beim ihm keine sterile literarische Imagination oder Imitation finden, dass er vielmehr in der Gegenwart des Zweiten Sophistik, des Bildungsrahmens und Kulturbetriebes mit seinen Zeitgenössischen Charakteren und Typen stand".⁹³² Il est donc bien possible de voir dans *La déesse syrienne*, par exemple, l'œuvre d'un Syrien hellénisé qui recherche l'assimilation du culte de Hiéropolis par la culture grecque afin de le diffuser dans en Syrie⁹³³. D'autre part, comment peut-on totalement être crédule en lisant quoi que ce soit de Lucien? Comment croire que le sérieux puisse être totalement suivi d'un bout à l'autre d'un seul opuscule?

Prenons ainsi un exemple tiré de l'opuscule en ionien le plus trompeur : *Sur l'astrologie*. Lucien, qui en d'autres lieux raille sans détour les habitants de l'Olympe, s'y prend autrement en *Sur l'Astrologie*, 23. Ce passage, situé à la fin de l'opuscule, entame le "bouquet final" des théories fumeuses expliquées sous un faux sérieux : [23] "(...) les Anciens faisaient un grand usage de la divination (...). C'est qu'ils ne séparaient pas les oracles de l'astrologie. A Delphes, la vierge prophétique est le symbole de la Vierge céleste, et le dragon fait entendre sa voix sous le trépied, parce qu'il y a un dragon qui brille parmi les astres."

καὶ ἐν Διδύμοις δὲ μαντήιον τοῦ Ἀπόλλωνος, ἐμοὶ δοκέει, καὶ τοῦτο ἐκ τῶν ἡερίων Διδύμων ὀνομάζεται.

"Et un oracle d'Apollon à Didymes, je pense, lui-aussi tire son nom des Gémeaux du ciel." (*Sur l'astrologie*, 23)

Le procédé de la fausse étymologie, ou de la réétymologisation, ou bien le questionnement à propos de l'étymologie, sont des procédés d'écriture récurrents chez Lucien⁹³⁴. Il faut lire en cela au moins trois niveaux : une fausse imitation d'un des traits de la littérature grecque ; un regard vers Platon ; un regard vers une nouvelle philosophie du langage, moins spéculative, envisageant l'évolution de la langue grecque.

La fausse imitation est à comprendre chez Lucien avec toute la prudence nécessaire face à
⁹²⁸ Cf. Saïd 1994, *passim*, pour la dimension "ethnographique" de cette écriture. Approche critiquée par Lightfoot 2003, 209-221.

⁹²⁹ Strobel 1994, 1339.

⁹³⁰ Cf. Lightfoot 2003, 209 *sqq.* pour qui les *realia* de *Sur la déesse syrienne* sont parfois vraies, mais parfois aussi de véritables écrans de fumée.

⁹³¹ Strobel 1994 discute cette idée émise par Anderson 1982, 79 *sqq.*

⁹³² Strobel 1994, 1341 ; Anderson 1982, *passim*.

⁹³³ Dirven 1997, 153-179.

⁹³⁴ Cf. pour des étymologies se rapportant à des noms propres : *A celui qui a dit 'Tu es un Prométhée en discours'*, 2 ; *l'Alcyon ou sur les métamorphoses*, 2 ; *Timon ou le misanthrope*, 21. Pour des étymologies se rapportant à des noms communs : *Histoires vraies*, II, 22 ; *Le parasite ou que le métier de parasite est un art*, 60 ; *Alexandre ou le faux prophète*, 22 ; *Ocypous ou l'homme au pied léger*, v. 78-79, 136-139, 250 *sqq.* ; *Les esclaves fugitifs*, 26-27 ; *L'éloge de la patrie*, 4, 10, 12.

l'ironie omniprésente. Ici en ionien, ailleurs en attique, Lucien joue (que l'on nous pardonne la paraphrase qui suit) à *déconstruire* le discours littéraire habituel, mettant à jour un de ses procédés. Ce qui arrive sur le plan linguistique se reproduit par ailleurs. Tout chez Lucien est mis à jour en même temps que voilé, faut-il le répéter? Cela va de son nom, en passant par les étymologies, jusqu'aux procédés narratifs.

L'étymologie comme procédé rappelle encore le traitement et l'utilisation d'un mot-concept, ὄνομα, dans le *Cratyle* de Platon. Voilà certainement une des faces les plus sérieuses de la pensée de Lucien : par la langue grecque, il s'agit d'aller vers une réflexion philosophique sur le langage. Mais outre le voilement, elle est également dissimulée par le *mélange* perpétuel : ionien, thématique "scientiste", apparente soumission religieuse... le *Cratyle* est le texte à partir duquel se sont construites toutes les réflexions sur le langage dans l'Antiquité et jusqu'au-delà de Lucien. Quand il y est question des étymologies, c'est à travers une sorte de délire étymologique de Socrate (407d: étymologie d'Arès) : si le dieu de la guerre est dénommé Arès, c'est parce que la nature mâle et virile se dénomme *arrhén* : Οὐκοῦν, εἰ μὲν βούλει, κατὰ τὸ ἄρρεν τε καὶ κατὰ τὸ ἀνδρεῖον Ἄρης ἂν εἶν'. Socrate, après cela, voulant cesser de discourir sur les Dieux, est poussé par Hermogène à produire une autre étymologie à propos d'Hermès (408 a). Pour résoudre le problème de la justesse du nom, on aura donc recours à l'étymologie (393-427). Or, visiblement, Platon ne croit pas à ces étymologies. Certes, elles sont toutes à la croisée des chemins philosophiques d'Hermogène et de Cratyle : d'une part elles mettent en évidence l'accord des noms entre eux ; d'autre part elles révèlent les noms primitifs, qui imitent l'essence de chaque chose, par les moyens des lettres et des syllabes ; les noms primitifs sont une imitation vocale de l'objet imité une manière de mimer (434a : la ressemblance doit être "adoptée par l'usage et la convention" ; 435d : les noms instruisent). Mais les étymologies renvoient également dos à dos Hermogène et Cratyle. La conscience linguistique de Lucien, à son tour, est conscience de cette aporie et de ce doute.

Nous pensons donc que les étymologies, sur un plan moins spéculatif, manifestent une nouvelle fois la conscience chez Lucien des structures productives de la langue⁹³⁵. Une des métastructures productive de la langue étant les idiolectes, il en est un particulièrement productif au II^es.d.n.è., qui est celui de la médecine, particulièrement lié au dialecte ionien. En, outre, nous l'avons vu à plusieurs reprises depuis le début de notre travail, les liens entre Lucien et la culture médicale sont nombreux.

Il est ainsi frappant de voir, pour illustrer cela, combien certaines des remarques de Burguière 1988 à propos de la langue de Soranos d'Ephèse (quasi contemporain de Lucien, écrivant en koiné), peuvent également s'appliquer à Lucien : "Le vocabulaire est celui d'un médecin qui traite d'un sujet très spécial ; il comprend une forte proportion de termes techniques désignant des réalités matérielles, noms d'organes et de parties d'organes, descriptions de désordres anatomiques, fonctionnels ou pathologiques, listes de plantes médicinales ou de préparations officinales, etc... En ce sens ce vocabulaire ne diffère pas essentiellement de celui qu'on retrouve dans la littérature médicale grecque, avec un fond hippocratique et des innovations communes à la secte méthodique, mais aussi, à la faveur de discussions, des termes propres aux tendances thérapeutiques allogènes. En général, un vocabulaire technique possède

⁹³⁵ La polysémie d'un terme et ce qu'elle engage d'implicite ne sont également pas étrangères à Lucien : cf. Joly 1991, qui explique comment un passage de Lucien (*Hermotimos*, 68) éclaire l'expression longtemps mal comprise ὕδωρ ἐπὶ τραπέζης (*Nat. puer.* XVIII,3; *Morb.* IV, 51, 9).

des notions et dénominations de base — noms ou verbes — et les enrichit en leur créant des “familles” lexicales, employant pour créer ces sphères sémantiques les procédés connus de dérivation et de composition...⁹³⁶

Lucien comme Soranos d’Ephèse sont conditionnés par un monde bilingue élargi, qui demande un élargissement perpétuel des lexiques au rythme du progrès de l’élargissement. Comme le montre précisément Gourevitch 1988, la démarche médicale demande une première étape de définition. C’est cette étape qui va être productrice d’un vocabulaire qui sera récupéré par les intellectuels du temps dans d’autres domaines : “L’exemple de Caelius Aurelianus dans ses livres *Des maladies* est particulièrement clair et précieux. Le plan type de la présentation de chaque maladie comporte 1° son nom ; 2° son *intelligentia*, ou définition descriptive ; 3° le *locus* souffrant ; 4° le traitement. L’ordre peut varier d’une maladie à l’autre ; pour les grandes maladies, les quatre points figurent toujours, tandis que pour les maladies considérées comme moins importantes, un point peut manquer. A propos de la péripneumonie, Caelius aborde d’abord l’**étymologie** de son nom, qui pose précisément le problème du lieu affecté. On comprend donc que si les points 1° et 3° sont traités séparément il puisse y avoir des redites. Ainsi au §140, la péripneumonie ‘n’a pas tiré son nom, contrairement à ce qu’ont voulu les médecins qui nous ont précédés, de la partie du corps qui est affectée, mais du **nom** de celle qui est le plus affectée’. Ce qui est confirmé au §147, par référence à Soranos : ‘Soranos écrit que la maladie attaque le corps tout entier, mais attaque le poumon avec une force toute particulière’⁹³⁷.”

Par son utilisation de l’ionien, l’écriture lucianesque ne tend donc pas à imiter ou à théoriser. En revanche, elle ouvre sans cesse des portes, abat des cloisons, élargit les espaces de pensée.

6.3 Implications théoriques de la *paideia* de Lucien par rapport à l’ionien

Comme Bompaire 1958 le laisse entendre, l’utilisation de l’ionien pourrait être comprise dans le cadre du concept d’*imitation* : “On a beaucoup parlé de l’effort de Lucien sur lui-même pour s’helléniser : nous constatons que la *Mimésis* régnante lui faisait de cet effort à la fois un devoir et une tâche facile.”⁹³⁸ Pour soutenir cette conclusion, Bompaire s’appuie sur Dihle 1957. Dihle, posant la question du rapport de l’atticisme grec avec une théorie grammaticale donnée, “nie ce rapport. Mais il ne méconnaît pas pour autant le rôle de la grammaire dans la genèse de l’Atticisme, notamment dans le domaine du vocabulaire et de la lexicographie.”⁹³⁹ Mais il faut nuancer cette lecture que Bompaire fait des conclusions de Dihle sur l’atticisme grec, en ce qu’elle permet également de nuancer la conception que l’on peut avoir de l’utilisation de l’ionien par Lucien. Rappelons pour cela les conclusions précises de Dihle :

“Für den Attizismus und seine Entstehung im griechischen Bereich ergibt sich demnach im Hinblick auf den dabei anzusetzenden Einfluss der Grammatik folgendes Bild.

I. Der Attizismus konnte entstehen rein aus dem der Rhetorik im weitesten Sinne, insbesondere aber dem rhetorischen Unterrichts immanenten Prinzip der imitatio. Es bedurfte dazu nur eines tiefgehenden Überdrusses an

⁹³⁶ Burguière 1988, LIX-LX.

⁹³⁷ Gourevitch 1988, XVI-XVII.

⁹³⁸ Bompaire 1958, 121.

⁹³⁹ Bompaire 1958, 121, n.4.

der Gegenwart. Im Augenblick, als man das Gefühl bekam⁹⁴⁰, die Möglichkeiten einer weiteren Entfaltung des hellenistischen Prosastiles seien erschöpft, war eine radikale *imitatio* der klassischen Autoren nichts weniger als fernliegend, da ihr Nachlaß nicht nur durch gelehrte Arbeit, sondern auch durch fortgesetzte Nachahmung im rhetorischen Unterricht zugänglich geblieben war. Eine grammatische Theorie war also als Anstoß zu dieser Bewegung nicht nötig, es genügte ein ausgeprägtes Epigonenbewußtsein, verbunden mit einem geschulten, über begriffliche Kategorien verfügenden stilistischen Geschmack. Beide Voraussetzungen waren im 1. Jahrhundert erfüllt, die erste nicht zuletzt durch den erschütternden äußeren Niedergang der griechischen Welt.

2. Die Grammatik konnte überhaupt nur für einen Teil des attizistischen Programms wichtig werden. Soweit sich die neuen, von den hellenistischen Gepflogenheiten wegführenden Regeln auf die kunstmäßige Syntax, auf die Schmuckformen der Rede, auf die Hiatfrage und auf den Prosarhythmus bezogen, hatte die Grammatik nichts dazu zu sagen. Lediglich die Vorschriften über den reinen, eben den attischen Gebrauch der Sprache in Wortwahl und Formenlehre gingen die Grammatik etwas an. (Allerdings erwies sich dieser Programmpunkt der Attizisten als der folgenreichste für die Weiterentwicklung der griechischen Literatursprache.) Wo nun diesbezügliche Lehren in der attizistischen Literatur zusammengestellt sind, wie etwa in den Lexika oder bei Dionys (z. B. *De comp. 14f.*), ist zwar der Zusammenhang mit einer längst bestehenden Grammatik, aus der man Begriffe und Einteilungen in aller Selbstverständlichkeit übernimmt, unverkennbar. Aber bestimmte grammatische Theorien wirken nicht auf die Gestaltung des attizistischen Programms, sie sind nicht konstituierend für den Attizismus als solchen. Von dem Einfluß einer geschlossenen analogetischen Doktrin kann vollends keine Rede sein.

Zu dem letztgenannten Punkt kann man schließlich noch hinzufügen, daß die strenge Befolgung des analogetischen Prinzips den Attizisten in große Verlegenheit hätte bringen können. Wenn analogetische Regeln mit der Autorität des lysianischen oder demosthenischen Sprachgebrauches in Konflikt gerieten, hätte ein Attizist stets der Autorität des attischen Redners folgen müssen. Eine einseitige Anomalie-Lehre wäre für den Attizisten aber ebenso unbrauchbar gewesen, da mit ihr gerade auch der hellenistische Sprachgebrauch gerechtfertigt werden konnte. Aus alledem ergibt sich, daß die Grammatik für den Attizismus nicht mehr sein konnte, als sie tatsächlich war, nämlich ein bequemes Hilfsmittel zur Erfassung und Beschreibung sprachlicher Fakten sowie ein überaus wichtiger Erziehungsfaktor, ohne den die Erlernung der total repristinieren Sprachform nicht möglich war. Konstitutiv für die Bewegung als solche war sie nicht."

Bompaire ne retient de ces conclusions que ce qui se rapporte au concept d'imitation⁹⁴¹. Or

⁹⁴⁰ Note de Dihle: "Es handelt sich hier wohl wirklich um ein Gefühl. Der moderne Philologe mag aus einer stilges-chichtlichen Analyse den Schluß ziehen, daß die Möglichkeiten der hellenistischen Kunstprosa auf der Entwicklungsstufe, welche die Inschrift des Antiochos von Kommagene repräsentiert, weitgehend erschöpft waren."

⁹⁴¹ A la suite de Marache 1952, auquel il se réfère. Rappelons brièvement les définitions de Marache, qu'il faut compren-dre dans la logique de son étude, celle d'abord de "la critique littéraire de langue latine" au II^e s.d.n.è. (98-99): "(...) cette littérature grecque [*i.e.* celle du II^e s.d.n.è.], qu'il s'agisse des néo-sophistes ou d'écrivains dont la renommée paraît plus solide, comme Dion, Plutarque ou Lucien, repose essentiellement sur une admiration sans bornes pour la Grèce classique. Dès le siècle d'Auguste, Denys d'Halicarnasse avait émis un principe qui ne sera plus contesté: il n'y a d'éloquence digne de ce nom que fondée sur l'imitation des classiques. La rhétorique asianiste, la rhétorique postclassique n'est que folie et décadence (*Sur les anciens orateurs*, Préf., I, p.446). Denys prétend renouer la tradition fâcheusement interrompue par le faux goût et se relier fortement aux classiques grecs. Il ne voit de chance de salut que dans l'imitation (**Je souligne afin de mettre en évidence le lien avec la théorie de Bompaire**) des modèles les plus admirables. (...) A la même époque, un ami de Denys, Cæcilius de Calé-Acté dont l'influence a été considérable, fixa la liste des dix orateurs attiques et établit ainsi le canon définitif des modèles à imiter. Depuis lors, c'est un dogme incontesté que les Grecs du V^e et du IV^e siècle ont atteint à la perfection littéraire. Le monde lettré vit les yeux fixés vers ce passé glorieux. Les écrivains n'aspirent qu'à se rapprocher, autant qu'ils le peuvent, de ces modèles qu'on ne saurait dépasser, ils en imitent la langue; en même temps on accorde une curiosité intense à cette époque bénie, les historiens se penchent sur les vestiges de ce passé. Les lieux auxquels ce souvenir s'attache, sont l'objet d'une piété archéologique."

les conclusions de Dihle vont déjà plus loin. On peut en retenir, dans notre perspective, les points suivants:

1. Dihle, à propos de l'émergence de l'atticisme comme mouvement littéraire et linguistique au II^e s.d.n.è., écarte, dans la première partie de sa conclusion, tout esprit de système. Au contraire, il emploie des termes qui se rapportent clairement à ce que nous avons évoqué plus haut : **le sentiment linguistique** : *Gefühl; ein ausgeprägtes Epigonenbewußtsein; einem geschulten, über begriffliche Kategorien verfügenden stilistischen Geschmack.*

2. Dans la deuxième partie de sa conclusion, Dihle met moins en avant les conditions d'une nécessaire imitation que celles de l'utilisation consciente de la grammaire (de l'attique des auteurs "classiques") comme instrument de développement de la langue et de la littérature grecque, la prose hellénistique se trouvant dans une impasse. Citons à nouveau la fin de la conclusion, la grammaire est "*nämlich ein bequemes Hilfsmittel zur Erfassung und Beschreibung sprachlicher Fakten sowie ein überaus wichtiger Erziehungsfaktor, ohne den die Erlernung der total repristinieren Sprachform nicht möglich war.*"

De cela il ressort qu'il faut comprendre la présence de l'ionien dans les textes de Lucien non comme une *imitation* mais comme une *utilisation*. Le but de cette *utilisation* est une contribution supplémentaire, et différente, à l'atticisme, par *mélange* et *entrelacement*. Cette *utilisation* représente la désignation par Lucien d'une autre voie possible, ce que confirment les études qui examinent son ionien sous l'angle linguistique. De Denys d'Halicarnasse à Phrynichos, l'atticisme s'était fait de plus en plus étouffant. Il semble n'avoir jamais rencontré de véritable adversaire, dans un contexte où l'on pouvait difficilement échapper à ses lois⁹⁴². Le problème du renouvellement de l'inspiration et de la langue se posait, semble-t-il, incessamment. Dans ce contexte, l'ionien de Lucien peut se comprendre aussi comme un moyen d'échapper à cet atticisme totalitaire, un moyen de sortir du problème "par le haut", en privilégiant la *réouverture* linguistique : l'*atticité*.

⁹⁴² Cf. Marache 1952, 110.

Conclusion générale

1. Saisir Lucien?

Lucien ne se laisse pas saisir dès l'abord comme un écrivain autre qu'un "atticiste"⁹⁴³. Son style le présente ainsi. La critique érudite l'appréhende ainsi. Mais si l'on pose que Lucien prend place dans un *en dehors* de l'*atticisme*⁹⁴⁴ en raison de la part non *attique* également visible de son œuvre, d'une part l'*attique*⁹⁴⁵ à l'origine de son *atticisme* ne va pas de soi, et d'autre part son *en dehors* de l'*atticisme* n'est pas *a priori* un indéterminé rempli seulement par la koiné⁹⁴⁶ de son temps, d'autres koinés⁹⁴⁷, la langue parlée⁹⁴⁸, la "langue des carrefours"⁹⁴⁹, le latin⁹⁵⁰, les langues de barbares⁹⁵¹, etc... Le rapport de Lucien aux langues, langue grecque au premier chef, dans l'*atticisme* et au sein de l'*en dehors* de l'*atticisme*, séparément ou simultanément, demandait donc à être spécifié. C'est ce que nous avons cherché à faire dans notre travail.

Dès lors qu'on lit Lucien, un *en dehors* de l'*atticisme* se fait immédiatement sentir. Il ne doit cependant pas être compris comme un pur produit, comme un lieu commun réutilisé par Lucien et sur lequel on pourrait mettre le doigt. Nous avons voulu montrer qu'il y a une *dynamique lucianesque*, un *mouvement* de rapport aux langues, qui présuppose une *réflexion consciente*, c'est-à-dire *autre que purement mimétique*, de l'auteur sur cet *en dehors* de l'*atticisme*. C'est ce que nous avons voulu appeler en premier lieu le *sentiment linguistique*, qui produit ses notations comme telles, et une *autre* présentation du rapport à l'*atticisme* et à la *paideia*. Ces deux dernières notions requéraient une enquête dans le texte lucianesque. En la menant à partir des occurrences textuelles des termes grecs concernés et des mots de leur famille, nous avons cherché à élucider une partie de l'*attique* et de la *paideia* de Lucien, que

⁹⁴³ Cf. entre autres Schmid 1887-1897, dès le titre de son travail : *Der Atticismus in seinen Hauptvertretern* (...); V. également *Deuxième Partie*.

⁹⁴⁴ Nous avons entendu, dans notre travail et dans cette conclusion, la définition du concept telle qu'elle est synthétisée par Bompaire 1993, 65-75.

⁹⁴⁵ En tant que ce qui se rapporte au dialecte ionien-attique sur le plan de la langue, et à la *paideia* "classique" sur le plan de la culture, telle que définie par Jaeger 1964 (réed. 1989).

⁹⁴⁶ *Comment il faut écrire l'Histoire*, 16.

⁹⁴⁷ Cf. e.g. le vocabulaire médical utilisé pour la première fois chez Lucien ou seulement par lui (v. annexe).

⁹⁴⁸ Cf. *A celui qui m'a dit "Tu es un Prométhée dans tes discours"*, 1 : οὐδ'ἀναίνομαι πηλοπλάθος ἀκούειν, εἰ καὶ φαυλότερος ἐμοὶ ὁ πηλὸς οἶος ἐκ τριόδου, βόρβορος τις παρὰ μικρόν. Lucien fait là non seulement allusion à ses *discours*, mais à la langue qui en est la *matière* première. La métaphore de l'*argile* revient, et se voit filée dans la première moitié de l'opuscule [1-3]. Lucien a bien conscience de ce qui constitue ses écrits.

⁹⁴⁹ *Comment il faut écrire l'Histoire*, 16.

⁹⁵⁰ *Comment il faut écrire l'Histoire*, 15.

⁹⁵¹ V. *Première Partie, Chapitre III*.

nous avons appelée *atticité*⁹⁵². La démarche de notre recherche s'est donc finalement portée sur l'étude de ce qui apparaît chez Lucien comme un enjeu de réflexion métalinguistique majeur : le statut de la langue grecque au II^es.d.n.è., dans son rapport avec l'évolution de la *paideia* et de ses données géopolitiques, liaison qui ne s'effectue pas de façon simple.

1.1 Notre lecture du texte lucianesque a donc consisté à nous arrêter sur les passages où il est question, de manière plus ou moins immédiate, de la notion de langue. Ces notations mettent en valeur le rapport entre Lucien et la langue de manière explicite ou implicite, posent des problèmes concernant d'autres langues que la langue grecque, ou bien questionnent cette dernière dans ses aspects socio-historiques, grammaticaux ou philosophiques. Cela nous a amenés ainsi à réfléchir dans une *perspective sociolinguistique*⁹⁵³, c'est-à-dire *qui vise l'étude d'une langue ou de langues, utilisées dans des situations données, avec des intentions données*. Il serait même possible d'écrire que nous avons lu Lucien dans une *perspective pragmatique*⁹⁵⁴, parce que ses textes le demandent ainsi. Or lorsqu'on étudie Lucien, dans un premier temps, tout semble revenir à un thème et une notion largement controversés : *l'atticisme*. Ce concept suscite aussi bien des communications et articles⁹⁵⁵, des chapitres entiers dans des ouvrages⁹⁵⁶, que des travaux titanesques⁹⁵⁷.

1.2 Cela nous a contraint à regarder en arrière dans la littérature grecque tout en cherchant en même temps *autre chose* chez Lucien. En effet l'établissement et l'étude des textes grecs du II^es.d.n.è. est perpétuellement en train de se construire et de se dégager de la notion de *Spätantik* qui lui fut peut-être trop longtemps accolée. Dans ce cadre, le texte lucianesque propose tous les problèmes inhérents à une relecture fructueuse, effectuée d'un autre point de vue. Cette relecture est à la fois une analyse nouvelle de la présentation des *realia* ; de la mise en œuvre de la rhétorique attique et de la *paideia* grecque ; de l'influence des facteurs géopolitiques sur l'écriture ; enfin et surtout, pour notre thèse, une relecture attentive à la présentation des notations relatives à la notion de langue entendue au sens large : langue écrite, parlée, déclamée, véhiculaire, épigraphique, commune, *etc...* Face à la pluralité des voies de lecture, le lecteur qui désirait effectuer une recherche devait faire part de son choix. Pour notre part, ce qui nous parut primordial fut le faisceau de questions qui ne cessent de se poser de manière récurrente, questions issues des traitements de la notion de langue (sous forme de motif ou de thème) dans

⁹⁵² Traduction de ἀττικισμός, en *Lexiphanès*, 14. Rappelons que Lucien n'utilise pas ἀττικισμός, qui pourtant à son époque est depuis longtemps attesté dans son acception linguistique. En revanche on trouve chez lui ἀττικίσις. Certes le terme se trouve dans des paroles de Lexiphane, incarnation d'hyperatticisme. Mais il faut le penser, étant donné l'ironie perpétuelle de Lucien, comme un terme technique (de grammaire ou de rhétorique) perverti dans la bouche de *Montremots*. Le terme se voit par ailleurs attesté chez Philostrate. V. *Deuxième Partie*.

⁹⁵³ Le terme 'sociolinguistique' se rapporte à une étude des textes du point de vue de la langue et des modalités de son utilisation dans ces mêmes textes, ou encore à une étude qui se concentre sur le rapport entre la langue comme système symbolique et les contextes dans lesquels elle fonctionne. Cf. Calvet 1996 *passim*, et e.g. Reed 1999, *passim*.

⁹⁵⁴ Cf. Reboul-Moeschler 1998, 23 : "Nous ne parlerons donc pas de **linguistique** au sens strict du terme, c'est-à-dire que nous ne parlerons pas des aspects codiques du langage ; nous traiterons uniquement des processus d'interprétation qui viennent se superposer au code pour livrer une interprétation complète des phrases, c'est-à-dire de **pragmatique**", et *passim*.

⁹⁵⁵ Cf. bibliographie, *passim*.

⁹⁵⁶ Cf. e.g. Bompaire 1958, 86-92 ; 99-156 ; 630-636.

⁹⁵⁷ Cf. e.g. Schmid, 1887-1897.

les textes de Lucien.

1.3 Là coexistent en effet les rigidités, inerties et pesanteurs des facteurs sociolinguistiques, de l'*atticisme*, de la *paideia* classique, avec les nouveaux mouvements linguistiques, vifs et puissants, proportionnés aux dimensions du monde méditerranéen du II^es.d.n.è. : la nomination et ses pouvoirs ; la langue de contact (véhiculaire) avec ceux que l'on ne peut plus vraiment appeler des *barbares* ; l'*atticité*, comprise comme le reflet de la construction d'une *paideia* nouvelle.

D'un côté, l'hommage obligé à l'*atticisme* sous toutes ses formes, mais stérile à ce que laisse entendre Lucien : lexical (les "emblèmes phatiques" et leurs réutilisations distanciées chez Lucien), grammatical (l'ensemble des *opp.* dits "grammaticaux"), thématique et philosophique (avec pour acmé : l'*Hermotimos*), culturel (les *ecphraseis* et ce qu'elles impliquent) ; les citations d'Homère, ses ionismes, l'utilisation de l'ionien.

De l'autre, une langue grecque ouverte sur les autres langues, celles des Barbares ; le latin ; la koiné qui s'étend, préfigurant les structures linguistiques qui nous entourent⁹⁵⁸.

Nous avons donc dû lire constamment en un texte deux univers linguistiques, étrangers l'un à l'autre, mais dont les mouvements s'expliquent cependant l'un par l'autre.

2. Identités de Lucien

Nous avons donc entamé notre travail par une tentative de définition du *sentiment linguistique* de Lucien. Lucien reflète la naissance de ce *motus animi* d'abord dans son nom—ou plutôt dans ses noms—translucide et léger en apparence, en réalité extrêmement chargé de sens. Pour les dégager, nous nous sommes fondés sur les études concrètes concernant ces noms⁹⁵⁹, renvoyant à des usages et des temps noyés dans le quotidien, et auquel Lucien, lui, a attribué des *valeurs*. Lucien jouant sur son nom et lui attribuant des *valeurs*, selon les opuscules, il nous fallait comprendre cette première manipulation pour nous familiariser avec ce *sentiment linguistique* que nous cherchions à définir. Les premières constatations furent que Lucien alterne entre une *figura* ancienne et l'autre moderne, nous présentant tantôt l'une, tantôt l'autre, selon la situation linguistique de l'opuscule.

Tel fut le but de notre première partie : entrer en Lucien pour observer davantage ce qui chez lui fut jusque là laissé de côté. Ainsi sa vie, vue le plus souvent comme une carrière, nous est apparue avant tout comme celle d'un *professionnel de la parole*, tout entier tourné vers les virtualités des maîtrises de la langue grecque. Certes, doit-on le répéter, de sa vie on ne sait rien, si ce ne sont des allusions dispersées par lui-même dans certaines de ses œuvres ? Il s'agit bien là d'une volonté de se voiler. Mais ce qu'il laisse le mieux transparaître de sa vie, ce sont ses rapports aux langues dans certains épisodes à coloration biographique : l'apprentissage de la langue grecque, ses degrés de maîtrise, les contacts entre le grec et d'autres langues, enfin la perception de ces autres langues. A l'époque de Lucien, Athènes n'est plus le monde dans lequel on fait totalement sa vie d'homme grec cultivé. Lucien vit dans un monde dont les frontières ont éclaté depuis plusieurs siècles. Depuis le début du I^{er}s.d.n.è. au moins, les rapports linguistiques se sont accélérés. La vie de Lucien est à comprendre dans cette accélération : le

⁹⁵⁸ Cf. Actes des Tables Rondes "La koiné grecque antique I à IV", édités par Claude Brixhe et René Hodot.

⁹⁵⁹ Cf. Bechtel 1917 (1968), et Fraser-Matthews 1987-2000.

latin, langue de l'Empire, pèse sur la vie quotidienne ; les langues étrangères apportent de plus en plus de mots nouveaux ; enfin la koiné agit de plus en plus sur la littérature, non seulement dans les structures de la langue, mais aussi par son lexique, notamment technique et médical.

Comment un homme cultivé, au II^es.d.n.è., échapperait-il à toutes ces influences linguistiques, notamment quand il ne cesse de répéter son origine syrienne? Les éléments biographiques concernant Lucien dans certaines de ses œuvres reviennent toujours aux mêmes questions : que parlait-on ou disait-on dans les milieux qu'il fréquentait, et comment? De même, qu'écrivait-on, et avec quelle langue de visée? Et la réponse de Lucien sur le plan linguistique est toujours la même : évolution et modernité sont nécessaires et vont de pair. Et les éléments de la vie de Lucien présentent sur un mode anecdotique ce qui ne peut plus l'être : la multiplication des échanges linguistiques à l'échelle du monde méditerranéen, et au-delà sur la Lune et sous la mer... Ainsi ce que signalent ces notations (auto)biographiques sur l'importance de la langue grecque dans la vie de Lucien, ce sont à la fois les causes de l'intérêt linguistique dans sa vie, et en même temps ses conséquences. Ces remarques sont les indicateurs des changements linguistiques inévitables et en cours à l'époque de Lucien, et qu'il livre consciemment en guise de biographie.

De même, il n'est pas aisé de cerner le rapport du grec aux langues de non Grecs dans l'œuvre de Lucien, tant elles peuvent passer inaperçues. Mais elles sont là, toujours présentées à des moments cruciaux des opuscles. Il faut imaginer le bruissement des différentes langues dans la vie d'un écrivain comme Lucien pour comprendre combien il est sensible à cette dimension du monde. Ces langues de non Grecs représentent une *nouvelle barbarie*, mais en même temps un nouveau modèle civilisationnel pour l'hellénisme. Une énorme part de ces contacts relève certainement de la vie quotidienne. La littérature n'en retient qu'une part infime. Or cette part est *remarquable* chez Lucien. Il nous fait voir que, *mutatis mutandis*, une "internationalisation" linguistique est en progrès à son époque. D'innombrables étrangers (Scythes au premier rang, Romains, Gaulois, Egyptiens...) parlent le grec dans son œuvre, *hellénisent*. Et les hellénisants doivent aussi souvent parler la "langue des romains", Lucien le premier, tout en maîtrisant les différents niveaux de parler de l'hellénisme du temps : dialectes, koinés, langues littéraires ou techniques. Au milieu de ces rapports de forces linguistiques, la notion de *barbarie* et ses corollaires (éducation, acculturation, culture-*paideia*, etc...) est la liaison d'où jaillissent les forces de renouvellement linguistique, toutes celles susceptibles de révolutionner de l'intérieur la toute puissance de l'*atticisme* et de la *Mimésis*⁹⁶⁰. La *barbarie* n'est plus appréhendée par Lucien comme un mur : l'*en dehors* de la langue grecque est susceptible d'enrichir à tout moment la langue grecque, pendant qu'elle risque de s'appauvrir, malade, comme Lexiphanès, de l'intérieur. Aussi Lucien marque-t-il bien les limites d'*une autre barbarie*. Tout ce qui demeure querelle linguistique interne sur le passé de la langue grecque est *nouvelle barbarie*, *barbarie grecque*, ignorance de l'identité motrice et cinétique de la langue grecque. Et tout ce qui en dehors d'elle est amené à l'utiliser ou à entrer en contact avec elle prend une valeur réelle de *barbarie autre*, potentiellement enrichissante. Tout locuteur-scripteur qui n'est pas prêt à s'ouvrir, consciemment ou non, sur l'évolution, est un barbare nouveau. Lexiphane, incapable de franchir les frontières linguistiques de l'Attique, est un barbare nouveau. Lucien, qui les franchit et se le voit reprocher, est au contraire un *pepaideumenos*, fait partie déjà de l'évolution. Il est *barbare autre*. Les *barbares traditionnels*, si l'on peut dire, sont

⁹⁶⁰ Au sens où Bompaire 1958 la définit.

chez Lucien du côté de l'échange linguistique, de la *parole*, fondement de la grécité⁹⁶¹. Barbares externes, ils sont amenés à comprendre et à se faire comprendre. Même le soléciste, au fond (si on le conçoit comme un double de soi que Lucien s'oppose, sorte de *conscience linguistique réflexive*), est du côté de l'échange. En revanche Lexiphane ou le bibliomane ignorant ne comprennent rien, enfermés dans une autarcie intellectuelle stérile. Et pour expliquer la richesse de cette *barbarie autre*, le dialogue, et la forme courte, discontinue, imbriquée sur le plan narratif de l'opuscule en général, sont favorables à la mise en œuvre de l' "envol des paroles"⁹⁶².

Certes, chez Lucien, les étrangers parlent avant tout le grec, ne faisant ici ou là que distiller leur étrangeté linguistique. Mais ce tropisme linguistique, en apparence avant tout narratif, n'est pas secondaire. Signaler de manière liminaire ou cruciale l'échange linguistique entre un "non Grec" et un Grec prouve l'intérêt qui est porté à la barbarie sur ce mode. En simplifiant, nous pouvons dire que Lucien distingue deux registres de barbares : un registre interne à la langue grecque, qui se rattache aux non *pepaideumenoï*, maltraitant le grec alors qu'ils veulent en être les parangons et la panacée, définitivement imperméables à toute *paideia* authentique ; un registre externe, avec tous les locuteurs étrangers du grec, *pepaideumenoï* authentiques et en devenir.

Ces constatations nous ont amenés à une conclusion qui renforçait notre point de vue initial : si Lucien prend tant de soin à mettre en place sa *figura* multiple en jouant sur son nom, à donner des indications biographiques éparées qui ressortissent du domaine linguistique, à évoquer la barbarie avant tout sous l'angle de la langue, c'est qu'il exprime *un sentiment linguistique* qui est *une*, sinon *la*, poutre maîtresse de son *corpus*.

3. Sentiment linguistique ou sentiments linguistiques?

Nous avons donc cherché à définir les lignes de forces de ce *sentiment linguistique*. Bien sûr, *en soi*, le *sentiment linguistique* n'existe pas comme entité universelle, susceptible d'être mise en œuvre par chaque individu. Il ne s'agit pas d'un mécanisme défini de style ou de langue, simple, identifiable comme une figure de rhétorique par exemple. Il ne s'agit pas non plus d'un fantasme ou d'une manifestation contingente à un texte littéraire, et qui serait produite par le soupçon du lecteur, lequel trouverait là quelque chose plutôt que rien.

Le sentiment linguistique, tel que nous l'avons compris et défini en général et à propos des textes de Lucien, est un faisceau de notations qui se rapportent à la langue et dont les traits, dans le cas de Lucien, se regroupent en quelques grandes *catégories pratiques*. A ce moment de notre travail, nous voulons en rappeler les principaux éléments de définition :

—3.1 Le sentiment linguistique représente une expression parmi un questionnement général sur la langue grecque à l'époque de Lucien. La question de la philosophie du langage a été posée depuis longtemps ; la question purement linguistique, moins : Lucien cherche à faire naître cette réflexion. Sur ce plan, on est plus proche du *Cratyle* que de la *fantaisie*.

—3.2 Le sentiment linguistique est aussi l'expression d'une conscience de la complication et de la multiplication des rapports linguistiques. La situation dans laquelle l'archer scythe parle scythe chez Aristophane n'est pas du tout la même que celle de l'oracle d'Alexandre chez Lucien. Ce qui était possible linguistiquement dans le cadre de la Cité-Etat ne l'est plus dans le cadre de l'Empire romain.

⁹⁶¹ Cf. Brunet 1997, *passim*.

⁹⁶² Brunet 1997, 44.

—3.3 Le sentiment linguistique est chez Lucien la conscience des rapports linguistiques en flux continu. Le contact n'est plus l'exception, le merveilleux, l'extraordinaire, toutes situations qui ont amené l'homme grec à se définir au V^es.a.C. Les autres langues que le grec sont envisagées dans leur ampleur. L'échange linguistique n'est plus intermittent, mais continu.

—3.4 *Le sentiment linguistique est le sentiment du siècle.* Tous les fondements de l'évolution de la langue grecque sont en place : spécificités, contacts, concurrences, littératures⁹⁶³. Dans cette ambiance, il est naturel que l'*atticisme* soit perdant : étroit, limité, en période de multiplication des contacts, il perd sa suprématie. Mais il se maintient aussi là où il peut, dans la littérature et les cercles lettrés. La littérature *atticiste* du II^es.d.n.è. n'est certes pas une marge, mais elle n'est pas le tout non plus : dialectes, latin et koinés sont là, s'étendent, se renouvellent.

—3.5 Le sentiment linguistique est l'expression d'*une conscience individuelle*. La conscience de la *paideia* du V^es.a.C. est communautaire en un sens réducteur. L'*atticisme* du II^es.d.n.è. tendrait à pérenniser ce communautarisme et à faire croire à son universalité. Lucien pose tous les jalons pour 1) le "déconstruire" 2) passer à autre chose. Pas d'idéologie structurée chez lui, mais un *pragmatisme* à lire avec *pragmatisme* et qui s'impose *larvatus* par son efficacité. Que l'on songe à tout le lexique technique et les forgeries nécessaires à la prise avec l'époque, comme dans les *Histoires vraies*, et que l'*atticisme* ne peut fournir. L'Empire romain développe tout aux trois premiers siècles de notre ère, y compris la langue grecque.

—3.6 Le sentiment linguistique de Lucien est une prise de distances par rapport à l'*atticocentrisme* artificiel de son époque⁹⁶⁴. Tout le décor des opuscules, leurs thématiques, prennent soin d'adhérer en apparence à l'*atticocentrisme*. Il s'agit d'une forme visible d'*atticisme*, nécessaire pour calmer les foudres éventuelles des milieux où Lucien évolue. En vérité, sur le plan linguistique, les principaux repères prennent chez lui la direction opposée à celle de l'*atticocentrisme*. Le sentiment linguistique est centrifuge.

—3.7 Le sentiment linguistique de Lucien est une invitation au comparatisme⁹⁶⁵. Comment parle l'autre? Que dit-il? Le but est de situer et de relativiser la langue grecque par rapport aux autres langues : qui est en avance? Le latin? La koiné? Quelque chose montre-t-il déjà une conscience de la koiné comme paradigme de langues non grecques⁹⁶⁶? Certainement, et il faut penser que Lucien a conscience de cela.

—3.8 Le sentiment linguistique est la conscience des zones de rayonnement du grec et de ses modalités de contrôle : le bassin méditerranéen, en gros, avec à chaque fois des centres spécifiques, qui magnétisent et rayonnent cette spécificité. Ainsi Antioche, mais aussi le genre littéraire de l'Histoire, le motif des Enfers, la science, font résonner et rayonner le dialecte ionien tel qu'il est utilisé au II^es.d.n.è. La langue grecque est pour ainsi dire répartie en cantons, liés horizontalement ou verticalement. Ce cantonnement est perçu par la conscience linguistique de Lucien. Dans ces espaces, jusqu'à par exemple la "langue des carrefours"⁹⁶⁷, se trouve la marge de progression. Le sentiment linguistique a conscience des lieux de parole et des mécanismes de production de la langue. La norme haute, l'*atticisme* par exemple, représente comme une entité de contrôle destinée à exercer, si elle le peut à un moment *t*, une pression sur le reste du grec. Mais peut-on tout contrôler?

⁹⁶³ Cf. Actes des Tables Rondes "La koiné grecque antique I à V", édités par Claude Brixhe et René Hodot.

⁹⁶⁴ Cf. Delz 1950, *passim*.

⁹⁶⁵ Cf. e.g., *Les amours* ; *Toxaris*.

⁹⁶⁶ Cf. López-Eire 1998, *passim*.

⁹⁶⁷ *Comment il faut écrire l'Histoire*, 16.

—3.9 Le sentiment linguistique comprend l'*atticisme* comme une restriction de l'évolution. Ou bien la tyrannie des grammairiens fut aveugle et manqua de lucidité ; ou bien le grec ne nécessite pas de renouvellement. Lucien cherche à faire comprendre que, pour l'une ou l'autre raison, ou pour les deux, le grec sous sa forme "haute" va progresser vers un statut de *paradigme*.

—3.10 Le sentiment linguistique est celui d'une supériorité de ce qui prend ses distances par rapport à l'*atticisme*, c'est-à-dire de ce qui se rapproche de la koiné et de ses potentialités. C'est aussi le sentiment qu'il y a une possibilité de concurrencer réellement le latin dans cette voie si on admet l'évolution⁹⁶⁸. Tout repli serait *fatal* ; au lecteur de Lucien de saisir de quelle fatalité il s'agit.

Ayant ainsi défini *le sentiment linguistique* à partir des textes de Lucien et chez Lucien, nous devons ensuite confronter à nouveau cette notion nouvelle à un concept redoutable : l'*atticisme*. Était-il possible de comprendre autrement Lucien à partir de l'étude de ce rapport?

4. Atticisme

L'intuition de Lucien, on l'a vu, l'amène à se tourner vers certains éléments linguistiques qui sont tout sauf systématiquement attiques. Les notations qui correspondent à ce mouvement constituent une importante masse disponible, et libre dans sa dispersion dans les opuscules, par opposition à un système d'écriture, de culture, voire de parole, réglementé. Comment Lucien a-t-il traité cette *Weltanschauung* linguistique et culturelle qui s'obstinait à rester presque entièrement fermée sur elle-même : l'*atticisme*?

Lucien ne nomme pas cela ἀττικισμός. Le mot ne se trouve pas chez lui alors qu'il existe à son époque. On trouve, en revanche, dans la bouche de Lexiphanès, ἀττικίσις, à considérer avec précaution étant donnée l'ironie avec laquelle est traité *Montremots*. Cependant, en suivant l'usage de Lucien, nous avons distingué entre *atticisme* et *atticité*. Autrement dit, que pouvait recouvrir, sur un mode sérieux, le terme ἀττικίσις? Son utilisation ironique par Lucien n'était-elle pas le reflet d'un usage par ailleurs sérieux et correspondant à l'époque dans laquelle il vivait?

Nous avons, par ces questions, été conduits à l'exploration de deux dimensions de la langue grecque, dont l'ensemble du mouvement quotidien se déroule plutôt sur le plan des koinés. L'*atticisme* est certes bien en place, à l'époque de Lucien, au niveau des koinés à destination extra-régionale⁹⁶⁹ ; mais son épaisseur diminue à mesure que le temps passe. Il devient une norme qui se perd de vue, involontairement le plus souvent ; souvent volontairement, pensons-nous, dans le cas de Lucien. L'autre dimension, celle d'une *atticité*, relève d'une mise en place encore fragile, limitée à Lucien seul, individuelle ou presque, donc peu susceptible de se généraliser (A son époque ; mais on parlera de "Lucianisme" plusieurs siècles après lui, notion qui selon nous ne se limite pas au seul plan de la topique littéraire⁹⁷⁰).

En premier lieu, donc, l'*atticisme* en général, et celui du II^es.d.n.è. en particulier, se sont donc présentés à nous sans ambiguïtés. Les philologues lui ont accordé une place royale et le définissent comme un phare. Par comparaison, l'*ionisme* du II^es.d.n.è. est une *terra quasi*

⁹⁶⁸ Cf. Veyne 1999, *passim*.

⁹⁶⁹ Cf. Consani 1993, López-Eire 1993, Biville 1993, *passim*.

⁹⁷⁰ Cf. Lauvergnot-Gagnère 1988, *passim*.

incognita, explorée seulement ou presque du point de vue grammatical par la philologie allemande du XIX^e s.

Le risque analytique était bien sûr de ne voir que l'*atticisme* et d'en faire une pensée linguistique unique, par où toute la matière écrite et parlée passe forcément, alors qu'il n'est qu'une partie de la langue grecque. L'*atticisme* cependant correspond bien à un haut point de visée de langue plutôt écrite, mais aussi orale non improvisée. On reste dans la logique de l'ionien-attique comme langue rhétorique. Mais cette logique empêche les autres virtualités de la langue grecque de s'exprimer dans ces registres écrits et parlés de niveau assez élevé. L'*atticisme* est donc, au II^e s.d.n.è. la plaque la plus haute, mais aussi la plus ténue, d'un vaste ensemble, appelée à supporter seule toute la poussée des plaques inférieures, alors qu'elle n'en a pas vraiment les moyens à mesure que le temps passe.

En ce sens l'*atticisme* de Lucien comme celui du II^e s.d.n.è. demandaient à être considérés "*par-dessous*". Car toute la "*visibilité*" de l'*atticisme* "*par-dessus*" est trompeuse. Le phénomène est sous-tendu de réalités profondes, que l'*atticisme* peut effleurer, ressentir, mais ne pas entraîner. Lucien utilise consciemment, et même revendique cette part non-attique. Aussi une étude de l'*atticisme* du II^e s.d.n.è. qui ne prenait pas *aussi* en compte les situations de communication, et au moins les notions de *koiné* et de *latin*, était-elle forcément incomplète.

Certes depuis Denys d'Halicarnasse, l'influence de l'*atticisme* s'est en apparence étendue : il suffit d'énumérer les auteurs classés dans cette catégorie⁹⁷¹. Ces "*atticistes*" se ressemblent plus ou moins en regard de grands traits récurrents : style, lexique, utilisation de l'optatif, *etc.*... Bref il semble y avoir une certaine unité dans les productions littéraires des deux premiers siècles de notre ère, unité que l'on peut regrouper dans une catégorie pratique : *imitation de l'attique*. Comment cette catégorie ne serait-elle pas utilisée? D'ailleurs les éditeurs successifs du texte de Lucien n'ont-ils pas récrit des pans entiers de texte selon cette même catégorie? Que peuvent viser la *koiné* administrative ou la *koiné* impériale si ce n'est une certaine norme appelée "*attique*" qui lui garantit universalité et crédit? Des Anciens aux Modernes, l'*atticisme* fut d'abord perçu comme une norme haute, selon laquelle il fallait "*cadre*" sa langue de temps à autres, pour être dans la ligne quasi-politique (au sens d'une "*politique linguistique*") de l'*atticisme*.

Mais, alors que l'*atticisme* s'auto-régule et s'auto-observe, la *koiné* administrative ou la *koiné* impériale n'ont pas de grammaires ou de lexiques puristes, mais suivent un *usage*, souvent imposé par les nécessités de la situation de production (orale ou écrite). Personne, par exemple, ne cherche à mettre en cause ou à régenter la prose médicale de Galien. Mieux, c'est chez lui que l'on trouve des commentaires sur le vocabulaire *attique* ou *atticiste* qui n'arrive pas à suivre les nécessités de la description médicale⁹⁷². Ainsi les premières théories des philologues modernes à propos de l'*atticisme* du II^e s.d.n.è. ont-elles fini par *croire* que les œuvres des grammairiens avaient force de lois, comme, *mutatis mutandis*, les productions des "*Commissions de terminologie*" en France ou mieux, les lois linguistiques du Québec. Qu'en fut-il et qu'en est-il en réalité?

Cette *croyance*, nous avons choisi de la remettre en question dans notre compréhension de l'*atticisme* linguistique du II^e s.d.n.è. L'*atticisme* du II^e s.d.n.è. existe-t-il? N'est-il pas, aujourd'hui, ce que l'on en a fait petit à petit, notamment depuis le début du XIX^e s? On pourrait

⁹⁷¹ Cf. Schmid 1887-1897, *passim*.

⁹⁷² V. *Deuxième Partie*.

presque le considérer, *dans le cas du II^e s.d.n.è.*, comme pure (re)construction linguistique spéculative. Car que ne peut-on faire ou dire selon l'*atticisme*, qu'on soit Ancien ou Moderne? Que n'a-t-on pu faire dire ou dire sous couvert d'*atticisme*, quand on était un Ancien?

Lucien, par certaines de ses notations, apporte à plusieurs reprises des réponses à ces questions. L'idée récurrente est : tout est possible. En fait de règles, il n'y en a pas : qui a raison à propos du mot *apophras*? Celui qui parle le dernier, souffle Lucien. Son message est que l'utilisation du mot est déjà perdue de son temps, comme elle l'est pour la critique moderne qui cherche à y voir clair. Tous les coups sont donc permis. Et l'*atticisme* n'a aucune légitimité particulière à être norme ou régulateur de la langue. L'*atticisme*, non pas pour Lucien, mais dans sa logique, est une partie des données linguistiques du II^e s.d.n.è., même chez les écrivains dits atticistes.

Soulignons-le dans cette conclusion : à notre sens, dans la logique de Lucien, l'*atticisme*, dans toutes ses dimensions et au II^e s.d.n.è., est un point de vue partiel, parfois partial, qui peut être faussé, voire *une erreur* sur le chemin de la vérité. Lucien reconnaît cette *erreur* comme telle. Aussi, logiquement, invite-t-il, avec ironie très souvent, à ne prendre en compte l'*atticisme* que partiellement, ce qui signifie qu'il ne *croit* pas à son devenir.

5. Atticité

Pour comprendre Lucien, il fallait donc un autre mot qu'*atticisme*, qui ne soit ni tout à fait le même, ni tout à fait un autre, un autre cadre de réflexion sociolinguistique. A la lecture des textes de Lucien, nous avons proposé naturellement *atticité*, d'après ἀττίκισις, pour désigner une conception linguistique différente, à tout le moins déjà moins monopolistique.

Notre intention n'a pas été provocatrice. Je n'ai pas la prétention de m'ériger seul en destructeur d'un concept par ailleurs commodément fonctionnel dans ses grandes lignes. C'est après lecture, après consultation dans le *TLG* des passages où les mots de la famille de ἀττίκ- se trouvaient, que s'est présenté à moi ce concept. En étudiant ce qui chez Lucien constituait la spécificité de son rapport au grec ionien-attique, et en proposant de le nommer autrement, je savais que je touchais un point sensible. Si, petit-à-petit, j'ai choisi de présenter l'idée d'*atticité de Lucien*, cela repose sur différentes raisons.

Au II^e s.d.n.è., certains processus linguistiques tels qu'ils sont utilisés ou évoqués par Lucien réclament une appellation particulière. Lorsqu'on observe de près les notations qui les concernent, parler d'*atticisme*, sans plus, ne convient pas. Il nous a fallu parler d'autre chose : Lucien emploie le terme ἀττίκισις, que nous avons traduit par *atticité*. La meilleure raison de proposer ce mot est que, appliqué Lucien, souvent, *atticisme*, avec sa tendance à être employé de façon exclusive, ne convient pas parfaitement, ne recouvre pas le phénomène. Comme *atticisme*, le terme *atticité* est susceptible de susciter des controverses : soit. Nous les acceptons avec ce qu'elles pourront apporter de progrès.

Car *atticisme* dans son usage linguistique est un placage. Lucien ne l'utilise pas car le terme est connoté déjà de son temps. Dans l'Antiquité, il apparaît relativement tardivement ; de même, depuis deux siècles, il est une forme en *-isme* issue de la philologie reconstructrice allemande du XIX^e s. *Atticisme*, par anachronisme, s'applique ainsi mal à Lucien. En son temps, l'*atticisme* n'existe certainement pas avec une dénomination aussi marquée. On parlerait mieux

de *ce qui est attique* et de ce qui ne l'est pas.

Mais tout n'est pas non plus aussi cloisonné, comme nos relevés le prouvent. Parler d'un *atticisme* multidimensionnel chez Lucien, comme Bompaire 1993, est certainement l'approche la plus pertinente du terme *atticisme*. Mais la part non attique de l'ensemble de l'œuvre de Lucien, cet *en dehors* de l'*atticisme*, n'est alors pas prise en compte dans la définition de la part attique. Or cette part non attique existe avant et après ce qui serait l'apogée de l'*atticisme* dans la Seconde Sophistique. Cette dialectique, sans fin remise en cause, si l'on en a conscience, est au cœur de l'*atticité*. Nous pensons que Lucien a eu une claire conscience de cette dialectique. Poussons finalement le raisonnement : tout "écrivain" du II^es.d.n.è. visant un effet d'*atticisme* est condamné à rater du simple fait de son appartenance à son temps. Ou bien, alors, il reste sur ce ratage, ou bien il va de l'avant et modernise sa production, en tirant une "moëlle" attique : l'*atticité*. Lucien, d'ailleurs, évitant ἀττικισμός, ne se tourne-t-il pas aussi vers de petites périphrases, qui ont ἀττικός pour noyau, et désignent autre chose que l'*atticisme*?

Pour repenser l'*atticisme* et penser l'*atticité*, il nous a fallu revenir aussi, comme dans la recherche lexicale, à la racine de la notion. Nous avons ainsi défini cet *attique* comme partie de la *paideia* infiniment disponible pour, et susceptible de, créer de l'*atticité*. L'*atticiste*, par rapport à cela, est celui qui, produisant un écrit ou une parole, à un niveau donné, prétend correspondre totalement à ce fonds. Nous avons en revanche envisagé l'*attisant* comme celui qui tend vers ce fonds normé, sans prétention d'y adhérer totalement. Lucien, écrivain de l'*atticité*, est *attisant*, et non *atticiste*. L'*atticisme*, dans cette logique, relève d'une volonté monopolistique et systématique. Lucien, ne serait-ce déjà que par les formes courtes dans lesquelles il coule sa langue, ne relève pas de l'*atticisme*, mouvement qui tend constamment à instaurer fortement, à des fins d'hégémonie intellectuelle, un fonds linguistico-culturel (en gros celui du V^es.a.C.), dans l'écriture ou les paroles.

En ce sens, le terme clé et le plus utilisé chez Lucien est bien l'adjectif ἀττικός, qui a pu nous aider à distinguer chez lui *atticisme* et *atticité*. On ne peut attendre de notre auteur une distinction absolue et définitive. On pourra accepter, comme synthèse de la critique de l'*atticisme* à partir du III^es.a.C. jusqu'au III^e s.d.n.è., qu'il est un ensemble de règles, plus ou moins arbitrairement fixées, mais qui instaurent un contrôle de la langue à un certain niveau. Les règles sont dans leurs grandes lignes transparentes et communes. Bref l'*atticisme* peut être considéré comme un instrument de régulation de la langue.

En regard, l'*atticité* peut se définir comme ce qui échappe, en partie, en bonne ou mauvaise part, à ces règles, tout en respectant l'esprit de la langue grecque attique et de son fonds culturel. Dès que l'on s'élève dans le degré de personnalisation de l'écrit, d'individualisation de la mise en œuvre de la *paideia* (deux traits indéniables de Lucien), les règles se distendent et *ne peuvent pas* être respectées. Certains ratages visibles par rapport aux règles sont montés en épingle⁹⁷³, et se voient. Cela est volontaire de la part de Lucien. Mais la majeure partie de l'*atticité*, c'est-à-dire de la production, de l'échange, et du renouvellement linguistiques, s'effectue dans l'intimité des autres opuscules, voilée par quelques leurres. Comment empêcher de manier l'optatif avec plus de souplesse que cela n'est prescrit, d'élargir son vocabulaire, d'inventer des mots, etc... sans *atticisme* mais avec un *esprit attique*, soit avec

⁹⁷³ V. les opuscules (trop) visiblement consacrés à des mots : *Le soléciste* ; *Le pseudologiste ou sur le mot apophras* ; *Sur une faute commise en saluant* .

atticité, en distillant cela dans les œuvres?

Ce que Lucien montre aussi, c'est que ce qui est le plus éloigné échappe le plus au contrôle : les langues de contact et les langues des barbares. Elles sont ce qui est le plus susceptible d'entrer dans l'*atticité* et de renouveler l'*attique*. L'*atticisme* attire à lui de nombreux écrivains des premiers siècles de notre ère. Lucien s'en écarte relativement. Les *atticistes* ne créent pas, mais compilent, régulent, exercent une *veille linguistique*. Pas d'enrichissement culturel chez eux. L'*atticisant* est dégagé potentiellement des règles ; il mélange, et regarde au loin.

Dans l'*atticisme*, aucun jeu ; dans l'*atticité* du jeu dans tous les sens du terme. Aux textes arides et sans lendemain l'*atticisme* : songeons au texte écrit par Lexiphane ; aux textes novateurs, l'*atticité*. Car elle a pour elle l'originalité et une autre vision de la culture et de la langue. Elle saisit ce qui est bon à prendre : réinterprétation, vocabulaire, etc... Face à la stérilité de l'*atticisme*, l'*atticité* est à même de se développer par la masse de ce qui est à sa disposition : la koiné entre autres choses. Là où l'*atticisme* morcelle la vision de la langue et la hiérarchise, l'*atticité* accepte des synthèses que l'*atticisme* refuse. En fait, on pourrait aller jusqu'à écrire que la forme la plus pure de l'*atticité* échappe à l'*atticisme* : c'est le cas de l'*atticité* de Lucien. En outre l'*atticisme* ne peut influencer que sur un domaine précis de la langue : en gros, l'écrit et l'oral dans leur registre élevé ; mais pas totalement. D'autres domaines, l'oral plus commun, par exemple, lui échappent certainement en grande partie. En revanche, l'*atticité* est adaptable au vaste champ de l'oral ; elle est conjoncturelle, convertible ; difficilement cependant applicable à un seul champ. L'*atticité* se spécialisant risquerait à tout moment de devenir *atticisme*.

Entre l'*atticisme* et l'*atticité*, les agents et les mécanismes ne sont pas les mêmes. Certes une *atticité* "des carrefours" existe certainement. Mais chez Lucien, elle s'entend plutôt d'un registre supérieur. Voilà pourquoi l'*atticité*, chez Lucien, est mise en scène comme ne pouvant fonctionner pleinement qu'avec l'aide de la société, en action et en transformation. Qu'est-ce qui empêche, finalement, de laisser τ empiéter sur σ, d'utiliser ὑγιαίνειν plutôt que χαίρειν, d'employer ἀποφράς à propos d'une personne, de laisser commettre des "solécismes" qui reflètent l'usage et l'évolution etc...? S'agit-il au fond de propagande *atticiste*? Non. Lucien montre au contraire comment l'*atticité* est en marche, souvent par l'intermédiaire de la koiné. σ se plaignant de τ ne se plaint pas d'un *atticisme* prégnant, mais d'un risque de simplification analogique dû à la koiné.

L'*atticité* serait-elle alors un 'sous-*atticisme*', un *atticisme* incapable d'avoir pu s'appliquer totalement? C'est l'objection que nous pouvons voir facilement poindre : l'*atticité* existerait par impuissance d'*atticisme*, sporadiquement, et serait donc indéfinissable. Cette thèse ne semble pas recevable. Nous avons fait le choix de présupposer comme fondement, dans notre compréhension de Lucien, une démarche pédagogique simple. Il faut posséder toutes les cordes de l'*atticisme* pour atteindre à l'*atticité*, maîtriser le complexe pour le présenter et l'utiliser en allant à l'essentiel. En outre, l'*atticité* correspond aussi à un changement d'échelle, temporelle et spatiale. A la faveur du développement de l'Empire romain, il y a élargissement linguistique par facteur économique et géopolitique. Voir l'*atticité* comme une impuissance à se hisser au niveau de l'*atticisme* reviendrait à accorder trop d'importance à l'*atticisme*. D'ailleurs, l'élite littéraire post-lucianesque se confondra avec *des atticités*. Un pan de la littérature maintiendra un certain *atticisme*, mais la force vive, de renouvellement, des littératures grecques, se tournera vers

l'*atticité* ou les koinés⁹⁷⁴.

La *conscience linguistique* de Lucien nous est donc apparue comme celle d'une *atticité*, qui doit dépasser les facteurs artificiels de blocage de la langue grecque dans ses utilisations.

6. Cultures

Mais l'*atticité* a besoin d'un univers. La langue doit s'appuyer sur une *culture*. Les éléments de la culture grecque tels que Lucien les présente sont amenés dans un rapport étroit à la langue et à la notion de langue. La culture de l'homme hellénisant du II^es.d.n.è. dépasse l'*atticisme* et comprend l'*atticité*. Est-ce suffisant? Peut-on s'exprimer en grec sans un minimum de culture grecque? Quelle est alors cette *paideia* de l'homme grec du II^es.d.n.è.? C'est ce qu'il nous fallait nous demander dans un dernier temps et plus particulièrement à propos de Lucien.

Disons encore l'évidence : les temps ont changé, donc aussi les *façons de parler grec*. Dans notre dernière partie, nous n'avons pas compris la langue comme un ensemble de signes soumis à des règles (en gros, l'*atticisme*), mais comme l'instrument *véhiculaire* d'un ensemble de repères sociaux qui agissent dans les échanges interpersonnels. Cet ensemble, dans son fonds commun mythologique, économique, littéraire, scientifique, *etc...*, peut être appelé *culture*. A la langue de porter les *intentions* qui s'attachent à la mise en œuvre de cette *culture*. Or chez Lucien, la langue grecque et les notations qui se rapportent aux langues en général, contribuent certes à la mise en œuvre de la culture grecque classique, mais correspondent aussi à une manière de la penser.

La répartition de toute *culture* est assez simple, structurelle. Il y a ceux qui la possèdent, et ceux qui ne la possèdent pas. Lucien distingue ainsi les *pepaideumenoï* des *non pepaideumenoï*. Dans chaque univers culturel, il y a des niveaux de culture qui permettent telle ou telle maîtrise de la langue grecque ou d'autres langues. Les *pepaideumenoï* sont ainsi évidemment davantage préparés à l'*atticité* que les autres. Ils sont capables de comprendre l'absence de *culture* et de la définir. Mais ils sont surtout les développeurs de la *paideia nouvelle* nécessaire à l'*atticité*. Le contenu des pans de *paideia* grecque classique importe moins ici que sa capacité à influencer sur la langue grecque. Ce contenu est assez peu rénové par Lucien, et a été largement étudié. La puissance linguistique et conceptuelle de la *paideia* chez lui l'est moins.

Presque tous les éléments réunis dans les opuscules et qui présentent concrètement la *culture* lucianesque se rencontrent déjà dans la *paideia* du V^es.a.C.⁹⁷⁵ Les dieux, les lieux, les littératures, les arts, les étrangers... et surtout les langues! Tous ces traits apparaissent déjà sept siècles auparavant, et même chez Homère. On pourrait donc croire que les clés de compréhension de Lucien se trouvent dans le degré de fidélité aux éléments qu'il réutilise, et ainsi pour la langue. Mais une telle interprétation passe à côté de l'essentiel. La manière dont les éléments classiques sont réutilisés chez Lucien, "retournés" thématiquement le plus souvent, entremêlés, débouchent sur un ensemble d'idées⁹⁷⁶ radicalement en opposition avec celui des intellectuels de son temps sectateurs de l'*atticisme* ou écrivains techniques. Cela redonne à chaque élément pris à part une signification nouvelle. Ainsi en est-il pour les langues dans leur

⁹⁷⁴ Cf. e.g. l'œuvre de Plutarque ou bien les "romans grecs".

⁹⁷⁵ Cf. Delz 1950, entre autres.

⁹⁷⁶ Comment parler d' "idéologie de Lucien"?

rapport à la *paideia*, et pour le rapport du grec à la *paideia*. La plupart des écrivains du temps de Lucien (le cas de Plutarque mis à part) et du siècle qui précède s'efforcent de placer leur langue écrite et leurs notations métalinguistiques dans un cadre bien défini. En gros, il s'agit de celui que Bompaire a décrit : l'école et la répétition des classiques, l'apprentissage de la rhétorique, l'imitation des grands modèles, l'*atticisme* et la Seconde Sophistique. Les codes sociolinguistiques sont assez bien définis. Lucien utilise les mêmes codes, mais *autrement*.

Le mot-notion qui permet à Lucien de matérialiser linguistiquement la *paideia* est *hellenizein*. Le mot n'est pas une découverte de Lucien. Il le met simplement nouvellement en lumière dans des notations. Lucien nous fait comprendre l'*hellenizein* comme une abstraction idéale, servant de but visé, et agissant là où il apparaît comme signal de rapport entre la langue et la *culture*. Lucien, s'appliquant à jouer des choses et de la multiplicité des points de vue possibles, entraîne, avec l'*hellenizein*, son lecteur dans un tourbillon amusant, mais également déroutant. Les horizons d'attente volent en éclats quand les Luniens, par exemple, parlent grec. Cela est signalé sans insistance particulière par Lucien, parce que c'est justement cela qui est important. De nombreux érudits ont apporté leurs soins à trouver un cadre préexistant à Lucien. Le rapport entre langue et culture a ainsi été conçu pour lui le plus souvent dans le cadre de l'*atticisme* ou dans celui de la Seconde Sophistique, ou bien dans les deux en même temps. Il m'a semblé que, à pratiquer ainsi, on arrivait perpétuellement dans des impasses. Vouloir "classer" Lucien date certainement d'il y a très longtemps. En ce sens, je pense que, parmi les érudits, W. Schmid disposait de toutes les données pour démontrer combien le texte lucianesque tend en permanence vers un *en dehors* de l'*atticisme*. Il plaça cependant l'écrivain dans un ouvrage dont le maître mot était *Atticismus*.

Or les notations métalinguistiques chez Lucien, le maniement qu'il a de la langue, la présentation qu'il fait des langues des étrangers, bref le rapport entre la notion de langue et la notion de *culture*, indiquent que dans sa conscience linguistique ce n'est pas le contenu ni l'apparence qui sont originaux. Ce qui est original chez Lucien, c'est ce qu'il fait du contenu. Et il nous semble qu'il en est ainsi de toute sa pensée de la *paideia*. Voilà pourquoi on ne peut ni chercher ni trouver chez Lucien de discours idéologique en ce sens. Il faut en revanche être sensible aux différentes modalités d'émancipation de la fiction, de la *paideia*, de la langue grecque surtout, qui invitent le lecteur à penser par soi-même. Car s'il y a bien un point sur lequel Lucien a pris idéologiquement position sans se voiler, c'est celui de la *liberté*.

C'est pourquoi, en étudiant pour finir son utilisation du dialecte ionien, et en réfléchissant à l'*intention* qui la sous-tend, nous n'avons pu qu'être confirmé dans notre conception, à propos de Lucien, d'un sentiment linguistique à l'*œuvre*. L'utilisation qu'il fait de l'ionien n'insiste plus qu'en apparence sur le grand rapport attendu à Hérodote. Il s'agit du même rapport que celui qu'il entretient à l'*atticisme*. Tout est là, notamment sur les plans stylistiques et linguistiques, pour faire croire au respect et à la dette. Mais ces éléments sont présents chez Lucien pour recevoir un sens nouveau, celui d'une ironie pour ainsi dire omniprésente. C'est une nouvelle fois à la liberté que va la sympathie de Lucien. Le *mélange* permanent qu'il met en œuvre est ce qui produit la *dynamique lucianesque*. Or cette notion même de *mélange*, présente à tous les niveaux des opuscules, est fondamentalement anti-classique. La récurrence des notations et manipulations linguistiques chez lui s'oppose nettement à tout l'héritage de la littérature grecque des V^e et IV^e s.a.C. d'une part ; d'autre part à tous les cadres de la littérature impériale qui le précède ou lui est contemporaine. Voilà pourquoi

Lucien est à part.

Peut-on finalement remplacer à propos de Lucien un *-isme* par un autre et parler d'*individualisme* de l'écrivain pour succéder à l'*atticisme*? Il est difficile d'en décider. Il est certain que toutes les notations que nous avons étudiées reviennent à une ligne de force : l'écriture lucianesque est ouverte à tous les possibles, joue avec tous les aspects d'une *paideia* classique maîtrisée, se voit donc au bout du compte plus libre, au point que le terme de *fantaisie* peut bien lui convenir, au sens de créativité libre et imprévisible. Mais Lucien ne s'affirme pas en totale indépendance par rapport à la littérature de son temps et à la littérature grecque qui le précède. Il ne parle pas d'autre chose que ce dont on parle à son époque ; mais il en parle *autrement*, notamment pour toutes les raisons que notre travail a pu mettre à jour.

Ce qui est sûr, c'est que sa *création* est moins limitée, plus protéiforme, susceptible de se glisser dans plusieurs *figurae*. Et, dans cette *création*, son rapport à la langue grecque et aux langues est en permanence souligné. Son rapport aux canons de la littérature grecque est donc celui d'un *pepaideumenos* et se manifeste de plusieurs façons. Il en connaît les grands auteurs, qui lui fournissent des thèmes, des citations, des anecdotes, des exemples et des comparaisons ; il en connaît la pensée philosophique et politique, qui se manifestent par exemple dans ses traits de philosophie du langage ou dans son traitement du thème du pouvoir ; enfin il en connaît sa conception de l'homme, notamment dans son rapport aux dieux et à la religion. *Cependant il ne s'y soumet pas*. Les éléments classiques constituent pour lui une libération et un élargissement de l'horizon, non une nouvelle limitation. La séparation des styles et des genres à la manière des Anciens lui est également connue, mais il ne s'y soumet pas non plus. Chez lui les critères esthétiques volent en éclats, de même que les critères linguistiques. Le sens est alors clair : rien n'est incompatible. Mis au service du jeu, les contenus traditionnels apparaissent toujours ridicules et poussés vers l'absurde.

Le lecteur en vient alors souvent à s'interroger sur son degré de sérieux. Cela rend de nombreux pans de l'œuvre lisibles par un public qui cherche au premier chef le divertissement. Mais notre travail a voulu montrer combien son œuvre s'adresse certainement en réalité à une élite intellectuelle, fleur des *pepaideumenoï*, à même de saisir la *paideia* et ce qu'elle devient dans les opuscules. Le dessein de Lucien est clair : mettre en œuvre une ironie féconde, bouleverser les aspects et les proportions ordinaires, manifester la *réalité* par ce qu'elle ne peut plus être, bref mettre en avant dans l'écriture la liberté d'un individu sans pour autant tomber dans l'individualisme.

Dans cette affirmation de soi, le rapport de Lucien et des langues occupe une place fondamentale.

Annexe 1

**Reproduction de la liste de Schmid 1887-97 : "Von Lucian zuerst oder
allein gebrauchte Ausdrücke". (pp. 379 - 390)**

e) von Lucian zuerst oder allein gebrauchte
Ausdrücke.

Ἄβδηρόθεν.

** ἀγανακτέομαι.

** ἀγανακτικός.

ἀγκύριον.

** ἀγνώσσω Ep. sat. p. 407
ist eine irrtümliche Rück-
bildung aus dem homeri-
schen (Od. 23, 95) ἀγ-
νώσασκε, nach Lucian
auch von Musae. und Tri-
phiod. gebraucht.

ἀδέξιος.

** ἀεροδρομέω V. H.

** ἀεροκόρακες V. H.

** ἀεροκώνωπες V. H.

** ἀερομαχία V. H.

** ἀθηنيῶ.

** ἀθολός.

** αἰμόδιψος.

** Αἰολοκένταυρος V. H.

** ἀκεραύνωτος.

** ἀκέστρα.

** ἀκέστρια.

** ἀκόνδυλος.

** ἀκρατικός (Dem. enc. 509).

ἀκροκνεφές (nach dem he-
siodischen ἀκροκνέφαιος ge-
bildet?)

ἀκροποδητή.

** ἀκτέα.

** ἀκτινηδόν.

** ἀκωμωδῆτως.

** ἀλοτάργης.

** ἀλωπεξία.

** ἀμάραντος.

ἀμάχως.

** ἀμβλυπόος (Halc. 179).

** ἀμελήτη.

** ἀμέλλητος (das adv. auch
Pol.).

** ἀμετανόητος.

** ἀμοιβαίως.

** ἀμπελάνθη V. H.

** ἀμπελομιξία V. H.

** ἀμφιάσμα.

** ἀμοιβόσκομαι Trag.

** ἀμφιδάλπω Trag.

** ἀμφιστρόγγυλος (Hipp.
71).

** ἀναβαστάζω.

- ** ἀναθλος.
 ** ἀνακλάθημα (Oeyp. 112).
 ἀνακομάω.
 ** ἀναρραψιδέω.
 ** ἀνασκαλεύω (Astr. 372).
 ἀνατυλίττω (auch Clem. Rom. I, 31).
 ἀναχίω st. ἀναχίνυμι (Lex. 321: τοῖς ἀναχαῖσι).
 ** ἀνδρολογέω Alciphr.
 ** ἀνεμίδρομοι Ver. Hist.
 ** ἀνεξέργαστος.
 ** ἀνεξικάκως (Asin. 570).
 ἀνηγεμόνευτος.
 ** ἀνθοβραχύς (Am. 441).
 ** ἀνθοκρατέω.
 ** ἀνθολογία.
 ** ἀνθρακίας.
 ** ἀνθρωπομαχίριος (As. 574).
 ἀνθρωποποιία.
 ἀνθρωποποιός.
 ** ἀνίχνευτος (Am. 435).
 ἀντανδρος.
 ** ἀντεπαφίτημι.
 ** ἀντεπηχέω.
 ** ἀντεπιλαμβάνομαι.
 ** ἀντίγραμμα.
 ἀντίδοξος Aristænet.
 ** ἀντιθέγω.
 ** ἀγτιλοιδόρομαι (med.).
 ** ἀντιμαρτίρομαι.
 ** ἀντιμεθίσταμαι (pass.) Dem. enc. 519.
 ἀντισοφιστής.
- ** ἀντίστροφος seq. πρὸς.
 ** ἀντιφιλοσοφέω.
 ** ἀξιόρατος.
 ** ἄξιλος als Epithet. von ὄνος (Asin. 601).
 ἀπανθρακίω.
 ** ἀπανταχόθι Themist.
 ** ἀπειρόπλους.
 ** ἀπεραντολογία.
 ** ἀπευωνίζω.
 ** ἀπλατής.
 ** ἀπλήξ (Am. 457).
 ἀπλοϊκός (Schol. Ar. ran. 82).
 ἀποβλέπομαι (med.).
 ** ἀποδενδρόομαι Ver. Hist.
 ** ἀποθυννίζω.
 ** ἀποκαύλισις.
 ** ἀπόκομμα.
 ** ἀποκυλίω.
 ** ἀπολαλέω.
 ** ἀπομαίνομαι.
 ** ἀπομυκτίζω.
 ** ἀπόξυρος.
 ** ἀποσασηνίζω.
 ** ἀποσιτέω (As. 602).
 ἀποσμάω.
 ἀποσμικρύνω.
 ** ἀποσμύττω.
 ** ἀποσταλάζω (Am. 448) Syn.
 ** ἀποστεφανόω.
 ** ἀποστροφῆ βίου.
 ** ἀποσχολέομαι Charid. 630.

- **ἀπουρέω.
 ἀπροοιμίαστος.
 ἀργυραμοιβική.
 **ἀργυραμοιβικῶς.
 **ἀρθροκηδής.
 **ἀρκτῶς.
 **ἀρρενώω (Am. 419) Syn.
 **ἀρχίπλανος.
 **ἀρχιτεκτόνημα.
 **ἀσυγγύμναστος.
 ἀσυμπαγής.
 **ἀσφοδέλιος.
 **ἀτερψίη (Wort des Hera-
 klit V. A. 554).
 **ἄτοξος.
 **ἄτραγώδητος.
 **ἄτραυματίστος.
 **ἄτυμβος.
 **αὐθουμολογέομαι.
 **αὐταρκέω (Cyn. 543). Bei
 Isocr. p. 132 C wird jetzt
 ἀνταρκέω gelesen. Phryn.
 in Bekk. An. p. 12, 3
 führt das Wort an als
 gleichbedeutend mit ἐξαρ-
 κέω.
 **αὐτόκλαδος V. H.
 **αὐτολυρίζων.
 **αὐτόπους.
 αὐτόφωνος.
 **βακτροπρασσίτης.
 **βασαναστραγάλα.
 **βασκαίνω mit Genitiv
 (Philops. 61).
 βιβλιοκάπηλος.
- **βιωρελής (Am. 454) Alci-
 phr.
 **βόλβα (dus lat. vulva).
 βοστρυχηδόν.
 **βουστασία.
 **βραχυβλαβής.
 βρεφύλλιον.
 **βρωμολίγος.
 **βρωτέος.
 βωμολογικός.
 **γαλήνιος (Halc. 179).
 γεγωνός als neutr. part.
 perf. Gall. 702.
 **γειτόνησις.
 **γελάσιμος.
 **γλυφαῖον.
 **γονάτιον (Asin. 578).
 **γονυκαμψέπικυρτος.
 **γονυκαυσαγρούπνα.
 γραμμάτιον.
 **γυμνοδερκέομαι (Cyn.
 539).
 γυναικία.
 **γυνικομανής.
 **γυρίνη (bei Plato γυρίνος).
 **γύπινος.
 **δάδιον.
 **δεισιδιμόνως.
 **δεκαγονία.
 **δεκακυμία.
 **δεσμύω.
 **διαβουκολέω Themist.
 **διαβρεχής.
 **διάγγω.
 **διάδρομος, ἑ (Hipp. 6).

- **δισισχόνομαι.
 διακολλάω.
 διακυμνίνω.
 **διαμαγεύω (Am. 443).
 **διαμυλάσσω.
 **διαπυτεύω (Am. 415).
 **διαπυτνίω.
 διασιλλαίνω Alciphr. Jambli.
 **διαφεγγής (Am. 427).
 **διαφρευκτικός.
 **διαχάρισμα.
 **διεμφαίνω.
 δικαιολογέω im Aktiv
 (Tim. 120); die attischen
 Redner brauchen nur das
 Med.
 δικαστικῶς.
 **δικάστρια.
 **δικελλίτης.
 **δικόρυμβος.
 **δίκρανον.
 **δικωπία.
 **δισκοβόλος.
 **δισκόραξ.
 **δισκοφόρος.
 δοκός als Masculinum.
 **δοιδυκοφύβα.
 **δόνημα.
 **δραπετίσκος.
 **δραῖσις.
 **δρωπακίζω (vgl. Phryn.
 p. 405).
 **δυσσπόκριτος.
 **δυσσηνιόχητος.
 **δυσχάτοχος.
- **δυσκληρόνιστος (Am.
 440).
 **δυσραγής.
 **δωδεκαφόρος.
 **έβδομηκοντούτης.
 **έξδομηκοντούτης.
 έγγυμνάζω im Aktiv.
 **έγκοπεύς.
 **έγγελυωπός V. H.
 **έγχρέμπτωμα.
 **έγχρύζοντα, τά = τὰ
 δέοντα.
 **έγκυλίωμα (med.) Hipp.
 72.
 έκδιφρεύω.
 **έκθρηνέω.
 **έκνεάζω (Am. 434).
 **έκπέρουσι.
 **έκστάδιος.
 **έκστρατεία D. C.
 **έκτραπέζος.
 **έκτριαινόω.
 **έλασειώ.
 **έμβαστάζω.
 έμβραδύνω.
 **έμμαλλος (Cyn. 542).
 **έμπνοια.
 **έμπεδοῦσθαι med. (Hipp.
 70).
 **έμφρεύγω.
 έμφθέγγομαι.
 **έμφιλοχωρέω Alciphr.
 **έναλήθως.
 **ένεγγυάω.
 **ένεσπιάσμαι (Am. 410).

- **ένευσχολέω (Am. 436).
 **ένθεαστικῶς (das Adjektiv auch Pl).
 **έντειχίδιος.
 **έντεχνος.
 **έντραγυδέω.
 **έξαγορευτικός.
 **έξαπαρτάω.
 **έξαποφαίνω.
 έξάχειρ.
 **έξορκιστής.
 **έξωμίας.
 **έπανατρέχω.
 **έπηρεμέω (Am. 448).
 **έπιβομβέω Nonn.
 **έπιβραδύνω.
 **έπιβύουαι med. — das Aktiv hat auch Ar.
 **έπιδесμοχαρής.
 **έπιθέτης.
 **έπικαλαμάομαι.
 **έπικήριος.
 **έπίκοπον.
 **έπικορύσσομαι.
 **έπικράζω.
 **έπιμύθιον.
 **έπιμωκεύω.
 **έπινῶς = λίαν.
 **έπιπροωθέω (As. 578).
 **έπιρροθυμέω.
 **έπισβέννυμι.
 **έπισφραγιστής.
 έπιτεχνητός.
 **έπιτραπέζιος Eustath.
 έπιχαίνω.
- **έπιχαλαζῶ.
 **έπιχρειεντίζομαι.
 **έπιχραίνω.
 **έπιχρέμπτομαι.
 έπουριάζω transit. (sonst έπουρίζω).
 **έπώμιος (Am. 447) Alci-
 phr.
 **έρίδιον.
 έρμογλύφος.
 έρμογλυφική.
 **έρυμάτιον.
 **έρώτιον Aristæen.
 **έτσιρίζω act.
 **είβωλέω (Am. 415).
 **εύγλάγετος.
 **εύδαιμόνημα Stob.
 **εύθευεργής.
 **εύληκτος.
 **εύμήρυτος.
 **εύπεριάγωγος.
 **εύπερίπατος.
 **εύτακτής.
 **έφεστρίδιον.
 **ήμιέλλητην.
 **ήμιλευκος.
 **ήμιμάραντος Alciph. r.
 **ήμισοφος.
 **ήμισταδιατός.
 **ήμιστραπιώτης.
 **ήμιστρόγγυλος.
 **ήμιτέλεια.
 **ήμιφαιλος.
 **ήρακλείως.
 **ήσυχάζομαι med.

- ** θαλασσοπότης Ver. hist.
 ** θανατιάζω (Cobet will dafür θανατάω).
 ** θανατούσια Ver. hist.
 ** θαυματοποιώ.
 ** θερμαύστρίζω.
 ** θερμηγορέω.
 θηλυμίτρης
 ** θηρίωσις Eccles.
 ** θιασάρχης.
 ** θρυαλλίδιον.
 ** θυννειτικός.
 ** θυννώδης.
 ιματιοκάπηλος.
 ** ιματιοφυλάκω (Hipp. 73).
 ** ιπνοποιός Themist.
 ** ιππογέραννοι Ver. hist.
 ** ιππόγυποι Ver. hist.
 ** ιππομανία.
 ** ιριοειδής.
 ** καθανισμός.
 ** καθηλιάζω.
 ** καθυπισχνέομαι.
 ** κακομετρέω.
 ** κκλιλογέομαι med.
 ** καμινευτής.
 ** καραβοπρόσωπος Ver. hist.
 ** καρδιουλέω.
 ** καταβάπτω Geop. Hes.
 καταγυμνάζω.
 ** καταδυσωπέω Eust.
 ** κατάθελξίς.
 ** κατακλινοβατής.
- ** καταμαγεύω.
 ** καταπέθω.
 ** καταπομπεύω (Am. 438).
 ** κατάρραφος.
 ** κατασφάττω statt -σφάζω (Sacr. 536).
 ** κατάφλεξις.
 ** καταχάλαζάω.
 ** καταψηλαφάω (Asin. 582).
 ** καταυφραίνω (Am. 397).
 ** κκύλινος Ver. hist.
 ** κεγχριαῖος.
 ** κελευστός.
 ** κεντυρίδης.
 ** κερσίαξ.
 κινάβρα.
 ** κίττοποίητος.
 ** κλειδοφύλαξ Am. 412.
 ** κλειθρία (die ionische Form κληθρία bei Pherocyd.).
 ** κλεψίχολος.
 ** κληδόνισμα.
 ** κλινοχαρής.
 ** κλοπιμαῖος.
 ** κολαπτήρ.
 ** κολλάμφοκος.
 ** κολοκύνθινος Ver. hist.
 ** κόμρωμα.
 ** κοππαφόρος.
 ** κορδυβαλλῶδες πέδον.
 ** κορυβαντώδης.
 κοσκινηδόν.
 κρακτικός.

- ** κρεουργέω. |
 ** κρεουργία.
 ** κυαμοφαγία Ver. hist.
 ** κυζίστημα.
 ** κυμινεύω.
 ** κυνοβάλανοι V. H.
 κυτυίς.
 ** κωλυσιδρόμα.
 ** λαθρηδία.
 ** λαμπέτις.
 ** λαταγέω.
 ** λαχχνόπτερον V. H.
 λειοζύμων.
 ** λειπογνώμων.
 ** λεοντοκέφαλος.
 ** λεπτογνώμων.
 ** λεπτόγραμμος.
 ** λεπτόγραφος.
 λεπτολογέομαι med.
 ** λεπτοῦρης (Am. 441).
 λιθεδανός.
 ** λιθογλύφος.
 ** λιθοποιός Μέδουα.
 ** λυγρών V. H.
 ** λυχνίσκος V. H.
 ** λυχνόπολις V. H.
 ** μαίωτρα.
 μκννάριον.
 ** μαστιγώσιμος.
 ** μαχαιρίδιον.
 ** μεγαλοσμάραγος.
 ** μειρακεύομαι Alciphr.
 ** μεμψιμοιρία.
 ** μεταδιαιτώ.
 ** μετακαθέζομαι.
- μετακπαιδέω.
 ** μεταπέτομαι.
 μεταστέλλομαι.
 ** μετάχρονος.
 ** μετεξάνισταμαι.
 ** μηδαμόθι.
 ** μικραίτιος.
 ** μιξόλευκος.
 ** μισαλλάζων.
 ** μίσσηθρον.
 ** μισογότος.
 ** μισόπαις.
 ** μισοπονία (Astrol. 360). |
 ** μισόπτωχος.
 ** μισότυφος.
 ** μισοψευδής.
 ** μογισαψεδάφα.
 μωράω act. (Prom. 190).
 Das Medium braucht Ap.
 Rh., das Passiv Nicander.
 Die Form τὰ μωραζόμενα
 (Deor. conc. 535) scheint
 ausser bei Lucian nicht
 vorzukommen.
 ** μονοδάκτυλος Ver. hist.
 μουουργία (Ausdruck des |
 Pythagoras V. A. 543;
 ausserdem Astrol. 394).
 ** μουθίδιον.
 ** μουκίτινος Ver. hist.
 ** μωρόσοφος.
 ** νεαρῶς.
 ** νεκράγγελος.
 ** νεκραγωγέω.
 ** νεκρακαδημία Ver. hist.

- νεκρικός.
 ** νεκροστολέω.
 ** νεοδίδασκτος.
 ** νερτεροδρόμος.
 ** νεφελωτός Ver. hist.
 ** νησομαχία Ver. hist.
 ** νυκτίπλανος.
 ** ξυλοφορέω.
 ὀγδοηκοντούτης.
 ** ὀγκηθμός.
 οικονομέομαι (med.) Synes.
 ** οικουρικός.
 ** οίνοφαγία Ver. hist.
 ** ὀλβιόφρων.
 ὀλιγαρκής.
 ** ὀλιγοπασία.
 ** ὀλιγόσαρκος.
 ** ὀμαγέρων.
 ** ὀμόγραμμος.
 ** ὀμόνεκρος.
 ** ὀμοτιμία Eccles.
 ὀμοχρονέω.
 ** ὀνοματοθετέω Eust.
 Eccl.
 ὀξυκίνητος.
 ** ὀπισθόγραφος.
 ** ὀποσάπους.
 ** ὀρεοπολέω.
 ** ὀρχηστομανέω.
 ὀτεπερ καί.
 ** οὐρανογνώμων.
 ** ὀφιοόπους.
 ** ὀψιμαθές.
 ** παιδότριψ.
 ** παλίμπαις.
- ** παλιμρυής (Am. 399)
 Nomn.
 ** πάναξρος.
 ** πανλώβητος.
 ** παννυχίζομαι med.
 ** πανταχόθι.
 ** παπαιπαιάξ (die Com.
 haben παπαιάξ).
 ** παραδακρύω.
 ** παραπολύω.
 ** παραπύθια.
 ** παρασιτία.
 ** παρασκήπτω.
 ** παράχρους.
 ** παραδαλωτός.
 ** παρακδύω.
 ** παρεμβύω.
 ** παρεμποδίζω (Am. 413)
 Eccl.
 ** παρεμπόρευμα.
 ** παρεμφύομαι.
 ** παρηγορέομαι med. (Am.
 455).
 ** παρθένευσις.
 ** παροδοιπορέω.
 ** παρορχέομαι.
 ** πατροδώρητος.
 ** πεδότριψ.
 ** πεμματουργός.
 ** πεντάγραμμος.
 ** πεντακυμία.
 ** πεντασταδιατός.
 ** περιαγωγεύς.
 ** περιβύω Agathias.
 ** περίγραμμα = umgrenz-

- ter Ort; Aristænet. braucht
es = Umschrift.
- ** περιεσθίω Greg. Nyss.
** περίσφθος
** περικονδυλοπωροφίλα.
** περικραυής.
** περιπηδάω.
** πετρηδόν.
** πηλοπλάθος.
** πιθηκοφόρος.
** πιλοφορικός.
** πιττωτής.
** πολιώδης Alex. Aphrod.
** πολύαθλος Phot.
** πολυγονέομαι Greg. Nyss.;
ebenso πολυγονέω.
** πολυγύμναστος.
** πολυκέλαδος.
** πολυμάχητος (Cynic.
544).
** πολυμισής.
** πολυόμματος Eccl.
** πολυσθενής Quint. Smyrn.
** πολυσφόνδυλος.
** πολύψηφος.
** πομπευτής (Nec. 477).
** προακοντίζω.
** προαποκληρόω.
** προβουλευμάτιον Alci-
pbr.
προγαστρίδιον Etym. magn.
** προδπανάω Procop.
Caes.
** προδιαίτησις.
** προεχέω.
- ** προεμπίπλημι.
** προεπαφίημι.
** προεπιξενόομαι.
** προηγορία.
** προθρυλέω Nicet. Eugen.
** προκατάγομαι.
** προκατάκειμαι Heliod.
** προκατεσθίω.
** προογκάομαι.
** προοδέω.
** προορχηστήρ.
** προπαγής.
** προπείθω.
** προπορίζω.
** προσανάκλισις (Am. 431).
** προσαναράτω.
** προσεκπυρόω.
** προσεταιρίζομαι.
** προσκηρύττω.
** προσμυθολογέω.
** προσχέω activ.
** προταμιεύομαι.
** προτρεπτικῶς von dem
auch bei Pl. vorkommen-
den Adject.
** προὔπεξορμάω.
** πρόχρονος.
** πρόχωλος.
** πρωτόρριζος (Am. 419).
** πρωτοσπόρος Nonn. (Am.
432).
** πρωτόχνοος (Am. 457).
** πυκνόκαρπος (Am. 409).
πυργίον.
ρήσιμετρέω.

- **ρίνόσιμος.
 **σαφηνιστικός Greg. Naz.
 Phot.
 σησμοῦς.
 **σιδηρόπλαστος.
 **σιδηρόσπαρτος.
 **σιδηρόχαλκος.
 **σιταγωγέω.
 **σιταγωγία.
 **σκελετώδης.
 **σκοροδαμάχοι Ver. hist.
 **σκυτοτραγέω Aleiphr.
 σολοικία.
 **σοφόνους.
 **στερνοτυπία.
 **στροβητός.
 **στρουθοβάλανοι Ver.
 hist.
 συγγραφικός als Adjectiv:
 Greg. Nyss. (Pl. hat nur
 das Adverb)
 **συγκωμωδέω.
 **συμμαστιγώω.
 συμπαραβύω.
 **συμπαρακύπτω.
 **συμπαρανήχομαι.
 **συμπαρεισέρχομαι.
 **συμπαρίπταμαι.
 **συμπεριπλοκή.
 **συμπεριτρέχω Basil.
 **συμπρίω.
 **συνανακλίνομαι Eust.
 **συναναρριπτέω.
 **συνανασπάω.
 **συναναχρέμπτωμαι.
 **συναπειλέω.
 **συναποικίζω.
 συναπολάμπω.
 **συναπωθεῖω.
 **συνάριστος (Asin. 588).
 **συνδαίτης.
 **συνδιάκτορος.
 **συνδιαλύομαι (Dem. enc.
 524) med.
 **συνδιαπλέω.
 **συνδισκεύω.
 **συνεκλέγομαι.
 **συνεπιστέλλω.
 **συνευρίσκω Lexicogr.
 **συνεχθάζω.
 **συνοδοιπορέω.
 **συνοροφώ (Am. 409).
 **συνοχμάζω.
 **συντυραννοκτανέω.
 **συνωριαστής.
 **συριπμύς (statt συριγμός).
 συσπείρω τί τινι Geop.
 συχνάκις.
 **σφενδικίζω.
 **σφίγγιον.
 **σφυροπρησιπύρα.
 **σωματοφυλάκιον.
 **σωρείτης.
 ταρναντινίδιον Aleiphr.
 **ταχύδακρυς.
 **ταώνιος Ver. hist.
 **τεκνοφαγία.
 **τετραποδιστί.
 **τεττιγώδης.
 **τίληρη st. σίληρη.

- τριτανώδης.
 **τλήμα *st.* κλήμα. |
 **τραγοκουρικός.
 **τριμοιρίτης.
 **τρισάριθμος.
 τρισευδαίων.
 **τρισκαϊδεκάφορος *Ver.*
hist.
 **τρίχρωμος.
 **ύδατοποτέω.
 **ύδροφορία.
 **ύπάνειμι.
 **ύπέσειμι *Ach. Tat. - Eccl.*
 **ύπερακριβής.
 **ύπεραναιτίνω.
 **ύπεραντλέομαι.
 **ύπεραυγής.
 **ύπερβρύω.
 **ύπερεκτίνω.
 ύπερμέμορομαι.
 **ύπερευδαίων.
 ύπερήδιστος.
 ύπερκατηφής.
 **ύπερκηλέω (*Am.* 397).
 ύπερνήφελος *Eustath.*
 **ύπεροιδάω (*Am.* 457).
 **ύπερφυσάω.
 **ύπερφωνέω.
 **ύπέρψυχρος.
 **ύποβρυχάομαι (*Am.* 404)
Nonn.
 **ύποδειπνέω.
 **ύποδραματοργέω.
 **ύποικοδομέω.
 **ύποιμάζω.
- **ύποκαλέσσω.
 **ύποκρώζω.
 **ύποκωμωδέω.
 **ύπολακτίζω (*Asin.* 597).
 ύπόλιθος.
 **ύπόλιγνος.
 ύπόμισθος.
 **ύποξενίζω.
 **ύποπρίω.
 ύποτονθορύζω *Liban.*
 **ύποτραυλίζω.
 ύποθητεύω.
 **ύθητιοχέω *act.*
 **ύψόφορος (*sonst* ύψόφος).
 **φέλλινος *Ver. hist.*
 φενάκη.
 **φιλαπλοϊκός.
 **φιλόμαντις.
 **φορηθόν.
 φωταγωγός.
 **χθισινός *wird von Phryn.*
in Bekk. Anecd. p. 73, 4
als Parallelforn zu χθιζι-
νός angegeben; doch findet
man ansser bei Lucian nur
die Form χθιζινός.
 **χλοαυγής.
 **χλοαχτόκας.
 **χοίρινος.
 **χοιρίσκος.
 **χρησμοποιός. |
 **χρησμοφύλαξ.
 **χρησμοδικός.
 **χρυσολογέω. |
 **χρυσοποιός.

τιτανώδης.	**ὑποκαλέω.
**τλήμα st. κλήμα.	**υποκρώζω.
**τραγοκουρικός.	**ὑποκωμωδέω.
**τριμοιρίτης.	**ὑπολακτίζω (Asin. 597).
**τρισάριθμος.	ὑπόλιθος.
τρισευδαίμων.	**ὑπόλιγνος.
**τρισκαίδεκάφορος Ver.	ὑπόμισθος.
hist.	**ὑποξενίζω.
**τρίχρωμος.	**ὑποπρίω.
**ὑδατοποτέω.	ὑποτονθούζω Liban.
**ὑδροφορία.	**ὑποτραυλίζω.
**ὑπάνειμι.	ὑποφτεύω.
**ὑπείσαιμι Ach. Tat. Eccl.	**ὑφηνισχέω act.
**ὑπερακριβής.	**ὑψόροφος (sonst ὑψόροφος).
**ὑπεράνατίνω.	**ρελλίνος Ver. hist.
**ὑπεραντλέομαι.	ρενάκι.
**ὑπεραυγής.	**φιλαπλοϊκός
**ὑπερβρύω.	**φιλόμνητις.
**ὑπερεκτίνω.	**φορηδόν.
ὑπερμέμορμαι.	φωταγωγός.
**ὑπερευδαίμων.	**χθισίνος wird von Phryn.
ὑπερήδιστος.	in Bekk. Anecd. p. 73, 4
ὑπερκατηφής.	als Paralleiform zu χθιζι-
**ὑπερκαλέω (Am. 397).	νός angegeben; doch findet
ὑπερνήφελος Eustath.	man ausser bei Lucian nur
**ὑπεροιδάω (Am. 457).	die Form χθιζινός.
**ὑπερφυσάω.	**χλαυγής.
**ὑπερφωνέω.	**χλοητόκος.
**ὑπέρφυχρος.	**χοίρινος.
**ὑποβρυχάομαι (Am. 404)	**χοιρίσκος.
Nonn.	**χρησιμοποιός.
**ὑποδειπνέω.	**χρησιμοφύλαξ.
**ὑποδραματοουργέω.	**χρησμοδικός.
**ὑποικοδομέω.	**χρυσολογέω.
**ὑποϊμόζω.	**χρυσοποιός.

**χρυσόροφος (Cyn. 544).	**ψευδονέρων.
**χρυσόχειρ.	**ψυλλοτοξόται Ver. hist.
**χωρῆτις.	**ψυχίδιον.
**ψευδαλέξανδρος.	**ψυχροδόχος.
**ψευδαττικός.	**ψυχρολογέω.

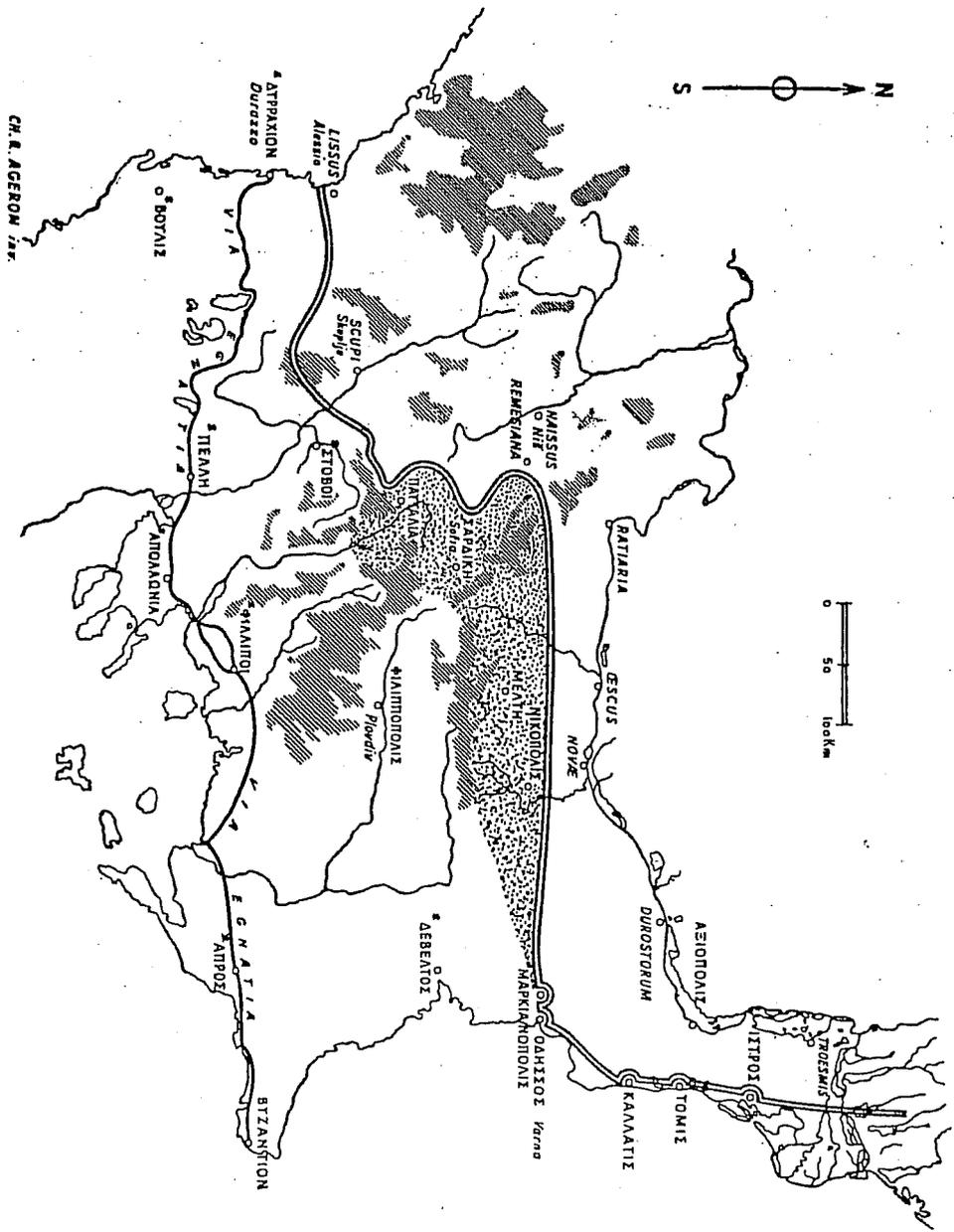
Annexe 2

(Annexe en complément de la p. 5)

**Reproduction de la carte de Marrou 1950
(Ed. 1957 en all. ; p. 375)**

Die Doppellinie bezeichnet die Grenze zwischen den Einflüßzonen des Lateinischen (im Norden und Westen) und des Griechischen (im Süden) im 2. Jahrh. n. Chr. Punktiert ist das Gebiet, in welches das Lateinische bis Ende des 3. Jahrh. vordrungen ist. Angekreuzt sind die Namen der römischen Kolonien, wo das lateinische Element allmählich durch den Hellenismus aufgesogen wurde. Schraffiert die Gebirgsgebiete über 1000 m Höhe.

Die Sprachgrenze im Römischen Reich



CH. R. ACERON / var.

Index 1

Passages cités des textes de Lucien

L'index se présente en deux colonnes. Il donne en premier lieu l'abréviation latine de l'opuscule, sur laquelle se fonde un classement alphabétique.

Sont donnés à la suite le titre en français de l'opuscule, puis son numéro dans notre édition de référence (Macleod 1972, v-viii, *Libellum ordo*).

Les numéros référencés immédiatement après ces mentions renvoient à des pages de notre travail où il est question d'un opuscule sans mention d'un passage particulier.

Les numéros en gras à gauche des colonnes renvoient aux paragraphes du texte de Lucien. Les numéros qui suivent renvoient aux pages de notre étude.

Abd. — Le fils déhérité — 54 : 164

7 : 156

8 : 156

9 : 156

11 : 228

29 : 165, 235

Adv.ind. — Contre un bibliomane ignorant — 31 : 100, 157, 172, 239, 245, 255, 258, 279, 285

1 : 257, 262, 281, 287

2 : 184, 191, 192, 287, 291

4 : 60, 257, 262, 263, 274, 275, 288

5 : 275, 278, 281, 287

7 : 100, 272, 288

16 : 211, 220

17 : 212

19 : 156, 278

20 : 60, 156, 230

21 : 278, 288

22 : 257, 265, 275, 286

23 : 55

24 : 156, 184, 187, 192, 275

25 : 156

26 : 184, 192, 193, 255, 265, 272, 286

28 : 272, 283

29 : 281

Alc. — L'alcyon ou sur les métamorphoses — 72

1 : 123, 302, 303

2 : 123, 378

Alex. — Alexandre ou le faux prophète — 42 : 39, 41, 92, 95, 99, 156, 157, 170, 297, 340

2 : 257, 266, 273, 387

4 : 228, 336

5 : 297

6 : 113, 114, 297

9 : 88

11 : 228

13 : 90, 297

14 : 129

17 : 278, 283, 288

18 : 88

22 : 279, 288, 297, 378

23 : 218

26 : 127, 297

33 : 29, 260

39 : 129

43 : 56, 232, 335

44 : 84, 129

45 : 227

48 : 68, 368

49 : 183, 190

51 : 80, 87, 92, 94, 112, 297

53 : 40, 92

54 : 30

55 : 20, 30, 233

Amor. — Les amours — 49 : 29, 156, 157, 174, 250, 388

2 : 250

3 : 128

6 : 250, 257

9 : 228, 231, 336

11 : 288

14 : 229

15 : 237

16 : 230

17 : 257

31 : 123

36 : 129, 314

43 : 130

45 : 236

53 : 238

Anach. — Anacharsis ou des exercices du corps — 37 : 98, 101, 157

1 : 214
7 : 166
14 : 305
16 : 91, 109, 156, 158, 159
20 : 167, 257, 259, 286
21 : 277
24 : 219
27 : 156, 158, 159
28 : 156, 158, 159
29 : 236
30 : 156
31 : 156
32 : 156, 158
34 : 88, 156
35 : 156, 158
40 : 156, 159

Apol. — *Apologie* — 65 : 41, 65, 66, 243
3 : 274, 275, 287

11 : 67
12 : 233
14 : 67, 68
15 : 64, 66, 67, 88, 166

Asin. — *L'âne ou Loukios* — 39 : 21, 157,
212, 215

2 : 234, 308
13 : 132
15 : 132
29 : 156
30 : 156
33 : 215, 235
38 : 123
41 : 226
44 : 82, 112
55 : 34

Astr. — *Sur l'astrologie* — 48 : 64, 108,
350, 353, 370, 373, 378

1 : 351

2 : 229
3 : 351, 376
4 : 354
5 : 351, 357, 376
7 : 376
10 : 315, 351
20 : 351
22 : 351
23 : 108, 352, 354, 378
34 : 376

Bacch. — *Dionysos* — 4 : 41

7 : 124

Bis acc. — *La double accusation ou les
tribunaux* — 29 : 22, 23, 80, 157, 339

2 : 156
3 : 156
9 : 183, 189
11 : 53, 339
14 : 21, 23, 57
17 : 156
21 : 230
27 : 24, 40, 41, 42, 64, 79, 80, 85, 111
28 : 42, 129
29 : 129
30 : 24, 310
31 : 129
32 : 41, 42, 63
33 : 22, 42
34 : 43, 181, 317, 318, 330

Cal. — *Qu'il ne faut pas croire à la
calomnie à la légère* — 15

16 : 56, 232, 335
22 : 160
24 : 130

Cat. — *L'arrivée aux enfers ou le tyran*
— 19 : 172

1 : 224
11 : 129
18 : 222
22 : 327
24 : 282
29 : 327

Char. — *Charon ou les contemplateurs* —
26

1 : 328
5 : 222
8 : 307
9 : 316
19 : 238
22 : 164

Charid. — *Charidèmos ou sur la beauté*
— 83 : 156

1 : 156
2 : 156
3 : 156
6 : 156
8 : 304
18 : 301

Cyn. — *Le Cynique* — 76 : 29, 157

19 : 278, 288
20 : 311

Dear.jud. — *Jugement des déesses* — 35

—

D.deor. — *Dialogues des dieux* — 79 :
101, 157, 254, 328

3, 1 : 303
4, 1 : 331
4, 3 : 228

12, 3 : 304

Dem.enc. — *Eloge de Démosthène* — 58 :
157, 305

7 : 305
10 : 156, 234
11 : 156
16 : 156
17 : 156
22 : 234
25 : 230
32 : 305
36 : 305
38 : 306
40 : 306
44 : 306
45 : 219, 306

Demon. — *Vie de Démonax* — 9 : 10

1 : 156, 307
2 : 258
3 : 130
4 : 308
6 : 4, 191, 258
12 : 255, 258, 286
13 : 255
26 : 171, 207, 258
28 : 280, 288
31 : 262
34 : 88
36 : 171
40 : 97, 134, 209, 279, 280, 288, 298, 299,
310
50 : 236

Deor.conc. — *Assemblée des dieux* — 52 :
42, 157, 298

1 : 76, 298
4 : 76, 303, 303
9 : 119, 298, 300
14 : 8, 77, 87, 99, 216, 217, 303
17 : 167
18 : 8, 216, 217

Dips. — *Sur les dipsades* — 60

7 : 156
8 : 156
9 : 156

D.mar. — *Dialogues marins* — 78 : 157,
254

4,3 : 156
7, 2 : 221

D.meretr. — *Dialogues des courtisanes* —
80 : 157, 254

2 : 156, 328
3 : 156
4 : 156
4, 3 : 174
7, 3 : 226
9 : 156
9, 2 : 88, 223
10, 2 : 9, 232
11, 4 : 174
13, 2 : 306

D.mort. — *Dialogues des morts* — 77 :
101, 156, 157, 254, 328

1, 2 : 278, 288
3 : 156
4 : 156
4, 1 : 224
4, 2 : 54
5 : 156
5, 2 : 302

6, 1 : 302
10, 4 : 225
10, 9 : 234
10, 10 : 232, 293
11, 5 : 54
12 : 64
12, 2 : 88, 303, 304
12, 3 : 306
13 : 64
13, 3 : 153, 154
13, 5 : 257, 267
14, 4 : 273
20, 2 : 57
20, 3 : 350
20, 10 : 63
22, 3 : 88
25 : 64
25, 2 : 117
25, 3 : 257, 267, 277, 287, 288, 326
27, 1 : 301, 302

Dom. — *La salle* — 10 : 64, 106, 107, 151,
157, 241, 284, 357, 358, 364, 375

1 : 241
2 : 257, 268, 271, 288
3 : 121, 127, 222
8 : 156
9 : 156, 231
10 : 375
15 : 59
16 : 127
17 : 59
19 : 127, 155
20 : 108, 350, 358, 363, 364
21 : 271, 286
23 : 222

Electr. — *A propos de l'ambre ou des
cygnes* — 6

—

Epigr. — Epigrammes — 85

1 : 30

23 : 230

41 : 128

58 : 53

18 : 51, 52, 64, 277, 287, 310, 350

20 : 156

21 : 156

22 : 156

28 : 156

29 : 156

31 : 172

Epist. — Lettres — 81

—

Eun. — L'eunuque — 47 : 29, 156

—

Fug. — Les fugitifs — 56 : 41, 157

1 : 156

6 : 77, 312

9 : 314

16 : 156

17 : 156

18 : 156

21 : 235

24 : 88, 184

26 : 378

27 : 214, 378

29 : 156

30 : 156

31 : 156

33 : 156, 226

Gall. — Le coq ou le songe — 22 : 157

1 : 227, 237

2 : 280, 283, 288

3 : 131

4 : 156, 350

5 : 156

11 : 220

13 : 350

Harm. — Harmonidès — 66 : 157

1 : 255, 313

3 : 257, 265

4 : 257, 265, 284

Herc. — Héraclès — 5 : 41, 84, 88, 101, 298, 325, 339

1 : 85, 115, 264, 372

2 : 306, 307

4 : 86, 115, 277, 284, 287, 307

Hermot. — Hermotimos ou sur les sectes — 70 : 29, 84, 101, 156, 157, 285, 385

5 : 230

13 : 41

14 : 41

15 : 41

21 : 156

24 : 101, 166

34 : 328

40 : 167, 168, 232

44 : 83, 297

54 : 28

58 : 231

59 : 234

73 : 222

74 : 222

77 : 224

82 : 166

Herod. — Hérodote ou Aétion — 62 : 22,
156, 364

1 : 108, 305, 350, 359, 363, 364, 375

2 : 350, 358, 359, 363, 364

3 : 53

7 : 364

8 : 358, 364

Hes. — Conversation avec Hésiode — 67 :
29

—

Hipp. — Hippias ou les bains — 3 : 106,
107, 214

4 : 219

6 : 220, 221

*Hist.conscr. — Comment il faut écrire
l'Histoire — 59 : 35, 64, 73, 156, 157, 172,*
214, 239, 333, 334, 341, 361, 368, 376

1 : 129, 235

2 : 271, 287

6 : 130

10 : 290

11 : 367

14 : 367

15 : 184, 195, 197, 355, 361, 362, 383

16 : 257, 266, 350, 355, 362, 363, 365, 367,
383, 388

17 : 231

18 : 323

19 : 108

21 : 20, 81, 118, 184, 194

23 : 231

24 : 45, 263

26 : 63

29 : 68, 366

32 : 282

37 : 43

41 : 43, 165

44 : 43, 131, 273, 283, 288, 340

45 : 91, 109

46 : 43

51 : 43

53 : 57

54 : 305

56 : 156

61 : 43

Icar. — Icaroménippe ou le voyage aérien
—24 : 160

2 : 160, 161, 230

9 : 214, 229

18 : 183, 189

20 : 122

24 : 88

27 : 31

Im. — Les portraits — 43 : 29, 35, 64, 156,
244, 254, 258, 360, 364, 370, 372

1 : 156

11 : 156, 257, 259, 260, 287

12 : 156

13 : 122

14 : 88

15 : 61, 108, 184, 244, 297, 350, 360, 361,
363, 365, 366, 369

16 : 156, 237, 257, 260, 266, 286, 287

19 : 311

J.conf. — Zeus confondu — 20 : 157, 172,
373

19 : 54

J.trag — Zeus tragédien — 21 : 75, 116,
157, 254, 373, 374

6 : 156, 158
8 : 76, 88, 317
13 : 87, 109, 117, 325, 329
15 : 9, 64, 124
16 : 125
27 : 125
28 : 92
32 : 64
40 : 327
42 : 89
46 : 214, 229
51 : 228
52 : 156, 158
53 : 76

Jud.voc. — Le jugement des voyelles — 16 :
13, 16, 108, 172, 210, 211, 212, 213, 241,
319, 341

2 : 331
3 : 331, 333
4 : 214, 331, 333
5 : 121, 241, 331, 333
6 : 331
7 : 184, 195, 196, 333
8 : 184, 333
9 : 212, 234
10 : 124
11 : 110
12 : 131

Laps. — Sur une faute commise en saluant
— 64 : 13, 16, 41, 69, 70, 80, 98, 106, 107,
120, 157, 172, 192, 206, 214, 284, 289, 302,
336, 342, 392

2 : 9, 333
3 : 333
4 : 333
8 : 9
12 : 333, 340
13 : 44, 81, 108, 112, 114, 333

14 : 91, 331, 333, 340
17 : 283, 288
18 : 129, 333

Lex. — Lexiphanès — 46 : 11, 13, 14, 29,
47, 69, 101, 106, 107, 108, 157, 168, 170,
172, 174, 200, 201, 202, 239, 240, 245, 320,
334, 335, 340, 341, 342, 386, 387, 389

2 : 219
3 : 184, 193
4 : 214
6 : 223
14 : 199, 200, 384
16 : 14, 333
17 : 272, 283, 333
18 : 333
19 : 180, 333
20 : 110, 156, 173, 180, 333
21 : 170, 333
22 : 333
23 : 183, 193, 282, 320, 333
24 : 142, 283, 288, 333
25 : 110, 117, 207, 333

*Liban.Salt. — Sur les danseurs (op. de
Libanius en réponse à Aristide) — 75 :*

—

Luct. — Sur le deuil — 40 : 157

10 : 183, 184, 190
13 : 130
21 : 311

Macr. — Les longues vies — 12 : 58, 157

2 : 257, 264
18 : 257, 265
23 : 58
28 : 17, 274, 286

Merc.cond. — *Sur ceux qui sont aux gages des grands* — 36 : 55, 65, 66, 67, 69, 80, 106, 107, 156, 171, 214, 245, 258

1 : 156, 214

2 : 214, 288

4 : 171, 257, 269, 271, 283, 287, 291

5 : 61, 214

10 : 80, 99, 108, 339

11 : 9, 281, 288, 289

13 : 257, 268

19 : 274, 286

24 : 81, 91, 109, 111, 129

25 : 257, 268, 281, 287, 318, 326

34 : 129

35 : 134, 183, 197, 277, 287

36 : 232, 271, 274, 286

37 : 225

40 : 276, 314

Musc.enc. — *Eloge de la mouche* — 7 : 64, 157

1 : 308

4 : 156

5 : 156

6 : 156

11 : 166, 183, 189

Nav. — *Le navire ou les souhaits* — 73 : 29, 96, 157, 265

2 : 9, 97, 114, 115, 254, 325

6 : 183

13 : 183

36 : 156

37 : 156

38 : 324

Nec. — *La nécyomancie ou Ménippe* — 38 :

9 : 129

13 : 275

17 : 330

18 : 129

19 : 64

20 : 8, 172, 217

Ner. — *Néron ou le percement de l'Isthme* — 84 :

—

Nigr. — *Nigrinos* — 8 : 20, 29, 156, 285, 372

2 : 214

7 : 126, 211

9 : 214

12 : 167

13 : 276, 286

14 : 129, 130, 275, 287

15 : 263

21 : 127

24 : 282

30 : 130

31 : 137, 181

33 : 282

35 : 126, 127

Ocyp. — *Ocypous ou l'homme au pied léger* — 74 :

78 : 378

79 : 378

89 : 226

136 : 378

137 : 378

138 : 378

139 : 378

Par. — *Le parasite ou que le métier de parasite est un art* — 33 : 157, 302, 372

2 : 166

10 : 301
16 : 235
39 : 165
42 : 126, 223
43 : 165
46 : 301
51 : 61
60 : 108, 378

Patr. enc. — Eloge de la patrie — 11 : 75,
115, 287

4 : 378
6 : 116, 257, 262
8 : 255, 268
10 : 75, 160, 378
12 : 378

Peregr. — Sur la mort de Pérégrinos — 55
: 20, 29, 144, 313

1 : 257, 309
3 : 70, 129
4 : 70
5 : 70
6 : 70
7 : 70
8 : 156
9 : 156
13 : 64, 308, 328, 331
19 : 266, 287, 311, 312
20 : 309
23 : 156
32 : 237
39 : 129
41 : 312

Phal. A — Phalaris A — 1 : 156, 304

1 : 166
2 : 257, 261, 287
6 : 304, 305
9 : 151
10 : 305
14 : 305

Phal. B — Phalaris B — 2 : 156

10 : 155

*Philopatr. — Philopatris (le patriote) ou
l'homme qui s'instruit* — 82 :

—

*Philops. — Les amis du mensonge ou
l'incrédule* — 34 : 84, 108, 121, 157, 296

3 : 183
6 : 126
7 : 184
9 : 108
16 : 51, 109, 296
18 : 220
20 : 220
31 : 83, 114, 297
33 : 122, 257, 269
34 : 98, 257, 270, 286, 296, 297
35 : 296
39 : 56, 156, 232, 335
40 : 156

Pisc. — Le pêcheur ou les ressuscités — 28
: 9, 20, 21, 25, 156

6 : 337
11 : 27
12 : 228
14 : 227
16 : 156, 257, 259, 286
19 : 26, 72, 111, 257, 260, 261, 287
20 : 27

22 : 191
23 : 63
25 : 42, 63
26 : 42, 129, 283
27 : 190
29 : 42
31 : 226

Podag. — La (tragédie de la) goutte — 69 :

74 : 374
172 : 230
199 : 375

Pro im. — Défense des portraits — 50 : 29,
35, 156, 157

—

Prom. — Prométhée ou le Caucase — 23 :

1 : 244, 327
2 : 108, 156
4 : 233
5 : 60
13 : 236

*Prom.verb. — A celui qui a dit 'tu es un
Prométhée en discours' — 71 : 10, 42*

1 : 184, 196
2 : 184, 191, 378
7 : 156

*Pseudol. — Le pseudologue ou sur le mot
apophras — 51 : 10, 13, 22, 55, 56, 69, 70,*
78, 98, 106, 107, 120, 157, 168, 172, 214,
216, 239, 241, 289, 302, 321, 334, 336, 338,
392

1 : 118
2 : 280, 288, 333
3 : 156, 257, 268, 333
4 : 27, 156, 237, 333
5 : 55, 70
6 : 70
7 : 70, 128
8 : 55, 106, 321
9 : 62, 106, 282, 321, 333
10 : 333
11 : 88, 89, 92, 183, 197, 321, 322, 323, 333
12 : 333
13 : 333
14 : 100, 109, 110, 119, 156, 193, 194, 331,
333

15 : 156, 183, 189, 333

16 : 61, 106, 333

17 : 333

18 : 255

19 : 55, 223

20 : 255

21 : 255, 333

22 : 255

23 : 333

24 : 167, 168, 169, 337

25 : 214

27 : 233, 255, 333

28 : 79, 255, 333

29 : 299, 330, 331, 333

31 : 156

Rh.pr. — Le maître de rhétorique — 41 :

11, 13, 84, 108, 131, 157, 172, 239, 292, 334

1 : 51, 53, 58, 166

3 : 221

6 : 156

9 : 90, 143, 333

10 : 143

11 : 59, 132, 156

13 : 233

14 : 59, 257, 263, 333

15 : 47

16 : 14, 47, 169, 184, 192, 193, 194
17 : 9, 47, 134, 169, 170, 257, 263, 269, 331, 333
18 : 47, 169, 333
19 : 47
20 : 14, 47, 123, 169, 289
21 : 47
22 : 289
23 : 47, 134, 135, 286
24 : 143, 224, 226
25 : 59, 143
26 : 143

Sacr. — *Sur les sacrifices* — **30** : 157

1 : 330
9 : 229

Salt. — *Sur la danse* — **45** : 29, 35, 137, 156, 157, 258

2 : 257, 266
3 : 276, 287
7 : 165
8 : 166, 309
10 : 309
17 : 313
23 : 257, 261, 287
27 : 127, 137, 156
34 : 164
35 : 156
36 : 156
37 : 167, 189
39 : 167, 183, 189
40 : 167, 183, 189
51 : 88
63 : 129
68 : 128
72 : 128
80 : 138, 233, 286
81 : 257, 266

Sat. — *Saturnales, Cronosolon, épîtres*

saturnales — **61** : 157

3 : 129, 317
11 : 156, 273, 287
12 : 156
14 : 156
15 : 156, 219, 273
16 : 273, 286
23 : 156
24 : 156

Scyth. — *Le Scythe* — **68** : 41, 77, 98, 156, 157, 168, 197, 198, 313

1 : 156, 257, 264, 314
2 : 156
3 : 72, 77, 78, 90, 184, 197, 300
4 : 72, 90
5 : 78, 314
7 : 184, 198, 310
8 : 310
9 : 77
10 : 184, 198, 257, 267, 287

Sol. — *Le soléciste ou le pseudosophiste* —
18 : 20, 21, 30, 31, 52, 53, 106, 107, 135, 136, 137, 139, 168, 172, 188, 239, 279, 289, 332, 334, 342, 387, 392

1 : 54, 135, 278, 279, 288
2 : 136, 174
3 : 136, 257, 263, 264
4 : 136, 339
5 : 290, 329
6 : 136, 184, 185, 187, 188, 290
7 : 184, 194, 195, 199, 206, 290
8 : 174, 291
9 : 136, 279
10 : 136, 174, 332

Somn. — *Le songe ou la vie de Lucien* —

32 : 46, 49, 64, 65, 258, 285

1 : 257, 264
2 : 220
3 : 225
5 : 47, 121, 228
7 : 220
8 : 46, 99
9 : 257, 259, 286
12 : 271
14 : 255, 259, 287
18 : 41, 221, 259

Symp. — Le banquet ou les lapithes — 17
: 29, 84, 157, 172

6 : 62
7 : 108
10 : 156, 255, 268
11 : 156
12 : 156, 214
15 : 214
16 : 128
17 : 107
18 : 83, 297
34 : 274, 287
40 : 107, 227

Syr.dea. — Sur la déesse syrienne — 44 :
64, 108, 350, 353, 368, 370, 371, 372, 373,
378

1 : 353, 354
2 : 352, 353
8 : 353
12 : 307, 311
14 : 353
16 : 311
17 : 126
19 : 353
22 : 350, 351
23 : 311
25 : 351
26 : 357
28 : 354

29 : 350, 353, 376
31 : 351
32 : 353, 372
33 : 351
35 : 308
39 : 357
40 : 351, 357
45 : 354
49 : 350
54 : 351
60 : 308, 352, 353, 354

Tim. — Timon ou le misanthrope — 25 :
42, 157, 172, 188, 189, 255, 349

1 : 349
7 : 183, 189
9 : 129, 183, 196
11 : 233
12 : 225
13 : 214, 276
18 : 229
21 : 378
23 : 9
26 : 156
27 : 156
30 : 183, 189
38 : 160, 161
42 : 217, 329
43 : 164
44 : 217
46 : 236
49 : 47, 62
50 : 8, 47, 62, 217
51 : 8, 47, 62, 217
52 : 47
53 : 47
56 : 228, 336

Timar. — Timarion, sur les épreuves — 86

:

—

Tox. — *Toxaris ou sur l'amitié* — 57 : 98,
101, 157, 313, 339, 341, 388

4 : 314, 315

5 : 74, 75

6 : 74, 75, 108

7 : 113, 114

8 : 64, 74, 75

9 : 74, 75, 315

10 : 312, 313

11 : 313

12 : 75

17 : 108

18 : 313

19 : 238

28 : 74, 75

34 : 313

35 : 61, 74, 75

36 : 156

37 : 156

43 : 220

51 : 74, 75

54 : 313

55 : 313

57 : 257, 269, 326

58 : 218

59 : 313

Tyr. — *Le tyrannicide* — 53 : 156

—

V.H. I — *Histoires vraies I* — 13 : 64, 172,
250, 255, 319, 324, 325, 349, 372, 388, 395

1 : 283, 284, 349

2 : 349

3 : 349

4 : 316

7 : 324

8 : 116, 336

9 : 336

11 : 316

12 : 214

20 : 30

21 : 327

22 : 166, 319, 329

23 : 236

28 : 30

29 : 131, 214

V.H. II — *Histoires vraies II* — 14 : 64,
121, 172, 250, 255, 319, 324, 325, 349, 372,
388

4 : 116, 325

5 : 336

7 : 319

9 : 214

12 : 131

17 : 89

20 : 214, 291, 349

21 : 349

22 : 108, 378

23 : 89, 299, 329

28 : 349

31 : 349, 350

34 : 349

46 : 116

47 : 349

Vit.auct. — *Les sectes à l'encan* — 27 : 49,
64, 157, 350, 353, 362, 363, 365, 374

1 : 257

3 : 108, 350, 362, 363

4 : 108, 350, 362, 363

5 : 108, 350, 353, 362, 363

6 : 108, 330, 350, 362, 363

7 : 166

9 : 223

10 : 100, 124

11 : 260, 286, 353

12 : 52

13 : 108, 362, 363

14 : 108, 350, 362, 363, 374

15 : 350

20 : 62

23 : 133, 233, 293

27 : 183, 189, 190

Zeux. — *Zeuxis ou Antiochos* — 63 : 184

1 : 95

2 : 184, 195

Index 2

Opuscules

Nous reprenons ici la liste des opuscules donnée par Bompaire 1994, suivant Macleod 1972 pour le *Libellum ordo*⁹⁷⁷. Cette liste présente le titre, en grec, de chaque opuscule, puis son titre en latin, l'abréviation de ce titre en latin, enfin une traduction du titre grec en français.

Cette reproduction s'entend pour la commodité de lecture de l'ensemble du travail. Elle complète notre *index des passages cités*.

Dans notre travail, nous avons utilisé selon le contexte les titres grecs, latins ou français, ou bien l'abréviation latine.

⁹⁷⁷ Cf. Macleod 1972, v-viii et Bompaire 1994, XLI.

Liste des quatre-vingt-six opuscules dans l'ordre du manuscrit *Vatic.90*, jusqu'au n°79. Sont donnés pour chaque opuscule, dans l'ordre: numéro; titre grec; transcription latine usuelle, abréviation latine (en général d'après *Liddell-Scott-Jones*); traduction française du titre (d'après Bompaire ou bien moi-même).

N.B. de Bompaire 1994: Le n°75, ouvrage de Libanios, doit être rangé avec les *adulterini*, incontestablement apocryphes (n°81-86). Parmi ceux-ci les n°s 81 et 86 ne font pas véritablement partie du corpus courant.

1. Φάλαρις Α	Phalaris prior	Phal.A	Phalaris A
2. Φάλαρις Β	Phalaris alter	Phal.B	Phalaris B
3. Ἡππίας ἤ Βαλανεῖον	Hippias seu Balneum	Hipp.	Hippias ou les bains.
4. Διόνυσος	Bacchus	Bacch.	Dionysos
5. Ἡρακλῆς	Hercules	Herc.	Héraclès
6. Περὶ τοῦ ἤλεκτρου ἤ τῶν Κύκνων	De electro s. cycnis	Electr.	A propos de l'ambre ou des cygnes
7. Μυίας ἤ ἔγκωμιον	Muscae Encomium	Musc.enc.	Eloge de la mouche
8. Νιγρίνου Φιλο- σοφία	Nigrinus	Nigr.	Nigrinos
9. Δημόνακτος βίος	Demonactis vita	Demon.	Vie de Démonax
10. Περὶ τοῦ οἴκου	De Domo	Dom.	La salle
11. Πατρίδος ἔγκωμιον	Patriae Encomium	Patr. enc.	Eloge de la patrie
12. Μακρόβιου	Macrobbii (Longaevi)	Macr.	Les longues vies
13. Ἀληθῶν Διηγημάτων Ι	Verae Historiae I	V.H.I.	Histoires vraies I

14. Ἀληθῶν Διηγημάτων II	Verae Historiae II	V.H.II.	Histoires vraies II
15. Περὶ τοῦ μὴ ῤαδίως πιστεύειν Διαβολῆς	Calumniae non temere credendum	Cal.	Qu'il ne faut pas croire à la calomnie à la légère
16. Δίκη Συμφώνων	Judicium vocalium	Jud.voc.	Jugement des voyelles
17. Συμπόσιον ἢ Λαπίθαι	Symposium (convivium) s. lapithae	Symp.	Le banquet ou les Lapithes
18. Ψευδοσοφιστῆς ἢ Σολοικιστῆς	Soloecista s. pseudosophista	Sol.	Le soléciste ou le pseudo- phiste
19. Κατάπλους ἢ Τύραννος	Cataplus s. Tyrannus	Cat.	L'arrivée aux enfers ou le tyran
20. Ζεὺς ἔλεγχόμενος	Iuppiter confutatus	J.conf.	Zeus confondu
21. Ζεὺς Τραγῳδός	Iuppiter Traegoedus	J.trag.	Zeus tragédien
22. Ὀνειρος ἢ Ἀλεκτρυών	Gallus s. somnium	Gall.	Le coq ou le songe
23. Προμηθεὺς ἢ Καύκασος	Prometheus s. Caucasus	Prom.	Prométhée ou le Caucase
24. Ἰκαρομένιππος ἢ Ὑπερνέφελος	Icaromenippus s. hypernephelus	Icar.	Icaroménippe ou le voyage aérien
25. Τίμων ἢ μισάνθρωπος	Timon s. misanthropos	Tim.	Timon ou le misanthrope
26. Χάρων ἢ Ἐπισκοποῦντες	Charon s. contemplantes	Char.	Charon ou les contemplateurs
27. Βίων Πράσις	Vitarum Auctio	Vit.auct.	Les sectes à l'encan
28. Ἀναβιοῦντες ἢ Ἀλιεύς	Piscator s. reviviscentes	Pisc.	Le pêcheur ou les ressuscités
29. Δὺς κατηγορούμενος	Bis Accusatus s. tribunalia	Bis acc.	La double accusation ou les tribunaux

30.Περὶ Θουσιῶν	De Sacrificiis	Sacr.	Sur les sacrifices
31.Πρὸς τὸν ἀπαίδευτον καὶ πολλὰ Βιβλία ᾧνούμενον	Adversus In-doctum et libros multos ementem	Adv.ind.	Contre un bibliomane ignorant
32.Περὶ τοῦ Ἐνυπνίου ἤτοι Βίος Λουκιανοῦ	Somnium s. Vita Luciani	Somn.	Le songe ou la vie de Lucien
33.Περὶ Παρασίτου ὅτι Τέχνη ἢ Παραστική	De Parasito s. artem esse parasiticam	Par.	Le parasite ou que le métier de parasite est un art
34.Φιλοψευδεῖς ἢ Ἀπιστῶν	Philopseudeis s. incredulus	Philops.	Les amis du mensonge ou l'incrédule
35.Θεῶν Κρίσις	Dearum Iudicium	Dear. jud.	Jugement des déesses
36.Περὶ τῶν ἐπὶ Μισθῶ συνόντων	De Mercede conductis	Merc. cond.	Sur ceux qui sont aux gages des grands
37.Ἀνάχαρσις ἢ Περὶ Γυμνασίων	Anacharsis s. de exercitationibus	Anach.	Anacharsis ou des exercices du corps
38.Μένιππος ἢ Νεκυομαντεία	Necyomantia s. Menippus	Nec.	La nécyomancie ou Ménippe
39.Λούκιος ἢ ὄνος	Asinus s. Lucius	Asin.	L'âne ou Loukios
40.Περὶ Πένθους	De Luctu	Luct.	Sur le deuil
41.Ῥητόρων Διδάσκαλος	Rhetorum praeceptor	Rh. pr.	Le maître de rhétorique
42.Ἀλέξανδρος ἢ ψευδόμαντις	Alexander s. pseudomantis	Alex.	Alexandre ou le faux prophète
43.Εἰκόνες	Imagines	Im.	Les portraits
44.Περὶ τῆς Συρίας Θεοῦ	De Syria dea	Syr. dea	Sur la déesse syrienne

45.Περὶ ᾠ Ορχήσεως	De Saltatione	Salt.	Sur la danse
46.Λεξιφανης	Lexiphanes	Lex.	Lexiphanès
47.Εὐνούχος	Eunuchus	Eun.	L'eunuque
48.Περὶ τῆς ᾠ Αστρολογίης	De Astrologia	Astr.	Sur l'astrologie
*49.ᾠ Ερωτες	Amores	Amor.	Les amours
50.ᾠ Ὑπερ τῶν Εἰκόνων	Pro imaginibus	Pro im.	Défense des portraits
51.Ψευδολογιστῆς ἢ Περὶ τῆς ᾠ Αποφράδος	Pseudologista s. de die nefasto	Pseudol.	Le pseudologue ou sur le mot <i>apophras</i>
52.Θεῶν ᾠ Εκκλησία	Deorum concilium	Deor. conc.	Assemblée des dieux
53.Τυρρανοκτόνος	Tyrannicida	Tyr.	Le tyranicide
54.ᾠ Αποκηρυτ -τόμενος	Abdicatus	Abd.	Le fils déshérité
55.Περὶ τῆς Περεγρίνου τελευτῆς	De Morte Peregrini	Peregr.	Sur la mort de Pérégrinos
56.Δραπέται	Fugitivi	Fug.	Les fugitifs
57.Τόξαρις ἢ Φιλία	Toxaris s. amicitia	Tox.	Toxaris ou sur l'amitié
58.Δημοσθένους ᾠ Εγκώμιον	Demosthenis Encomium	Dem enc.	Eloge de Démosthène
59.Πῶς δεῖ ᾠ Ἱστορίαν συγγράφειν	Quomodo historia conscribenda sit	Hist. co.	Comment il faut écrire l'histoire
60.Περὶ τῶν Διψάδων	De dipsadibus	Dips.	Sur les dipsades

61.Τὰ πρὸς Κρόνον κτλ .	Saturnalia etc.	Sat.	Saturnales, Cronosolon, épîtres saturnales
62.ᶜ Ἡρόδοτος ἤ ᶜ Ἀετίων	Herodotus s. Aetion	Herod.	Hérodote ou Aétion
63.Ζεῦξις ἤ ᶜ Ἀντίοχος	Zeuxis s. Antiochus	Zeux.	Zeuxis ou Antiochos
64.ᶜ Ὑπὲρ τοῦ ἐν τῇ Προσαγο- ρεύσει Πταίσματος	Pro Lapsu inter salutandum	Laps.	Sur une faute commise en saluant
65.ᶜ Ἀπολογία	Apologia	Apol.	Apologie
66.ᶜ Ἀρμονίδης	Harmonides	Harm.	Harmonidès
67.Διάλογος πρὸς ᶜ Ἡσίοδον	Disputatio cum Hesiodo	Hes.	Conversation avec Hésiode
68.Σκύθης ἤ Πρόξενος	Scytha s. hospes	Scyth.	Le Scythe ou le proxène
69.Ποδάγρα	Podagra/tragodo- podagra	Podag.	La (tragédie de la) Goutte
70.ᶜ Ἐρμότιμος ἤ Περὶ Αἱρέσεων	Hermotimus s. de de sectis	Hermot.	Hermotimos ou sur les sectes
71.Πρὸς τὸν εἰπόντα Προμηθεὺς εἶ ἐν τοῖς Λόγοις	Prometheus es in verbis	Prom. verb.	A celui qui a dit: “tu es un Prométhée en discours”
*72.ᶜ Ἀλκυῶν ἤ Περὶ Μεταμορφώσεων	Alcyon s. de transformatione	Alc.	L'alcyon ou sur les métamorphoses
73.Πλοῖον ἤ Εὐχάι	Navigium s. vota	Nav.	Le navire ou les souhaits
*74.ᶜ Ὠκύπους (Celeripes)	Ocypous (Celeripes)	Ocyp.	Ocypous ou l'homme au pied léger

*75. Πρὸς ᾠ Ἀριστείδην περὶ τῶν ᾠ Ὀρχηστῶν	De saltatoribus (Libanii ad Aristidem)	Liban. salt.	Sur les danseurs (op. de Libanius en réponse à Aristide)
*76. Κυνικός	Cynicus	Cyn.	Le Cynique
77. Νεκρικοὶ Διάλογοι	Dialogi Mortuorum	D. Mort.	Dialogues des morts
78. ᾠ Ἐνάλιοι Διάλογοι	Dialogi Marini	D. mar.	Dialogues marins
79. Θεῶν Διάλογοι	Dialogi Deorum	D. deor.	Dialogues des dieux
80. ᾠ Ἐταιρικοὶ Διάλογοι	Dialogi Meretricii	D. meretr.	Dialogue des courtisanes
*81. ᾠ Ἐπιστολαί	Epistulae	Epist.	Lettres
*82. Φιλόπατρις ἢ Διδασκόμενος	Philopatris s. qui docetur	Philopatr.	Philopatris (le patriote) ou l'homme qui s'instruit
*83. Χαρίδημος ἢ Περὶ Κάλλους	Charidemus s. de Pulchritudine	Charid.	Charidèmos ou sur la beauté
*84. Νέρων ἢ Περὶ τῆς ὀρυχῆς τοῦ ᾠ Ἰσθμοῦ	Nero s. de fossione Isthmi	Ner.	Néron ou le percement de l'Isthme
*85. ᾠ Ἐπιγράμματα	Epigrammata	Epigr.	Epigrammes
*86. Τιμαρίων ἢ Περὶ τῶν κατ' αὐτὸν Παθημάτων	Timarion s. quae passus sit	Timar.	Timarion, sur ses épreuves

Bibliographie des œuvres de Lucien

**Editions utilisées, consultées, ou de référence.
La présentation est faite par ordre chronologique.**

Nous choisissons ici de ne donner que les références d'éditions des œuvres complètes de Lucien. Les éditions de groupes thématiques d'opuscules ou d'opuscules seuls sont pour ainsi dire innombrables. Celles que nous avons consultées sont indiquées dans la bibliographie générale.

Les citations étendues de texte grec correspondent souvent, mais pas systématiquement, à des extractions du CD-ROM *TLG*, que nous avons remises en forme, retravaillées, et traduites.

1. Editions

Edition *princeps* (selon Chambry), Florence 1496 (non consultée).

Edition Hemsterhuys-Reitz, Amsterdam, 1743, avec trad.lat. de Gesner, notes et commentaires.

Lukians von Samosata, *Sämtliche Werke, aus dem Griech. übers. mit Anm. u. Erläuterungen* versehen von Christoph Martin Wieland, 6Bde, 1788-1789.

Ed. Lehmann, Leipzig, 1822-1831, avec trad. de Gesner.

Luciani Samosatensis opera ex recognitione Caroli Jacobitz, 1907-1913, avec scolies, Leipzig; ed. Teubner, 4 vol. 1851.

Dindorf, Leipzig, Tauchnitz, 1858.

Fritzsche, Rostock 1861-1882 (trois pièces seulement).

Lucianus recognovit Iulius Sommerbrodt, Berlin, 3Bde, 1886-1899, (15 pièces manquantes), édition reproduite par Didot (1884) avec traduction latine.

Nilén, Leipzig, 1906, Teubner.

Lucien, *Œuvres complètes*, Paris, Garnier, 1933-34 (3 volumes), *traduction seule*, traduction de E. Chambry. On trouve pp.17-18 du tome I la mention des éditions consultées par le traducteur, parfois un bref commentaire sur elles, et un bref descriptif de sa méthode de travail. "Il suit principalement les éd. de Dindorf, Sommerbrodt et Nilén. C'est la dernière traduction française complète."⁹⁷⁸

⁹⁷⁸ Cf. Bompaire 1993, *CLI*.

Lucian, in eight volumes, The Loeb Classical Library, ed. Oxford, Harmon, Kilburn, Macleod, 1913-1967.

Luciani opera, recognovit brevis adnotatione critica instruxit Macleod M.D., 4 vol., 1972-1987, OCT.⁹⁷⁹

Lucien, *Œuvres*, Introduction générale, Opuscules 1-10, Paris, 1993, texte établi et traduit par Jacques Bompaigne.

Lucien, *Œuvres*, opuscules 11-20, Paris, 1998, texte établi et traduit par Jacques Bompaigne.

Lucien, *Œuvres*, opuscules 21-25, Paris, 2003, texte établi et traduit par Jacques Bompaigne.

2. Scolies

Rabe, 1906 *Lipsiæ*, réed. 1971, *Scholia in Lucianum*, Teubner, Stuttgart.

3. Remarques

Dans l'optique de notre travail, il convient de rappeler ici deux points concernant le texte et les traductions de Lucien.

3.1 Un état des lieux extrêmement complet se trouve dans l'édition de la C.U.F de Bompaigne 1993, chapitre IV, pp. CXXIII-CLXIV.

3.2 Nous choisissons de reproduire ici la remarque F), p. CLXIII de Bompaigne 1993, en cela qu'elle marque explicitement une rupture dans l'approche du texte lucianesque. Cette remarque souligne en effet à plusieurs reprises quelle prudence doit être de mise quand il s'agit de mettre en relation *atticisme* et texte de Lucien. Notre thèse veut montrer que Lucien, dans son écriture, est toujours conscient de ce rapport entre l'atticisme et son maniement de la langue grecque. Le texte de Bompaigne est le suivant :

“Nous nous conformons aux règles suivantes concernant la langue de Lucien, qui n'obéit pas à des normes rigides. Nous suivons le *cod.* Γ ou, à défaut, Ω, sans donner les graphies d'autres mss, pour la répartition, assez variable, de ττ/σσ (la première forme étant prédominante), γν-/γνγν-, σνν-/ξνν-, εἰς/ἔς. De même pour l'emploi des formes οὔτως/οὔτω et du ν éphelcystique, parfois inutile devant consonne. Nous donnons les leçons de Γ pour l'élision (Γ ne cherche pas systématiquement à éviter l'hiatus) ou, à défaut, des mss anciens.

⁹⁷⁹ Il s'agit de notre édition de référence pour le texte grec.

Nous rétablissons partout l'iota souscrit et la coronis de la crase. On ne peut guère se fier aux mss, y compris Γ , pour choisir entre les esprits : nous ne donnons les leçons que si elles éclairent le sens (parfois, dans le cas des réfléchis). L'accentuation et la ponctuation sont également restituées, sauf s'il n'y a pas lieu de substituer un atticisme à la graphie de Γ (p. ex. γελοῖος). L'apparat ne fait pas état des fautes d'orthographe sans intérêt.

J'ai été prudent pour rectifier la syntaxe de Γ , sauf phénomènes évidents de graphie phonétique. La langue de Lucien est sur divers points éloignée de l'usage classique, par exemple la syntaxe de ἄν, l'emploi de l'optatif, du subjonctif, du futur de l'indicatif. Il ne faudrait pas le faire plus attique qu'il n'est : c'est le défaut de certains mss plus atticisants de la famille β , probablement retravaillée par la tradition."

Bibliographie générale

Notre bibliographie tient compte des ouvrages et articles parus jusqu'en Août 2005, moment à partir duquel ont commencé les révisions du manuscrit. Elle contient les références que nous utilisons dans notre travail et peut bien sûr être complétée par les outils usuels de recherche bibliographique, ainsi que par les bibliographies les plus récentes concernant Lucien, établies notamment par par deux synthèses importantes : Bompaire 1993, introduction à l'édition de Lucien dans la CUF, et Macleod 1994.

Actes de la Table ronde "La koiné grecque antique I, Une langue introuvable?", études réunies par Claude Brixhe, 1993, Nancy.

Actes de la Table ronde "La koiné grecque antique IV, Les koinés littéraires", sous la direction de René Hodot, 2001, Paris-Nancy.

Actes de la Table Ronde sur les modes dans les dialectes grecs, Verbum 2001/3, 23, numéro coordonné par René Hodot, Nancy.

Actes de la Table ronde "La koiné grecque antique V, Alterances codiques et changement de code", sous la direction de René Hodot, 2004, Nancy.

Actes du colloque international de Lyon: Lucien de samosate, édités par A. Billaut, Lyon, 1994.

Actes du colloque de Montpellier : Sens et pouvoir de la nomination dans les cultures hellénique et romaine, textes recueillis et présentés par Suzanne Gély, préface de Robert Combès, Séminaire d'étude des mentalités antiques, Université Paul Valéry, 1987.

Actes du colloque Rouenlac III, 1997 : Langues en contact dans l'Antiquité, Aspects lexicaux, A. Blanc, A. Christol éd., ADRA, De Boccard 1999.

Actes du colloque de Strasbourg : *ἙΛΛΗΝΙΣΜΟΣ, Quelques jalons pour une histoire de l'identité grecque*, Université des Sciences Humaines de Strasbourg, Travaux du Centre de Recherche sur le Proche-Orient et la Grèce antiques, édités par S. Saïd, 1989.

Actes du 7^e colloque du Centre de recherches mythologiques de l'Université de Paris X, textes réunis par Danièle Auger, Paris, 1995.

Adrados F. R., 1980-1997, *Diccionario Griego-Español (DGE)*, Madrid.

Alexandrie III^e s. av. J.C., *Tous les savoirs du monde ou le rêve d'universalité des Ptolémées*, Paris 2000.

Allinson F.G., 1886, "Pseudo-ionicism in the Second Century A. D.", *American Journal of Philology* 7, 203-217.

— 1926, *Lucian : satirist and artist*, New York.

Anderson G., 1976a, "Lucian, Theme and variation in the Second Sophistic", *Mnemosyne*, Suppl. 41.

— 1976b, "Studies in Lucian's comic fiction", *Mnemosyne*, Suppl. 43.

— 1976c, "Lucian's classics: some short cuts to culture", *BICS*, 58-59.

— 1976d, "Some alleged relationships in Lucian's opuscula", *AJPh* 97, 262-275.

— 1982, "Lucian, a sophist's sophist", *YCS* 27, 29-59.

— 1993, *The Second Sophistic. A cultural Phenomenon in the Roman Empire*, London/ New York

— 1994, "Lucian, Tradition versus reality", *ANRW*, 34-2, 1422-47.

Anlauf G., 1960, *Standard late Greek oder Attizismus? Eine Studie zum Optativgebrauch im nachklassischen Griechisch*, Köln.

Auden W. H., 1962, "Notes on the Comic", in *The Dyer's hand*, New York, 371-385.

Auerbach, E. *Mimésis, Dargestellte Wirklichkeit in der Abentandische Literatur*, Bern, 1946; éd. fr., *La représentation de la réalité dans la Littérature occidentale*, 1968.

Auger, D., *Actes du VIIe colloque du centre de recherche mythologique de l'Université de Paris X*, 229-240, Paris, 1995.

- Avery J. R., 1997, *Herodotean presences in Lucian*, Ph.D., Yale.
- Baldwin B., 1961, "Lucian as Social Satirist", *Classical Quarterly* 11, 199-208.
 — 1962, "The Pseudologists of Lucian", *Classical Review* 12, 2-5.
 — 1973, *Studies in Lucian*, Toronto.
 — 1983, "Four observations on the *Pro lapsu salutandi* of Lucian", *MAIA* 35, 49-50.
 — 1994, appendice à Macleod 1994: "Recent works (1930-1990) on some Byzantine Imitations of Lucian", *ANRW II*, 34, 2, 1362-1421
- Banfi E., 2004, "La "invenzione" della καθαρεύουσα e la permanenza dell'antico nella tradizione linguistica neogreca.", in R. Hodot éd. "La koiné grecque antique" V, *Alternances codiques et changement de code*", p. 101-153.
- Banniard, M., 2000, *Du latin aux langues romanes*, Paris.
- Baratin M., "Aperçu de la linguistique stoïcienne"
 — 1991, *L'analyse linguistique dans l'Antiquité classique*, Paris
- Baslez M.-F. et al., 1993: *L'invention de l'autobiographie*, Paris.
- Baslez M.-F. et André J.-M., 1993, *Voyager dans l'antiquité*, Paris.
- Bechtel F. 1917 (1968), *Die Historischen Personennamen des griechischen bis zur Kaiserzeit*, Halle.
- Bélis A., 1998, "Un Ajax et deux Timothée" in *REG* 111.
- Benveniste E., 1974, *Problèmes de linguistique générale II*, Paris.
- Berche A., 1987, *Recherche sémantique sur les verbes dénominatifs en -ίζω et -άζω tirés d'ethniques et de toponymes*, Mémoire de maîtrise, Nancy.
- Bernand A., 1991, *Sorciers grecs*, Paris.
 — 1995, *La carte du Tragique*, Paris.
- Bernays J., 1879, *Lucian und die Kyniker*, Berlin.
- Betz H., 1961, *Lucian von samosata und das Neue Testament*, Berlin.

- Billault A., 1991, *La création romanesque dans la littérature grecque à l'époque impériale*, Paris.
- 1994, “Une ‘Vie de sophiste’: le *Pseudologiste*”, in *Actes du colloque international de Lyon : Lucien de samosate*. (A. Billault éditeur)
- 1997, “Lucien et la parole de circonstance”, *Rhetorica* 15 (2), 193-210.
- Biville F., 1993, “Grec des Romains, ou latin des Grecs? Ambiguïté de quelques processus néologiques dans la koiné”, in *La Koiné grecque antique, I*.
- 1999, “Emprunts et productivité La branche latine du grec Βάλλω”, in *Langues en contact dans l'Antiquité, Aspects lexicaux*, A. Blanc - A. Christol éd. (*Actes du colloque ROUENLAC III, 6-2-97*) ADRA, De Boccard.
- Bizos M., 1966, *Syntaxe grecque*.
- Blair Edlow R., 1977, *Galen on Language and Ambiguity, An English Translation of Galen's 'De Captionibus (On fallacies)' with introduction, text and Commentary*.
- Bompaire J., 1958, *Lucien écrivain, imitation et création*, Paris; réed., Paris, 2000.
- 1975: Travaux récents sur Lucien, *REG*, 88, 224-229.
- 1983, “Le destin dans le *Zeus confondu* de Lucien de Samosate, visages du destin dans les mythologies”, 131-136, *Mélanges Jacqueline Duchemin*: centre de recherche mythologique de l'Université de Paris X, Trav. et Mém. *Actes du colloque de Chantilly*, publ. par Jouan F., Paris.
- 1988, “Comment lire *Les histoires vraies* de Lucien?” *Mélanges Le Bonniec*, 31-39, *Hommages à Henri le Bonniec, Res sacrae, Latomus* 201.
- 1993: “Quatre styles d'autobiographie au II^e s. après J.C.: Ælius Aristide, Lucien, Marc Aurèle, Galien”, in Baslez M.-F. et al.: *L'invention de l'autobiographie*, Paris, 199-209.
- 1994, “L'atticisme de Lucien”, *Actes du colloque international de Lyon*, 65-75.
- 1995, “Enfant et enfance chez Lucien”, *Actes du 7^e colloque du centre de recherches mythologiques de Paris X*.
- 1998, Lucien, *Œuvres*, op. 11-20, Paris, texte établi et traduit par Jacques Bompaire.
- Boulanger, A., 1923a, *Aelius Aristide et la Sophistique dans la province d'Asie au II^{ème} siècle de notre ère*, Paris
- 1923b, “Lucien et Aelius Aristide”, *Revue de Philologie*, 47, 144-151.

- Bouquiaux-Simon, O., 1965, *Les Lectures Homériques de Lucien*, Bruxelles.
- Bowersocks G. W., 1965, Augustus and the Greek world.
 — 1969, *Greek sophists in the Roman Empire*, Oxford.
 — 1985, "Philostratus and the Second Sophistic", in *The Cambridge History of Classical Literature I: Greek Literature*, 655-662 et 863-866.
- Bowie E. L., 1970, "Greeks and their past in the Second Sophistic", *Past and Present* 46, 3-41.
 — 1982, "The importance of sophists", *Yale Classical Studies* 27, 29-59.
 — 1989, "Hellenes and Hellenism in Writers of the Early 2nd Sophistic", in *Actes de Strasbourg*, 183-204.
- Branham, R. B., 1983, *Antonine Wit, a study of Lucian's seriocomic art*: Diss. Berkeley
 — 1985, "Utopian laughter: Lucian and Thomas More", *Moreana* 86, 23-43.
 — 1989, *Unruly eloquence: Lucian and the comedy of traditions*, London.
- Briand, M., 2004, "La rencontre de Lucien et Homère dans les *Histoires vraies*" in *Aussois* 2004.
- Brixhe C., 1984, *Essai sur le grec Anatolien au début de notre ère*.
 — 1988, "La langue de l'étranger non grec chez Aristophane", in *L'étranger dans le monde grec*, R. Lonis éd., 113-138.
 — 1988b, *Etudes d'archéologie classique*, VI, "L'Asie Mineure du Nord au Sud, inscriptions inédites", Brixhe-Hodot édd.
 — 1993, *Actes de la Table ronde "La koiné grecque antique I, Une langue introuvable?"*, études réunies par Claude brixhe, Nancy.
 — 1994, "Le thrace" in *Langues indo-européennes*, Paris.
 — 1996, *Actes de la Table ronde "La koiné grecque antique II, La concurrence"*, études réunies par Claude brixhe, Nancy.
 — 1998, *Actes de la Table ronde "La koiné grecque antique III, Les contacts"*, études réunies par Claude brixhe, Nancy.
 — 2001, "Un pidgin à Athènes, à la fin du V^e siècle".
 — 2001a, compte rendu de Leonid A. Gindin.—*Troja, Thrakien und die Völker Atkleinasiens: Versuch einer historisch-philologischen Untersuchung* (Innsbrucker Beiträge zur Kulturwissenschaft, Sonderheft 104), Innsbruck 1999.
 — 2004, "L'alternance codique ou quand le choix du code fait sens", Nancy.
- Browning R., 1997, "Von der Koine bis zu den Anfängen des modernen Griechisch", in

Nesselrath 1997, 156 sqq.

Brunet P., 1997, *La naissance de la littérature dans la Grèce ancienne*, Paris.

— 2001, *L'égal des dieux. cent versions d'un poème de Sappho*.

Bulletin épigraphique, 1987-95 ; 1997-2000 ; 2003, in *REG*, "Mots nouveaux et mots rares", listes établies par L. Dubois.

Burguière P., 1988, Soranos d'Ephèse, *Maladies des femmes*, tome I, livre I, *introduction, générale*, I à LXXIV, C.U.F.

Calvet L.-J., 1996, *La Sociolinguistique*.

— 1999, *La guerre des langues et les politiques linguistiques*, Paris.

Campanille, D., 2003, "Vivere et morire da sofista : Adriano di Tiro", *Studi Ellenistici XV*.

Cassin, B., 1995, *L'effet sophistique*, Paris.

Cassio A.C. (éd.), 1997, *Annali dell'Istituto universitario orientale di Napoli, XIX, KATA DIALEKTON, Atti del III Colloquio Internazionale di Dialettologia Greca*, Naples.

Caster M., 1937, *Lucien et la pensée religieuse de son temps*, Paris.

— 1938, *Etudes sur Alexandre ou le Faux Prophète de Lucien*, Paris.

— 2001, *Alexandre ou le faux prophète*, Paris (rééd.).

Cazevitz, M., 1989, "Hellenismos, Formation et fonction des verbes en -ἕζω et de leur dérivé", in *Actes de Strasbourg*, 9-16.

— 1991, "Sur la notion de mélange en grec ancien (Mixobarbare ou mixhellène?)", in *Mélanges Etienne Bernand, Annales littéraires de l'Université de Besançon*, 444, 121-139.

— 1994, "La création verbale chez Lucien" in *Actes du colloque international de Lyon*, 77-86.

— 1998, "Note sur le vocabulaire du privé et du public", *Ktema* 23, 39-45.

Chabert S., 1897, *L'Atticisme de Lucien*, Paris.

- Chantraine, P., 1933, (rééd. 1968), *La formation des noms en grec ancien*, Paris.
 — 1952, édition des *Indica* d'Arrien, CUF, 11-12, 16-19.
 — 1968 rééd. 1999, *Dictionnaire étymologique de la langue grecque, histoire des mots*, Paris ; supplément au dictionnaire, Alain Blanc, Charles de Lamberterie, Jean-Louis Perpillou.
- Chapman, J.J., 1931, *Lucian, Plato and Greek Morals*, Oxford.
- Christidis A.F., 2001, *Histoire de la langue grecque, des origines à l'Antiquité tardive*, Thessalonique.
- Christidis Dim. A., 1990, "Remarques sur le vocabulaire de la *Nékyomancie* de Lucien", *Hellenica* 41, 114-118.
- Christol M., Nony D., 1974, *Des origines de Rome aux invasions barbares*, Paris.
- Consani C., 1991, ΔΙΑΔΕΚΤΟΣ Contributo alla storia del concetto di "dialetto", Pise.
 — 1993, "La koiné et les dialectes grecs dans la documentation linguistique et la réflexion métalinguistique des premiers siècles de notre ère" in Brixhe 1993.
 — 2004, "Changements et mélanges de code dans le grec des premiers siècles de l'ère vulgaire : le cas de la Sicile" in R. Hodot éd. *Actes de la Table ronde "La koiné grecque antique V, Alternances codiques et changement de code"*, 45-63.
- Croiset M., 1882, *Essai sur la vie et les oeuvres de Lucien*, Paris
- Dalimier C., 1989, "Sextus Empiricus contre les grammairiens: ce que parler grec veut dire", in *Actes de Lyon*, 17-32.
- Dauzat P.-E., 2001, Introduction in "Lucien, *Alexandre ou le faux prophète*, texte établi et traduit par Marcel Caster", Paris.
- Deferrari, R. J., 1916, *Lucian's Atticism. The Morphology of the Verb*, Princeton.
- Delamarre, X., *Dictionnaire de la langue gauloise*, Paris 2001.
- Delcor, M., 1987, "La nature du coq sacré du *Dea syria*, §48", *Semitica* 37, 57-61.
- Delz J., 1950, *Lukians Kenntnis der Athenischen Antiquitäten*, inaugural-Dissertation zur Erlangung der Doktorwürde der Philosophisch-Historischen Fakultät der

Universität Basel.

- Desbordes, F., 1989, “*LATINITAS*: constitution et évolution d’un modèle de l’identité linguistique”, in *Actes du Colloque de Strasbourg*, 33 sqq.
— 1991, *L’analyse linguistique dans l’Antiquité classique*, Paris.
- Desideri P., 2003, “Roma e la Grecia : una cultura per due popoli”, *Studi ellenistici XV*.
- Dihle A., 1957, “Analogie und Attizismus”, *Hermès* 85, 170-205.
— 1977, “Der Beginn des Attizismus”, *AA* 23, 162-178.
— 1989, *Die griechische und lateinische Literatur der Kaiserzeit. Von Augustus bis Justinian*, München.
— 1994, *Die Griechen und die Fremden*, München.
- Dirven, L., 1997, “The author of *De Dea Syria* and his cultural heritage”, *Numen* 44 (2), 153, 179.
- Dobias-Lalou C., 2001, “De l’optatif comme mode de luxe dans l’usage épigraphique”, *Verbum*, tome XXIII, N°3, 2001, 269-280.
- Dodds, E.R., 1959, réed. 1977, *Les Grecs et l’irrationnel*, Paris.
- Doehring P., 1916, *De Luciano Atticistarum irrisore*, Rostock.
- Drettas G., 1997, *Aspects pontiques*, Paris.
- Dubel S., 1994a, *Décrire et interpréter les œuvres d’art. L’ecphrasis dans la littérature grecque ancienne, IIIe s.a.C, IIIe s.p.C.*, thèse de doctorat, Nanterre.
— 1994b, “Dialogue et autoportrait: les masques de Lucien”, in *Actes de Lyon*, 19-26.
— 1997, “L’interpolation dévorante ou le texte introuvable: le Bouclier d’Héraclès”, *Lalies* 17, (Session d’Aussois, 2-7 septembre 1996), 113-123.
— 2000, *Fiction d’auteur? Le discours biographique sur l’auteur de l’Antiquité à nos jours*, en collab. avec Rabau S.
— 2001, *Portrait d’un amateur d’art antique: Lucien de Samosate*
— à paraître: *Décrire et interpréter les œuvres d’art: L’ecphrasis dans la littérature grecque hellénistique et impériale*, coll. “Etudes de littérature ancienne”, Les Belles Lettres.
- Dubois, L., 1987-95 ; 1997-2000 ; 2003 ; “Mots nouveaux et mots rares”, listes établies par, in *REG, Bulletin épigraphique*.

- Dubuisson M., 1984-86, "Lucien et Rome", *Anc. Society* 15-17, 185-207, Louvain.
 — 1989, "GRAECUS, GRAECULUS, GRAECARI: L'emploi péjoratif du nom des grecs en latin", in *Actes de Strasbourg*, 315-336.
- Dufour P., 19.., *La pensée romanesque du langage*.
- Dumont, J-P., 1993, "Sur le rire des philosophes" in *Lucien, Hermotime ou comment choisir sa philosophie?*, Paris.
- Duval P.-M., 1976, *Les dieux de la Gaule*, Paris.
- Eco U., 1985, *Apostille au Nom de la rose*, Paris.
- Edmonds J.M., 1958, "Marginalia selecta", *CQ* 52, 124-130.
- Etudes d'archéologie classique*, VI, 1988, "L'Asie Mineure du Nord au Sud, inscriptions inédites", Brixhe-Hodot édd.
- Feldman A.B., "Lapsus linguae in latin comedy", *CJ* 57, 1962, 354-355.
- Fischer K. D., 1959, "Ionisms- a trademark of the ancient medical profession?", *Liverpool classical monthly*.
- Flacelière R., 1987, "Introduction générale" aux *Œuvres morales* de Plutarque, C.U.F, Paris.
- Flobert, P., 1986, "La théorie du solécisme dans l'antiquité. De la logique à la syntaxe.", *RPh* 60, 173-81.
- Follet S., 1989, "Divers aspects de l'hellénisme chez Philostrate", in *Actes de Strasbourg*, 205-216.
- Fraser P.M., Matthews E., 1987, *A lexicon of Greek Personal Names. I. The Aegean Islands, Cyprus, Cyrenaica*, Oxford.
 — 1997, *A Lexicon of Greek Personal Names. III A. The Peloponnese, Western Greece, Sicily and Magna Graecia*, Oxford.
 — 2000, *A Lexicon of Greek Personal Names. III B. Central Greece*, Oxford.
- Frösen, J, 1974, *Prolegomena to a study of the Greek language in the first centuries A.D.: The problem of Koiné and Atticism*, Helsinki.

- Galernika B. L., 1959, *Les nouvelles scythiques de Lucien*, Leningrad.
- Galien, 1821-1833, *Claudii Galeni opera omnia, editionem curavit C.G.Kühn*,
Reprographischer Nachdruck der Ausgabe Leipzig 1821, 1964-1965
Hildesheim.
- Garcia valdes, M., 1997, "Estudio critico-textual de *Adversus Indoctum* de Luciano",
Emerita.
- Genton P., 1996, *L'Epilepsie*, Paris.
- Georgiadou A.—Larmour D. H. J., 1994, "Lucian and Historiography: 'De Historia
Conscribenda' and 'Verae Historiae'", *ANRW II*, 34, 2, 1448-1509.
—1998, "Lucian's science fiction novel *True histories*, interpretation and
commentary", *Mnemosyne Suppl.* 179.
- Gernet, L., 1968, réed. 1982, *Anthropologie de la Grèce antique*, Paris.
- Gindin L.A., 1999, *Troja, Thrakien und die Völker Altkleinasiens: Versuch einer
historisch-philologischen Untersuchung* (Innsbrucker Beiträge zur
Kulturwissenschaft, Sonderheft 104), Innsbruck.
- Gippert J., 1997, *Index Galenicus, Wortformenindex zu den Schriften Galens*, Dettelbach.
- Glare P. G. W., 1996, *A Greek-English Lexicon: Revised Supplement*, Oxford.
- Godefroy F., 1982, *Lexique de l'ancien français*, Paris.
- Gourevitch D., 1988, Soranos d'Ephèse, *Maladies des femmes*, tome I, livre I, *introduction
générale*, I à LXXIV, Paris.
- Grimal P., 1958, "Histoire véritable", in *Romans Grecs et Latins présentés, traduits, et
annotés par Pierre Grimal*, Bibl. de la Pléiade.
- Grube C.M.A., 1965, *The Greek and Roman critics*, Londres.
- Guillaumont F., "Lucien et la divination", *Etrusca disciplina* 7.
- Hall J., 1981, *Lucian's satire*, New York.

- Halpern S., 1962, "The first exploration of a slip of the tongue", *CJ* 57, 355-358.
- Harsing C., 1910, *De optativi in chartis Aegyptis usu*, Bonn.
- Hartog F., 1989, "Rome et la Grèce: les choix de Denys d'Halicarnasse", in *Actes de Strasbourg*, 149-168.
- Helm, R., 1906, *Lucian und Menipp*, Leipzig.
- Hernandez Lara C., 1994, *Estudios sobre el Atticismo de Cariton de Afrodisias*, *Classical and Byzantine monographs* 29.
- Higgins M.J., 1940-1941, *Why another optative dissertation?*, *Byzantion* 15, 443-448.
 — 1945, "The Renaissance of the First Century and the Origins of Standard Late Greek", *Traditio* 3 (1945) V, 9-100.
- Hodot R., 1988, *Etudes d'archéologie classique*, VI, "L'Asie Mineure du Nord au Sud, inscriptions inédites", Brixhe-Hodot édd.
 — 1990, *Le dialecte éolien d'Asie, la langue des inscriptions VII^e s.a.C.- IV^e s. p.C.*, Paris.
 — 1992, "Le vice, c'est les autres", in Lonis 1992.
 — 1997, "Autour du corpus épigraphique du Lesbien, 1986-1995" in *Annali dell'Istituto universitario orientale di Napoli, KATA DIALEKTON, Atti del III Colloquio Internazionale di Dialettologia Greca*, Naples.
 — 1998, *BSL* 1998, II, 168-170, compte rendu de Stüber 1996.
 — 2001a, *Verbum*, Tome XXIII, N°3, *Les modes dans les dialectes grecs anciens*, Nancy, Numéro coordonné par.
 — 2001b, *La koiné grecque antique IV, Les koinés littéraires*, sous la direction de.
 — 2004, *La koiné grecque antique IV, Les koinés littéraires*, sous la direction de, Paris-Nancy.
- Holzberg N., 1988 : "Lucian and the Germans", in: *The uses of Greek and Latin. Historical Essays*, ed. A. C. Dionisotti, A. Grafton and J. Kraye, London, 199-209.
- Householder F. W. Jr, 1940, "The Mock Decrees in Lucian", *Transactions of the American Philological Association* 71, 199-216.
 — 1941, *Literary Quotation and Allusion in Lucian*, New York.

- Hunt, A.S., 1910, *The Oxyrynchus Papyri*, 7, London.
 — 1923-1934, *Select Papyri with English Translation* (Loeb Classical Library), 2 vols, Londres-New-York.
- Irigoin J., 1987, "Introduction générale" aux *Œuvres morales* de Plutarque, C.U.F, Paris.
- Jaeger W., 1964, *Paideia, la formation de l'homme grec*, Paris.
 — 1989, *Die Formung des griechischen Menschen*, 2. Ungekürzter photomechanischer Nachdruck in einem Band, Berlin, New York.
- Joly R. 1980: "Lucien de Samosate", in: *Grec et Latin 1980. Etudes et documents dédiés à Edmond Liénard*, éd. par G. Viré, Bruxelles, 47-62.
 — 1991: "L'eau sur la table: lorsque Lucien éclaire Hippocrate", *AC* 60, 208-213.
 — 1994: "Lucien de samosate", in *Glane de philosophie antique*, Bruxelles, Ousia, 194-211.
- Jones C. P., 1972, "Two enemies of Lucian", *GRBS* 13, 475-487.
 — 1978, *The Roman world of Dio Chrysostom*, Cambridge Mass.
 — 1986, *Culture and society in Lucian*, London.
- Jouin P., 1994, *Les notations métalinguistiques dans l'oeuvre de Lucien de samosate*, Nancy, sous la direction de Hodot R.
- Kaibel, G., 1885, "Dionysios von Halikarnass und die Sophistik", *Hermes* 20, 497-513.
- Kaimio J., 1965, "The romans and the Greek language", *Commentationes humanarum litterarum, Societas scientiarum fennica*, Helsinki.
- Kajanto, I., 1965, réed. 1982, *The Latin Cognomina*, Helsinki, Rome.
- Koiné grecque antique, (La)*, 5 vol. publiés à Nancy sous la direction de Cl. Brixhe et René Hodot.
- Kokolakis M., 1958, "Gladiatorial games and animal baiting in Lucian", *Platon* 10, 328-351.
- Korus K., 1984, "The theory of humor in L.", *EOS* 82, 295-313.
 — 1986, "Zur Chronologie der Schriften Lukians", *Philologus* 130, 96-103.

- Kretschmer P., Locker E., 1944 réimpr. 1963, *Rückläufiges Wörterbuch der griechischen Sprache*, Göttingen.
- Kroll W., 1940, *RE Suppl.* 7 (1940) cols 1105-1138.
- Kruta V., 2000: *Les Celtes, Histoire et dictionnaire, Des origines à la romanisation et au christianisme*, Paris.
- Kühn C.G., 1821-1833, *Claudii Galeni opera omnia, editionem curavit C.G.Kühn*,
 Reprographischer Nachdruck der Ausgabe Leipzig 1821, 1964-1965
 Hildesheim.
- Kuhrt A. et Sherwin-White S., 1987, *Hellenism in the East. The Interaction of the Greek and non-Greek Civilizations from Syria to Central Asia after Alexander*, Berkeley.
- Lacouture J., 1973, *Malraux, une vie dans le siècle*, Paris.
- Lambert P-Y, 1994, *La langue gauloise*, Paris.
- Lassère J. M., 1987, "Onomastique et acculturation dans le monde romain", in *Actes de Montpellier*, 87-101.
- Lauvergnat-Gagnère C., 1988, *Lucien de Samosate et le Lucianisme en France au XVI^e s., Athéisme et polémique*, Genève.
- Le Boulluec, A., 2000, "Sagesses barbares", in *Alexandrie III^e s. av. J.C., Tous les savoirs du monde ou le rêve d'universalité des Ptolémées*, Paris.
- Le Roux, F, 1960, "Le dieu celtique aux liens: de l'Ogmios de Lucien à l'Ogmios de Dürer", *Ogam*, 12, 1960, 209-234.
 —1970/73: "Deux questions relatives à Ogmios: l'origine grecque de la transmission insulaire", *Ogam* 22-25, 1970-1973, 231-234.
- Liddell H. G., Scott R., Jones H. S., 1940, *A Greek-English Lexicon*, Oxford.
 —1996, réimp., avec *Revised Supplement*.
- Lightfoot (éd.), J.L., 2003, *Lucian, On the Syrian Goddess*, Oxford.

- Lillo A., 2001, "Considérations sur certains usages épigraphiques de l'optatif: la situation de l'arcadien.", in *Verbum* 4.
- Lindemann, H., 1889, *De Dialecto ionica recentiore*, Kiel.
- Lonis R. éd., 1988, *L'étranger dans le monde grec I*, Actes du colloque organisé par l'Institut d'Etudes Anciennes à Nancy en mai 1987, Nancy.
— 1992, *L'étranger dans le monde grec II*, Actes du colloque organisé par l'Institut d'Etudes Anciennes à Nancy en septembre 1991, Nancy.
- López-Eire A., 1986, *Estudios de lingüística, dialectología e historia de la lengua griega*, Salamanca.
— 1991, *Atico, Koiné y Aticismo, Estudios sobre Aristofanes y Libanio*, Murcia.
— 1993, "De l'attique à la koiné" in Brixhe 1993, 41-57.
— 2001, "La koiné de la prosa jonica", in Hodot 2001b, 72-113.
- Mac Cana, P., 1983: *Celtic Mythology*, Feltham.
- Macleod, M. D., 1956, "Ϝ with the Future in Lucian and the Solecist", *Classical Quarterly* 6, 102-111.
— 1977, "Syntactical variation in Lucian", *Glotta* 55, 215-222.
— 1980, "A lexicographical note on Lucian, *Navigium* 39", *Glotta* 57, 259 sqq.
— 1981, "Two names from the *Dyscolos*", *Glotta*, 59, 160-164.
— 1987, "Lucian's relationship to Arrian", *Philologus*, 131, 257-264.
— 1994, "Lucianic studies since 1930", with an appendix: "Recent work (1930-1990) on some Byzantine Imitations of Lucian", by B. Baldwin, *ANRW II*, 34, 2, 1362-1421
- Mac Mullen, R., 1966, "Provincial languages in the Roman Empire", *American Journal of Philology* 87, 1-17.
- Marache R., 1952, *La critique littéraire de langue Latine et le développement du goût archaisant au II^e siècle de notre ère*, Rennes.
- Marrou H. I., 1948, *Histoire de l'éducation dans l'Antiquité*, Paris. (éd. all. 1957)

- Matteuzi M., 1975, "Sviluppi narrativi di giochi linguistici nella storia vera di Luciano", *MAIA* 27, 225-229.
- Mayer C. A., 1984, *Lucien de samosate et la Renaissance française*, Genève.
- Mayser, E., *Grammatik der griechischen Papyri aus der Ptolomäerzeit*, Berlin-Leipzig.
- Meillet, A. 7^{me} éd. (et dernière mise à jour bibliographique) 1955, *Aperçu d'une histoire de la langue grecque*, Paris.
- Mémoires des Annales de l'Est* n°56, 1977, Société Française de Littérature Générale et Comparée, "Lucien, Histoire véritable, traduite et continuée par Perrot d'Ablancourt", Univ. de Nancy 2.
- Méndez Dosuna, 2001, "L'optatif oblique dans les Iamata d'Epidaure", *Verbum*, tome XXIII, N°3, 2001, 323-340.
- Méridier L., 2000 (1931), Platon, *Œuvres complètes*, Tome V — 2^e partie, *Cratyle*, Paris, texte établi et traduit par.
- Mikalson, J. D., 1975, "Ἡμέρα ἀποφοράς", *AJPh* 96, 19-27.
- Miller, C.W.E., 1911, "Τὸ δέ in Lucian", *Transactions of the American Philological Association* 42, 131-145.
- Momigliano, A., 1980, *Sagesse barbare, Les limites de l'hellénisation*, Paris.
- Mopurgo-Davies A., 1987, "The Greek notion of Dialect", *Verbum* 10, 7-27.
- Mosley J. D., 1971, "Greeks, Barbarians, language and contacts", *Ancient Society* 2, 1-6.
- Muysken P., 2000: *Bilingual Speech. A typology of Code-Mixing*, Cambridge.
- Nesselrath H.-G., 1995, *CGA* 247, 217-233.
— 1997, *Einleitung in die griechische Philologie*, Stuttgart und Leipzig.
- Neumann G., Ed., 1980, *Die Sprachen in römischen Reich der Kaiserzeit*, Kolloquium vom 8 bis 10 April 1974, Köln.
- Nicosia S., "La seconda sofistica", *Spaz.Lett.* 85-116.

- Norden E., 1898, 4^e éd.1923, *Die antike Kunstprosa vom VI Jahrhundert v. Chr. bis in die Zeit der Renaissance* I, II, Leipzig, Berlin.
- Oden R.A., 1979, *Studies in Lucian's De syria dea*, *Harvard Semitic Monograph* 15, 1977.
- Oliver J. H., 1980, "The Actuality of Lucian's Assembly of the Gods", *AJPh* 101, 302-313.
- Orrieux Cl., 1986, *Ioudaïsmos-Hellënismos, essai sur le judaïsme judéen à l'époque hellénistique*.
- Osborne M. J., Byrne S., 1994, *A Lexicon of Greek Personal Names. II. Attica*, Oxford.
— 1996, *The Foreign Residents of Athens. An Annex to the "Lexicon of Greek Personal Names: Attica"*
- Palm J., 1959, *Rom, Römertum und Imperium in der grieschichen Literatur der Kaiserzeit*, Leipzig.
- Panayotou A., 1994, "Le thrace", in *Langues indo-européennes*, Paris.
- Pape W., Benseler G. E., 1863-1870, *Wörterbuch der Griechischen Eigennamen*, Braunschweig.
- Papioannou V. 1976, Λουκιανός. ὁ μέγας σατίρικός τῆς ἀρχαιότητος. Συμβολὴ στὴν παρουσίαση τῆς ἐποχῆς τοῦ βίου καὶ τοῦ ἔργου του, Thessalonique.
- Pauly-Wissowa G., 1899 et réed., *Real-Encyclopädie der Klassischen Altertumwissenschaft*, Stuttgart. (RE)
- Pavel T., 2003, *La pensée du roman*.
- Peeters P., 1943, "Encore le coq sacré d'Hiérapolis", *Bulletin de la classe des lettres de l'Académie Royale de Belgique*, Bruxelles.
- Peretti, A., 1946, *Luciano: Un intelletuale greco contro Roma*, Florence.

—1948, “Ottativi in Luciano”, *Stud.Ital. Fil. class.* 23, 69-95.

Pernot L., 2002, “Préface” in Puech 2002.

Petit P., 1974, *Histoire générale de l'empire romain: I. Le Haut-Empire (27 av. J. C.); II. La crise de l'Empire (161-284)*, Paris.

Petit P. et Laronde A., 1993, *La civilisation hellénistique*, 6ème éd., Paris.

Pflaum, H.-G., 1959, “Lucien de samosate, *Archistator Praefecti Aegypti*”, *Mélanges de l'école française de Rome* 71, 281-286.

Pinborg J., 1975, “Classical Antiquity, Greece”, in T.Sebeok (ed.) *Current trends in Linguistics, vol.13 Historiography of Linguistics*, 69-126.

Piot H., 1914, *Les procédés littéraires de la seconde sophistique chez Lucien, l'ecphrasis*, thèse, Rennes

Poxy : Grenfell B.P., Hunt, A.S. et alii, *The Oxyrhynchus Papyri*, Londres, 1898-1978.

Puech B., 2002, *Orateurs et sophistes grecs dans les inscriptions d'époque impériale*, Paris.

Rabau S., 2000, *Fiction d'auteur? Le discours biographique sur l'auteur de l'Antiquité à nos jours*, en collab. avec Dubel S.

Radermacher L., 1947, *Koine*, in Akademie der Wissenschaften in Wien, *Sitzungsberichte*, 224. Band, 5. Abhandlung, Wien.

Reardon, B. P., 1971, *Courants littéraires grecs des IIème et IIIème siècles ap. JC*, Paris, 155-180.

Reed, J.T., 1999, “Language of Change and the Changing of Language”, in *Diglossia and other Topics in New Testament Linguistics*, Ed. Stanley E. Porter, *Journal for the Study of the New Testament*, Suppl. Series 193, n°6.

REG, *Revue des études grecques*, “Mots nouveaux et mots rares”, in *Bulletin épigraphique* listes établies par L. Dubois.

Reid, A.J., *Herodotean presences in Lucian*, Ph.D., Yale.

Reitz, C.C., 1746, *Lexicon Lucianum (Index Lucianus)*, Utrecht.

Rémy C., 1996, *L'Epilepsie*, Paris.

Robert L., 1930, *Opera minora, I, Hermès*, 666-670.

— 1939, “Hellenica”, *RPh. sér.3, 13*, 97-127 (*Opera minora selecta* 2.1125-60).

— 1963, *Noms indigènes dans l'Asie-mineure gréco-romaine. Première partie*, Paris.

— 1979, “Discours d’ouverture”, dans *Actes du VII^e Congrès international d'épigraphie grecque et latine. Constantza, 9-15 septembre 1977, réunis et présentés par D.M. Pippidi*, 31-42.

— 1980, *A travers l'Asie Mineure: poètes et prosateurs, monnaies grecques, voyageurs et géographie*, Paris, chapitre 18: “Lucien en son temps”, 393-436.

Robertson, D. S., 1913, “The Authenticity and Date of Lucian’s *De Saltatione*”, *Essays and Studies Presented to William Ridgeway*, London.

Robinson C., 1979, *Lucian and his influence in Europe*, Chapel Hill.

Rohde, E., 1876, *Der griechische Roman und seine Vorläufer*, Leipzig.

— “Die Asianische Rhetorik und die zweite Sophistik” *Rh.m. 41*, 170-190.

Rollestone, J.D., 1915, “Lucian and Medicine”, *Janus 20*, 86-108.

Romeri, L., 2002, “ἸΔΙΩΤΑΙ et ΦΙΛΟΣΟΦΟΙ à la table de Lucien”, in *REG 114*, 647-655.

Romilly, J.d., *La douceur dans la pensée grecque*, Paris, 1979.

— 1982, *La tragédie grecque*, Paris.

Rosenstrauch H., 1963, “Ad Luciani *Iudicium vocalium* §4”, *Eos 53*, 1963, 298-299.

— 1964, “*Iudicium vocalium*”, *Meander 19*, 176-180.

Saïd S., 1990, *La littérature grecque d'Alexandre à Justinien*, Paris.

— 1993, “Le “je” de Lucien”, in Baslez 1993, 253-270.

— 1994, “Lucien ethnographe”, in Billault 1994, 149-170.

Sakalis D., 1979, “Η γνησιότητα του Ψευδοσοφιστή του Λουκιανού”, Dodone

- Sartre M. (en collaboration avec Tranoy A.), 1990, *La méditerranée antique, IVe s.av.J.-C./IIIe s. ap. J.-C.*, Paris.
- Scarcella Antonio M., 1988, “Mythe et ironie, Les vraies histoires de Lucien”, in *Peuples et pays mythiques, Actes du V^e colloque du centre de recherche de l'Université de Paris X*, réunis par Jouan François et Deforge Bernard, Paris.
- Scherer M., 2001, *Holl kä Blatt vor's Mull !- Ne mâche pas tes mots !, recueil de 350 expressions imagées en langue francique avec des équivalents allemands et français.*
- Schiltz V., 1994, *Les Scythes et les nomades des steppes*, Paris.
- Schmid W., 1887-1897, *Der Attikismus in seinen Hauptvertreten*, Stuttgart.
- Schmitter P. 1996, *Geschichte der Sprachtheorie*, München.
- Schmitz Th., 1997, *Bildung und Macht. Zur sozialen und politischen Funktion der Zweiten Sophistik in der griechischen Welt der Kaiserzeit*, München.
- Schouler B., 1984, *La tradition hellénique chez Libanios, I, II*, thèse de Doctorat, Paris.
- Schwartz J., 1951, “*Philopseudès et De Morte peregrini*, avec introduction et commentaire”, Strasbourg, Paris.
—1965, “Biographie de Lucien de Samosate”, *Latomus* 83, Bruxelles.
—1982, “Onomastique des philosophes chez L. et Alciphron”, *l'Antiquité classique* 51, 259-264.
- Schwyzler E. & Debrunner A., 1950, *Griechische Grammatik, I, Worbildung und Flexion, II, Syntax und syntaktische Stilistik*, München.
- Seiler E.E., 1836, “*De Lexiphane et aliquot locis ex alii Luciani scriptis*”, *Acta Soc.Graec.I*
- Sel. Pap.: Select Papyri with English Translation*, 1923-1934, edd. Hunt A. S. et Edgar C. C., 2 vols, Londres-New-York.

- Shewring, W.H., 1934, "Platonic Influence in Lucian's *Clausulae*", *Berliner Philologische Wochenschrift* 28, 814-816.
- Sims, B.J., 1952, "Final Clauses in Lucian", *Classical Quarterly* 46, 63-73.
- Sirinelli J., 1987, Plutarque, *Œuvres morales, I, 1ère partie, introduction générale* par Robert Flacelière et Jean Irigoïn, *De l'éducation des enfants*.
—1993, *Les enfants d'Alexandre, La littérature et la pensée grecque (331 av J. C. - 519 ap. J.C.)*, Paris.
- Smyth H.W., 1894, rééd. 1972, *The Sounds and Inflections of the Greek Dialects, Vol.I: Ionic*, Hildesheim, New York.
- Sommerbrodt, J. W. E., 1872, *Ausgewählte Schriften des Lucians*, Berlin.
- Solin H., 1971, "Beiträge zur Kenntnis der griechischen Personennamen in Rom", *Commentationes Humanarum Litterarum* 48.
—1982, rééd. 1998, *Die griechischen Personennamen in Rom. Ein Namenbuch*.
—1983, "Juden und Syrer im westlichen Teil der römischen Welt. Eine ethnisch-demographische Studie mit besonderer Berücksichtigung der sprachliche Zustände", *ANRW II. 29. 2*, 587-789.
- Stephanopoulos Theodoros K., 1989, "*Varia graeca*", *Rheinisches Museum* 132, 294-297.
- Strobel K., 1994, "Zeitgeschichte unter den Antoninen: Die Historiker des Partherkrieges des Lucius Verus", *ANRW II,34, 2*, 1315-1360.
- Strohmeir G., 1976, "Übersehenes zur Biographie Lukians", *Philologus* 120, 117-122.
- Stüber K., *Zur dialektalen Einheit des Ostionischen*, Innsbruck 1996.
- Swain S., 1996, *Hellenism and Empire : language, classicism, and power in the Greek world, AD 50-250*, Oxford.
- Taillardat J., 1962, *Les images d'Aristophane*, Thèse, Paris.
- Tranoy A. (en collaboration avec Sartre M.), 1990, *La méditerranée antique, IVe s.av.J.-C./IIIe s. ap. J.-C.*, Paris.

- Verbum*, Tome XXIII, N°3, *Les modes dans les dialectes grecs anciens*, Nancy, 2001.
- Veyne P., 1999, "L'identité grecque devant Rome et l'empereur", *REG 112*, 510-567.
- Vottero G. 2004, "L'alternance codique ou quand le choix du code fait sens", Nancy.
- Wakker G., 1994, *Conditions and conditionals, an investigation in ancient Greek*, Amsterdam.
- Waltz P., 1928, *Anthologie grecque, première partie, Anthologie palatine (Livres I-IV)*, C.U.F, Paris.
- Watkins C., 1995, *How to Kill a Dragon. Aspects of Indo-European Poetics*, Oxford.
- Weissenberger M. 1996, *Literaturtheorie bei Lukian, Untersuchungen zum Dialog Lexiphanes*, Stuttgart und Leipzig.
- Werner J., 1988, "Lukian schieb nicht nur Hetärengespräche, *Wiss. Zeitschr. der Pädagog. Hochsch. Erfurt-Mülhausen*, 23, 3, 71-80.
- Wilamowitz-Moellendorf U. Von, 1900, "Asianismus und attizismus", *Hermes* 30, 1-52.
- Wilhelm, 1938, "Das Epithalamion in Lukianos Συμπόσιον ἢ Λαπίθαι", *Wiener Studien*, 56, 54-89.
- Will, E., 1986, *Ioudaïsmos-Hellênismos, essai sur le judaïsme judéen à l'époque hellénistique*.
- Witmarsh, Tim, 2004, "Could the Imperial Elite read?" in *Identités dans le monde gréco-romain au début de l'Empire*.
- Wolanin, H., 1990, "Quid Lucianus in dialogo Iudicium uocalium inscripto de legibus ad litteras formamque uerborum pertinentibus iudicauerit", *Meander* 45, 3-11.

Table des matières

Avant-propos.....	3
Exergue.....	4
Carte.....	5
<i>Introduction</i>	6

Première Partie

Les origines de la conscience linguistique

I.A : Le nom de Lucien.....	19
1. Le nom de Lucien : une première manipulation linguistique.....	19
1. 1 Les noms de Lucien et leur réception.....	19
1. 2 Points de vue des critiques anciennes et modernes.....	19
2. Les notations biographiques dans les opuscules.....	22
2. 1 Les notations biographiques dans <i>La double accusation</i>	22
2.2 Les notations biographiques dans <i>Le pêcheur</i>	25
3 . Les trois noms de Lucien se trouvant dans les opuscules.....	28
3.1 Λυκῖνος.....	28
3.2 Λουκιανός.....	29
3.3 Λούκιος.....	33
4. Conclusion sur les noms de Lucien.....	35
I. B : Vie de Lucien : acquisition d'une langue grecque nécessaire à sa profession.....	39
1. La langue grecque comme donnée fondamentale de la vie de Lucien.....	39

1. 1 Lucien vu par Galien.....	39
1. 2 Lucien par lui-même.....	40
1.3 Lieu de naissance.....	40
1.4 Vie de Lucien selon les recoupements de la critique moderne.....	41
1.5 Conclusion sur les approches traditionnelles de la vie de Lucien.....	42
2. Eléments de définition d'une autre approche de la vie de Lucien.....	43
2.1 Jeunesse et langue.....	43
2.1.1 Samosate et sa région.....	43
2.1.2 Le sentiment linguistique dans <i>Le songe</i>	45
2.2 Lucien professionnel de la parole : sophiste, rhéteur, philosophe.....	47
2.2.1 Lucien sophiste.....	47
2.2.2 Lucien rhéteur.....	50
2.2.3 Lucien philosophe?.....	50
3. Les mots σοφιστής et ῥήτωρ dans les opuscules.....	51
3.1 Σοφιστής.....	51
3.1.1 Les scoliastes de Lucien et le mot σοφιστής.....	51
3.1.2 Lucien et le mot σοφιστής.....	52
3.2 Ῥήτωρ.....	56
3.2.1 Ῥήτωρ comme désignation postérieure à Lucien.....	57

3.2.2 Ῥήτωρ comme auto-désignation.....	57
3.2.3 Spécimens de ῥήτορες anciens et modernes.....	57
3.2.4 Evolution des représentations.....	58
3.2.5 Diversité de la figure du ῥήτωρ.....	59
3.3 Lucien sophiste et rhéteur : la volonté de maîtriser le grec.....	64
4. Lucien fait un passage dans l'administration du système impérial romain.....	65
5. Conclusion sur la vie de Lucien.....	69
I.C : Lucien et les langues des étrangers.....	71
1. Les notions d'étranger et de langue de l'étranger, en général et chez Lucien.....	71
1.1 La notion d'étranger et de langue de l'étranger en général.....	71
1.2 La notion d'étranger et de langue de l'étranger chez Lucien...	72
1.2.1 Le regard de la critique moderne.....	73
1.2.2 Le regard de Lucien.....	74
2. Des étrangers qui parlent grec ou de ce que le grec assimile.....	78
2.1 Ce qui est consubstantiel au grec : des dialectes.....	78
2.2 Ce que le grec est en mesure d'assimiler : les langues de l'enfance.....	79
2.2.1 Le syriaque.....	79
2.2.2 Le latin.....	81

2.2.3 Conclusion sur la présentation du syriaque et du latin.....	82
2.3 L'égyptien.....	83
2.3.1 Conclusion sur l'égyptien.....	84
3. Des langues étrangères directement exprimées.....	84
3.1 Le celte.....	85
3.2 Le thrace.....	88
3.3 La langue scythe.....	89
3.4 L'hébreu.....	90
3.5 Langue étrangère non précisée.....	91
3.6 Langues non identifiées.....	92
3.7 Conclusions.....	95
3.7.1 ψόφος et τόνος.....	96
3.7.2 σόλοικος.....	97
4. βαρβαρίζειν.....	99
5. Conclusion du chapitre.....	101
I.D : Conscience linguistique chez Lucien.....	102
1. Eléments supplémentaires de définition du sentiment linguistique de Lucien.....	102
1.1 Le sentiment linguistique chez Homère et Platon.....	102

1.2 Le sentiment linguistique dans les inscriptions.....	103
1.3 La critique moderne et la notion de sentiment linguistique dans l'Antiquité.....	104
2. Situation de la conscience linguistique de Lucien.....	105
2.1 La conscience linguistique comme telle.....	105
2.2 L'expression du sentiment linguistique chez Lucien.....	107
2.3 Le sentiment linguistique de Lucien s'applique à des formes variées de paroles.....	109
3. La langue est un domaine qui rend Lucien réactif.....	110
3.1 Lucien et le mot φωνή.....	110
3.2 φωνή comme désignation de langues étrangères.....	111
3.3 φωνή et la langue grecque.....	114
3.3.1 Le grec langue véhiculaire ou de contact.....	114
3.3.2 Le grec langue dominante.....	115
3.3.3 Le grec comme norme.....	117
3.3.4 Le grec comme enjeu politique.....	118
3.3.5 Conclusion concernant le rapport φωνή / langue grecque..	119
4. φωνή au sens de <i>son</i> ou <i>voix</i>	120
4.1 φωνή au sens de <i>son</i>	120
4.2 φωνή au sens de <i>voix</i>	122
4.2.1 Voix imagées.....	122
4.2.2 Voix sociales.....	123

4.2.3 Voix réelles ou d'actualité.....	126
4.2.4 Tons de voix : retour d'expressions identiques.....	128
4.3 φωνή au sens de <i>parole</i> : usages particuliers qu'un individu fait de la langue.....	129
4.3.1 Paroles réelles.....	129
4.3.2 Paroles fantasmées.....	131
5. Autre forme de la conscience linguistique : la conscience du solécisme.....	132
5.1 Définition et théorie du solécisme.....	132
5.2 Occurrences chez Lucien.....	133
5.2.1 Le solécisme purement linguistique.....	133
5.2.1.1 A l'écrit.....	133
5.2.1.2 A l'oral.....	134
5.2.2 Le cas des solécismes du <i>Soléciste</i>	135
5.2.3 Les solécismes culturels.....	137
6. Conclusions sur la conscience linguistique de Lucien.....	138

Deuxième Partie

Lucien et l'atticisme

II. A : Atticismes.....	141
1. Les conceptions en présence.....	141
1.1 L'atticisme en général : la notion au II ^e s.d.n.è.....	141
1.1.1 Premières définitions de l'atticisme.....	141
1.1.2 Atticisme et Seconde Sophistique.....	143
1.2 Atticisme et Asianisme.....	146
1.3 La question de l'optatif.....	148
2. La notion en ce qu'elle s'applique aux productions de Lucien.....	152
2.1 Atticisme "général".....	152
2.2 Retour sur la question de l'optatif.....	153
2.3 La conception de Bompaire 1993 sur "L'Atticisme de Lucien".....	162
2.4 L'atticisme lexical et sa pratique chez Lucien.....	163
3. Premiers éléments de conclusion.....	171
3.1 Lucien n'est pas un écrivain atticiste au sens propre.....	171
3.2 Considérer autrement Lucien.....	173
3.3 Conclusion.....	175

II. B : Occurrences	176
1. Le mot.....	176
1.1 Formation.....	176
1.2 Sens fournis par les dictionnaires.....	176
1.2. [1] sens politique.....	177
1.2. [2] sens culturel et social.....	177
1.2. [3] sens linguistique.....	178
1.3 ἀττικισμός chez d'autres auteurs.....	180
2. ἀττικισμός et son rapport à Lucien.....	182
2.1 ἀττικός.....	183
[a] sens géographique.....	183
[b] sens monétaire.....	183
[c] emploi au masculin.....	184
[d] recoupements entre usage culturel et usage linguistique.....	184
[e] sens de <i>LSJ</i>	185
2.2 ἄττικῶς.....	187
2.3 Respect des usages classiques.....	188
2.3.1 Lucien utilise l'adjectif ἄττικός pour des localisations géographiques.....	188
2.3.2 Lucien utilise l'adjectif ἄττικός pour évoquer l'argent et le territoire attique.....	189
2.3.3 Le sens sociolinguistique.....	191
2.3.4 Le sens géolinguistique.....	195
2.4 Le verbe ἀττικίζω.....	198

2.5 ἀττίκισις.....	199
2.6 ἀττίκιστί.....	202
2.7 ἀττίκιστής.....	203
2.8 ψευδαττικός.....	206
2.9 ὑπεραττικός.....	207
2.10 ἀνάττικός.....	207
3. Conclusion sur la famille de Ἄττικός, et son rapport aux textes de Lucien par l'intermédiaire de l'ἀττικισμός.....	209
II. C : Perspectives.....	210
1. Premiers éléments de conclusion concernant l'atticisme de Lucien.....	210
1.1 Retour sur le <i>Jugement des voyelles</i>	210
1.2 Variations et atticisme.....	214
1.3 Atticisme d'ouvrages dont l'authenticité est discutée.....	215
2. Conclusions supplémentaires.....	215
2.1 Sur l' "atticisme mesuré" de Lucien.....	215
2.2 La question du classicisme de Lucien.....	216
2.2.1 Etude de cas : éléments lexicaux d'un mélange codique....	217
2.2.2 Un contingent important de termes techniques.....	218
2.2.2.1 Termes d'organisation sociale ou administrative.....	218

2.2.2.2 Termes de construction.....	219
2.2.2.3 Termes de production artistique.....	220
2.2.2.4 Termes de mouvement.....	221
2.2.2.5 Terme d'état ou d'absence de mouvement.....	222
2.2.2.6 Termes de description de l'espace.....	222
2.2.2.7 Mesures de l'état physique.....	223
2.2.2.8 Objets techniques.....	224
2.2.2.9 Technicien(ne)s.....	225
2.2.2.10 Termes dépréciatifs.....	226
2.2.2.11 Termes de parole.....	227
2.2.3 Lexique des sentiments.....	227
2.2.4 Lexique religieux et philosophique.....	229
2.2.5 Lexique du travail littéraire et linguistique.....	231
2.2.6 Lexique médical.....	234
2.3 La "normalité de Lucien" est une nouvelle fois relative.....	238
3. Conclusions générales sur l'atticisme de Lucien.....	238
3.1 Retour sur l'appellation "atticisme".....	238
3.2 Conclusions concernant le grec à l'époque de Lucien.....	242
3.3 Perspectives offertes par l'étude de l'atticisme de Lucien.....	245

Troisième Partie

Langue et culture

III. A : <i>Paideia</i>	248
1. Le mot.....	249
2. Théories sur la <i>paideia</i> au IIe s.d.n.è. et sur la <i>paideia</i> de Lucien en particulier.....	251
3. Occurrences de παιδεία chez Lucien.....	257
4. De divers sens de <i>paideia</i> chez Lucien.....	258
4.1 <i>Paideia</i> = enfance.....	258
4.2 <i>Paideia</i> = instruction~éducation.....	259
4.3 <i>Paideia</i> = les Lettres.....	264
4.4 <i>Paideia</i> = science.....	265
4.5 <i>Paideia</i> = érudition.....	266
4.6 <i>Paideia</i> = culture.....	267
4.7 <i>Paideia</i> = les études.....	269
4.8 <i>Paideia</i> = doctrine.....	270
5. Les occurrences des mots de la famille de παιδεία chez Lucien.....	270
5.1 <i>Pepaideumenoï</i> = les gens cultivés.....	270
5.2 <i>Pepaideumenoï</i> = les gens instruits.....	272

5.3 <i>Pepaideumenoï</i> = savants.....	274
5.4 <i>Pepaideumenoï</i> = éduqués à + inf.....	275
5.5 <i>Pepaideumenos/-oi</i> = philosophe(s).....	276
5.6 Le contraire des précédents : <i>apaideut-</i>	276
5.6.1 <i>apaideut-</i> avec la négation οὐκ = doté d'une certaine culture.....	277
5.6.2 <i>apaideut-</i> = inculte.....	277
5.6.3 <i>apaideut-</i> = complètement inculte.....	279
5.7 <i>apaideusia</i>	280
6. Conclusions sur παιδεία et sa famille chez Lucien.....	283
6.1 Définitions de la culture chez Lucien.....	283
6.2 Le vocabulaire annexe à παιδεία.....	286
6.3 Le langage d'un sujet révèle son milieu et sa culture. L'enjeu de la culture sur le plan du langage : le sens.....	289
6.4 La professionnalisation de la parole.....	290
6.5 Les professionnels de la parole : mauvais et bons sophistes....	292
III. B Έλληνισμός chez Lucien.....	294
1. La question de l' Έλληνισμός au IIe s.d.n.è.....	294
2. Des expressions se rapportant à l' Έλληνισμός	295
2.1 έλληνίζω.....	295

2.1.1 La première occurrence concerne <i>Les amis du mensonge</i>	296
2.1.2 La deuxième occurrence concerne aussi <i>Les amis du mensonge</i>	296
2.1.3 La troisième occurrence.....	298
2.1.4 Utilisation de ἑλληνίζω dans des scolies.....	298
2.1.5 Conclusion sur la famille de ἑλληνίζω.....	299
3. Etre Grec.....	300
3.1 La grécité des temps anciens.....	300
3.2 La grécité classique.....	304
3.3 Une grécité nouvelle.....	306
4. Hellénisme du vêtement ou de l'apparence.....	315
5. Ce qui concerne la langue grecque.....	318
6. Des scolies en rapport avec l'hellénisme linguistique de Lucien.....	326
6.1 Un groupe de scolies explicatives concernant des notions d'hellénisme culturel.....	327
6.2 Un groupe de scolies dans une logique de rapport entre hellénisme et langue grecque.....	328
7. Eléments de conclusion à propos de l'hellénisme linguistique de Lucien.....	331
7.1 L'hellénisme linguistique de Lucien envisage l'usage et l'histoire de la langue grecque.....	331
7.2 L'hellénisme linguistique de Lucien en regard de la question de la rhétorique et des sophistes.....	334

7.3 Hellénisme linguistique souligné par des exemples de lexique inventif et productif: deux exemples tirés de la liste de Schmid.....	336
7.4 Hellénisme linguistique et topographie.....	338
7.5 Usages sociaux et hellénisme linguistique.....	339
8. Qu'est-ce que l'hellénisme linguistique de Lucien?.....	340
8.1 L'hellénisme de Lucien prend en compte des apports divers, les intègre, et les résout avec des repères traditionnels.....	340
8.2 Un hellénisme linguistique comme vision de politique culturelle fondée sur une conscience de politique linguistique souple.....	343
III. C : Lucien et un usage de son temps : l'ionien.....	345
1. La question de l'ionien en général : points de repère.....	345
1.1 L'ionien des textes homériques et son utilisation dans les textes lucianesques.....	347
1.2 L'ionien hérodotéen en général et chez Lucien.....	351
1.3 L'ionien à l'époque de Lucien et chez Lucien.....	354
2. Des désignations de l'ionien chez Lucien : essai d'approche pragmatique.....	357
2.1 Ἴαστί.....	357
2.2 L'adjectif ἰώνιος, ἰωνία, ἰωνιον.....	359
2.3 Ἴωνικός, ὄν.....	360
2.4 Ἴας, Ἰάδος.....	361

2.5 Absence de désignation de l'ionien : le cas de <i>Les sectes à l'encan</i>	362
3. Remarques sur l'utilisation partielle de l'ionien, ou sur la référence à l'ionien, chez Lucien.....	363
3.1 Une tradition de <i>pepaideumenoi</i> , donc un défi pour Lucien : pastiche et virtuosité de l'alternance codique.....	364
3.2 Humour, attaque, et réflexion linguistique.....	365
4. Sur la déesse syrienne, Sur l'astrologie : deux opuscules entièrement rédigés en ionien. L'ionien comme masque de l'érudition?.....	370
5. L'ionien sous forme de termes isolés.....	374
6. Synthèse sur les modalités des utilisations de l'ionien chez Lucien.....	375
6.1 Le rire sous toutes ses formes.....	375
6.2 Une mise en œuvre de <i>paideia</i>	376
6.3 Implications théoriques de la <i>paideia</i> de Lucien par rapport à l'ionien.....	380

Conclusion générale

1. Saisir Lucien?.....	383
2. Identités de Lucien.....	385
3. Sentiment linguistique ou sentiments linguistiques.....	387
4. Atticisme.....	389
5. <i>Atticité</i>	391
6. Cultures.....	394

Annexes

Annexe 1 : reproduction de la liste de Schmid.....	397
Annexe 2 : carte de la frontière linguistique dans l'Empire romain à la fin du IIe s.d.n.è.....	410

Index

Index 1 des passages cités de l'œuvre de Lucien.....	412
Index 2 des opuscules (noms grecs, latins et français ; numéros d'ordre de l'édition Macleod 1972).....	427

Bibliographies

Bibliographie des éditions de Lucien.....434

Bibliographie générale.....437

TABLE DES MATIERES.....458

